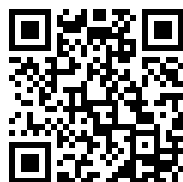

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1



*Société Scientifique de Puy-en-Velay
de Haute-Loire*

BULLETIN HISTORIQUE

SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE & AGRICOLE

ILLUSTRÉ

PUBLIÉ PAR LA

38.047

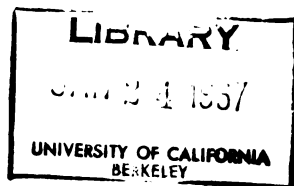
Société Scientifique & Agricole

DE LA HAUTE-LOIRE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME II

Année 1912



LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE MARCHESSOU

PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS

23, BOULEVARD CARNOT, 23

APOLLONIE DE LA ROCHELAMBERT

COMTESSE DE VALON

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque l'on visite le château de la Rochelambert, placé sur le penchant d'une colline, au milieu de la verdure, comme un nid de mésange, suivant l'expression de M. Ulysse Rouchon dans son opuscule sur le château — (il y aurait même là une jolie antithèse à établir avec le château de Polignac qui apparaît comme un nid d'aigle sur les rochers) —, on est certainement sous le charme du site et du château, vrai bijou d'architecture, mais on éprouve aussi la curiosité de savoir qui furent ces seigneurs et ces dames dont les portraits tapissant les murs des hautes salles semblent suivre d'un regard étonné les pas des visiteurs. On voudrait savoir quel rôle ils jouèrent dans la société et dans quelle société ils vécurent. Or, grâce au livre très documenté d'un vieux magistrat, ami de la famille de la Rochelambert (1), j'ai pu satisfaire une partie de cette curiosité. J'y ai puisé à pleines mains et comme le rôle du geai qui se pare des plumes du paon m'a toujours paru détestable, je vous l'avoue en toute sincérité et je plaide les circonstances atténuantes, car si je l'ai fait c'est pour vous intéresser.

Afin de mieux vous montrer les origines familiales de M^{me} de Valon, je suis obligé de remonter au règne de Louis XV. En

(1) *La comtesse de Valon*, par Clément-Simon. Paris, Plon-Nourrit.

l'année 1747, un jour d'automne, un jeune officier s'était assis sur un banc du jardin des Tuileries lorsqu'un autre promeneur y prit place et engagea la conversation avec lui. Le jeune officier raconta qu'il revenait de l'armée et se préparait à retourner dans le château de sa famille à la Rochelambert. Son interlocuteur, qui était le marquis de Fleurance, conseiller du roi, président en la cour des Monnaies, l'invita à venir chez lui ; on jouait parfois la comédie chez M. de Fleurance, le comte de la Rochelambert était bon acteur ; il devint un des familiers de la maison et comme le seigneur de Fleurance avait une fille, il n'y eut pas d'étonnement lorsque, quelques mois plus tard, le *Mercure*, journal du temps, annonça le mariage du comte de la Rochelambert avec M^{lle} Michelle de Fleurance, comme le feraient de nos jours le *Figaro* ou le *Gaulois*.

Et voilà comme quoi les La Rochelambert auvergnats abandonnèrent en partie leur château près de Saint-Paulien pour aller planter une nouvelle souche de leur famille aux environs d'Angers, où le jeune ménage acheta le château de Thévalles. Quels furent leurs enfants, que devinrent-ils ? Ce serait trop long à conter. Qu'il me suffise de vous dire qu'ils allaient à la cour, qu'ils étaient des familiers du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette et qu'ils pouvaient s'y rencontrer avec le duc et la duchesse de Polignac.

Bref, en 1789, naissait celui qui fut le marquis de la Rochelambert, sénateur du second empire et père de la comtesse de Valon. Il était le petit-fils de l'officier qui fit la connaissance de son beau-père sur un banc du jardin des Tuileries. En 1822 (il avait par conséquent, 33 ans), il épousa Apollonie de Bruges. Qui était Apollonie de Bruges ? C'était la descendante d'une très ancienne famille, puisque un de ses ancêtres avait été le compagnon de Guillaume le Bâtard lorsqu'il conquiert l'Angleterre. Cela remonte encore plus haut que les croisades ; avec de telles origines, le jeune ménage de la Rochelambert pouvait donc être reçu à la cour de Louis XVIII et de Charles X et il l'était en effet sur un pied de grande amitié, puisqu'un jour ou plutôt un soir qu'il y avait réunion chez le roi, la Dauphine duchesse d'Angoulême dit à M^{me} de la Rochelambert sur le point d'accoucher : « Allons, grosse femme, venez vous en vous coucher ; je ne veux

pas que vous restiez ici plus longtemps ». Lorsque la révolution de 1830 éclata, leurs trois filles étaient nées ; trois filles qui devaient tenir un beau rang dans le monde et qui sont : la comtesse de Valon, la comtesse de la Bédoyère, ensuite princesse de la Moskowa et la comtesse de la Poëze. Le marquis actuel de la Rochelambert, leur frère, devait naître un peu plus tard, à Berlin.

On peut hésiter sur la question de savoir si les trois sœurs de la Rochelambert méritent d'avoir leur nom inscrit au temple de Mémoire, comme on disait autrefois. Elles n'ont été ni des héroïnes, ni des femmes de lettres, ni des savantes ; elles n'ont pas tenu les premiers rôles dans les tragédies qui se jouent sur la scène de l'univers ; mais aujourd'hui, il nous plaît assez d'étudier non seulement les grands personnages, mais les comparses des grandes tragédies, surtout lorsqu'ils sont les représentants bien déterminés d'une classe sociale, et c'est là un titre qu'on ne peut guère refuser à la comtesse de Valon.

La révolution de 1830 étant donc arrivée, un peu par la faute de votre compatriote Polignac, la famille de la Rochelambert crut que les mauvais jours de 1793 allaient revenir et ne pouvant se résigner à vivre sous le sceptre — un vulgaire parapluie — de Louis-Philippe, émigra. Elle se retira à Berlin, où M^{me} de la Rochelambert avait beaucoup de relations.

Tout de suite, on y fréquenta la famille royale et la plus haute société. Frédéric-Guillaume, le mari de la reine Louise, si chère aux patriotes allemands, régnait encore et il avait plusieurs fils, entr'autres celui qui fut l'empereur Guillaume I^{er}, notre vainqueur, hélas ! Le salon de M^{me} de la Rochelambert fut fréquenté par tout ce que Berlin contenait de plus brillant dans la noblesse. Les princes royaux y venaient avec leurs femmes presque familièrement ; celles-ci, particulièrement les deux sœurs Augusta et Marie qui étaient filles du duc de Saxe-Weimar et qui sortaient d'une cour où la littérature était en honneur puisque le grand poète Goethe avait été ministre de leur père, avaient pour M^{me} de la Rochelambert une telle amitié qu'elles la comblaient de lettres sentimentales, genre dans lequel excellent les rêveuses Allemandes. Aussi n'y eut-il surprise pour personne lorsque en 1834 le jeune Aimé de la Rochelambert vint au monde

qu'il ait eu pour marraines les deux princesses royales; l'ambassadeur de Russie et l'ambassadeur de Portugal furent parrains et, au diner de baptême, les princes Guillaume et Charles de Prusse vinrent s'asseoir très familièrement à la table de la Rochelambert.

Comment les la Rochelambert avaient-ils à Berlin cette situation sociale privilégiée? C'était évidemment d'abord parce que M^{me} de la Rochelambert et sa mère la comtesse de Bruges étaient apparentées avec de nombreuses familles allemandes et russes, mais c'était aussi parce que politiquement elles passaient pour représenter le roi déchu Charles X auprès de la cour de Prusse. Elles étaient en relations régulières et suivies avec l'ancienne cour de France; je crois bien qu'elles croyaient jouer un rôle plus important qu'il n'était. Si les conspirations de salon n'ont guère de répercussion dans les couches profondes du peuple, elles suffisent pour donner du relief à une famille. Mais ce qui contribuait surtout à leur succès, c'était leurs qualités mondaines. La noblesse française a toujours été riche de ces qualités qui font le charme des relations et voilà pourquoi la famille de la Rochelambert était devenue, suivant l'expression d'une belle-fille du roi, la coqueluche de Berlin. Ces lourds et sentimentaux Allemands, depuis peu sortis d'une certaine barbarie, regardaient béats d'admiration cette jeune, jolie, élégante Française qu'était la marquise de la Rochelambert et probablement tous étaient sous le charme de son esprit et de sa beauté.

Cependant le trône bourgeois de Louis-Philippe semblait se consolider; le marquis de la Rochelambert venait souvent en France pour ses intérêts, les fillettes devenaient grandes et on sentait le besoin d'une éducation qui ne pouvait être parfaite que dans un milieu très intellectuel, très raffiné, je veux dire à Paris où fleurit mieux qu'en aucun autre lieu du monde cette fleur d'humanité, comme dit le poète Moulhiade, qui s'appelle « la civilisation ». On revint donc en France. A Paris, il fut décidé qu'on mettrait la jeune Apollonie — celle qui devait être M^{me} de Valon — en pension chez les Dames anglaises, pension qui était alors la plus aristocratique de Paris. C'était là que M^{me} de la Rochelambert avait été élevée et qu'elle avait connu Aurore Dupin qui devait devenir célèbre sous le nom de George Sand. Après leur sortie du pensionnat, il y eut entre elles une correspondance très

sentimentale comme il y en a souvent entre les jeunes filles et qui peut se résumer par : Je t'aime, tu m'oublies, je suis jalouse. On peut se demander si ce n'est pas au souvenir de cette amitié que sont dus les voyages de George Sand dans le Velay, voyages qui nous ont valu *Jean de la Roche* et le *marquis de Villemer* et aussi les magnifiques descriptions dont nous tirons journallement parti dans nos guides.

C'est donc chez les dames anglaises que la jeune Apollonie reçut l'éducation qui convenait à sa situation sociale; elle fut suivie de quelques voyages dont l'un eut pour but la visite du château des ancêtres à la Rochelambert, lorsque tout à coup, au tournant de ses vingt ans, il lui arriva — chose très normale — de trouver un mari suivant ses goûts, ses rêves et son cœur. C'était le comte de Valon, descendant lui-même d'une très ancienne famille de la Corrèze. Député de la Corrèze, homme de sport, écuyer émérite et grand chasseur, fondateur du Jockey-Club, le comte de Valon était à la tête d'une très grosse fortune et par le fait même, la jeune M^{me} de Valon eut à remplir des devoirs de châtelaine. Elle s'en acquitta à l'émerveillement de sa nouvelle famille; elle sut tout organiser avec tant d'ordre et de méthode, même ce qui se rapportait à la lingerie, que le frère de son mari disait d'elle : elle devrait s'appeler « la Rochelingère ». — Vous voyez que tout aristocrate qu'elle fût la jeune comtesse de Valon possédait les qualités ménagères qui sont la gloire de nos femmes bourgeoises.

Je vous ai dit que le marquis de la Rochelambert ne s'était pas rallié à la monarchie de Louis-Philippe, mais il me paraît bien qu'il ne resta pas réfractaire aux séductions du second empire puisque dans une chambre du château nous le voyons portraicturé dans le magnifique costume de sénateur impérial. Son fils, le marquis actuel, acceptait une place d'attaché d'ambassade et ses deux filles cadettes épousaient de fervents bonapartistes, chambellans de l'empereur et devenaient elles-mêmes dames d'honneur de l'impératrice.

Il y aurait peut être à philosopher sur l'instabilité des sentiments politiques. Voici une famille qui, par fidélité à la cause légitimiste, émigre à l'étranger où elle apparaît représenter le roi Charles X auprès de la cour de Prusse et à peine 20 ou 30 ans

après, le chef de cette famille marie ses filles aux plus fervents soutiens de l'empereur Napoléon III. Par un singulier destin, Clotilde de la Rochelambert épousa d'abord le comte de la Bédoyère et en secondes noces le prince de la Moskowa, tous deux descendants des fusillés de 1815.

Mais peut-on reprocher les infidélités politiques ? Lorsqu'on perd l'espérance de voir la cause où l'on est attaché triompher, il est humain et peut-être sage de l'abandonner et de se rallier au régime qui l'emporte. S'il ne vaut rien d'être un émigré à l'étranger, il ne vaut guère mieux d'être un émigré à l'intérieur.

Pendant que son père, son frère et ses sœurs se ralliaient à l'empire, M^{me} de Valon, soit par raisonnement, soit par sentimentalité, soit à cause des opinions de son mari, très légitimiste, soit encore à cause de l'indépendance sociale que lui assurait une très grosse fortune, resta obstinément fidèle à la royauté. Néanmoins, par égard à la situation des siens auprès de l'empereur, son salon ne fut jamais un foyer d'opposition à l'empire, et l'impératrice qui n'ignorait rien de ses sentiments ne laissait pas que d'avoir pour elle la plus haute estime et lui fit souvent demander des avis par l'entremise de ses sœurs.

Vous savez tous de quelle magnificence aimaient à s'entourer l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie. A une certaine période, la prospérité matérielle fut grande et il semblait qu'on n'avait qu'à tirer de la vie toutes les joies et tous les plaisirs qu'elle peut donner. Les deux sœurs de M^{me} de Valon prenaient évidemment part à toutes les fêtes et à toutes les réjouissances.

En 1869, l'impératrice fut chargée de représenter la France aux grandes fêtes qui devaient avoir lieu à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez. La comtesse de la Poëze eut la charge d'accompagner l'impératrice. On préluda à ces fêtes par un grand voyage en Corse, en Italie et en Turquie. Tout ceci donnait grandes occupations aux trois sœurs de la Rochelambert, car il fallait que la grandeur impériale triomphât en la personne de l'impératrice sur les rivages ensoleillés de l'Orient comme aux bords du Nil où l'influence française était alors prépondérante. Et ce triomphe féminin nécessitait des préparatifs de toilette dont l'importance ne peut échapper à aucune de vous, Mesdames, lorsque vous vous rappellerez que vos grand'mères étaient en ce temps-là sous le

règne de l'immense crinoline comme vous l'êtes aujourd'hui sous celui du non moins immense chapeau.

Ce voyage fut agrémenté de plusieurs joyeux incidents que M^{me} de la Poëze se faisait une joie de conter à ses sœurs dans sa correspondance et que je vous conterai succinctement à mon tour, quoique ces digressions nuisent fort à l'unité qui convient à tout sujet même vaguement littéraire.

A Venise, l'impératrice devait être reçue incognito. Malgré cela, les jeunes Vénitiens crurent devoir lui offrir une poétique sérénade alors que sa gondole, dans le silence du soir et sous les cieux étoilés, descendait le grand canal bordé de vieux palais aux silhouettes fantastiques. Pour en tirer spirituelle vengeance, l'impératrice, dans sa visite du lendemain aux monuments et aux églises, chargea M^{me} de la Poëze de prendre son rôle tandis qu'elle-même se transformait en dame d'honneur.

Il paraît qu'à Constantinople, la réception n'eut rien de folâtre. Le commandeur des croyants scandalisa seulement ses coreligionnaires par les honneurs qu'il rendit à ces femmes de chrétiens. En revanche, en Égypte, ces dames eurent des aventures singulières. Le Khédive maria devant elles, à la mode de sa nation, un de ses hauts fonctionnaires et une odalisque qui ne s'étaient jamais vus. On les fit dîner à la turque, accroupis sur les genoux et mangeant avec les doigts. C'était fort dégoûtant, mais plein de couleur locale, écrivait M^{me} de la Poëze. Enfin à Alexandrie, un jour que l'impératrice descendait de son yacht, accompagnée de son chambellan et de M^{me} de la Poëze, les voitures que le vice-roi devait envoyer étaient en retard. L'impératrice avise sur le quai des petits ânes tout sellés et tout bridés qui servaient aux excursions; sans se soucier des recommandations du protocole, l'impératrice grimpe à califourchon sur un bourriquet, M^{me} de la Poëze l'imite, le chambellan est bien obligé d'en faire autant et tous les trois parlent au petit trot. Sur ces entrefaites, le vice-roi arrive; il entre tout d'abord dans une colère apoplectique, puis il enfourche à son tour un baudet, toute sa suite en fait autant et les voilà qui galopent tous sur les traces de l'impératrice. O protocole, voile-toi la face!

Quand on se rappelle cette apothéose : le yacht *l'Aigle* portant la grande impératrice des Français, belle comme une nou-

velle Cléopâtre, défilant le premier dans le canal de Suez suivi par plusieurs navires portant les principaux rois d'Europe, quand on se rappelle ensuite les grandes douleurs que cette femme a subies et les deuils qu'elle porte encore, comment ne pas se rappeler la pensée de Sophocle : attendant le jour suprême de chacun, ne dites jamais qu'un homme né mortel a été heureux, avant qu'il ait atteint le terme de sa vie.

Au moment de la Commune, les Tuileries furent pillées et brûlées comme vous savez. Quelque temps après, M^{me} de Valon trouva chez un brocanteur un écrin qui portait la date « 21 janvier 1793 » et qui provenait du pillage. Elle l'acheta, assez intriguée, ne sachant trop ce qu'il avait contenu. Un jour, le prince de la Moskowa l'aperçut et lui dit : « Tiens, vous possédez l'écrin de la bague que Louis XVI donna à son confesseur en montant à l'échafaud, bague qui est en la possession de l'impératrice Eugénie ». Apprenant cela, M^{me} de Valon se hâta de rendre cet écrin à sa légitime propriétaire, mais celle-ci, généreuse et connaissant les sentiments ardents de M^{me} de Valon pour la royauté, lui offrit à son tour la bague elle-même. Avec quelle émotion un pareil don fut reçu, avec quel soin pieux cette relique est conservée, il n'est pas besoin d'être royaliste pour le comprendre.

Cependant les terribles événements de 1870 approchaient, mais avant d'y arriver je voudrais encore vous narrer deux faits qui montrent bien quelles relations familières et sympathiques avaient continué entre la famille royale de Prusse et les La Rochelambert. En 1867, lors de l'exposition, plusieurs souverains vinrent visiter Paris. Le roi de Prusse y vint, accompagné du kronprinz Frédéric. Dès son arrivée, ce dernier se présentait chez M^{me} de la Rochelambert lui apportant les compliments de la famille royale. Le jeudi suivant, à la grande revue des souverains, Guillaume ayant aperçu la marquise de la Rochelambert s'arrêta et quoique septuagénaire descendit de cheval pour aller la saluer, puis remontant à cheval, il rejoignit d'un trot le groupe des têtes couronnées. Un an après, M^{me} de Valon se trouvait à Ems en même temps que le vieux roi ; un jour qu'elle était assise sur un banc du jardin de la ville, celui-ci l'apercevant vint la surprendre par derrière en lui mettant la main sur les yeux. Tout cela est d'une familiarité simple et touchante ; mais en vous le contant,

il me semble que je cueille quelques fleurettes alors que le terrible ouragan se prépare à tout dévaster.

*
* *

Tout cependant paraissait tranquille en Europe. Personne ne semblait penser à la guerre, ni l'empereur des Français Napoléon III, ni le roi de Prusse Guillaume I^{er}. Le 18 juin, ce dernier écrivait à M^{me} de la Rochelambert une lettre amicale ne trahissant nullement les préoccupations que lui eussent données les préparatifs d'une mobilisation. M^{me} de Valon était dans une petite station thermale sur le Rhin. Et cependant le 15 juillet, la guerre était déclarée. M. de Valon écrivait de suite à sa femme : « Je suis sous le coup de l'émotion produite par les événements. Une guerre pareille pour de tels motifs ! Vraiment, les souverains sont fous » et il conseillait à sa femme de revenir. M. de Valon ne savait pas alors ce que nous avons su depuis, puisque l'auteur s'en est vanté lui-même dans ses Mémoires, que M. de Bismarck avait par une ruse infernale acculé la France à la guerre, bien décidé à ne pas regarder au choix des moyens pour établir l'hégémonie allemande. Vous savez tous les sanglants revers que subirent nos armées dès les premières semaines de la guerre et les longues théories de prisonniers et de blessés français qui furent emmenées en Allemagne. De suite, M^{me} de Valon commença son œuvre de dévouement. Avant de rentrer en France elle réussit à visiter des blessés français internés dans un hôpital allemand. Ce ne fut pas chose facile. Munie d'un passeport suisse, elle se présenta sous le couvert de la société internationale de secours aux blessés. La pauvre femme sentait son cœur défaillir en voyant les longues files de lits où plusieurs centaines de jeunes gens, au visage morne, attendaient la mort sans espérance. Elle réprima son émotion et tout en causant aimablement en allemand avec les officiers qui l'accompagnaient, elle s'approcha d'un des grabats, se pencha pour en arranger la couverture et mettant un doigt sur sa bouche, glissa ces trois mots au blessé : « Je suis Française ». La nouvelle fit le tour de la salle aussi rapidement qu'une traînée de poudre. Quand elle se retourna, tous les yeux étaient tournés vers elle, toutes ces figures torturées de douleur laissaient voir

un rayon d'espoir ou une impression de soulagement. Elle suivit tous les lits, parla un instant à chaque malade, inscrivit sur son carnet les noms et adresses que chacun lui donna. Quelques-uns avaient des lettres toutes prêtes pour leurs parents ou amis. Brisée d'émotion par cette navrante promenade, elle tint jusqu'au bout, prit congé de ses surveillants, rentra en hâte en Suisse où elle écrivit en deux jours cent cinquante-quatre lettres qu'elle expédia aux parents des prisonniers.

Après cela, M^{me} de Valon regagna la Normandie par Lyon et Paris. A la tête d'un comité de la Croix-Rouge, elle transforme son château de Rosay en ambulance. La lutte en effet se rapprochait. L'invasion allemande, faisant tache d'huile, gagnait lentement, mais méthodiquement nos départements de l'Est, puis du Nord-Est, encerclait Paris ; pour remplacer nos armées de métier détruites, tous les Français valides prenaient les armes. Les fils de Valon avaient 18 et 19 ans ; ils étaient de trop bonne race française pour faillir à ce devoir ; ils partirent. Les paysans faisaient le coup de feu en francs-tireurs. C'était la guerre nationale dans toute l'acception du mot, mais tant de malheurs donnent parfois le vertige et, à cause de leurs relations connues avec l'Allemagne, M. et M^{me} de Valon furent accusés d'être des espions.

Il y eut même quelque danger pour eux à rester en Normandie. On les en prévint, mais M^{me} de Valon répondit : « Je ne partirai pas. Je ne quitterai pas le devoir que je remplis ici avec conscience. Que des Français brûlent ce château où il y a toujours trente Français blessés, soignés de mes mains. Qu'ils tuent une Française dont le sang est français depuis mille ans. Je retourne à mes blessés. » Et elle resta. L'opinion honnête ne s'égara pas et quelques jours après, les habitants de Rosay remettaient au comte de Valon une adresse revêtue de trois cents signatures, protestant contre ces infâmes calomnies et le félicitant de sa nomination comme président de la commission municipale.

Je vous ai dit tout à l'heure que les paysans faisaient le coup de feu contre les Allemands. Ce n'était pas sans danger, car ces derniers ne voulaient pas considérer les francs-tireurs comme faisant partie de l'armée régulière ; ils les traitaient comme des brigands et les fusillaient sans pitié. Or, des paysans des villages voisins

du château s'étaient laissés prendre et à la nouvelle qu'ils allaient être fusillés, tout le pays fut dans l'émotion. M^{me} de Valon hésita tout d'abord à s'entremettre ; elle craignait de ne pas réussir tout en se compromettant inutilement, mais la voix de la pitié fut plus forte que tous les inconvénients. Elle se transporta au bivouac prussien ; là, parlant au commandant, elle plaida d'abord la cause des condamnés, disant qu'ils étaient gardes nationaux, porteurs d'armes de la commune, que leur action était de guerre loyale. Elle s'adressa à l'humanité du commandant, lui montrant l'intérêt qu'il avait à ne pas exaspérer la population, enfin elle déclara au nom des condamnés qu'ils faisaient appel du jugement au général en chef auquel elle se réservait d'écrire. Un sursis à l'exécution fut prononcé, les paysans étaient sauvés. La famille de Valon conserve leurs lettres de remerciements et je suis bien d'avis qu'elles peuvent lutter de valeur avec les plus antiques parchemins de noblesse.

D'autres services importants furent rendus encore, en ces temps de détresse, par M^{me} de Valon. Des rançonnements exagérés furent diminués, des incendies empêchés, des bombardements décommandés. La guerre est une bien triste chose. Horace a parlé de la guerre détestée des mères. M^{me} de Valon en souffrit triplement : comme mère puisque ses deux fils étaient soldats, comme amie puisqu'elle avait des amis très chers dans les deux camps, enfin comme bonne Française parce que c'était sa nation qui était la nation vaincue.

Jusqu'à présent M^{me} de Valon n'a joué qu'un rôle qu'on pourrait dire épisodique. Il va maintenant se mêler à l'action générale. Par suite des événements, M. Pouyer-Quertier, grand industriel normand, était devenu ministre des finances. Or, M. Pouyer-Quertier était devenu l'allié de la famille de la Rochelambert puisque sa fille avait épousé le frère de la comtesse de Valon. Il fut chargé, de concert avec Jules Favre, ministre des affaires étrangères, de régler les conditions de la paix et une fois la paix réglée d'en exécuter les conditions. Pendant les cinq jours de négociations qui eurent lieu à l'hôtel du Cygne à Francfort, M. Pouyer-Quertier sut gagner l'estime et même la sympathie de Bismarck par sa simplicité et sa bonhomie qui couvraient parfaitement son intelligence et sa malice d'homme d'affaires. Le fils aîné de M^{me} de Valon

servait de secrétaire à M. Pouyer-Quertier. Evidemment, toutes les relations des la Rochelambert en Allemagne étaient au service du ministre français. Il serait peut-être prétentieux de dire qu'elles valurent quelques adoucissements aux dures conditions fixées par Bismarck et de Moltke et cependant qui peut dire le moment où le vainqueur n'ose plus exagérer le bénéfice de sa victoire et pourquoi il n'ose plus? Dieu seul qui sonde les reins et les cœurs.

Tant que la guerre avait duré, les amis d'Allemagne s'étaient tenus dans la plus grande réserve envers M^{me} de Valon et sa mère, la marquise de la Rochelambert dont ils auraient pu blesser les susceptibilités patriotiques. Maintenant, ils s'offraient d'eux-mêmes pour rendre les services qui étaient en leur pouvoir. Au premier rang de tous, fut le général de Manteuffel. Ces noms de généraux allemands sonnent douloureusement à nos oreilles françaises ; il est cependant juste de faire des distinctions. Le général de Manteuffel était un homme d'une éducation parfaite et d'un esprit très cultivé. Il parlait et écrivait couramment le français, connaissait notre littérature et notre histoire. Son âge — soixante ans — aidait à la modération naturelle de son caractère. Enfin, il était l'ami personnel de l'empereur allemand. Il fut nommé commandant en chef de l'armée d'occupation. Or une circonstance très heureuse rendait ce choix tout à fait favorable à la France. Il avait connu au temps de sa jeunesse, à Berlin, la famille de la Rochelambert : il avait eu pour la marquise des sentiments d'une respectueuse, mais très vive affection et aujourd'hui il se trouvait heureux de pouvoir fournir à M^{me} de Valon qu'il avait également connue à Berlin les preuves de son profond attachement. Comme il avait souvent à conclure des arrangements, à résoudre des difficultés avec le ministre des finances français, M. Pouyer-Quertier, toutes les occasions lui étaient bonnes pour écrire à M^{me} de Valon, pour montrer son bon vouloir, et il était aussi conciliant que possible avec notre ministre. Si même il n'eut été un ami personnel de Guillaume, on l'eut certainement accusé d'être trop favorable aux Français et il eut perdu sa fonction de commandant de l'armée d'occupation. Dans ces conditions, M^{me} de Valon était un intermédiaire précieux entre le général de Manteuffel et M. Pouyer-Quertier et quand ce dernier avait une trop grosse difficulté, il

ne manquait pas de lui faire un appel, toujours couronné de succès.

M. Thiers porte dans notre histoire le titre de « Libérateur du territoire » mais s'il a ce beau titre, on peut revendiquer pour M. Pouyer-Quertier et pour M^{me} de Valon d'avoir été pour lui en ces circonstances tragiques des collaborateurs intelligents et dévoués; ils furent de ces ouvriers dont la foule oublie vite le nom mais qui ont bien mérité de la Patrie.

La paix faite, les grosses difficultés terminées, il s'agissait de relever la France. M^{me} de Valon ne voyait de remède que dans le retour à la monarchie et par sa situation elle se trouvait appelée à jouer un rôle principal dans la tentative de restauration. A ce moment son salon devint un salon politique, un foyer d'agitation et d'espérances monarchistes. Je ne vous raconterai pas comment il se fit que l'Assemblée nationale en majorité monarchiste en arriva à fonder la république. La prédiction faite à M^{me} de Valon par le duc de Chartres, alors qu'il combattait sous le nom de capitaine Lefort, s'accomplissait : on pouvait concilier les hommes, on ne pouvait concilier les idées et la différence était telle entre la monarchie que le comte de Chambord rêvait et celle à laquelle la plupart des monarchistes de l'Assemblée nationale acceptaient d'adhérer que par un effet naturel de ces divergences le comte de Chambord renonça au trône.

L'échec de la monarchie fut une grande douleur pour M^{me} de Valon, mais à ce deuil moral des deuils de famille vinrent s'adjoindre et à partir de ce moment elle s'éloigna de la vie extérieure.

En 1881, mourait sa belle-sœur, la marquise de la Rochelambert, laissant deux orphelines que vous avez pu voir au château, il y a quelques années. Ensuite moururent ses deux beaux-frères, les anciens chambellans de Napoléon III. Et puis ce fut la mort de la princesse de la Moskowa, en 1887, la mort de son mari et elle-même est morte en avril 1904, à l'âge de 78 ans. Sa sœur, la comtesse de la Poëze, est morte seulement cette année.

M^{me} de Valon était grande, mince, blonde avec des yeux bleus et un teint très blanc. Ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup observé, elle avait le goût de la causerie et des réunions. A certains jours, le Tout-Paris aristocratique défilait dans son salon, mais ses préférences n'étaient pas pour les grandes récep-

tions. Elle était pour ces réunions intimes de 6 à 8 personnes où l'on peut se connaître et se parler presque d'âme à âme; de ces réunions elle ne se lassait jamais, les laissant souvent se prolonger très avant dans la nuit. Dans les longues soirées d'hiver qu'elle passa dans la Corrèze elle prit l'habitude de la lecture; ce qu'elle lisait, c'était nos poètes, nos conteurs, nos philosophes, mais surtout nos historiens; elle connaissait admirablement l'histoire du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle et un de ses jeux d'esprit était de prétendre qu'elle avait déjà vécu en ces temps-là. Elle recherchait surtout dans l'histoire ce qui avait pu intéresser sa famille ou celle de son mari; si c'est là une faiblesse féminine, elle est excusable chez une femme dont un ancêtre avait été compagnon du Béarnais, dont la famille avait vécu à la cour sous Louis XV et Louis XVI et qui elle-même, encore enfant, avait joué aux Tuileries avec le duc de Bordeaux. Elle s'intéressait aussi beaucoup aux travaux de nos sociétés régionales qui à notre époque de centralisation à outrance sont restées les derniers foyers intellectuels dans les provinces. Enfin elle avait quelque goût pour l'archéologie et la géologie; en cela elle avait eu un maître d'une certaine valeur: c'était la baronne Ida de Boxberg. Cette baronne allemande entrée comme gouvernante dans la famille des la Rochelambert était devenue une amie; au château, une chambre porte son nom et vous pouvez voir, au musée du Puy, dans la salle des antiquités préhistoriques, quantité d'objets qui portent la mention: don de la baronne Ida de Boxberg.

A côté de ces qualités intellectuelles, la comtesse de Valon en possédait de plus féminines: elle avait surtout la qualité suprême de la femme, elle avait « le charme ». Elle semblait se transformer pour plaire, exerçant sa séduction sur tous ceux qui l'approchaient, se pliant à tous les caractères, se mesurant à tous les goûts, sachant enfin dépenser son esprit en pièces de quatre sous ainsi qu'en doubles louis, comme dit M^{me} de Sévigné.

Elle était très aumônière, comme sa fortune et son inclination le commandaient; elle coopérait à un grand nombre d'œuvres, s'intéressant particulièrement à la Croix Rouge, mais elle avait aussi cette charité qui ne se fait pas avec l'argent, mais avec le cœur. Elle s'intéressait aux misères morales, compatissant aux peines intimes et son biographe nous dit qu'en réalité la passion

du dévouement, le désir d'être bienfaitrice fut le fil conducteur de sa vie. Enfin elle était religieuse, ayant surtout confiance absolue dans la bonté de Dieu avec un penchant au système de ces théologiens bénévoles qui soutiennent que finalement toutes les créatures humaines entreront en Paradis.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'elle ait eu dans la vie l'âme d'une brebis bêlante ; elle était trop grande dame pour ne pas savoir les égards qui lui étaient dus. Écoutez à ce sujet le joli récit de M. Georges Paul, d'Allègre :

Quelques jours après la déclaration de guerre à la Prusse une spirituelle et jolie Française, la comtesse de Valon, très répandue dans la société berlinoise et amie de la famille royale quittait la petite ville de Schleggenbad sur le Rhin pour se rendre à Ragatz en Suisse par Francfort. Dans le même compartiment du train se trouvaient des officiers d'état-major allemand qui manifestaient une bruyante et lourde gaieté. A certain moment, sans la moindre galanterie, ils entassèrent leurs capotes, sabres et bagages tout auprès de la voyageuse et de manière à l'incommoder. La Française ne protesta point d'abord, mais comme peu après on traversait un tunnel, elle s'empressa de jeter par la portière bagages, sabres et capotes. On devine la colère de ses voisins. Mais cette exaspération se calma bien vite, dès que la voyageuse eut mis sous le nez des furieux une lettre autographe du roi recommandant à tous ses fonctionnaires et officiers d'avoir les plus grands égards pour « sa très chère comtesse Apollonie de Valon ».

Lorsque l'on examine une famille fameuse dont on connaît les origines et les nombreuses ramifications depuis des siècles, on a l'impression d'un arbre grandiose et majestueux. Cet arbre est chargé de fruits et de fleurs. Parmi ces fruits, certains ne sont pas arrivés à maturité ; parmi ces fleurs, certaines se sont étiolées, mais il en est qui s'épanouissent superbement. M^{me} de Valon paraît bien être une de ces fleurs superbes et avoir jeté un nouveau lustre sur l'arbre familial des la Rochelambert. Fidèle à ses origines, fidèle aux devoirs sociaux que lui imposaient sa naissance et sa situation, elle sut être une grande dame et une noble Française. En cela, la comtesse de Valon fut fidèle à la vocation de son ordre. Dans l'ancienne société française, la noblesse avait les devoirs d'une élite ; si dans l'évolution de la société, il semble

que son rôle soit terminé, si la démocratie monte et prend possession de l'autorité, il me semble que le devoir des démocrates eux-mêmes est de rendre justice aux belles figures du passé et de glorifier tout ce qu'il y eut de beau dans les générations disparues. C'est pourquoi, moi, simple plébéien, j'ai voulu apporter un tribut d'hommages et d'admiration à cette fille de la Noblesse.

FERDINAND FAURE.



CH JACOTIN DE ROSIÈRES

CHARLES JACOTIN DE ROSIÈRES

1873-1911

La génération de nos compatriotes qui achevaient leurs études vers 1895 a déjà payé un lourd tribut à la mort. En moins de six années, nous avons vu s'en aller tour à tour Pierre Anglade, Alfred Vissaguet, Olivier Calemard de la Fayette, des penseurs, des artistes aimant leur terre natale, fiers de la prendre à témoin de leurs aspirations, heureux de la célébrer, le premier sur la toile où il s'efforçait de fixer ses impressions originales et fortes, les autres en des pages où s'expriment leur observation attentive des choses et des hommes et le rêve infini de leur âme délicate, éprise de sentiments rares, de noblesse morale, de curiosité intellectuelle. La liste funèbre s'allonge aujourd'hui d'un nom, et c'est celui d'un camarade des disparus, d'un de leur contemporain immédiat : Charles Jacotin de Rosières.

Charles Jacotin de Rosières nous a été enlevé au cours des vacances, le 28 juillet 1911, pendant un séjour à Orthez. Ses obsèques ont eu lieu au Monteil le 4^{er} août et sa dépouille mortelle repose dans le modeste cimetière communal, en face des étroites et capricieuses gorges de la Loire que son regard avait caressées si souvent et qu'il avait si fréquemment parcourues...

Les circonstances — de tristes circonstances — n'ont pas permis au signataire de ces lignes de rendre alors à la mémoire de notre collègue les devoirs suprêmes et il a pu seulement se joindre aux

nombreux amis venus à Beaurepaire pour apporter aux infortunés parents, brisés par une douleur dont de nouveaux deuils devaient encore accroître l'amertume, le réconfort de leur sympathie et l'hommage ému de leurs regrets. Il convient maintenant d'indiquer ce qu'était celui qui a été si prématurément ravi à la légitime affection des siens et à l'estime de tous ceux qui le connaissaient, en même temps que nous rendons un public témoignage à des essais peu nombreux, mais substantiels et pleins de promesses.

Formé aux leçons et à l'exemple d'un père dont les savants travaux sont connus et appréciés en Velay et ailleurs, guidé par les conseils autorisés de M. Paul Le Blanc, Charles Jacotin de Rosières, né au Puy le 10 avril 1875, vint de bonne heure aux études locales. Il avait vécu tout enfant dans l'atmosphère des livres et des vieux papiers, il s'habitua instinctivement à considérer sans répulsion les chroniques anciennes et les documents poudreux, et lorsqu'il les ouvrit, il fut bien vite leur respectueux confident, sa conviction s'affirmant de jour en jour davantage de l'intérêt qu'il y a à évoquer le passé de nos provinces françaises à travers ses multiples et diverses expressions et des avantages qu'on retire de la pratique des annalistes, quand cette pratique est basée sur le souci exclusif d'éclairer impartialement les points incertains de l'histoire par la recherche des précisions indispensables, sur le désir d'apporter son appoint dans la connaissance plus intime de la société d'autrefois avec ses mœurs et ses coutumes, avec ses passions et ses actes, avec ses grandeurs et ses faiblesses, entreprise de patience, de conscience et de désintéressement éminemment utile, quoiqu'on en puisse dire, et dont le moindre résultat doit être accueilli avec égard car il est fécond, car il contribue à augmenter l'expérience humaine, à la fortifier et par là à préparer l'avenir.

Ainsi sollicité par l'Archéologie et par l'Histoire, Charles Jacotin de Rosières pensa qu'il était bon de se mettre en contact avec les groupements fondés en vue de dresser des programmes d'action, d'élaborer, dans une communauté complète de méthode, les enquêtes et les publications érudites et, sur une terre où les souvenirs se pressent en foule, où chaque pas que l'on fait évoque, suivant le mot de Cicéron, quelque événement mémorable (*qua-*

cumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus), d'entretenir la flamme sacrée de la Science et du Progrès. Il demanda donc son admission à la Société française d'Archéologie, puis à la Société Scientifique et Agricole de la Haute-Loire dont il fut élu membre résidant le 7 mai 1903. A la séance du 6 août suivant, notre collègue présentait le *Procès-verbal de l'incendie de l'abbaye de la Chaise-Dieu en 1574* (1).

Cette première communication de Charles Jacotin de Rosières constitue un chapitre intéressant de l'histoire de la célèbre maison bénédictine car il offre des détails précis et inédits sur le sinistre du 3 août 1574 qui faillit ravager totalement les bâtiments conventuels, épargnés par les incendies de 1435 et de 1497, et réduisit en ruines le dortoir, détruit jusqu'à hauteur des voûtes sur lesquelles il reposait, et l'église du Collège, appelée d'abord chapelle du collège grégorien, puis église des novices, située au sud-est de la grande église et dont la couverture fut brûlée et la voûte en partie ouverte. Les dégâts furent considérables puisque les experts évaluèrent à 18000 livres environ la somme nécessaire aux réparations. Commentant heureusement le texte, quatre plans, empruntés eux aussi au fonds de la Chaise-Dieu des archives départementales, ont été joints à la publication; ils représentent : le premier, le fort avec ses remparts et les édifices qui s'y trouvaient compris; le second, des bâtiments démolis sur l'ordre du cardinal de Rohan vers la fin du XVIII^e siècle; le troisième, le dortoir brûlé en 1574 et restauré; le quatrième, un bâtiment contigu à la chapelle du Collège. Ce mémoire, complété de la sorte, prend naturellement place à côté des pages définitives de Maurice Faucon sur l'église de l'abbaye et on ne pourra désormais se servir de l'une de ces notices sans consulter l'autre.

Il sera difficile également d'aborder la Sigillographie et la Numismatique du département sans avoir recours aux contributions qu'a fournies notre collègue à diverses reprises à ces études, superficielles en apparence mais en réalité fort importantes et dignes de la plus grande attention.

La connaissance, la description et l'interprétation des sceaux

(1) *Mémoires* de la Société, tome XII, p. 255 sv. Il y a un tirage à part qui forme une brochure de trente-cinq pages. Le Puy, Marchessou, 1904.

forment en effet un élément essentiel de la diplomatie et en même temps une ressource précieuse pour l'archéologie. On y trouve la solution d'une infinité de questions et les éclaircissements les plus suggestifs pour l'architecture, les usages, les costumes du moyen âge, les généalogies, et même l'hagiologie. C'est ce que constatait en 1863 le comte de Laborde dans la magistrale préface qui ouvre l'*Inventaire des Sceaux de Douet d'Arcq* (1) :

L'architecture du moyen âge a ses grands édifices pour faire son histoire, et cependant, celui qui se chargera de l'écrire ne devra pas négliger les sceaux. Dans leurs cadres restreints, ils offrent mille détails qu'on rencontre dans les monuments, mais qu'on n'avait su classer, faute de pouvoir leur assigner une époque certaine. Plus d'une question d'origine trouve sa solution dans la forme d'une arcade, dans la première apparition d'un détail et peut-être même dans les représentations de villes, de châteaux, d'églises, ainsi que dans les parties qui les symbolisent : une porte, un donjon, un clocher. Quoique en petit, quoique l'ouvrage d'orfèvres dont on ne peut attendre une rigide précision architecturale, ces représentations prêteront à des conjectures fécondes sur les transformations de l'architecture depuis le style roman jusqu'à l'époque de la Renaissance...

Le costume du moyen âge nous est connu par la statuaire, par l'ornementation sculptée des édifices, par les vitraux des églises, par la peinture et la broderie. Pour tous ces monuments de l'art, il manque la connaissance du moment où ils ont été exécutés, et, dans une question de mode, il n'est pas indifférent de fixer, je ne dirai pas à un siècle près, mais à un an, mais à un mois, telle modification dans la forme et dans la manière de porter le costume sacerdotal et civil, les armures de combat et de parade, les harnachements de guerre et de tournoi. Je n'ignore pas que les dalles et les plaques funéraires ont fourni quelques renseignements du même genre appuyés sur des dates précises, mais ces monuments sont peu nombreux, tandis que les sceaux sont innombrables et ils représentent le mort couché, les mains jointes, dans une attitude uniforme consacrée par une étiquette invariable. Ces représentations n'ont donc pas la vie et la variété qui carac-

(1) *Inventaires et Documents publiés par ordre de l'Empereur sous la direction de M. le comte de Laborde, directeur général des archives de l'Empire, membre de l'Institut. Collection de sceaux par M. Douet d'Arcq, première partie, tome I. Paris, Plon, 1863. Préface, p. 5 et sv.*

térisent les sceaux... où l'on admirera l'élégance des formes, la souplesse des étoffes, l'aisance des costumes et des armures, l'exactitude des détails, tout un ensemble de réalisme minutieux qui fait l'illusion de la réalité même et donne à ces petites figures l'apparence de grandes statues.

Cette exactitude s'étend à tous les détails de la vie privée et nous offre l'image des modifications subies par la société. De même que le siège se fait fauteuil sous nos yeux et devient trône, que le cheval, paré d'abord de ses beautés naturelles et harnaché d'une simple bride, accepte une selle, se couvre d'armures défensives et finit par disparaître sous les cuirasses et les housses traînantes, de même aussi le sceau se meuble de tous les ustensiles de ménage, de tous les instruments des arts et métiers. Mais, dira-t-on, nous avons dans nos musées ces armures, ces harnachements, ces instruments et ustensiles ; oui, vous en avez quelques-uns, mais où trouverez-vous leur collection complète, classée par ordre de date, de contrée, de localité même, et mise en action par des portraits qui vous enseignent la manière de porter les uns, de se servir des autres ? Poses, attitudes, mouvements pris sur le fait, autant de lumières pour l'archéologue, autant de modèles pour l'artiste.

La fidélité de la ressemblance dans les monuments d'architecture, dans les costumes, les armures et dans tous les détails qu'offrent les sceaux, une fois admise, on la reconnaîtra à plus forte raison dans la reproduction du personnage qui commandait lui-même un sceau et devait attacher à son portrait cette importance un peu puérile qu'on y met généralement. Traits du visage, proportions du corps, attitudes, costume, tout ce qui constitue la ressemblance dut être le programme imposé à l'artiste, et auquel il n'a pu se soustraire que faute de talent... Les portraits des villes, des églises, des abbayes, des châteaux auraient les mêmes mérites d'exactitude que les portraits des personnes si la tâche n'avait pas été plus difficile, soit que l'artiste fût éloigné du lieu représenté, soit qu'il ait été gêné par l'espace et par les exigences de la perspective, soit enfin que le talent lui ait fait défaut ; mais dans tous les cas ces obstacles ne l'empêchaient pas d'être fidèle à l'aspect général et au style des monuments. L'absence fréquente de tout renseignement donne de la valeur et de l'autorité à ces représentations et à ces détails dédaignés par l'ignorant, d'une importance sérieuse pour l'archéologue intelligent qui comprend à demi-mot.

L'iconologie sacrée peut demander aux sceaux de précieuses notions, même après avoir épuisé les ressources offertes par les vitraux et les sculptures des monuments religieux. Presque tous les saints, portant

leurs attributs, figurent sur les sceaux à titre de patrons d'églises, d'abbayes, de villes, de corporations et de personnes. Ils s'y présentent avec l'exactitude minutieuse exigée par celui qui, placé sous leur protection, connaissait le mieux leur légende... Il en est de même du blason monumental, cet auxiliaire de l'histoire, qui permet d'assigner leur date d'origine à toutes les pièces héraldiques, et de fixer, par les brisures et les partitions, le moment précis où le tronc de nos grandes familles se divise en branches, les branches en rameaux : ce blason est tout entier dans la sigillographie.

Charles Jacotin de Rosières savait que la Sigillographie n'est ni une science vaine, ni une occupation stérile et c'est parce qu'il était persuadé qu'elle est au contraire la plus autorisée des branches de l'archéologie qu'il avait voulu, malgré les destructions occasionnées par la négligence et la brutalité de gardiens de chartiers ou par le vandalisme saccageur de propriétaires en quête de cire à bouteille et de matière à bougie, réunir, classer, décrire et mettre à la disposition des hommes d'étude les matrices des originaux ou les empreintes de moulages des sceaux se rapportant au Velay et aux enclaves des anciennes provinces ayant concouru à la formation du département de la Haute-Loire.

L'œuvre était de longue haleine, elle ne pouvait prendre corps que si un coup d'œil d'ensemble était d'abord offert aux collectionneurs et aux érudits, ses futurs collaborateurs. Notre collègue profita du Congrès archéologique tenu au Puy en 1904 pour annoncer son projet, en exposer les principales lignes et faire appel aux bonnes volontés. Son *Etude sur la Sigillographie du département de la Haute-Loire* (1) est un sommaire très complet des connaissances sphragistiques locales. Il contient un relevé des catalogues de Douet d'Arcq et de Demay, il rappelle les mentions et reproductions du *Spicilegium brivatense*, des *Chroniques de Médicis*, de la *Vicomté de Polignac*, des *Tablettes historiques du Velay*, des *Annales* de la Société académique du Puy, des *Mémoires* de la Société scientifique de la Haute-Loire et de diverses sociétés provinciales, il offre surtout une nomenclature détaillée de sceaux

(1) Congrès archéologique de France, LXXI^e session, tenue au Puy en 1904 par la Société française d'Archéologie. Compte-rendu. Paris, Picard, 1905, p. 334 sv. Il existe un tirage à part de 50 ex. formant une brochure de 26 pages. Caen, Delesques, 1905.

inédits ou peu connus conservés dans les dépôts d'archives du département et dans quelques collections privées, notamment celle de M. Paul Le Blanc, de Brioude.

Sceaux laïques, sceaux des cours seigneuriales, sceaux ecclésiastiques, sceaux d'hôpital et de franc-maçonnerie sont énoncés et décrits avec leurs particularités les plus saillantes et composent un ensemble dont la richesse est mise en évidence par des exemples bien choisis de types spéciaux tels que le sceau de dom Jean Pegon, prieur et général de l'ordre des Chartreux, qui timbre une affiliation de prière donnée à la Grande-Chartreuse, le 20 septembre 1637 ; celui encore employé par Jean de Lafont, lieutenant de Louis de la Garde en 1430, dont l'empreinte en cire rouge est prise dans une moitié de coquille de noix, le tout pendant sur une simple queue de parchemin traversant la cire, ou celui de Pierre César, capable en droit en 1269, qui portait enchâssée une pierre gravée représentant Diane chasseresse, debout, l'arc à la main, venant de décocher une flèche.

Ce premier inventaire, qui avait valu à son auteur une médaille de bronze de la Société française d'Archéologie, appelait des développements ; Charles Jacotin de Rosières ne manqua pas l'occasion de fournir ces compléments nécessaires, chaque fois que l'on faisait appel à sa compétence ou qu'il jugeait utile sa collaboration. C'est ainsi qu'il a communiqué à M. Beyssac, l'historien des Prévôts de Fourvières, la reproduction du sceau de Geoffroy de Pompadour, évêque du Puy de 1486 à 1514 (1), et qu'il a écrit pour les *Preuves de la Maison de Polignac* le chapitre de l'introduction relatif à la sphragistique de cette famille (2), répertoire documentaire de premier ordre, où l'on rencontre des spécimens remarquables et rares, par exemple le sceau habilement gravé de Guillaume de Chalencon (1226), représentant un cavalier au galop qui enfonce un épieu dans la gueule d'un sanglier arrêté par deux chiens, tandis que deux oiseaux effrayés s'envolent sous le cheval.

Nous lui devons aussi l'étude sigillographique qui termine l'édi-

(1) J. Beyssac, *Les Prévôts de Fourvières*, in-4°. Lyon, Grange, 1908, p. 268.

(2) Un tirage à part a paru sous ce titre : *Sigillographie des Preuves de la Maison de Polignac*. Le Puy, 1906, in-4° de 14 pages.

tion de l'*Histoire de la Chaize-Dieu* de dom Gardon confiée aux soins de notre président (1) et qui nous présente avec des renseignements topiques une série précieuse comprenant trois types différents du sceau de l'abbaye, onze sceaux d'abbés et sept se rapportant à divers offices claustraux. Ces pièces s'échelonnent entre les années 1304 et 1787 ; parmi elles on notera le sceau abbatial du début du xiv^e siècle appendu à une vente conservée aux Archives de la Haute-Loire et portant la façade d'une église au clocher en flèche et accosté à dextre du soleil, à senestre de la lune, reproduction probable de l'église de la Chaise-Dieu à cette époque, par conséquent effigie doublement digne de soin et d'attention.

Mais Charles Jacotin de Rosières ne se contentait pas de chercher et de décrire les sceaux, il avait encore l'ambition de servir l'intérêt général par un recollement attentif des acquisitions et des dons faits dans cet ordre d'idées au Musée Crozatier. La section sigillographique a été réorganisée par ses soins et c'est grâce à lui qu'il est possible aujourd'hui d'avoir quelques précisions quand on examine la vitrine de la salle du mobilier où il avait disposé avec méthode, à côté du magnifique sceau de l'abbé de Saint-Arnould de Metz, André Valladier, né à Saint-Pal-en-Chalençon vers 1570 (2), des matrices, épreuves originales ou moulages, constituant une amorce considérable à la collection dont il se proposait de doter nos galeries départementales.

S'occupant de Sphragistique, Charles Jacotin de Rosières devait s'intéresser inévitablement à la Numismatique, cet autre flambeau des sciences archéologiques, dont le rôle éminent a été si bien mis en relief par M. Ernest Babelon.

Figure de second plan, disait-il y a quelques années le savant conservateur de la Bibliothèque nationale, dans un discours de clôture du Congrès des Sociétés Savantes (3), la Numismatique se plait à être

(1) *Histoire de l'abbaye de la Chaize-Dieu*, par dom François Gardon, de Riou, religieux bénédictin de la Chaize-Dieu, publiée avec des notes et une table générale par Antoine Jacotin. In-18, Le Puy, 1912, p. 279 sv.

(2) Cf. *Mem. Soc. Agr. et Scient. de la Haute-Loire*, tome IV, p. 201 sv.

(3) *Les Collections de Monnaies Anciennes, leur utilité scientifique*, par Ernest Babelon, conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. In-18, Paris, Leroux, 1897, p. 118 sv.

l'humble servante de toutes les branches historiques qui ont en vous leurs représentants les plus autorisés. Elle départit sans ostentation ses inépuisables richesses, tour à tour à l'archéologie figurée, à l'icongraphie, à l'histoire de l'art et des religions, à la mythographie, à l'épigraphie, à la philologie, à la chronographie, à la géographie comparée, à l'histoire des faits et des institutions, des idées et des mœurs, des modes et des usages, à la métrologie, à l'économie sociale, à l'ethnographie. Je ne saurais trop insister sur ce point : en ce temps de recherches précises et de sévère critique, où chacun est forcé de s'enfoncer dans une spécialité étroite, parce qu'il vaut mieux être profond sur un point que superficiel en toutes choses, une collection de monnaies anciennes est comme un immense dépôt d'inaltérables archives, où chaque spécialiste est assuré de trouver quelque élément utile à ses recherches. Voilà pourquoi je souhaiterais de voir les séries numismatiques se développer dans nos musées de province, qui ne doivent pas être de petits Panthéons de curiosités disparates, mais où il faut prendre à tâche de constituer de véritables suites de monuments utiles aux études scientifiques. En ce qui concerne les monnaies anciennes, tout le monde y trouverait son profit : artistes et historiens, érudits et dilettantes ; car ce microcosme de médailles est bien la plus complète et la plus fidèle évocation du passé que nous procurent les sciences historiques.

En même temps donc qu'il repassait la Sigillographie, notre collègue remettait de l'ordre dans les séries numismatiques du Musée et ce n'est pas sa faute si, à cet égard, il n'a pas été permis jusqu'ici au visiteur d'avoir sous les yeux une exposition des trésors découverts dans la région : à Espaly, à Brioude, à Craponne, à Chomelix, à Allègre, à Saint-Quentin, etc., etc. Un catalogue avait été rédigé, un classement nouveau opéré, il manquait seulement les crédits nécessaires à l'acquisition de vitrines spéciales. Le don généreux de la collection Montéluhet a hâté fort à propos les choses et ce fut une des dernières joies de Charles Jacotin de Rosières de s'entretenir avec notre distingué compatriote d'Arvant de l'installation prochaine des 30,000 pièces léguées à la ville du Puy.

Ce qui captivait le numismate c'était surtout les monnaies des Vellaves (1), les jetons et médailles frappés au Puy et les trou-

(1) Les monnaies des Vellaves ont été étudiées par Chassaing, *Hist. du Languedoc*,

vailles faites dans la région. La médaille du jubilé de 1785, œuvre probable de Bellangreville comme l'enseigne fondue la même année par ce potier d'étain, a été décrite par lui dans nos *Mémoires* (1), et je me souviens de l'empressement dévoué qu'il apporta à la préparation de la brochure que nous avons publiée en collaboration sur les importants trésors de Lapte et de la Chapelle-Laurent mis au jour en 1908, comprenant le premier deux cents pièces d'or de type arverne, le deuxième des monnaies portant le nom du chef gaulois Pictilos (2).

Qu'il s'agit de Sigillographie ou de Numismatique, Charles Jacotin de Rosières faisait d'ailleurs preuve non seulement d'une sûreté de coup d'œil étonnante et d'un sens critique averti, mais encore d'un exceptionnel talent de dessinateur. Le dessin accompagne toujours la note explicative, illustrant d'une manière irréprochable les textes et fixant désormais la physionomie rigoureusement exacte d'un sceau ou d'un type monétaire.

Une spécialisation aussi déterminée et si fertile en résultats n'excluait pas chez le jeune érudit la plus large curiosité historique; peut-être la développait-elle. En effet, des parchemins nombreux devaient passer entre ses mains pour l'établissement des inventaires sphragistiques et il avait besoin de consulter des textes avant d'arriver à la rédaction de ses fiches numismatiques. Combien de fois dès lors son attention ne dut-elle pas être sollicitée par les multiples rapports, contrats ou verbaux disséminés dans les dépôts de la province? C'est de cette pratique assidue des archives que sont sorties quelques communications à notre Société : sur le Carnaval à Cayres en 1624 (3), suggestif commentaire du jugement de l'abbé Cavard, qui prétend, au début des *Mémoires* du comte de Vordac, que le peuple de ce bourg « y est naturellement belliqueux » et qu'il est aussi « le plus mutin et le plus intraitable de la province », ou encore sur le Tableau votif

édition Privat, VII, p. 332 sv. Cf. également les *Ann. Soc. Acad. du Puy*, et les *Mémoires Soc. Sc.*, *passim*.

(1) Tome XIII, p. 89 et sv. Le même volume contient aussi (p. 308 et sv.) de Ch. Jacotin de Rosières un rapport sur la reproduction des manuscrits de la Bibliothèque publique du Puy.

(2) *Mémoires Soc. Sc.*, tome XV, p. 311 et sv. Il existe un tirage à part de 14 pages et trois planches. In-8°, Paris, Champion, 1910.

(3) *Mémoires*, tome XIV, p. 109 sv.

donné par François Dugone en 1601 au couvent de Sainte-Claire (1), rétrocédé le 9 janvier 1645 à Antoine Dugone par les religieuses qui n'avaient aucun motif de garder plus longtemps en leur chapelle une toile où figuraient les vingt enfants du consul ponot, et qui est conservé actuellement chez M. le baron Reynaud.

A côté de l'histoire anecdotique dont il était heureux de citer des traits caractéristiques, notre collègue voulait contribuer aussi à l'histoire sociale et il s'était attaché en ces derniers temps à suivre les corporations ouvrières de la ville du Puy à travers le détail de leur existence collective et dans les manifestations de leur activité professionnelle. Je sais qu'il avait déjà réuni des matériaux sur le sujet et notamment des copies de statuts, des actes d'association, de maîtrise et d'apprentissage, des prix-faits dont la mise en œuvre aurait été des plus instructives. Afin d'éprouver la valeur de ce projet, il utilisa le bel ouvrage de M. Henry-René D'Allemagne sur les Cartes à jouer du xiv^e au xx^e siècle et donna ses *Recherches sur la fabrication des Cartes à jouer au Puy* (2). M. F. Pasquier a rendu compte du livre dans les *Annales du Midi* (3) et nous ne pouvons mieux faire que de citer son analyse et son jugement :

Après une introduction relative à l'histoire des cartes à jouer et à leur fabrication en France, écrit l'archiviste de la Haute-Garonne, l'auteur établit que, dès le xv^e siècle, il existait des *cartiers* ou fabricants de cartes au Puy, où ils formèrent une petite corporation. Le fisc trouva dans cette industrie matière à un impôt dont les assujettis cherchaient à s'affranchir en recourant à la fraude. De là des luttes contre les agents de la régie, qui avait parfois la main lourde. Des poursuites furent engagées contre les contrevenants; les procédures révèlent de curieux traits de mœurs dont le détail est donné.

M. Jacotin de Rosières a pris la peine de dresser, par ordre alphabétique, la liste de tous les cartiers qui ont exercé leur industrie au Puy,

(1) *Bulletin historique, scientifique, littéraire, artistique et agricole illustré*, 1911, p. 159 et 257-8. Le sceau qui timbre la couverture de cette publication trimestrielle de la Société a été composé et dessiné par Ch. Jacotin de Rosières.

(2) *Mémoires*, tome XV, p. 87 et sv. Le tirage à part forme un volume de 97 pages orné de nombreuses reproductions de signatures, 15 planches hors texte et d'une phototypie. In-8°, Paris, Champion, 1909.

(3) Numéro d'avril 1910, p. 288.

du commencement du xvi^e siècle jusqu'au premier empire. Chaque notice est basée sur des renseignements qu'ont fournis des pièces authentiques citées en note avec un vrai luxe d'érudition.

En décrivant les cartes, l'auteur est amené à faire connaître à quels modèles les fabricants avaient recours ; les planches, qui reproduisent les plus anciens types, sont analogues à celles qu'employaient les graveurs pour leurs estampes ; ce sont autant d'éléments d'information dont la science archéologique doit faire son profit. Quant à l'ouvrage dans son ensemble, il offre une intéressante monographie d'intérêt local ; il appelle l'attention sur une industrie aujourd'hui disparue au Puy et qui ne manquait pas d'originalité.

Nous n'ajouterons qu'un mot à cette juste appréciation, c'est que les *Recherches sur la fabrication des cartes à jouer* affirment par leur documentation scrupuleuse, l'abondance et le choix de l'illustration, à quel degré notre compatriote possédait la vocation historique, le goût des recherches minutieuses et des investigations patientes, le sentiment de la précision et de la clarté sans lesquels on ne peut faire œuvre vraiment scientifique, œuvre durable.

L'histoire du Velay perd en Charles Jacotin de Rosières un de ses bons ouvriers, le Velay lui-même un de ses enfants les plus fidèles.

Du Velay, en effet, il aimait non seulement le passé dont il s'efforçait d'interpréter les annales par la connaissance des monuments et des faits et l'impartialité des jugements, mais il se sentait attiré aussi par les aspects changeants du sol natal et la vie à la campagne avait fortifié cette affection pour la nature.

Quand il quittait son cabinet de travail où il réunissait sans hâte et avec discernement éditions estimées, tableaux, dessins et estampes se rapportant au pays, documents, médailles, monnaies, poteries et bibelots, lorsqu'il avait déposé la plume ou le crayon, et que, du perron de son cher Beaurepaire il contemplait les profils familiers des montagnes prochaines ou les silhouettes incertaines des cultivateurs courbés sur les champs bordant la Loire nonchalante, son cœur vibrait à l'unisson de celui du poète pour

Tout ce qui, dans l'espace, a son bruit ou sa voix
Ce qu'on entend gémir et chanter à la fois,

Ce qui verse un parfum, ce qui boit la rosée,
Ce qui flotte ou se pose en la nuit embrasée
Fleurs, insectes, oiseaux, ensemble gracieux... (1)

Cette sympathie instinctive pouvait chaque jour s'exercer, mais notre collègue éprouvait peut-être un plaisir plus grand quand son inclination vers les choses de l'agriculture servait ses concitoyens. Vous savez qu'il fut pendant quelques années secrétaire-trésorier du Comice ; dans les opérations de cette section de la Société : concours, distributions de plants, etc., comme à nos séances mensuelles, auxquelles il assistait régulièrement, il fit preuve des mêmes qualités d'ordre, de méthode, de dévouement. Des collaborateurs aussi consciencieux, aussi zélés sont nécessaires dans une association, ils maintiennent les traditions, ils stimulent les bonnes volontés, ils assurent le Progrès en soumettant prudemment et à bon escient des projets nouveaux, en apportant les lumières de leur examen sur les questions débattues et surtout leur entrain enthousiaste et leur confiance réfléchie. Comment ne déplorerait-on pas la disparition de ces serviteurs de la Science, quand ils sont enlevés comme l'a été Charles Jacotin de Rosières avant d'avoir donné la pleine mesure de leur intelligence et de leur savoir ?

Malgré cependant les déchirements des séparations et la tristesse profonde des adieux, il faut songer que si la vie n'est que d'un instant, elle permet du moins d'entreprendre des choses éternelles. Au moment où nous relevons le flambeau échappé des mains défaillantes de notre pauvre ami, nous voulons garder l'assurance que sa mémoire, associée par notre reconnaissance au souvenir de nos aînés, sera préservée de l'oubli et honorée tant que l'antiquité vellave trouvera dans ce pays des fervents et des curieux ; suivant le vœu de Segrais, dans la voix des mortels il laisse un nom vivant (2).

(1) Ch. Calemard de la Fayette, *Le Poème des Champs*, livre premier.

(2) Des notices et mentions nécrologiques ont paru dans *La Haute-Loire* (30 juillet et 2 août 1911), *L'Avenir de la Haute-Loire* (30 juillet), le *Journal des Débats* (2 août), *Excelsior* (2 août), le *Figaro* (2 août), *l'Echo de Paris* (2 août), *l'Autorité* (3 août), *l'Eclair* (3 août), la *Libre Parole* (3 août), le *Soleil* (3 août), la *Liberté* (3 août), la *Gazette de France* (3 août), *l'Univers et le Monde* (3 août), la *Chronique des Arts* (12 août), le *Journal des Arts* (19 août), les *Annales du Midi* (octobre 1911).

ULYSSE ROUCHON.

PSYCHOLOGIE CRIMINELLE

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis très flatté de l'empressement que vous avez mis à venir écouter cette causerie. Je ne suis pas non plus sans appréhension : je crains, en effet, que vous soyez entrés dans cette salle, alléchés par le titre pompeux de cette conférence et que vous n'en sortiez singulièrement déçus. Pour traiter d'une façon complète un pareil sujet, il faudrait avoir à sa disposition ce qui me manque le plus, beaucoup de science, beaucoup de temps, et... beaucoup de talent.

Donc, nous consacrerons, plus simplement, l'heure que vous voulez bien m'accorder à faire comme une revue rétrospective de quelques procès criminels de notre pays parmi ceux qui le caractérisent davantage et en font mieux comprendre les mœurs.

Cependant puisque les mots *psychologie criminelle* ont été prononcés, il faut bien parler quelque peu de la chose, d'autant qu'à tout prendre, cette étude de la psychologie criminelle dans notre région ne m'apparaît ni compliquée, ni savante.

Le Velay, qui est tout entier compris dans le département de la Haute-Loire, est exclusivement un pays agricole et les crimes qui s'y commettent ont, à de rares exceptions près, pour auteurs des paysans, c'est-à-dire des hommes rudes comme la nature dans laquelle ils vivent. En effet, la rigueur du climat fait dans les populations de nos montagnes une dure sélection : ceux qui ont résisté dans leur jeunesse à l'âpreté des vents, aux brusques variations de

température de nos plateaux sont des hommes particulièrement vigoureux et résistants, moins sensibles à la douleur physique que les hommes de la plaine et redoutant moins que ceux-ci les horions d'une bagarre.

Si donc on constate que les attentats contre les propriétés sont rares, on remarque aussi que les crimes de violence, les attentats contre les personnes, encore de nos jours où les mœurs se sont pourtant assagies, sont très fréquents dans notre pays.

Notre montagnard, pendant de longs mois cerné par les neiges, ne circule guère. Il reste en tête à tête avec ses pensées, les bonnes et les mauvaises. Il songe aux discussions qu'il a eues avec le voisin, au procès perdu ; il *murmure* tout cela au coin de lâtre dans les interminables veillées d'hiver pendant qu'au dehors souffle *la burlé*. Il songe aussi à la vengeance. Il ne réfléchit pas comment s'exercera cette vengeance, aux moyens de l'exécuter ; il n'y a guère de crimes savamment et longuement prémédités. Mais quand l'occasion, la fatale occasion naîtra, l'ardeur de son sang le jettera dans une rixe et fera de cet honnête paysan un meurtrier.

Joignez à ce tempérament violent par atavisme, les haines séculaires de villages, de familles et vous aurez le mobile de presque tous les crimes déferés aux jurés de la Haute-Loire.

La jalousie est rarement en jeu dans ces drames. Le policier fameux qui disait : « dans tout procès criminel, cherchez la femme ! » se serait trompé neuf fois sur dix, sinon davantage dans l'instruction de nos procès d'assises.

Mes souvenirs personnels me remettent en mémoire la réponse d'un de mes clients à une question que lui posait le président des assises, qui montre bien le caractère combatif de nos paysans.

Cinq ou six vigoureux gaillards de la région du Mézenc venaient s'asseoir sur le banc des accusés. Une rixe grave entre jeunes gens de villages voisins avait éclaté dans une auberge de Boussoulet : des coups de couteaux avaient été échangés, il y avait eu mort d'homme. Au cours du procès, le conseiller à la cour de Riom qui dirigeait les débats, cherchait en vain le mobile de cette tuerie, et, comme il insistait auprès de l'un des accusés, lui disant : « Mais pourquoi donc enfin vous êtes vous battus ? », ce magistrat recevait cette réponse épique : « Nous nous sommes battus *pour la Bataille* ! » Si étrange que cela paraisse, ce mot don-

nerait l'explication de bien des scènes de violences venant se dérouler devant le tribunal correctionnel ou devant la Cour d'assises. On se bat pour se battre.... pour le plaisir.

C'est une de ces scènes que Jules Vallès, de son style imagé et puissant, a décrite dans une page de *l'Enfant*.

« Un bruit de chevaux! — Les gendarmes passent au galop!...

« C'est à la maison Destougnal dans le fond du village; ceux de « Sanssac sont venus et il y a eu une bataille.

« On se tue dans le cabaret.

« — Aning! les gars! ceux de Fareyrolles en avant!.....

« Voilà le cabaret!

« On entend les bouteilles qui se brisent, les cris de douleur : « A moi, à moi! » comme un sanglot.

« Ils se sont jetés sur ce cabaret comme des mouches sur un tas « d'ordures; comme j'ai vu un taureau se jeter sur un tablier « rouge, un soir, dans un pré.

« Du rouge! il y en a plein les vitres du cabaret et plein les « bouches des paysans... Est-ce du vin du Vivarais ou du sang de « Fareyrolles qui coule?

Et Jules Vallès ajoute :

« Ça ne fait rien! Si je peux de derrière un arbre lancer une « pierre aux gendarmes je n'y manquerai pas! Comme j'aimerais « cette vie de labour, de reinage et de bataille!

..

De tout temps il en fut ainsi. Si nous lisons nos vieilles Chroniques nous constatons qu'au xvi^e siècle encore il se commettait presque un meurtre par jour dans notre bonne ville du Puy.

Sans remonter à des époques si anciennes nous voyons au commencement du siècle dernier les sessions d'assises de ce département chargées d'affaires de violences mortelles.

J'en veux citer une qui ne manque pas d'une certaine saveur, d'un goût de terroir, qui montre que les paysans ne faisaient pas seuls les frais de ces audiences : les citadins, les hommes de loi même, ne résistaient guère à l'ardeur de leur tempérament.

Par une belle après-midi de l'été de 1824, un huissier de la ville du Puy, Jacques Descours, revenait avec son beau-frère de signi-

fier un acte de son ministère dans la banlieue. Tous deux descendaient de cheval et s'arrêtaient dans un cabaret *en Cadelade* pour y faire *le quart* traditionnel. Comme ils s'étaient attablés avec d'autres compères, une discussion s'éleva au moment où l'on mangeait la salade : il y eut quelques coups échangés ; les combattants se séparaient en tumulte et s'adressant à l'un des convives, un nommé Vérot, l'huissier Descours lui criait en partant : « Tu as mangé la salade, mais tu ne la *digèreras* pas (le mot est plus gras dans l'acte d'accusation) ». Il était à ce moment cinq heures environ : entre huit et neuf heures du soir, le malheureux Vérot, assailli dans un jardin qu'il cultivait aux abords de l'église des Carmes, tombait mortellement frappé de huit coups de sabre et de poignard. Le 12 juin 1822, la Cour d'assises de la Haute-Loire condamnait l'huissier et son beau-frère comme coupables de l'assassinat de Vérot, le premier à la peine de mort, le second aux travaux forcés à perpétuité. Le pourvoi de Descours ayant été accueilli par la Cour de cassation la Cour d'assises de la Loire condamnait les deux parents à la peine capitale. Descours et son complice furent exécutés sur la place du Martouret le 25 janvier 1823.

Plus près de nous il est une session d'Assises de 1857 où furent jugées quatre affaires et dont le bilan se solde par quatre condamnations à mort.

La première affaire soumise au jury était celle concernant un certain Rolland, fabricant d'allumettes, place Cadelade. Cet industriel, armé d'un fusil à deux coups, avait tué dans le même moment deux concurrents, Rogues et Vigouroux, ses voisins, marchands d'allumettes comme lui. C'est ainsi que Rolland comprenait le monopole avant la loi de 1872. Sans égards pour ce précurseur, le jury prononçait contre lui la peine capitale.

Le jury s'occupait ensuite d'une nommée Maria Racon. Pour épouser un brave grenadier retour de Crimée qui résistait au mariage à cause des charges de famille de l'accusée, celle-ci empoisonnait ses deux jeunes enfants à l'aide du phosphore : une condamnation capitale intervenait aussi contre cette mégère.

Le troisième accusé s'appelait Baptiste Boudet. Dans une discussion d'intérêts il avait broyé la tête de sa mère à coups de talons de bottes. M^e Mathieu, qui assistait Jacques Besson aux

assises de 1842 dans l'affaire de Marcellange, défendait le parricide. Son talent ne parvenait pas à le soustraire au châtiment suprême.

Puisque le nom de M^e Mathieu est prononcé à nouveau à l'occasion de ce procès, je veux tracer en quelques lignes, à l'aide des souvenirs de notre doyen, M^e de la Batie, le portrait de ce confrère qui plaïda dans presque tous les grands procès criminels de son temps.

D'aspect austère, peu avenant, M^e Mathieu paraissait d'abord un homme au cœur dur, inaccessible à la compassion : cependant ceux qui le fréquentaient découvraient bientôt sous cette enveloppe d'indifférence et de tristesse un homme d'une sensibilité exquise, d'une humeur plutôt portée à la gaieté. Dans la salle des Pas-Perdus, il se promenait habituellement solitaire, fuyant les groupes ; mais si l'on parvenait à l'intéresser, Mathieu révélait aussitôt une intelligence rare, pleine d'érudition. A l'audience civile, ses discours étaient sobres, d'une froide logique ; mais s'il plaïdait dans une affaire passionnelle, son langage s'animait et faisait passer dans ses auditeurs une vive émotion. Son talent oratoire se montrait surtout dans les affaires criminelles : il excellait à peindre les sentiments les plus délicats, les passions les plus violentes, ses appels à la pitié étaient émouvants. C'est dans la réplique surtout que M^e Mathieu montrait tout son mérite, redoutable pour ses adversaires.

Cette session mémorable de 1857 se terminait par l'affaire des *Incendiaires de Pradelles*. Le souvenir n'en est pas perdu dans la région. On parle encore de l'audace de ces criminels qui, à plusieurs reprises, tentèrent d'incendier l'Hospice de la ville de Pradelles : le feu même éclata pendant l'enquête à laquelle procédait le Parquet du Puy transporté sur les lieux. M. Auzolle, substitut, qui occupait le siège du Ministère public, évoquant les terribles arrêts des affaires précédentes, terminait son réquisitoire en disant aux jurés : « Lorsque ces débats seront clos, quand vous « serez entrés, pour la dernière fois dans la salle de vos délibérations, vous en rapporterez, sur votre honneur et sur vos consciences, un de ces verdicts, *comme vous savez les rendre*, un de ces « verdicts qui rassure les bons et fait trembler les méchants ! »

Le jury répondait à cet appel et prononçait une dernière con-

damnation capitale contre Pierre Sauzet : les quatre autres accusés se voyaient infliger la peine des travaux forcés.

..

Depuis cette époque nous n'avons pas revu de session d'assises aussi importante. Je puis cependant évoquer de dramatiques affaires, plaidées par des confrères de talent aujourd'hui disparus et je suis heureux que l'occasion se présente pour moi de rappeler leurs traits et de leur adresser un souvenir ému.

Trois noms s'imposent à ma mémoire parmi ceux qui prirent part dans ces dernières années aux grands débats criminels de notre pays, ce sont les noms de Maitres Rocher, Giron, Montchamp.

M^e Charles Rocher était déjà un ancien lors de mon inscription au barreau : j'eus l'honneur de plaider quelquefois à ses côtés. Je le vois encore avec sa robuste allure de bon bénédictin ; je l'entends aussi faisant retentir les échos du Palais de sa voix sonore. Son début aux assises est resté légendaire : « Permettez à ma faible « voix de se faire entendre dans cette enceinte ! » disait-il, cependant que son éclatant organe était à peine à l'aise dans la vaste salle d'audience. M^e Rocher n'était pas qu'un excellent avocat, c'était aussi un lettré amoureux de son Velay : il se courbait sur nos vieux parchemins et ses travaux ont enrichi notre histoire locale de nombreuses plaquettes intéressantes. Aux assises, il produisait une grande impression sur le jury : toute son âme sentimentale passait dans un verbe impeccable.

M^e Gaston Giron, lui aussi, bien qu'il ait été emporté jeune encore, dans toute la vigueur de son talent, avait déjà fourni une magnifique carrière d'avocat au criminel. Comme M^e Rocher, c'était un lettré, un esprit fin et délicat. Au civil, il donnait de la vie à ses procès, les présentait sous une forme originale, amusante quelquefois, silhouettant ses personnages en véritable artiste à qui aucune nuance ne pouvait échapper. Devant le jury, sa parole, toujours élégante, dramatisait les débats : sa discussion toujours claire, mettait en relief les points faibles d'une accusation : il savait habilement faire pénétrer dans l'âme des juges le doute qui a sauvé tant de coupables.

Parmi les nombreuses affaires plaidées par M^e Giron, une des

plus émouvantes et dans laquelle son talent a su donner sa mesure, est l'affaire du parricide de Lantriac.

Par un froid matin de novembre de l'année 1887, des paysans de Lantriac se rendant à leurs travaux, relevaient dans un chemin creux aux abords du village, un octogénaire, horriblement mutilé, rendu presque méconnaissable par les affreuses blessures qui le défiguraient. Le malheureux respirait encore. On va quérir un fauteuil au presbytère et l'on transporte à pas lents le moribond vers le village. On savait les démêlés du vieillard avec l'un de ses fils, les menaces de celui-ci contre son père : le nom de l'assassin présumé était murmuré dans les groupes, prudemment toutefois, car c'était celui d'un homme redouté.

Les porteurs font halte sur la place du village. On va prévenir le fils qui est là, tout près : on lui dit qu'on a trouvé son père dans un pitoyable état, mais qu'il vit encore et qu'il va mourir. Quelle minute tragique pour le fils, si c'est lui l'assassin ! — Demeurer, dans un pareil moment, ne pas aller vers le moribond, c'est presque l'aveu : en tout cas, quelle charge terrible plus tard que cette attitude ! Et cependant s'il approche de sa victime, le dernier mot, le dernier regard du père ne sera-t-il pas la condamnation sans appel du misérable ? — Le fils alla lentement vers le père qui expirait dès son arrivée sans avoir pu prononcer une parole !

Le procès fut plaidé au cours de la session du mois de juin 1888 : il se termina par un acquittement. L'accusé avait suivi les débats avec l'impassibilité ordinaire des innocents et des coupables de notre pays. M^r Giron racontait souvent que le premier mot de son client après le prononcé du verdict, avait été : « Maintenant on va me rendre mes habits ! » — Les effets qu'il portait le jour du crime avaient été saisis comme pièces à conviction.



Un masque rabelaisien, de longues moustaches tombantes, une barbe broussailleuse, des yeux vifs toujours en alerte, une voix sonore et prenante de basse chantante, M^r Montchamp était une figure populaire. Il remplissait notre *parlotte* d'avocats de sa

verve intarissable : il abondait en anecdotes savoureuses contées dans ce patois du pays dont il connaissait toutes les finesses.

Ce fut surtout un avocat de cour d'assises : nul mieux que lui



M^e MONTCHAMP, avocat.

ne sut se mettre à la portée du jury de la Haute-Loire ; personne n'y a obtenu tant de succès.

Son éloquence était une éloquence bon enfant, pleine de saillies et de trouvailles. — Un trait pour le peindre. Il plaidait un jour devant le jury d'expropriation dont la composition est sensiblement la même que celle du jury criminel. L'Ingénieur des Ponts et Chaussées qui défendait les intérêts de son administration contre M^e Montchamp, chargé des intérêts des expropriés, demandait que l'on fit passer sous les yeux des jurés les profils en travers. — « Vous saurez, Monsieur l'Ingénieur, s'écrie Montchamp, que nous autres, gens de la montagne, nous ne regardons pas les choses de profil, nous les regardons en face ! » — Et les jurés étaient tout heureux de cette intervention qui leur permettait d'écarter ces plans compliqués auxquels ils ne comprenaient guère.

Cependant M^r Montchamp savait élever son langage quand la gravité du débat l'exigeait.

C'est lui qui a défendu aux assises de la Haute-Loire du mois de juin 1882 le dernier condamné pour lequel l'échafaud s'est dressé dans notre ville, Pierre Mallet, l'assassin du malheureux curé de Saint-Arcons.

Pierre Mallet est cette brute qui s'était juré de tuer un prêtre et



Assassinat de l'abbé Rivet (dessin extrait de la Complainte).

qui exécuta son sinistre projet en fracassant d'un coup de marteau le crâne de l'abbé Rivet, au cadavre duquel il fit subir d'affreuses mutilations. L'assassin qui, dans sa jeunesse, avait servi la messe du curé de Saint-Arcons, vint frapper à sa porte dans la soirée du 3 janvier 1882 : il se donnait comme domestique d'un fermier du village de Rognac, Martin, qui, frappé d'un coup de corne de son taureau, demandait en hâte les sacrements. Le curé offrit un verre de vin à Mallet et partit avec lui malgré la neige et la tourmente. Dans les gorges sauvages de l'Allier, au milieu du bois de l'Etable, il tombait sous les coups de son compagnon de route.

Dans la même soirée, quelques heures avant de commettre son crime, Mallet avait fait la même tentative contre le curé de Sainte-Marie-des-Chazes ; l'abbé Garrand n'avait dû la vie qu'à son attitude énergique qui avait mis en fuite l'assassin.

Rendant compte des débats, auxquels il assistait, Albert Bataille,

à cette époque chroniqueur judiciaire au *Figaro*, dit en parlant de la plaidoirie de M^e Montchamp :

« M^e Montchamp, défenseur de Mallet, soutient avec un rare talent le poids écrasant de sa tâche.

« Après avoir plaidé l'erreur judiciaire, toujours possible, l'avocat s'élève avec une rare éloquence contre ceux qui, dans leurs écrits, dans leurs gravures immondes, appellent la haine du peuple sur le prêtre. Puis, se tournant du côté du ministère public :

« Ceux qui sont chargés de veiller sur le salut de tous n'ont pas toujours fait leur devoir, s'écrie M^e Montchamp. Ils ont laissé s'émousser dans leurs mains le glaive de la justice, et lorsque de grands malheurs viennent jeter l'effroi dans la société, n'a-t-on pas le droit de dire à ceux qui détiennent l'autorité : — Voici votre œuvre ! vous laissez insulter les prêtres, vous les laissez désigner au mépris public ; vous souffrez qu'on les représente comme des êtres méprisables et qu'on les traîne impunément sur la claie. — Voici un article infâme. Lisez le titre : « *Mais mutilez-les donc !* » Mallet a entendu cet appel. Il a mutilé un prêtre ! Ah ! il n'est pas seul responsable ! »

Malgré cette belle défense, après une courte délibération, le jury rendit un verdict de culpabilité sans circonstances atténuantes. Mallet fut condamné à la peine de mort. Il fut exécuté au petit jour, sur la place du Breuil, le 28 août 1882.

J'aurais terminé s'il ne me restait un agréable devoir à remplir. J'en demande bien pardon à la modestie de notre bâtonnier mais il n'est pas possible de parler des causes importantes de notre pays sans prononcer au moins son nom. Il ne m'appartient pas de faire ici son éloge mais j'ai le droit de dire que, par son autorité, le respect dont il est entouré, M^e de la Batie occupe une place où nul de nos anciens, quelle que fût leur valeur, n'avait jamais pu prétendre et où il ne trouvera pas de successeur.

Sans donc insister davantage je suis heureux de terminer cette causerie en adressant à notre vénéré et éminent doyen, au nom de tous mes confrères, l'hommage de leur grande admiration et de leur respectueuse sympathie.

ANTONIN RAVOUX.

CRIME DE SAINT-ARCONS-D'ALLIER

EXTRAITS DE LA COMPLAINTÉ (1)

(Air de Fualdès).

Bonnes gens, sans épouvante,
 Sans frémir, sans sangloter
 Pourrez-vous oûir conter
 L'histoire terrifiante
 Du cruel assassinat
 Commis par un scélérat ?

D'ici, voyez ce village
 Couronnant ce mamelon
 On l'appelle *Saint-Arcon*
 Du nom d'un saint personnage
 Qui, sur ces bords de l'Allier,
 Planta la croix le premier.

Sur ce rocher solitaire
 Loin du monde retiré
 Vivait un pieux curé
 Dans son humble presbytère :
 Avec lui logeait la sœur
 De cet excellent pasteur.

Un soir qu'une froide bise,
 Une bise de janvier
 Soufflait à geler l'Allier
 Il revenait de l'église
 Et causait tranquillement
 Avec sa sœur un moment.

Un homme à mine suspecte
 Paraît alors sur le seuil
 Et d'un rapide coup d'œil
 Parcourt la chambre et l'inspecte
 Saluant en même temps
 De ce lieu les habitants.

Monsieur le curé, bien vite,
 Dit-il, prenez votre sac
 On vous demande à *Rognac*
 Avec moi venez de suite
 Par un taureau renversé
 Mon maître a le flanc percé.

Dans la pente rocailleuse,
 Ne pouvant marcher de front,
 L'un derrière l'autre, ils vont ;
 L'étranger, l'âme joyeuse,
 L'abbé ne se doutant pas
 Qu'il apportait du trépas.

En effet, soudain le traître
 Brandit un marteau de fer
 Qui siffle en traversant l'air
 Et s'abat sur le saint prêtre.
 L'infortuné, foudroyé,
 Tombe, le crâne broyé.

Incliné sur sa victime,
 Sans remords l'affreux bandit
 Distinctement entendit
 Cette prière sublime :
 Jésus, mon maître divin,
 Pardonnez mon assassin.

Plus tard le coupable sire,
 Traduit devant les jurés
 De ses crimes écœurés
 Les a tous entendus dire :
 « *Qu'on livre cet assassin*
 « *Au rasoir de Guillotin.* »

Pendant ce temps des prières,
 Les prières de sa sœur
 Et les larmes de son cœur
 Tombant brûlantes, amères,
 Pour Mallet devant mourir,
 Obtenaient le repentir.

Grâce à cet amour sublime,
 Il accepta l'aumônier,
 Pour le réconcilier
 Et lui pardonner son crime :
 Le pauvre Mallet a donc
 Fait la mort du bon larron.

(1) Cette complainte fut composée par M. l'abbé Massardier, aumônier de la prison du Puy.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 3 OCTOBRE 1911

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL, VICE-PRÉSIDENT.

Présents : MM. André Boyer, Dr Pierre Boyer, B. Braud, Fourier, Grellet de la Deyte, Eynac, Lascombe, Nicolas, Picquet, Philippe Hedde, E. Gautheron, Charles Andrieux.

En ouvrant la séance, M. Rioufol rappelle les deuils cruels qui sont venus accabler le président de la Société au cours des vacances et se fait l'interprète du sentiment commun en adressant à M. Antoine Jacotin l'expression de nos vives condoléances et de notre sincère sympathie.

M. Charles Andrieux donne lecture du procès-verbal de la séance de juillet qui est adopté. Au sujet de la chapelle des Pénitents, M. Gautheron indique qu'il a pu identifier les peintures du plafond placées sur la corniche du côté de la tribune de l'église et qu'il convient de les attribuer, sauf une qui représente saint Alexis, à Servant l'ainé.

Charles Jacotin de Rosières. — Brièvement, le secrétaire explique que de tristes circonstances l'ont empêché de prendre la parole sur la tombe de Charles Jacotin de Rosières, mais qu'il a aujourd'hui le devoir de rappeler la collaboration active et féconde de son ami regretté aux études locales.

Entré à la Société en 1903, Ch. Jacotin de Rosières marqua ses premiers efforts par la publication du procès-verbal de l'incendie de l'abbaye de la Chaise-Dieu en 1574, mais il devait particulièrement exercer sa compétence sur les questions se rattachant à la Sigillographie et à la Numismatique du Velay.

Avec un zèle clairvoyant, il entreprit de faire connaître les monuments sphragistiques encore conservés dans les collections publiques ou privées du département. Pour cela, il dressa d'abord un inventaire général des pièces déjà signalées, puis de celles existant aux archives du Puy et du département, et ce sommaire, présenté au Congrès de la Société française d'archéologie en 1904, lui valut une médaille de bronze. Il compléta ensuite et développa cette enquête préliminaire par sa participation remarquée aux éditions des *Preuves de la Maison de Polignac* et de l'*Histoire de la Chaise-Dieu*, ainsi que par le classement des matrices, épreuves originales et moulages déposés au Musée Crozatier.

La Numismatique retint en même temps son attention. Il s'employa béné-

volement au recollement de la collection municipale de monnaies, jetons et médailles, rédigeant un catalogue, opérant dans la mesure de ses moyens des améliorations qu'allait couronner le magnifique don de M. A. Montelhet.

Cette action désintéressée et dévouée fut menée parallèlement avec l'examen critique d'espèces rares, telles que la médaille du Jubilé de 1783, ou de trésors nouvellement recueillis comme les découvertes de Lapte et de la Chapelle-Laurent, sujets d'intéressantes communications enrichies de dessins personnels d'une netteté irréprochable, sans pour cela d'ailleurs que la plus large curiosité historique ne continuât de pousser le jeune érudit vers des études d'ordre moins déterminé.

C'est ainsi qu'après avoir donné quelques pages suggestives sur le carnaval de Cayres en 1624, il profita de l'ouvrage de M. H. R. D'Allemagne sur les cartes à jouer pour grouper ses recherches sur les cartiers du Puy, premier chapitre d'un travail sur les anciennes corporations de cette ville. La documentation scrupuleuse du livre, l'abondance de l'illustration montrent à quel degré son auteur possédait la vocation historique, le goût des investigations patientes, le sentiment de la précision et de la clarté, qualités qui lui avaient été enseignées par l'exemple d'un père dont les savants travaux sont connus en Velay et ailleurs, et par les conseils autorisés de M. Paul Le Blanc.

Charles Jacotin de Rosières aimait le passé de son pays, mais le pays lui-même lui était cher; le sol natal l'avait séduit et il se penchait avec joie sur les champs pour contempler avec le poète « fleurs, insectes, oiseaux, ensemble gracieux ». Cette sympathie instinctive lui permit de remplir utilement les fonctions de secrétaire du Comice, et d'être ainsi l'un des plus laborieux et des plus réguliers d'entre ses collègues. Sa mémoire, associée par notre reconnaissance au souvenir de nos aînés, sera préservée de l'oubli et honorée tant que l'antiquité vellave trouvera des fervents et des curieux.

Correspondance. — Bibliographie. — Dans la correspondance figure une lettre de démission de M. Vey, nommé professeur au lycée de Saint-Étienne.

Au nombre des publications reçues, il convient de mentionner le tome I^{er} des *Châteaux de la Haute-Loire* de M. Jourda de Vaux, contribution louable à la connaissance du passé des vieilles demeures qui formaient la parure féodale du Velay d'autrefois.

La Revue du Vivarais, n° du 15 juin 1911, publie (p. 271 sq.) des actes royaux de la collection Morin-Pons, de Lyon, concernant les seigneurs de Gerlande, branche de la famille des Fay du Velay et du Vivarais, formée à la fin du x^ve siècle par Renaud de Fay, second fils d'Artaud, seigneur de Saint-Quentin et de l'Herm (de la branche des seigneurs de la Tour-Maubourg) et de Blanche de Vaugelas, héritière de Gerlande en Vivarais.

Les tableaux de l'église de Brioude. — M. Émile Gautheron, qui a été aidé dans sa tâche par les obligeantes communications de M. Paul Le Blanc, énumère succinctement les toiles décorant l'église Saint-Julien de Brioude.

Il signale d'abord un tableau de l'école milanaise, récemment objet de discussion, aux armoiries de la maison Rochefort d'Ally, qui était autrefois à l'église des Cordeliers, et qui représente *la Vierge, l'Enfant Jésus et Sainte Anne*.

M. Gautheron comparé la toile à la *Vierge aux balances* du Louvre et pense qu'il faut y voir une œuvre de Cesare da Sesto, élève de Léonard de Vinci.

Deux grands tableaux attribués à Paris Bordone sont d'un moindre intérêt, mais possèdent cependant de l'élégance dans l'attitude et l'harmonie de la couleur. C'est une *Adoration du veau d'or* et une épisode des *Filles de Jethro*. Ces deux pièces, provenant d'une série sur la Vie de Moïse, furent envoyées en 1821 par le ministre de l'Intérieur à M. Borne, alors sous-préfet de Brioude.

Guillaume Rome, brivadois, un artiste habile, est l'auteur d'un ex-voto qu'il peignait en 1636, au lendemain de l'épidémie de peste qui désola Brioude, et qu'on pourrait intituler le *Repos de la Sainte Famille*. La composition est intéressante au point de vue archéologique par la vue qu'elle donne de la ville.

Dans une salle voisine de la sacristie, on a relégué une charmante Madeleine du xviii^e siècle et le portrait de M. de Chambonas, prévôt du chapitre de Saint-Julien, donateur du *Christ en croix* de Jouvenet, exposé aux regards et .. à l'humidité à droite de la tribune, et qui se recommande par son inscription attestant que le Christ a été peint de la main gauche en 1716.

Le xix^e siècle est représenté par une médiocre *Annonciation* d'Alluys, peintre local.

Sur une pierre armoriée. — Un antiquaire du Puy a acquis récemment des propriétaires de bâtiments élevés sur l'emplacement de l'ancien couvent des Carmes divers vestiges lapidaires et notamment une dalle rectangulaire portant le blason d'un évêque (1). Les armoiries, en parfait état de conservation, sont celles d'Élie de Lestrangle, évêque du Puy de 1397 à 1418.

Le prélat, qui appartenait à une très ancienne famille du Limousin, portait de gueules à deux lions affrontés à un léopard d'argent en chef. Le successeur de Pierre d'Ailly sur le siège de Saint-Georges est surtout connu par son attachement opiniâtre à la cause du pape Benoît XIII. Il fut de l'assemblée des prélats et docteurs convoquée à Paris en 1398 en vue de mettre un terme au schisme d'Occident. Il assista aussi aux conciles de Pise et de Constance et se signala par ses démêlés avec l'autorité royale au sujet du pape en question.

Élie de Lestrangle était un prédicateur renommé non moins qu'un administrateur de talent. Il composa des statuts pour son diocèse qu'il publia en un synode tenu au couvent des Cordeliers et dont Odo de Gissey nous a conservé les principales prescriptions (Livre III, ch. xxvii, p. 535). On y voit notamment qu'il était défendu aux prêtres de célébrer la messe avec un autre vin que le vin blanc; encore fallait-il que ce vin n'eut pas été gardé plus d'une journée hors du tonneau. Si quelque araignée tombait par mégarde dans le calice, il fallait la conserver dans un petit vase, à moins que le célébrant eut le courage, vraiment méritoire, d'avalier la bestiole « sans desdain et contre cœur ».

L'évêque était l'ennemi acharné des usuriers, parjures, concubinaires et

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Albert Boudon a acheté la pierre armoriée qui avait sa place indiquée au Musée Crozatier.

sorciers et demandait aux curés de les lui signaler, mais par contre il n'y avait pas de monastère au Puy auquel il n'ait fait beaucoup de bien. « Ses armoiries, dit le chroniqueur, se voyent partout et en témoignent assez ». La pierre armoriée trouvée dans les décombres de l'ancien couvent des Carmes est une preuve que les religieux installés au Puy sous l'épiscopat de Fredol de Saint-Bonnet, vers 1283, bénéficièrent des libéralités de celui qui fut enseveli le 18 juillet 1418 aux Cordeliers « au milieu des cris des pauvres qu'il nourrissait et des plaintes universelles que le souvenir de ses vertus faisait mêler aux chants funèbres ».

Congrès des races humaines. — Le premier congrès universel des races humaines s'est réuni à Londres du 26 au 29 juillet 1911, ayant pour objet de discuter à la lumière de la science et de la conscience moderne les relations générales entre les peuples de l'Occident et de l'Orient, en vue d'encourager pour eux une bonne entente, un sentiment amical et une coopération cordiale.

Des nombreux mémoires présentés à ce congrès où étaient représentés trente-quatre pays, M. Philippe Hedde a dressé un exposé très sommaire qui reproduit les principales opinions et recherches que présentent ces très intéressants travaux.

Aujourd'hui que des relations de plus en plus fréquentes s'établissent entre les différentes parties du monde, les idées émises dans ce congrès sont de nature à rendre plus intimes ces relations, à dissiper les derniers préjugés existant entre les diverses races; notre Société, bien que se confinant ordinairement dans des études locales, peut peut-être aider à la diffusion de ces idées généreuses qui doivent trouver leur utilité, aussi bien en France qu'à l'Étranger.

Les discours ont montré que l'idéal de chaque peuple est presque semblable, et que même sur plusieurs points les blancs peuvent prendre exemple sur leurs frères de couleur.

Plusieurs membres é mirent l'avis de la nécessité d'une langue commune internationale; aussi le mémoire envoyé par le docteur Zamenhof, inventeur de l'Espéranto, eut-il un grand succès. La plupart des membres approuvèrent l'utilité de cette langue; parmi les 1,500 congressistes se trouvèrent une cinquantaine de membres espérantistes, qui firent une excellente propagande autour d'eux. Après quoi une pétition, réunissant un grand nombre de signatures, fut remise au comité du Congrès, pour qu'à l'avenir l'Espéranto soit acceptée comme langue officielle du prochain congrès.

Archéologie. — M. Fourier annonce qu'il a fait de nouvelles constatations archéologiques au baptistère Saint-Jean et qu'elles seront prochainement l'objet d'un rapport.

Il communique des reproductions de découvertes récemment faites à Alise Sainte-Reine et rend hommage aux chercheurs qui ont entrepris de ressusciter la ville où la liberté gauloise périt sous les coups de Jules César.

Élection. Candidatures. — M. Sklénard, professeur au lycée, est élu membre résident.

M. Chaleyser, professeur à l'École d'Industrie et de Commerce, est présenté par MM. Braud et Rouchon; M. Vessereau, professeur au lycée, par MM. Eynac et Nicolas; M. Casati, archiviste-paléographe, par MM. Gautheron et Rouchon.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1911.

PRÉSIDENCE DE M. EMMANUEL RIOUFOL, VICE-PRÉSIDENT.

Présents : MM. Pierre Boyer, André Boyer, Breschet, Louis Bonnet, Eynac, C. Fabre, Moulhiade, Sklénard, Valicon et J. Vignon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Bibliographie. — Parmi les ouvrages reçus, il faut retenir spécialement les *Annales du Midi* (octobre 1911) qui publient des travaux et donnent des indications intéressantes l'histoire locale.

P. 447, dans une étude sur la *Chronique de Turpin* et le pèlerinage de Compostelle, M. J. Bédier mentionne l'évêque du Puy, Gotescale, qui fit le pieux voyage en 951 (*Gall. christ.*, II, col. 694; instr. col. 222), et Saint Aleaume de Burgos, ancien moine de la Chaise-Dieu, mort en 1097, qui y partit au cours du XI^e siècle (*Acta S. Boll.*, t. II de janvier, p. 1037 : *Acta Sanct. ord. Bened.* (1701), t. VI, p. 895 et *Espana Sagrada*, t. XXVII, p. 169).

P. 494, une substantielle note de M. Teulié intitulée *Peire Cardinal expliqué* par M. J. Jaurès. Il s'agit de l'expression empruntée à la pièce de Cardinal relative à Estève de Belmont et citée par M. C. Fabre dans son travail sur ce personnage : *Que cordeja e tiragossa*. Le verbe *tiragossar* signifie « secouer » mais au sens figuré. M. T. propose d'assimiler complètement le terme à une image à l'aide de laquelle Jaurès expliquait récemment la manière dont un président du Conseil des Ministres traitait deux de ses collaborateurs : « Il les tient au bout d'une courte chaîne... et quand ils tirent un peu sur la chaîne, il les meurtrit d'une brusque secousse ».

P. 496, aux comptes rendus critiques, une analyse de l'intéressant ouvrage de M. Félix Remize sur *Saint Privat, martyr, évêque du Gévaudan*, signée R. Poupardin.

P. 526, dans la Revue des Périodiques, l'indication d'une étude du Dr Colombe (*Revue du Midi*, 1910, n° 12, p. 764-8) sur la chapelle de Clément VI au Palais des Papes à Avignon. Le portail de l'entrée de la chapelle, découvert depuis peu, a été remanié à partir de la fin du XIV^e siècle pour cause de ruine imminente due à une pierre peu résistante et à l'affaiblissement d'un pilier. Dans la même Revue des Périodiques à signaler le renvoi à un article

d'A. Brun sur les Troubadours, d'après quelques livres récents (surtout Anglade) imprimé dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse* (1910, p. 276-290).

P. 538-9, analyse du Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques (1909) qui a inséré p. 530-40 une communication de M. Ulysse Rouchon sur Jean de Jaurens, évêque du Puy (1356-61), accompagnée du procès-verbal d'ouverture du tombeau du prélat dans l'église Saint-Vosy, le 30 octobre 1741. On y rectifie quelques données de la *Gallia Christiana* au sujet de cet évêque et de deux autres, Jean de Cardaillac et Jean Joffrey, qu'il convient de rayer de la liste épiscopale du Puy.

P. 543, notice nécrologique sur Charles Jacotin de Rosières, signée U. R.

P. 550-557, une excellente et très complète chronique du Velay dans laquelle M. C. Fabre passe en revue les divers travaux publiés depuis 1906 par MM. A. Jacotin, l'abbé Arsac, le chanoine Pontvianne, A. Boudon-Lashermes, A. Casati, Louis Villat, André Philippe, Falgairolle, le chanoine Nicolas, Gonnet, Jovy et Peyriller, Ch. Godard, et signale le transport de Carry au Puy de la riche bibliothèque de 13,000 volumes que Philippe Jourde a léguée à sa ville natale. La suite de cette chronique paraîtra dans le prochain numéro des *Annales du Midi* en même temps qu'une analyse des tomes XIII, XIV, XV des *Mémoires* et de la première année du *Bulletin* de la Société scientifique et agricole de la Haute-Loire.

Le Peire Cardinal de M. Giorgio Dalmazzone. — M. C. Fabre rend compte de la thèse présentée par M. G. Dalmazzone à l'Université de Turin le 7 novembre 1911 pour obtenir le titre « laurea in lettere ». Cette étude sur Pierre Cardinal n'est qu'un simple essai mais elle a le mérite de rappeler, dans une bibliographie presque complète, tout ce qui a paru sur le sujet. Peut-être M. D. aurait-il pu moins se fier aux renseignements biographiques donnés par Miquel de la Tor et Jehan de Nostre-Dame et chercher dans l'œuvre de Cardinal lui-même bien des indications sur la vie du poète. Il aurait constaté que Cardinal écrivit dès 1204, se rendit du Puy en Auvergne, puis en Provence, à Toulouse et enfin en Catalogne (1207). En 1213, il revient en Auvergne où il prend parti pour le comte Gui II; en 1218, il est à Toulouse; en 1219, il suit la croisade de Damiette; en 1223, il est établi à Mercuriol dans le Valentinois où il soutient la politique de Frédéric II, sans oublier le Velay, et va terminer sa longue existence à Montpellier auprès de Jaime I^{er}, roi d'Aragon, vers 1274-1276.

M. Fabre signale les aperçus ingénieux et nouveaux de M. D. sur le caractère de l'écrivain et son rôle politique et religieux; sur l'œuvre de Cardinal, sur sa langue, sur sa métrique, des parallèles suggestifs où la satire du Juvénal du Puy est rapprochée de celle de Dante et de celle de Rabelais, observations qui montrent de quelle attention est digne l'œuvre si obscure et encore si peu connue du « plus grand poète du Puy et de la Provence », et combien est justifiée la faveur qui lui est actuellement accordée dans les universités françaises et italiennes.

La grotte d'Orcier. — Dans le courant du mois d'octobre, les ouvriers carriers de l'entreprise Pic et Milamant, à Orcier, près Retournac, ont mis à

découvert un couloir qui conduit à de vastes grottes divisées en salles d'inégale dimension dont la plus importante, de forme elliptique, mesure près de six mètres de long sur trois mètres de hauteur. Ces grottes étaient remplies de stalactites et de stalagmites géantes d'un bel aspect mais que les premiers visiteurs se sont empressés de détruire et d'emporter. A certains endroits, les parois sont recouvertes de cinq à six centimètres de sels de nitre et, au milieu de chaotiques éboulis de basalte, se trouvent des couches de terre argileuse très fine et granuleuse, semblable à un limon.

Sur cette couche argileuse, des ossements variés ont été recueillis, dont l'origine n'est pas encore déterminée. M. Matte, docteur ès-sciences, ancien professeur au lycée de Rennes, inspecteur d'Académie de la Haute-Loire, a écrit spécialement à la Société à ce sujet, en vue d'établir une enquête scientifique dont la proposition est acceptée avec empressement et dont les résultats seront publiés ultérieurement.

A-t-il existé une « Bête » du Gévaudan? — La bibliographie de la Bête du Gévaudan, déjà importante depuis le mélodrame de Pompigny, publié en 1809, en passant par les ouvrages de Mary Lafon, d'Elie Berthet, de Ferdinand et d'Auguste André, du baron de Paulin, de Jacquemont du Donjon, jusqu'aux travaux de MM. les abbés Pourcher et François Fabre, s'est enrichie cette année de deux contributions importantes, dues à la plume d'historiens informés et consciencieux : G. Lenôtre et le professeur Puech.

L'étude du docteur Puech, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, est particulièrement neuve et d'une netteté remarquable. S'inspirant des documents d'Archives publiés par MM. Pourcher et François Fabre, examinant les témoignages recueillis au cours des instructions ordonnées par Louis XV, tenant compte des récits oraux et même des légendes encore en cours, M. Puech a cherché à savoir s'il y avait eu une Bête du Gévaudan et ce qu'elle était. On a longtemps cru et affirmé que l'animal mystérieux désigné sous ce nom avait été un « véritable fléau de Dieu » déchaîné vers 1766 sur le Gévaudan et l'Auvergne pour terroriser les habitants, mais cette version d'un quadrupède apocalyptique ravageant la contrée, tuant plus de gens que de moutons et poussant l'audace jusqu'à mettre en échec les dragons du Roi, semble reléguée désormais dans le domaine des plaintes et M. Fabre a paru être tout près de la réalité en interprétant les exploits du monstre comme le fait d'une invasion anormale de loups dans les montagnes de la Margeride, des rives de la Trueyre aux gorges de l'Allier.

M. le docteur Puech pousse plus loin ses conclusions. Après avoir démontré ce qu'il y a de puéril à admettre la présence dans notre région au XVIII^e siècle d'un être exceptionnel dans sa physiologie et dans ses mœurs, après avoir indiqué le travail de la suggestion et de la peur parmi la population du Gévaudan vraiment affolée, il analyse les faits réels et indéniables transmis par les rapports et relations, les actes de catholicité, les lettres, etc., et se trouve amené à les diviser en trois catégories :

1^o Dans un premier groupe doivent entrer les attaques et les blessures faites par un animal, ainsi que les rares victimes dont les cadavres ont été vérita-

blement dévorés en tout ou en partie. « Ce sont là, dit le professeur, méfaits qu'il est parfaitement légitime d'attribuer à des loups enragés ou simplement talonnés par la faim. »

2° D'autres incidents : se dresser contre le mur d'une maison, passer la tête dans la fenêtre en poussant des grognements, déguisements, « singeries » et « gâtés » reprochés à la Bête, doivent être mis sur le compte de plaisants, de loustics de village en quête d'une farce ou d'un mauvais coup.

3° « Restent, observe M. Puech, les cadavres trouvés affreusement mutilés, ces corps de femmes, de garçonnets, de fillettes aux flancs ouverts, aux entrailles arrachées, aux membres disloqués ; dans ces morts terrifiantes, je n'hésite pas pour ma part à voir l'intervention d'un être humain ». Et le médecin prouve que ces actes sont certainement dus à un ou à plusieurs dégénérés : sadiques, sanguinaires, vampires et autres déséquilibrés.

Ainsi, *il n'y a jamais eu* selon M. Puech, de « Bête » du Gévaudan. « A un animal imaginaire on a rapporté ce qui était l'œuvre : 1° de loups, 2° de mystificateurs, 3° et surtout d'un fou sadique ». Les éléments nouveaux introduits par le savant professeur dans l'enquête ouverte depuis si longtemps déjà sur le déconcertant problème sont très admissibles et semblent bien apporter la solution rationnelle et définitive.

Le Baptistère Saint-Jean. — Le secrétaire dépose sur le bureau, au nom de M. Fourier, des épreuves photographiques représentant l'abside du Baptistère Saint-Jean, des détails d'architecture dans le même édifice, et les restes de peinture murale récemment découverts. Ces documents seront conservés dans les archives.

Elections et candidature. — MM. Chaleyzer, Vessereau et A. Casati, présentés à la dernière séance, sont élus les deux premiers membres résidents et le dernier membre non résident.

M. A. Blanc, avoué à Brioude, est présenté par MM. Paul Le Blanc et Ulysse Rouchon.

La séance est levée à 4 heures.

Dans sa réunion, qui a suivi, le Conseil d'administration a réglé le programme de la deuxième série des conférences qui commencera le 1^{er} décembre.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 7 DÉCEMBRE 1911.

PRÉSIDENCE DE M. E. RIOUFOL, VICE-PRÉSIDENT.

Présents : MM. Pierre Boyer, André Boyer, Baldit, Dussaud, Eynac, Fabre, Gautheron, Moulhiade, Nicolas, Picquet, Vessereau et Andrieux.

M. Charles Andrieux donne lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté.

Correspondance et Ouvrages reçus. — Dans la correspondance figure notamment une lettre de M. Matte, inspecteur d'Académie, relative aux grottes d'Orcier.

M. Matte indique que les échantillons recueillis au cours d'une visite à Orcier offrent quelque intérêt en ce sens qu'ils montrent la présence d'une petite faune jusqu'alors inconnue dans notre région.

La question sera inscrite à l'ordre du jour de la séance de janvier et la Société entendra les explications de M. Matte.

M. Laude, conservateur de la bibliothèque de Clermont, annonce qu'il a l'intention d'entreprendre dans les premiers mois de 1912 la publication du fameux *Registre d'armes*, de Guillaume Revel, connu sous le nom d'Armorial d'Auvergne et conservé dans la réserve de la Bibliothèque nationale.

La reproduction phototypique du manuscrit sera exécutée par la maison Berthaud. Les dessins de Revel seront reproduits dans leurs dimensions exactes, et le volume comprendra au minimum 300 planches. M. Gilbert Rouchon, archiviste du Puy-de-Dôme, s'est chargé d'écrire l'introduction historique, étude d'ensemble sur le duché de Bourbon au *xv^e* siècle. M. le baron du Roure de Paulin rédigera les notices des nombreux blasons reproduits par Revel.

Cette publication présentera pour la Haute-Loire un intérêt qu'il est inutile de souligner, en mettant à la disposition des historiens, des archéologues et des artistes, des documents pour la plupart inédits ou qui n'ont été, du moins, reproduits jusqu'ici que de la façon la plus défectueuse.

Les éditeurs demandent à la société son patronage. Il est décidé qu'il sera répondu favorablement à ce désir.

Au nombre des ouvrages reçus, il convient de mentionner spécialement : la sixième édition de l'excellent et réputé *Précis d'auscultation* de notre président d'honneur, M. le docteur Henri Coiffier, et les *Notes sur mon passage à la mairie du Puy*, du même auteur.

Le *Bulletin de la Diana* (janvier-mars 1911) analyse (p. 120 s.) des *Instructions sur la formation et la composition des trois états de la province de Forez...* rédigées en 1789 par le marquis de Poncins, où est cité M. Vissaguet du Bouchet père, juge à Saint-Pal-en-Chalencon.

Le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne* (août 1911) donne une notice sur l'amiral d'Estaing, par M. Le Peletier d'Aunay auquel M. Paul Le Blanc a fourni de précieux renseignements concernant les relations de Charles d'Estaing avec Lafayette.

La *Revue de la Haute-Auvergne* (1911, 4^{re} fasc.) contient une intéressante étude de notre collègue M. le comte de Dienne sur le Maître Guillaume de Carlat dans la tentative d'envoûtement de Bernard VII d'Armagnac.

Les Pénitents du Puy. — La chapelle des Pénitents du Puy, installée à la fin du *xvi^e* siècle dans la maison possédée au Cloître par la famille d'Al-lègre, constitue aujourd'hui un fort curieux musée local où il est intéressant de retrouver les traces d'une institution ancienne, jadis importante, ainsi que les œuvres de plusieurs peintres vellaves peu connus et dont les toiles méritent d'être étudiées.

Sans avoir la prétention de donner sur la confrérie et son oratoire un travail complet et définitif, M. Albert Boudon-Lashermes a réuni dans une brochure de 58 pages les notes qu'il a eu l'occasion de recueillir tant sur le fonctionnement de la compagnie que sur les tableaux qui ornent les murailles centenaires du vieil édifice de la rue Saint-Robert. On lira avec plaisir et profit ces trop brefs aperçus.

Nous y voyons d'abord que si, au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles, les Pénitents du Puy étaient fort nombreux, leur compagnie avait de bien mauvais administrateurs, et notamment des trésoriers dont la gestion laissait fort à désirer et qui consentaient à s'expliquer seulement lorsque M. le Juge-Mage avait officiellement fait comprendre aux récalcitrants que le silence serait dangereux.

Dissoute pendant la Révolution, la Confrérie reprit en 1810 ses pieux exercices et le 22 décembre 1812, elle fut reconnue et autorisée par un décret impérial. Depuis, elle n'a cessé d'exister. En 1911, ses officiers sont : Mgr Boutry, recteur d'honneur ; Mgr Chabrier, vice-recteur d'honneur ; le chanoine Ambert, aumônier-directeur ; Pierre Teyssonneyre, recteur ; Régis Rocher, vice-recteur ; B. Allemand, suppléant ; B. Masson, trésorier ; Claude Masson, secrétaire.

En collaboration avec M. E. Gautheron, M. Albert Boudon a aussi examiné de près la décoration de la chapelle et déterminé les travaux de Guy et de Jean François, de Servant, de Buffet, de Staron. Il s'est attaché spécialement aux blasons peints sur les toiles suivant le désir des donateurs de tableaux et ceci constitue la partie la plus originale de son étude. Ces recherches indiquent en effet avec quel empressement les pénitents, les familles bourgeoises comme celles de la noblesse de la ville collaborèrent à l'ornementation de l'église. C'est ainsi que M. Boudon a rencontré les écussons des Polignac, des la Roche-Aymon, des de Conflans, des de Galard voisinant avec ceux de Jacques Sahuc, des Exbrayat de Colempce, d'Antoine Vacheron, des Pélissier de Montredon, d'André Sauzet, de Marcelin Espanhon, d'Anthoine Lanthenas, de Georges Nollhac, des Pauche de Jaletz, de Georges Breymand, des Iraitlh, des Lamyc de Lardeyrol, des Balme, des Rome de la Valette de Chazos, des Bernard de Jalavoux, de A. Blanc, de Raymond Peyret, des Richond, de Simon Girard, des Bellidentis de Landes, des Legal de Nirande, des Sigaud de Lestang, des Colin des Roys, des Porral de Saint-Vidal, etc., etc.

Cette abondance de renseignements fait regretter que l'auteur de la brochure n'ait pas cru devoir compléter ses recherches par la consultation d'autres fragments de délibérations anciennes de la confrérie (Coll. P. Le Blanc et U. Rouchon) et des documents conservés aux archives départementales. Il y avait là matière à une substantielle monographie, et M. Albert Boudon était tout qualifié pour l'écrire.

Saint Privat, martyr, évêque du Gévaudan. — Il convient de signaler particulièrement l'important volume que M. le chanoine Remize a consacré à saint Privat, martyr, évêque du Gévaudan au ⁱⁱⁱ^e siècle, car c'est la

première fois qu'un travail aussi consciencieux est consacré à une question qui intéresse non seulement le département de la Lozère mais aussi les paroisses du canton de Saugues appartenant autrefois à l'évêché de Mende.

M. Remize, se rendant compte de l'insuffisance des monographies précédemment publiées, a voulu combler des lacunes et utiliser les documents de nature à faire mieux connaître l'époque et le martyre de saint Privat. Dans ce but, il étudie d'abord l'invasion de Chrocos qui eut lieu probablement en 258 et au cours de laquelle périt saint Privat. Il publie ensuite les Actes (*Passio*) après examen critique des sources et des textes, puis le traité des miracles (*Miracula seu Virtutes*), dont le manuscrit, récemment rentré aux archives de la Lozère, a été l'objet d'une notice spéciale écrite en 1908 par le regretté Léopold Delisle. Mentionnons parmi ces miracles celui du petit paralytique accompli par Privat au Puy vers 1036, sous l'épiscopat d'Étienne de Mercœur, à l'occasion du concile pour la trêve de Dieu convoqué par ce prélat dans la capitale du Velay et auquel assistait, dit le récit, Odilon, abbé de Cluny.

Un quatrième chapitre est consacré aux reliques de saint Privat, il est suivi d'aperçus inédits et illustrés sur le culte de l'évêque : tombeau et reliques, liturgie, numismatographie et iconographie.

Dans cette dernière partie, M. le chanoine Remize a relevé les localités de la Haute-Loire qui portent le nom de saint Privat. Elles sont au nombre de trois : Saint-Privat, lieu détruit, commune de Bauzac, canton de Monistrol-sur-Loire; Saint-Privat-d'Allier, canton de Loudes; Saint-Privat-du-Dragon, canton de La Voûte-Chilhac.

En feuilletant le volume, on a l'impression du soin qu'y a apporté son auteur. La bibliographie est abondante, les références sont sérieuses, les textes révisés, l'illustration choisie.

On pourra différer d'avis sur quelques points de détail de la biographie de saint Privat et des pièces qui s'y rapportent, contester par exemple l'antériorité des *Acta breviora* par rapport aux *longiora*, mais ces réserves faites, on sera unanime à louer la contribution documentée, impartiale et utile de M. Remize à l'histoire du Gévaudan.

Élection et candidatures. — M. A. Blanc, avoué à Brioude, présenté à la dernière séance, est élu membre non résidant.

MM. Pierre Boyer et Valicon, présentent MM. Cuoq, juge au tribunal civil, le lieutenant Basset, Gaston Bonnaure, avocat; MM. Eynac et Dussaud présentent M. Matte, inspecteur d'Académie; MM. A. et J. Boyer présentent M. Gaillard, inspecteur des Domaines, et Dorlut-Vacher, agent d'assurances; MM. Louis Bonnet et Ulysse Rouchon présentent MM. le Dr Gallet, Julien-Pagès, industriel, et Jean Vacher, négociant.

La séance est levée à 3 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

CONFÉRENCES DU " VENDREDI "

Poursuivant son programme de vulgarisation littéraire, historique et scientifique, la Société a commencé le 1^{er} décembre la deuxième série des conférences littéraires et scientifiques.

Le but des conférenciers était moins d'enseigner que de causer et d'abréger ainsi par ces réunions intimes la longueur de certaines semaines d'hiver.

Cette deuxième série, comme la précédente dont le *Bulletin* a été l'écho en publiant *in extenso* la plupart des manuscrits des conférenciers, a rencontré à nouveau parmi nos collègues et leurs familles, ainsi que dans le public intelligent de la ville du Puy, un accueil des plus flatteurs.

Voici la nomenclature des sujets traités :

1^{er} décembre : *Vaneau et la sculpture sur bois en Velay* (avec projections), par Emile Gautheron.

8 décembre : *La Comtesse de Valon née de la Rochelambert*, par Ferdinand Faure.

15 décembre : *Psychologie criminelle. Impressions et souvenirs* (avec projections), par Antonin Ravoux.

22 décembre : *La Bourrée d'Auvergne* (avec auditions et danses), par Marius Versepuy.

29 décembre : *José Maria de Heredia*, par Pierre Paul.

12 janvier : *A travers les Alpes* (avec projections), par Boyer.

19 janvier : *Sully Prudhomme*, par Monjot.

26 janvier : *La guerre entre Espaly et Le Puy (1590)*, par Paul Ribeyre.

2 février : *Le Maroc pittoresque* (avec projections), par le baron L. Reynaud.

9 février : *Les Poètes maudits*, par Henri Moulhiade.

16 février : *Sur les rives du Nil* (avec projections), par Germain Martin.

23 février : *Le Maroc économique*, par le baron L. Reynaud.

1^{er} mars : *Souvenirs d'un reporter de guerre*, par Pierre Boyer.

Une délibération du conseil d'administration a décidé l'impression des conférences qui se rapportent aux études locales, son choix restant libre en ce qui concerne les autres conférences.

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE MARCHESNOU, PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCC^{rs}.

LES GENTILSHOMMES VERRIERS

DE L'ÉLECTION DE BRIOUDE

L'histoire de nos industries nationales et de leur personnel a été pendant longtemps bien négligée. L'art de la verrerie notamment, qui anoblissait ses adeptes, n'a pas échappé à cette indifférence, malgré son importance et sa prospérité. Montchrestien nous apprend en effet, dans son *Traicté de l'économie politique*, paru en 1615 (1), qu'il y avait de son temps au moins deux ou trois mille gentilshommes verriers, la plupart élèves d'ouvriers italiens, qui travaillaient en France et qui fabriquaient journellement une multitude d'objets de forme et de destination variées, que les curieux sont fort heureux de recueillir et de conserver précieusement dans leur cabinet.

Depuis trente ans environ, non contents de rassembler ces objets, l'on a voulu connaître l'histoire personnelle des ouvriers qui les avaient fabriqués. Déjà de nombreux travaux ont été publiés sur ce sujet et, disons-le, ont même permis à un savant distingué, M. Schuermans, premier président de la Cour d'appel de Liège, de réunir, dans sa XI^e lettre sur *Les verres façon de Venise fabriqués aux Pays-Bas*, assez de documents pour permettre de dresser une carte verrière de la France. Malheureusement, dans cette carte, l'Auvergne n'occuperait qu'un rang fort secondaire, car jusqu'ici les verriers de cette province n'ont été l'objet d'aucune étude. C'est en grande partie pour combler cette

(1) Édition Funck-Brentano.

lacune que j'ai voulu connaître et mettre au jour ce qui concerne l'industrie du verre dans nos régions.

A cet effet, j'ai dressé une liste complète des gentilshommes verriers auvergnats, en indiquant, autant que possible, leur origine et le lieu de leur établissement. C'est une recherche qui présente plus d'une difficulté à cause de l'esprit voyageur de la plupart de ces gentilshommes. Les uns se sont fixés dans la province et y ont fait souche, d'autres n'ont fait que la traverser, la quittant pour aller demeurer ailleurs, dans des conditions plus favorables.

Ce fut principalement dans la région méridionale de l'Auvergne, dans la partie comprenant, aux deux derniers siècles de la monarchie, l'élection de Brioude, que j'ai trouvé les établissements les plus stables : sur la rive droite de l'Allier, aux environs de La Chaise-Dieu, et sur la rive gauche de cette rivière, aux environs de Pinols.

Sur la rive droite, nous trouvons, au ^{xv}^e siècle, les Pons, à La Chapelle-Geneste, au siècle suivant, à La Chapelle-Geneste, à Saint-Pal-de-Murs, à Cistrières et à Saint-Didier-sur-Doulon, les Boissiouls, plus tard de Boissieux, venus très probablement du Dauphiné; à Montclar, les Barbin, qui appartenaient à une famille verrière d'Altare et que l'on retrouve dans d'autres provinces, les de Riolz, venus des Verreries-de-Moussans, en l'évêché de Saint-Pons. Un instant, dans les premières années du ^{xvii}^e siècle, l'on aperçoit encore la trace des Sarrode et des Babin, familles d'Altaristes bien connues à Lyon et à Nevers.

Si nous passons sur la rive gauche, nous trouverons également de nombreux verriers. En voici l'énumération : les Bruni, plus tard de Brun, venus au commencement du ^{xvi}^e siècle de la forêt de Chambaran, en Dauphiné, les Reynaud, originaires du Languedoc, famille nombreuse qui se répandit un peu partout dans les provinces, les Meyres de La Grange, les Colon, les Grenier, ces derniers venus du Quercy, les du Verny venus plus tard du Gévaudan et dont on voit encore la demeure à Auvers, ancienne-ment paroisse de Nozeirolles. J'abrège cette nomenclature.

Après avoir dressé l'inventaire du personnel verrier et établi leur généalogie, il importait de connaître d'une façon certaine les produits de nos verreries. Je n'ai pas voulu accepter, comme de

provenance auvergnate, les verres que l'on rencontre chez les amateurs et les marchands. Pour me rendre un compte exact de cette fabrication et en fixer les caractères, j'ai pensé qu'il me serait possible de retrouver, au fond des bois, dans les lieux occupés jadis par nos ouvriers, des témoignages précieux et authentiques de leur savoir-faire. Je ne m'étais pas trompé : j'ai pu recueillir au Bois-Noir, commune de Desges, à Fronvel, commune de Saint-Didier-sur-Doulon, à l'Estremoulède, commune de Montclard, et ailleurs des échantillons certains de l'œuvre des de Brun, des de Boissieux et des de Riols.

Au commencement du XVIII^e siècle, la verrerie entra dans une nouvelle phase. D'individuelle qu'elle était restée jusqu'alors, elle devint une industrie dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce mot. Il se forma des sociétés pour l'exploitation d'importantes manufactures. Dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences (1), l'académicien Geoffroy nous a fait connaître la cause de ce changement. Ce fut en effet à cette époque que « la mode — c'est le mot dont se sert Geoffroy — vint surtout à Paris de tirer et de garder le vin en bouteilles de verre ». Le grand nombre de bouteilles qu'on employa à cet usage provoqua l'établissement de nouvelles verreries, composées d'un nombreux personnel. Les gentilshommes verriers, en notre Auvergne, ne surent pas se plier à ces innovations et cessèrent leur industrie. Ce fut alors que se créèrent divers établissements : j'entends les verreries de Brassac et de la Margeride. Celle de Brassac, société parisienne, s'ouvrit, vers 1730, dans les dépendances du château. Quant à celle de la Margeride, elle s'établit dans les forêts du comte de la Tour-d'Auvergne. Elle avait été autorisée par arrêt du Conseil d'état, du 28 novembre 1769, en faveur de Claude-Marc-Antoine Varenne de Beost, écuyer, receveur général des Finances de Bretagne, correspondant de l'Académie des sciences, lequel agissait au nom d'une compagnie financière. A cette compagnie succéda bientôt celle des sieurs de Buffault et de Bourbonloulon ; mais l'histoire de ces verreries n'entre pas dans le cadre de mes études sur les gentilshommes verriers.

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences.*

PAUL LE BLANC.

PRÉSENTATION

D'UNE

DEUXIÈME VIPÈRE ASPIC

Il y a six ans, j'ai déjà présenté à la Société scientifique une tête de vipère aspic ; malheureusement elle avait été plongée par erreur dans un acide qui l'avait défigurée, au point que, pour en distinguer les caractères, il fallait avoir les yeux de la foi.

L'aspic que je vais vous montrer aujourd'hui est absolument intact, je l'ai pris vivant à Brives fin avril sous un buisson d'épine noire, à l'exposition du sud-est, au pied d'une vieille muraille en pierres sèches, à l'aide d'une branche verte fendue en pince, et dans laquelle je lui ai saisi le cou.

Plus gros, plus long que celui de la péliade, le corps de l'aspic que je vous présente et qui est une femelle mesure 68 centimètres. Elle était en compagnie de deux mâles qui m'ont échappé, et qui m'ont paru avoir une longueur d'au moins 80 centimètres, tandis que celle de notre vipère commune est en moyenne de 50 centimètres.

Quant à la disposition de la chaîne des taches noires du dos, et à la coloration d'ensemble, elles sont très variables dans une même espèce, ainsi dans les trois que j'ai surpris réunis, l'aspic que j'ai capturé est d'une nuance beaucoup plus claire que celle des deux autres, avec des tons d'un beau rose sur le ventre.

Le sexe me paraît jouer dans les couleurs un rôle plus certain que celui du mimétisme dont mon expérience me fait douter aujourd'hui de l'influence, prépondérante à ce que j'avais cru.

Les caractères les plus manifestes, les plus permanents, qui distinguent les aspics des péliades, sont donc ceux de la tête comme je l'ai déjà exposé dans un premier mémoire. De plus, comme allure générale, l'aspic est plus lourd, plus lent à se mouvoir, tandis que la vipère commune est plus agile, plus agressive, plus rageuse.

On comprend évidemment le danger qu'il y a à ne pas savoir distinguer une vipère d'une couleuvre, et ce n'est pas toujours facile. Ainsi le savant erpétologiste Duméril, qui cherchait des reptiles dans la forêt de Sénart, fut piqué par une vipère qu'il avait prise pour une couleuvre. Il est vrai qu'il avait cru avoir affaire à une couleuvre *vipérine* ainsi désignée à cause de la forme de sa tête et de ses taches dorsales, mais, en réalité absolument inoffensive.

Il n'est pas non plus indifférent, indépendamment de l'intérêt scientifique, de différencier l'aspic de la péliade, car cette dernière dispose seulement en moyenne de dix centigrammes de venin, quantité qui ne peut tuer qu'un enfant, tandis que l'aspic disposant de quinze centigrammes tue ordinairement son homme. Et c'est peut-être pour cela que, bien qu'il soit de moindre dimension, on lui a donné le nom du classique ophidien d'Egypte qu'est le *Naja* redoutable, auquel Cléopâtre demanda une mort prompte et sûre pour ne pas être enchaînée au char triomphal du peu galant Auguste.

Il est probable que notre regretté Courtol, qui était sain et robuste, fut piqué par un aspic car il mourut peu de temps après sa blessure et ceux qui lui avaient donné l'hospitalité dirent que parmi les vipères qu'il avait capturées, ils en remarquaient une beaucoup plus grosse et plus longue, qu'il avait particulièrement massacré. J'ai noté qu'il avait été piqué à la racine du pouce, il est donc probable que ce fut en voulant introduire dans sa boîte une vipère qu'il croyait morte, et qu'ensuite il s'acharna sur elle pour la mettre définitivement hors de combat.

Donc si l'on est piqué et que l'on puisse tuer le coupable ou avoir son signalement, il faut se faire traiter d'autant plus rapidement et énergiquement qu'il y va de la vie, si c'est un aspic.

Heureusement cette espèce est rare sur notre plateau central,

c'est plutôt (avec une légère exception pour l'Est) un reptile des pays méditerranéens, abondant en Espagne et en Italie.

Sur environ 40,000 vipéridées dont nous avait délivré le vaillant Courtol, il n'avait jamais trouvé d'aspic à ce qu'il m'avait affirmé, et moi qui me suis assez fréquemment occupé d'erpétologie, je n'ai vu en fait d'aspic que les deux sujets qui ont fait l'objet de mes communications à notre société. Il est probable que l'on en a tué d'autres dans notre département (il y en aurait aussi dans l'Allier, dans le Jura), mais qu'on ne les a pas étudiés d'assez près pour les différencier des vipères communes, ce qui est important, je le répète, car ce peut être pour celui qui est piqué une question de vie ou de mort.

Une autre question, celle-là d'un intérêt scientifique et dont nous allons peut-être avoir la solution, c'est que si nous trouvons des œufs en faisant l'autopsie de notre aspic à la fin de la séance, ce sera encore la constatation d'une très importante différence d'avec la vipère commune puisque celle-ci ne fait sa ponte qu'à la fin de l'été après s'être accouplée en avril.

Si je parle d'œuf et de ponte, c'est avec intention, je sais bien que lorsque les vipéreaux viennent au jour ils sont vivants, d'où le nom de vivipares dont vient vipère, mais ils n'en sont pas moins totalement enveloppés d'une membrane qui constitue en réalité un œuf, seulement il n'y a pas d'incubation comme pour la couleuvre, le petit rompt lui-même son enveloppe immédiatement, vit de sa vie individuelle, armé de ses crochets, de son venin et de sa méchanceté agressive, déjà dangereuse.

Pour en revenir à notre aspic, ce qui me ferait supposer qu'il pourrait avoir des petits, malgré la présence des mâles dont l'un surtout semblait en état de phlogose amoureuse, ce n'est pas le volume de l'abdomen, car il pourrait renfermer plusieurs taupes, plusieurs campagnols ou même quelque couleuvre comme cela s'est vu maintes fois, c'est parce que, après que mon ophidien a été immergé dans l'alcool et qu'une dernière expiration de gaz et une convulsion suprême eurent indiqué manifestement la mort, j'observai pendant plus de demi-heure, non plus des mouvements généraux dans le sens de la longueur, mais pour ainsi dire des grouillements partiels, localisés en plusieurs points isolés de l'abdomen, et qui sembleraient indiquer non pas une survie person-

nelle impossible dans l'alcool, mais la présence de vipereaux qui eux n'étant pas soumis à l'action directe du poison alcoolique auraient survécu un certain temps à la mère.

Il y aurait aussi pour appuyer cette hypothèse l'assertion du naturaliste Brehm qui se trouverait exacte en indiquant la ponte des aspics au printemps, tandis que celle des vipères communes est à la fin de l'été.

Et en effet à l'autopsie nous trouvons un vipéreau long de dix centimètres, c'est-à-dire à son entier développement normal; la ponte ordinaire étant de dix ou douze, il est plus que probable que les autres avaient vu le jour avant que je n'eusse capturé la mère. Donc le fait est acquis, outre les autres caractères qui distinguent les aspics des péliades, un des plus remarquables à noter, c'est que l'aspic fait ses petits au printemps et la péliade vers la fin de l'été.

D^r PIERRE BOYER.

A PROPOS DU PEIRE CARDENAL

DE M. GIORGIO DALMAZZONE

La renommée de notre grand poète troubadour, Pierre Cardinal, n'a pas été seulement ressuscitée par Millot, Raynouard, Mahn, Diez, Balaguer et J. Anglade; elle vient de passer les Alpes et d'inspirer à M. Giorgio Dalmazzone une thèse *per laurea in lettere* présentée à l'Université de Turin le 7 novembre 1910.

Cette étude nouvelle n'est, malgré sa longueur (117 pages), qu'un simple essai, qui ne contient point les textes de l'œuvre de Cardinal et ne dit rien de réellement nouveau sur la carrière du troubadour. Mais elle a le mérite de rappeler, dans une bibliographie presque complète de onze pages, tout ce qui a paru sur le sujet. Elle expose ensuite, dans une introduction dont le style est coloré et plein d'enthousiasme, la beauté du grand pays de Provence, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan, en fait revivre les mœurs courtoises, tout imprégnées de rêves d'art, d'amour, de poésie et d'harmonie, même en plein moyen âge, place Cardinal parmi ses contemporains et retrace le rôle de la chanson et des sirventés politiques qui furent le genre de prédilection de notre fameux compatriote.

A propos de la vie de Cardinal, M. G. Dalmazzone reproduit, en la commentant judicieusement, la biographie de *Miquel de La Tor* et montre les invraisemblances de celle de *Jehan de Nostredame*. Il ne manque à ces belles pages de critique avisée que la mention des sources où Nostredame a puisé ses fantaisies. Le célèbre et peu scrupuleux conseiller au parlement de Provence a

visiblement attribué à Cardinal la vie de *Pierre de Terrières*, un haut personnage qui fut chanoine du Puy, évêque de Lectoure, évêque de Noyon, archevêque d'Arles, et qui alla mourir à Naples en 1306, comme chancelier de Charles II, à qui il avait ramené sa fille Béatrix, retirée d'un couvent d'Aix pour être mariée à un duc d'Este. Mais je ne saurais faire un grief à M. Dalmazzone d'avoir ignoré cette particularité. La découverte que je viens de signaler date d'un an à peine et la relation n'en est pas encore achevée.

Par contre, M. Dalmazzone aurait pu trouver dans l'œuvre de Cardinal lui-même bien des indications sur la vie du poète. Il lui aurait suffi de consulter pour cela l'article que j'ai publié moi-même dans les « *Mélanges Chabaneau* », en 1906. Il aurait vu ainsi que Cardinal écrit dès 1204, se rend du Puy en Auvergne, puis en Provence, à Toulouse, et enfin en Catalogne où il chante en 1207. De là Cardinal maudit en 1211 Simon de Montfort qui a pris Carcassonne contre la foi jurée, et exalte Raimon VI, comte de Toulouse, à qui il prédit des succès qui, hélas ! ne vinrent point, mais furent, au contraire, remplacés par la défaite de Castelnau-dary (1211) et le désastre de Muret (1213). A cette dernière date, Cardinal revient en Auvergne et soutient le malheureux comte Gui II contre son propre frère Robert, évêque de Clermont, et contre Philippe-Auguste. Puis, après avoir assisté à la délivrance de Toulouse en 1218 et suivi vraisemblablement la croisade de Damiette en 1219, il s'établit au-delà du Rhône ; où, en 1223, près de Mercurol (Valentinois) il se moque agréablement des infortunes conjugales d'Amaury de Montfort, le fils bien insignifiant du célèbre Simon. Dès lors, Cardinal s'attache à la fortune du Dauphin du Viennois et soutient, dans le royaume de Vienne et d'Arles, la politique de l'empereur Frédéric II ; il envoie un premier salut à ce dernier dès 1226, se lamente sur la révolte de son fils aîné, Henri de Souabe en 1235-1242, et enfin le défend avec énergie contre la papauté et surtout contre les ordres monastiques pendant la période sombre de 1245 à 1250. Entre temps, Cardinal s'occupe incidemment du Puy et du Velay, sa patrie, et flétrit dans quatre sirventès superbes le chanoine assassin Estève de Belmont. Après le triomphe définitif de l'Eglise sur l'empereur et de la royauté française en Languedoc, Cardinal

se retire à Montpellier, auprès de Jaime I^{er} le Conquistador, roi d'Aragon, et meurt, comblé d'honneurs, avant son royal protecteur, vers 1274-1276.

Ces grandes lignes de la vie de Cardinal sont aujourd'hui acquises à la science, et M. Giorgio Dalmazzone, qui m'avait écrit en novembre 1910 au sujet d'un détail insignifiant, aurait dû me prier de lui dire tout ce que nous savons ici. Son livre aurait pu ainsi faire connaître, avec toute la documentation désirable, les découvertes les plus récentes et particulièrement ce que je viens de retracer.

Sous les titres bien trouvés de *Personne, Caractère, Accusations, Milieu ambiant, Justifications*, M. Dalmazzone peint longuement, et avec finesse, tout ce qu'il est possible de supposer sur Cardinal, son caractère et son rôle politique et religieux, en s'inspirant des poèmes.

Néanmoins, l'auteur, qui écrit avec une précision et une limpidité merveilleuses, reproduit seulement — dans une langue meilleure, plus poétique et plus nerveuse — ce qu'avaient déjà dit Millot et Mandet. Il ne paraît pas, d'ailleurs, avoir consulté ce dernier écrivain, qui lui aurait fourni bien des indications utiles, malgré le vague de ses chroniques et ses écarts d'imagination. Mais — et ceci est un léger reproche, tant l'histoire du moyen âge est chose ardue à déchiffrer à fond — M. Dalmazzone connaît mal le temps dont il parle et où a vécu Cardinal. Or, pour rendre intelligible une œuvre toute politique comme celle de notre troubadour, il faut pénétrer dans les recoins les plus obscurs des vieilles archives et lire patiemment, l'œil au guet pour le moindre détail, non seulement l'*Histoire de Languedoc*, mais *Bouquet*, les *Historiens des croisades*, les chartes de *Teulet* et de *De Laborde*, *Baluze*, *A. Jacotin*, *A. Lascombe*, etc., et le recueil imposant des études parues dans les revues d'Allemagne et de tout le Midi, depuis l'Espagne jusqu'à Venise. C'est un travail qui demande plusieurs années de patientes recherches, et auquel il était difficile de se consacrer en vue de conquérir un simple diplôme universitaire.

Mais, dans les deux derniers chapitres intitulés : *Œuvre, Langue, Versification, Satire et Art*, le livre de M. Dalmazzone se relève soudain. Il contient des aperçus ingénieux et nouveaux

sur la mètrique de Cardinal, et, ce qui est absolument inédit, des parallèles successifs où la satire du Juvénal du Puy est rapprochée de celle de Dante et de celle de Rabelais. M. Dalmazzone va même plus loin ; on sent que son culte pour la poésie italienne — la plus variée comme versification et la plus subtile de l'Europe — lui a donné sur l'art des vers des secrets et un sentiment des nuances qui nous échappent en France. Aussi, serais-je tenté de traduire une foule de ses trouvailles, si je ne devais pas respecter les limites que m'impose une simple communication hâtive. Les provençalistes auront, en tout cas, à se reporter souvent à ces pages suggestives de M. Dalmazzone.

Mais Cardinal n'est pas seulement rapproché de Dante et de Rabelais pour la satire. M. Dalmazzone lui trouve des affinités avec deux écrivains italiens, Folengo et Porta, dont le dernier a écrit dans le dialecte lombard. Il a, comme eux, une langue mâle, expressive, pittoresque, ennemie de la rhétorique, un esprit imprévu, caustique jusqu'à la cruauté, des audaces d'images et de verbe qui font revivre, mieux que le pinceau et le burin, les mœurs des nobles égoïstes et lâches, ou la cupidité, la licence et même l'impiété des clercs. M. Dalmazzone a raison de s'arrêter longuement sur ces traits caractéristiques de la langue de notre poète. Cardinal n'hésite pas à dire qu'Estève de Belmont « couche avec une vieille rousse », qu'un évêque de Clermont « sort du lupanar pour monter à l'autel », que les moines sont des hypocrites « à la voix angélique », uniquement occupés à des procès qui ruinent les riches comme les pauvres. Ils sont même incrédules et séduisent les femmes avec la même rapidité que « le feu s'attaque à la graisse ».

Or, cependant, Cardinal est profondément et sincèrement religieux, et M. Dalmazzone signale à propos ceux de ses poèmes qui sont connus sous le nom de *sermons* et qui renferment des accents pathétiques d'humilité et d'anéantissement. Toutefois, même ici, l'esprit critique de l'auteur se trouve encore une fois en défaut, et, sur la foi du *Lerique roman* de Raynouard, un poème intitulé *gesta* est attribué à Cardinal, lorsque MM. Chabaneau et Noulet ont démontré, il y a vingt-cinq ans, qu'il fut l'œuvre d'un Raimon de Cornet, venu plus de cinquante ans après lui et qui se dit son disciple.

En résumé, le livre dont j'ai essayé de donner une idée est, malgré ses imperfections, tout à l'honneur de notre poète. Il a le mérite de montrer de quelle attention est digne l'œuvre si obscure et encore si peu connue du plus grand poète du Puy et de la Provence. Ne devrions-nous que cela à M. Dalmazzone qu'il aurait déjà droit à notre reconnaissance; mais qui ne serait point ému en voyant qu'une de nos plus pures gloires — gloire que nous considérons néanmoins comme toute locale — commence à prendre une splendeur qui lui donne rang parmi les plus hautes illustrations poétiques ou satiriques de tous les pays? M. Dalmazzone nous dit lui-même qu'il doit les remarques les plus délicates de son étude à un professeur de l'Université de Turin dont il a suivi les cours. Les poèmes de Cardinal pénètrent donc, pour y être étudiés et critiquement reconstitués et commentés, dans les foyers de science désintéressée que sont devenus, dans tous les pays civilisés, les grands corps universitaires. On a commencé à les déchiffrer, il y a trente ans et plus en Allemagne. Peu à peu, quelques pages en ont été commentées à la Sorbonne, à Montpellier, à Toulouse, à Nancy, à Barcelone. Enfin, au delà des Alpes, où la poésie provençale a tant contribué à former la poésie italienne, on les recherche à la fois à Padoue, à Pavie, à Pise, à Florence, à Rome, à Messine, où des provençalistes éminents comme MM. Monaci, de Lollis, Crescini, Rajna, Restori, honorent le monde des érudits et l'enseignement supérieur de leur nation. Un autre italien, M. J. Bertoni, chercheur infatigable et écrivain des plus délicats, tient au courant du mouvement provençaliste les étudiants de la jeune université de Fribourg en Suisse et note avec une passion éclairée toutes les recherches qui sont faites sur Cardinal, même celles qu'ébauche ici l'auteur de la présente communication. Enfin, M. Dalmazzone vient de nous donner un témoignage éclatant de la place que l'on a faite à Cardinal dans les hautes études de l'université de Turin. Peu à peu, donc, l'œuvre très haute, et unique en son genre, d'un poète du Puy, sort de l'oubli immérité qui l'avait fait ignorer pendant six cents ans et reconquiert la place qui lui revient parmi les chefs-d'œuvre de la pensée humaine dans toutes les langues.

C. FABRE.

UN PORTRAIT DU SCULPTEUR JULIEN

Dans une petite salle du musée de Versailles, au milieu d'autres portraits du xviii^e siècle, se trouve un portrait du sculpteur Julien dont je ne crois pas que la présence ait été signalée jusqu'ici.

L'auteur de cette peinture est Roslin (Alexandre), né en Suède, qui fut un peintre en vogue au xviii^e siècle. On lui doit un beau portrait de Marie-Antoinette; plusieurs de ses œuvres figurent à Versailles et au Louvre. Il fut admis à l'académie de Peinture en 1753 et mourut en 1793.

Dans le portrait de Julien, ce n'est pas l'académicien que Roslin a voulu représenter, c'est le sculpteur dans toute la fièvre du travail, et c'est aussi le fils de paysan vellave dont les traits nullement idéalisés portent bien la rude marque de la race.

Julien est figuré à mi-corps, dans une tenue très négligée, le cou hors du col entrouvert, la cravate dénouée, un mouchoir froissé s'échappe du gousset du gilet gris brun; les manches de l'habit gris à revers violets retroussées jusqu'aux coudes laissent voir les bras musclés, les cheveux sont mal poudrés, les joues mal rasées. L'artiste ne s'en soucie pas, car le ciseau et le marteau à la main il sculpte une figure d'homme accroupi dont on voit la maquette.

Ce portrait est une image d'une vie extraordinaire et d'une vérité saisissante : c'est le portrait d'atelier exécuté par un ami, sans coquetterie comme sans complaisance, le morceau de choix que l'on devait conserver avec soin en souvenir du bon temps qu'il rappelait et de l'artiste habile dont il portait la signature.

Ce portrait faisait sans doute partie des objets non prisés à l'inventaire après décès de Julien. « A l'égard d'un buste en terre

cuite — dit cet inventaire — sur son pied en marbre et de deux tableaux peints sur toile, dans son cadre de bois sculpté doré, il n'en a été fait aucune prisee comme ayant été déclarés portraits de famille pourquoi ils ont seulement été tirés ici pour mémoire », et plus loin « à l'égard de cinq autres portraits tant en peinture qu'en sculpture et de diverses formes et grandeurs et d'un buste en plâtre, il n'en a été fait aucune prisee ».

On devait y voir sans doute aussi l'original du portrait peint par Vincent (1), dont une copie par M. de Beedelievre est au musée du Puy (n° 104). Julien est représenté légèrement tourné à droite, les cheveux poudrés roulés et retenus en arrière par un ruban, la chemise entrouverte sous une cravate blanche et un habit d'un gris jaunâtre. La peinture, s'il faut en croire la copie, devait être médiocre, et le dessin de Vincent exposé sous le numéro 516 n'est pas sensiblement meilleur.

Ce dessin, exécuté aux trois crayons, avec un encadrement de style Louis XVI, représente Julien vu de profil avec la même coiffure et le même négligé de toilette. On peut le croire ressemblant; il est certain qu'il se rapproche plus avec son nez irrégulier et les rellets gris du menton de la peinture de Roslin que des divers bustes plus ou moins idéalisés reproduits dans l'ouvrage de M. l'abbé Pascal. Mais ni le dessin ni la peinture de Vincent ne possèdent le regard intelligent et vif du portrait de Roslin.

M. l'abbé Pascal attribue à Beauvais, sans donner la raison de son opinion, un médaillon ovale représentant Julien vu de profil, médaillon que le catalogue de notre musée attribue, non sans invraisemblance, à Julien lui-même (n° 781). Ce bas-relief est de petite dimension, il est disposé comme le crayon de Vincent, mais les traits sont sensiblement idéalisés. Ne pourrait-on pas voir dans ce médaillon, qui fut donné en 1830 par M. Boudinhon, ancien juge de paix, l'un des deux portraits dont madame Julien annonçait l'envoi dans une lettre adressée à M. Armand le 18 pluviôse an XII, lettre qui avait été précisément confiée à M. Boudinhon?

Le médaillon de Crouzet (n° 756), le buste d'Experton (n° 775) et sans doute aussi celui de Janson conservé à l'Institut et exécuté

(1) Vincent François (1746-1816), membre de l'Institut.

en 1870, ne paraissent pas offrir de sérieuses garanties de ressemblance.

Il semble que nous ne puissions guère tenir pour des images fidèles de notre sculpteur d'autre œuvre sculptée que la pierre tumulaire, œuvre de Dejoux (1), actuellement au musée du Puy, et parmi les peintures et dessins, le dessin de Vincent et le portrait de Roslin.

(1) Dejoux Claude (1731-1816), membre de l'Institut.

E. GAUTHERON.

LES MEREaux

DE

GEOFFROY DE POMPADOUR

CHANOINE DE LYON ET ÉVÊQUE DU PUY

Grâce au bon travail resté malheureusement inachevé de Charles Rocher (1), et à la consciencieuse étude, plus complète et plus récente, de M. J. Beyssac (2), nous connaissons parfaitement aujourd'hui la vie de l'évêque du Puy, Geoffroy de Pompadour, et le rôle important joué par lui dans les événements de son temps.

Bien qu'à je n'aie aucunement l'intention de reprendre cette étude biographique, le but de cette courte note étant simplement de faire connaître deux documents métalliques intéressant ce prélat, il est utile de résumer en quelques lignes les principales dates de son existence, à l'aide des deux guides sûrs que je viens de citer.

Geoffroy de Pompadour naquit le 14 ou le 15 mai 1430; il était d'une famille des plus anciennes du Limousin dont le premier personnage connu est Geoffroy Élie, seigneur de Ségur, vivant en 1179. Son père s'appelait Gollier de Pompadour; sa mère Isabelle de Comborn.

À l'âge de 22 ans, le futur prélat, qualifié dans un acte de clerc du diocèse de Limoges, présenta au chapitre de Lyon les bulles

(1) *Tablettes hist. du Velay*, tome I.

(2) *Les Prévôts de Fourvières*. Lyon, 1908.

apostoliques lui conférant le canonicat vacant par la mort de Jean d'Amanzé. Le jeune postulant vit sa requête favorablement accueillie, prit possession quelques mois après et fut reçu solennellement le 24 décembre 1452.

Choisi huit ans plus tard comme prévôt de Fourvières le 21 juillet 1460, il se vit en revanche contester cette dignité par un de ses collègues du chapitre, Humbert de Grolée, et ne put en jouir paisiblement qu'après de longues difficultés.

Évêque d'Angoulême le 24 juillet 1465, Geoffroy de Pompadour fut nommé à l'évêché de Périgueux le 6 juillet 1470, mais ne prit possession de son nouvel évêché que dix ans plus tard.

Membre du Conseil de Régence après le décès de Louis XI dont il était aumônier, il devint ensuite et successivement président de la Cour des Aides, grand aumônier du roi, premier président de la Cour des Comptes le 13 décembre 1485 et enfin évêque du Puy le 14 mars 1486, évinçant ainsi Pierre de Chalencon, candidat choisi par le chapitre.

Ses hautes fonctions à la Cour absorbant la majeure partie de son temps, Geoffroy de Pompadour ne résida, au moins pendant les premières années de son épiscopat, que fort peu dans son diocèse et y fut même remplacé officiellement par un coadjuteur, Jean de Pressuris.

Son nom est pour cette période de sa vie intimement mêlé aux événements de l'histoire de France et on sait que, compromis dans les intrigues suscitées par le duc d'Orléans, l'évêque du Puy se tira meurtri de l'aventure, après une longue détention, ayant perdu toutes ses charges au Conseil Royal et n'ayant conservé que son évêché du Puy et son canonicat de Lyon.

De l'an 1489, date de sa sortie de prison, jusqu'à la fin de sa vie, ce prélat, dégoûté des intrigues de cour ou tenu éloigné de la capitale par ordre du roi, semble avoir séjourné beaucoup plus souvent dans sa ville épiscopale : il fut présent aux deux jubilé du Puy de 1502 et de 1513, et assista en 1511 au mariage de sa nièce Marguerite de Pompadour avec Guillaume dit Armand de Polignac.

Enfin, après s'être vu conférer par le chapitre de Lyon la haute dignité de doyen le 8 décembre 1509, Geoffroy de Pompadour mourut à Paris le 8 mai 1514.

Riche et fastueux, pourvu au moins pendant une partie de sa vie de nombreux bénéfices, l'évêque du Puy voulut laisser au noble chapitre dont il était membre un souvenir durable de sa libéralité, et fonda, par acte du 2 janvier 1504, en faveur de l'Église de Lyon, une *distribution* qui devait être faite depuis le lundi de Quasimodo jusqu'à la vigile de la Pentecôte aux membres de l'Église ayant assisté à ma-



tines, à la grand'messe et aux vêpres : « *Il leur sera distribué*, dit l'acte cité par M. Beyssac, *une palette de cuivre aux armes du fondateur ; et dans ce but des coins seront faits à ses frais portant d'un côté l'image de saint Jean Baptiste, de l'autre les armes de l'Église et celles du fondateur.* »

Quelques-unes de ces *palettes* sont arrivées jusqu'à nous. Des deux reproduites ici, l'une a été publiée par M. Beyssac et le frot-tis m'en a été obligeamment communiqué par M. Dis-sard d'après l'exemplaire du Musée de Lyon, l'autre, qui n'est qu'une variante de la première, est inédite et fait partie des belles séries lyonnaises de M. Cl. Cote.



Toutes deux représentent au droit saint Jean-Baptiste, patron de l'Église de Lyon, au revers le nom et le blason du prélat fondateur : *d'azur à trois tours d'argent maçonnées de sable*. Les armes de l'Église de Lyon n'y sont pas reproduites.

Les jetons de Geoffroy de Pompadour, fort rares aujourd'hui, ne sont pas les seuls monuments connus de cette nature. L'usage de ces méreaux ou palettes fut fréquent au moyen âge et jusqu'au xvi^e siècle dans un grand nombre de chapitres, et à Lyon même on en connaît du même genre au nom de l'archevêque Amédée de Talaru, et des doyens Claude Gaste et Claude de Fougères. Leur but était toujours le même : distribués régulièrement aux chanoines qui par leur présence à certains offices remplissaient les

conditions requises par le fondateur, ils représentaient pour les membres du chapitre une valeur réelle remboursable en argent par le trésorier à certaines époques de l'année; le contrôle de ce dernier se manifeste d'ailleurs souvent par les contremarques dont sont surchargés la plupart des exemplaires connus.

Quoique les pièces ici reproduites aient eu une destination étrangère à l'Église du Puy, les jetons portant le nom ou les armes de nos évêques sont si peu nombreux que j'ai jugé utile de les signaler, ne serait-ce que pour mettre en garde les collectionneurs du Velay dans le cas, peu probable d'ailleurs, où un exemplaire leur en tomberait sous les yeux.

D^r PAUL OLIVIER.

LES ORIGINES VELLAVES

DE LAMARTINE

Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon le 21 octobre 1794 du mariage de Pierre de Lamartine avec Françoise-Alix des Roys. Comment cette dernière se rattache aux des Roys du Velay, pourquoi dès lors le poète ne peut être un étranger pour nous, c'est ce que M. Pierre de Lacretelle vient de démontrer dans une étude récente (1) dont il n'est pas inutile de retenir les conclusions basées sur des documents empruntés aux dépôts publics ou aux archives d'un autre descendant des des Roys, le baron Bernard Carra de Vaux.

La famille des Roys est une des plus anciennement connues de notre histoire locale. Pierre de Roaiz était témoin en 1181 de la donation, consentie en faveur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem du Puy par Pons de Solignac et sa femme Aigline, de tous leurs droits sur Noustoulet (2). Ses successeurs vinrent s'établir au Brignon en l'année 1261 à la suite de l'acquisition faite par Jean des Roys d'Etienne Chantelhier d'un mas sis audit lieu et de rentes censitaires perçues par noble Hugues Jousserand. Un « instrument » en parchemin « autentiqué du seel de l'evesque du Puy, soubz l'an mil II^e LXI, après Pasques, où sont les hommaiges faictz du seigneur de Solonhac » mentionne précisément le nom de Jehan Roays « chivallier » qui

(1) *Les origines et la jeunesse de Lamartine*, Paris, Hachette.

(2) *Cartulaire des Hospitaliers du Velay*, éd. Chassaing, p. 31.

reconnaît « certain mas el Brinhon et une appenderie audict lieu, que ont esté de Estienne Chantelhier, et ce que messire Hugues Jousserand a achapté el Brinhon, plus trente sols poges audict Brinhon et ce qu'il a à las Salas » (1).

Au commencement du ^{xiv}^e siècle, la maison des Roys possédait déjà de nombreux biens énumérés dans le dénombrement des hommages de 1392, ainsi que l'attestent l'hommage d'Armand des Roys, en 1313, et celui de son fils Robert en 1343, faits tous deux aux seigneurs de Solignac et renouvelés par le dernier en 1357 et 1365 (2).

Robert dit Berton Roays, dont une sœur épousa Jean Cardinal, seigneur de Chassilhac, était marié avant 1363 à Miracle Boyer, de la Sauvetat, d'où Jean II de Roays, qui rendait foi-hommage le 12 juillet 1392 à Randon-Armand X, vicomte de Polignac (3). Il se maria le 31 décembre 1399 à Arnoye de Villars et eut pour enfants entre autres Jean III de Roays marié avant 1457 à Alasie Béraud. De cette union naquit Simonnet des Roys, marié le 15 mai 1486 à Anne Tranchard, d'où Vital (4), père de Jean, marié le 8 septembre 1560 avec Marguerite Agrain des Ubas, et père d'une fille unique qui transporta le nom de ses ancêtres dans

(1) *Preuves de la Maison de Polignac*, par A. Jacotin, IV, p. 52.

(2) *Preuves*, II, p. 168 et IV, p. 63 et 67. Ce même ouvrage, IV, p. 41, analyse des hommages de Solignac : « Homaige de Armand Royais, escuyer, de tout ce qu'il a au chasteau de Solempnac et ses appartenances, au Brinho bas et hault, à las Salas, las Rogeyras, à Terret, à las Gramas, au mas del Fesc et terroir d'icelluy, excepté un boys et ce qu'il tient au Brinho soteyre de l'hospital Nostre-Dame du Puy, plus recognoit ce qu'il a au terroir de Combas, dans le chasteau d'Espalet soubz Ronzon, scavoir vingt cartons avoyne et deux sols tournois, qu'il y perçoit annuellement, et une maison ou logis appellé de la Barreyre, estant dans ledict chasteau, et tout le droict qu'il a au lieu et terroir de Combas et maison susdicte; audict livre, feuilhet 80, a semblable homaige faict au seigneur Lhoutaud de Sollempnac par Roubert Roays, del Brinhon soteyre, escuyer, filz et héritier dudit Armand. »

Robert Roays, qualifié « domicellus » dans l'acte, fut témoin au Puy, le 20 février 1390, à une autorisation, donnée par Randon Armand X, vicomte de Polignac, à Raymond de Poinas, d'édifier une maison forte à Poinas, sous condition de démolir celle qu'il possédait à Archinaud (*Preuves*, IV, p. 259).

(3) *Preuves*, II, p. 168.

(4) Le 7 mai 1527, l'université des clercs de Notre-Dame du Puy, dite université Saint-Mayol, achète à noble Vital et Louis des Roys, du Brignon, une rente annuelle de 15 l. tournois, assise au terroir des Roys, pour le prix de 100 livres tournois. (Arch. dép. Haute-Loire, G. 252.)

Vers 1546 Robert des Roys était prieur de Solignac. (Arch. Haute-Loire, Brevet des Terriers de Solignac, fol. 435, 474 et 516).

la maison de Vital de Colin dont les descendants gardèrent le château des Roys jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, tandis que diverses branches de l'antique famille essaïmaient en Auvergne, en Bourbonnais, et aussi, peut-être, dans la partie nord du Velay, à Montfaucon.

Nous disons peut-être car nous n'avons aucune preuve certaine que les des Roys de Montfaucon proviennent du Brignon (1).

Quoiqu'il en soit, en 1528, un Denis des Roys testait à Montfaucon (2) et cet acte témoigne que le comparant avait deux frères,

(1) M. A. Boudon (*Le Vieux Puy*, p. 367) affirme que les des Roys du Brignon et ceux de Montfaucon n'ont de commun que le nom.

(2) Dans son testament, Denis des Roys ne comblait pas sa famille de dons importants; il laissait sa femme usufruitière de ses biens et du revenu de ses fiefs : le grand et le petit Rebecque; cent livres à chacun de ses fils; « dix sols tournois » à ses filles, et à chaque membre de sa famille « trois aunes de drap noir jusqu'à trente cinq sols l'aune pour faire le veuvage ou deuil de moy ». Pour son frère Mathurin, il se montrait un peu plus généreux, et après lui avoir recommandé sa « pauvre maison », il lui accordait, « pour tous droits qu'il pourrait réclamer », quatre aunes de « bon » drap noir « jusqu'à cinquante sols l'aune », car, ajoutait-il, touchant ce que mon père lui a donné il n'a été bien satisfait ». Mais si, dans son testament, la question des legs est rapidement traitée, il n'en est pas de même de ses funérailles dont il a prévu et ordonné minutieusement les moindres détails avec un soin un peu macabre.

« Préalablement à Dieu tout puissant et à la benoite Vierge Marie, sa mère, par l'intercession de tous les saints et saintes du Paradis, je recommande mon âme et mon corps après mon trépasement, et avant toute œuvre, je rends à Dieu mon créateur, grâces de ma nativité, corps et membres dont il m'a créé, des cinq sens qu'il m'a prestés, des beaux enfants qu'il m'a donnés, et de tous les biens qu'il lui a plu me donner durant ma vie en ce monde.

« Item veux et ordonne que mon âme séparée du corps, mon dit corps soit veillé par mes bons amis et puis dedans un tombeau porté dans l'église de Montfalcon; veux aussi m'estre mis un linceul blanc sur le chef avec une croix noire du long et de travers, en mémoire de la Sainte-Croix, et que ceux qui porteront mondit corps reconnaissant que je suis venu en ce monde nu, seront pieds nus; en contentement de leur peine, je donne à chacun deux aunes et demi de mandel noir et d'îner, afin qu'ils prient Dieu par mon âme. »

Suivent, pendant quatre pages, de nombreux détails sur sa sépulture et l'ordre des messes qu'on y dira, les amis qu'on y convoquera et les repas de funérailles : et à chacun des prêtres qui seront présents à l'office, il laisse, à leur choix, « trois gros, ou deux sols tournois et un dîner » à condition qu'en l'église « il soit fait lume de six livres de cire tant en quatre petites torches qu'en autres chandelles tellement que tout le chandelier neuf soit garni de chandelles et chandelhons » et que messire Guillaume Rebecca, prêtre du Pailhet, dise « autant de messes que j'ai vécu d'ans en ce misérable monde »; auquel Guillaume il laisse, toujours « trois aunes et demi de noir jusqu'à quarante sols l'aune », et une partie de sa garde robe, « comme robe, pourpoint, chausses et une bonne chemise ». (Lacretelle, *op. cit.*).

l'un, Mathurin, curé de Raucoules, et l'autre, Louis, prêtre à Montfaucon.

Mathurin des Roys ici visé était sans doute le chanoine du Puy (dès 1493) que l'on a fait curé de Montfaucon et prieur de Saint-Didier-la-Séauve, l'auteur de *La fondation et erection de la Sainte, dévote et miraculeuse église de Notre Dame du Puy, bastie par révélations divines. Ensemble les noms des saintes et miraculeuses reliques ou la plus part qui y reposent. Pareillement la charge et noblesse de l'hospital d'icelle église et cité du Puy*. Nous le retrouverons dans un instant.

Denis des Roys avait épousé Isabelle Vacherelle dont il eut sept enfants parmi lesquels Antoine, lieutenant criminel au Puy (1), et Pierre, dont le fils Sébastien, avocat, eut de son mariage avec Claude de Guilhon (3 mai 1588) quatre enfants. Melchior, avocat, époux de Françoise de Marnans, laissa Balthazar, avocat, époux de Claude Desolmes, d'où Pons-Gaspard, avocat, né en 1632, père de Claude, avocat, qui eut de son mariage avec Françoise Pagey, Jean Louis, avocat, époux en 1757 de Marguerite Gavault, et père de six enfants au nombre desquels figure Françoise-Alix, la mère de Lamartine.

Directement, le poète vient donc des des Roys de Montfaucon et d'Yssingeaux (2), de cette pléiade de magistrats attachés de père en fils au bailliage royal de la seconde ville judiciaire du Velay, qui eurent pour émules les Chabanacy, les Marnas, les de Lagrevol. On cite Sébastien des Roys (1572), Claude des Roys (1576), Gaspard des Roys (1620). Pierre des Roys a laissé un ouvrage honorable : *Le Traité des substitutions proposé par especes, interrogats et responses, divisé en six parties*, édité à Lyon, en 1644, chez Jean Champion, marchand libraire, demeurant à la place du Change, volume in-4° de 136 pages, dédié à Guillaume de Sève, conseiller

(1) « Maître » Antoine des Roys, licencié es droits, représentait la ville de Montfaucon dans une sentence arbitrale rendue à Bourg Argental le 3 mars 1546 et réglant le différend qui s'était élevé entre les provinces de Velay et de Vivarais au sujet de la répartition d'une imposition destinée à la « soulde de 50.000 hommes ». *Preuves de la Maison de Polignac*, II, p. 496.

(2) « Une branche de la maison des Roys, établie à Yssingeaux, conquit un rang honorable dans la bourgeoisie commerçante de cette ville et parvint aux honneurs du Consulat ». Ch. Rocher, *Les vieilles histoires de Notre-Dame du Puy*. Introd., p. XLVI.

du Roi en la sénéchaussée de Lyon, et orné du blason de la maison des Roys : *trois étoiles en abîme, et trois couronnes royales deux et une* (1).

Malgré leur réputation de jurisconsultes, les des Roys seraient sans doute peu connus aujourd'hui des érudits locaux si on ne possédait l'ouvrage de Mathurin des Roys sur Notre-Dame du Puy.

Non pas que la compilation du bon chanoine soit un chef-d'œuvre, tant sans faut, mais elle fait partie de la série des premières histoires du sanctuaire vénéré dues à Pierre Odin et à Théodose de Bergame; puis, elle est très rare.

M. Charles Rocher a reproduit le texte de *La Fondation* en 1887 d'après le seul exemplaire connu, celui de la Bibliothèque de l'Arsenal sorti en 1523 des presses de Claude Nourry, de Lyon. Dans la longue préface qu'il a mise à son édition (2), notre regretté collègue reconnaît que « pour le fond des idées, c'est-à-dire les événements légendaires, il n'y a dans le livre rien de véritablement nouveau », si ce n'est que l'auteur attribue au roi Dagobert le don de la Vierge Noire à l'église du Puy, ordinairement mis au compte de saint Louis, au retour de sa première expédition en Égypte.

Quant à la forme, Rocher affirme qu'elle n'a de prix qu'« à titre de spécimen de notre vieille poésie et comme imitation des antiques procédés des Livres saints où les vers s'entrelacent si fréquemment avec la prose ». Ce jugement est exact seulement en partie et l'on peut trouver dans l'ouvrage plus d'un passage où la fraîcheur de la pensée se pare d'un vêtement léger et gracieux. Nous citerons en particulier cette Oraison adressée par Mathurin des Roys à la Vierge du Puy (3) :

D'âme très digne, ô glorieuse ymaige,
En toy me fye, à toy ay mon cueur mys,

(1) Ces armes diffèrent de celles de la maison des Roys du Brignon qui portait d'or à la bande de gueules, chargée de trois étoiles d'argent.

(2) *Les Vieilles histoires de Notre-Dame du Puy...* Le Puy, Marchessou, 1890. Dans la préface de l'ouvrage, Ch. Rocher se fait l'interprète de la conviction exprimée par le Dr Charreyre, d'Yssingeaux, que Lamartine se rattachait au Velay par sa mère : « Il nous a été affirmé, écrit-il, que dame Alice des Roys, fille de M. des Roys, intendant général des finances du duc d'Orléans, et mère de Lamartine, était issue de la famille des Roys de Montfaucon. Rien dans les *Confidences*, où le grand poète parle beaucoup de sa mère, ne confirme ce dire. »

(3) *Op. cit.*, p. 101.

Royne bénigne, garde moy de domaige,
Elas, mamye, par toy ne soye obmys!
Guyde mon âme, quant du corps partira
Jesus, ton tilz, là me vueille conduyre,
Bonne et grant Dame, ne scay quel part yra,
Ung bien ne fys, plaise toi la reduyre
Sus hault ès cyeulx !

En lisant ces vers, involontairement, on songe à Villon, on pense à Verlaine et aussi au chantre immortel des *Harmonies poétiques et religieuses*.

Il y a eu deux poètes dans la famille des Roys, Mathurin au seizième siècle, Lyon à la fin du dix-huitième (1); nous n'hésiterons pas à affirmer que si Lamartine a tiré, par l'effet des influences ataviques, quelque chose de ses origines maternelles, il a emprunté plus au chanoine du Puy qu'à l'émule obscur de Gilbert et de Chatterton. Avec M. de Lacretelle nous croyons que son instinct littéraire lui a été légué par les des Roys et que la nostalgie du divin qu'on rencontre si souvent dans ses écrits est sans doute un souvenir et une réminiscence de l'époque lointaine où les vieux Roys participaient aux pèlerinages à la Vierge Noire et venaient à pied de Montfaucon au Puy pour s'incliner devant celle que l'un d'eux appelle un « viaire exquis plain de benivolence ».

(1) Lyon-François, né à Lyon le 5 novembre 1768, mort à Paris en 1804, auteur de *l'Illusion*, vers couronnés (Paris, an VI, 4 pp.), *l'Anesse*, moralité (id., 8 pp.), *le Tabac* (Paris, s. d., 5 pp.), le *Dernier des Romains*, tragédie en cinq actes (Paris, an VII), etc.

ULYSSE ROUCHON.

DENIS DES ROIS, ÉP. ISABELLE VACHERELLE

Antoine, lieutenant criminel au Puy, ép. Marguerite de Jussac de Baulmes.	Pierre.	Aymard.	Sébastien.	Marthe.	Vidalle.
	Sébastien, avocat, ép. Claude de Gaillon.		Claude.		
Gaspard, avocat, ép. Jeanne de Colacy.	Melchior, avocat, ép. Françoise de Marnans.	Pierre.	Marie.		
Balthazar, avocat, ép. Claude Desolmes.	Marie.	Marie-Madeleine.			
	Pons Gaspard, avocat, ép. Louise Demeure.				
	Claude, avocat, ép. Christophe. Françoise Pagey.				
Jean-Louis, avocat, ép. en 1737 Marguerite Gavault.					
François. Julie, ép. Henrion de Saint-Amand.	Françoise, ép. Césarine, ép. 1788 M. de Roche- mont.	P. B. Carra de Vaux.	Françoise Alix, ép. en 1790, Pierre de Lamar- tine.	Lyon François.	
			Alphonse de Lamar- tine.		

AU FLANC DES MONTS

*Et là-bas, immobile, au sommet de la côte,
Rêve la silhouette antique d'un berger.*

ALBERT SAMAIN.

De confuses vapeurs s'attardaient sur la plaine,
Comme des voiles lourds tombés du ciel hautain,
Dans un clocher tintait un angelus lointain,
Et l'homme était debout en sa cape de laine.

Debout, les bras croisés auprès de son troupeau,
Le regard invisible et fixé sur la terre,
Son chien à ses côtés respectait son mystère
Et sommeillait tranquille au pied clair d'un bouleau.

Le soir courbait la feuille : une profonde extase
S'avavançait lentement des horizons noyés,
Le labour était pourpre et les épis liés
Semblaient des bouquets d'or jetés sur l'herbe rase.

Et tout ceci faisait le silence plus grand,
On aurait entendu monter la voix d'une âme ;
Il est des soirs qui sont comme des yeux de femme,
Pleins de douceur, de rêve et de caprice errant.

Cependant l'homme était dans sa pose première,
Insensible au frisson qui précède les nuits,
Des rayons bleuisaient les longs rameaux de buis
Et retombaient sur l'eau dans un jet de lumière...

La brume doucement sur les monts s'égrenait,
Estompant leurs contours et déformant leur ligne,

Des nuages flottaient, d'une blancheur de cygne,
Tout l'air se remplissait d'une odeur de genêt.

Pourquoi cet homme là dédaignait-il ces choses?
Ses yeux étaient-ils clos aux sublimes beautés?
Pourtant, l'esprit empreint de nobles gravités,
Le vieillard cherche l'ombre et non les matins roses,

Son regard n'aime pas voir le gouffre où se meut
L'aile capricieuse et blême de l'aurore,
Il préfère les ciels dont l'éclat se dédore,
Et dans le soir profond se sent plus près de Dieu.

Or, tandis qu'il songeait sous la brume flottante,
A demi disparu déjà dans la forêt,
Le soleil inonda de son sang le guerêt,
La colline, la plaine immense et rutilante...

Et ce ne fut bientôt, au fond du firmament,
Que l'éternel éclair, la rouge symphonie
Des tons superposés en leur gamme infinie,
Où l'orbe bascula dans un effondrement.

Le pâtre à ce moment fit un pas en arrière,
Enfin son cœur battait, enfin il tressaillait!
Il avait l'air ainsi d'un berger de Millet
Qu'un Rêve aurait vêtu d'une splendeur altière;

Et déjà je croyais au bonheur d'un hasard
Car ce pâtre n'était plus pour moi le même homme,
Il évoquait l'Histoire et la Conquête et Rome
Et cachait sous ses traits le profil de César.

Son geste était d'un chef. Oh ! la longue minute
Quand il prit son bâton noueux pour s'appuyer,
Ce n'était plus le jonc de simple néflier
Mais le sceptre d'ivoire et, dominant la lutte,

Lui-même rappelait le glabre Imperator,
Tout prêt à se ruer vers l'énorme bataille
Que dessinait la nue en sa profonde entaille,
Il allait donc bondir au milieu des flots d'or;

Et ce que j'avais pris pour de l'indifférence,
N'était que le reflet d'un glorieux souci,
Oh ! sa noble façon de froncer le sourcil
Et de porter la tête ! Oh ! quelle confiance

Allait donc s'échapper de sa bouche ? Quels mots
Allait lui suggérer cette magique flamme ;
Je l'écoutais, pâli, me penchant sur son âme,
Et les champs flamboyaient ainsi que des émaux —

Alors l'homme, distrait, ouvrit sa mante brune,
Regarda sans frémir l'horizon lourd de feu,
Courba le dos puis, quand tout redevint gris bleu,
Leva les yeux au ciel et contempla la lune ..

PIERRE PAUL.

Cévennes, MDCCCXLI.

ALIX DE TOURNON

FEMME DE LAMBERT DE GOUDET, CHEVALIER

L'intéressante monographie de M. Marcellin Boudet sur *Cournon et ses chartes de franchises*, parue dans la *Revue d'Auvergne* (1908-1909), consacre un chapitre spécial aux vicissitudes d'une grande dame de la noblesse féodale du Velay. Mais, tout en laissant « aux spécialistes le soin de décider en dernier ressort », M. Boudet semble attribuer, avec M. Tuétey (1), le savant archiviste des Archives nationales, une origine fort contestable à l'héroïne de ce dramatique roman, en la rattachant à la famille auvergnate de Cournon, alors que Baluze, dans son *Histoire de la maison d'Auvergne* (2), la fait descendre de celle de Tournon, en Vivarais.

La vérité historique nous oblige à reconnaître que Baluze, dont l'autorité parfois douteuse ne saurait être mise en parallèle avec celle bien connue de M. Tuétey, se trouve avoir raison contre ses contradicteurs et que l'Alix de Cournon, dont il est question dans l'étude de M. Boudet, se nommait en réalité Alix de Tournon. Deux documents analysés ou publiés dans nos *Preuves de la maison de Polignac* (3) viennent corroborer cette affirmation. L'un est le testament de Lambert de Goudet, le propre mari d'Alix de Tournon, en date du 12 décembre 1389, et l'autre est

(1) *Testaments enregistrés au parlement de Paris sous le règne de Charles VI*, publiés dans les *Mélanges historiques*, Paris, 1880, tome III, pp. 492 et suivantes.

(2) *Preuves*, tome I, p. 191, et tome II, page 342.

(3) Tome II, pp. 160 et suivantes.

l'hommage rendu par la même Alix au vicomte de Polignac, Randon-Armand X, le 30 décembre 1390. L'un et l'autre donnent à Alix le *cognomen* latin de *Turnone*, qu'on ne saurait assimiler à celui de *Cornone* ou de *Cornusio*, seules variantes latines du français *Cournon*, exclusivement employé dans les textes cités par M. Tuéty. On est donc amené à conclure que la similitude fréquente du C et du T majuscules du moyen âge a causé cette lecture fautive, puisqu'elle est formellement contredite par des actes d'une authenticité incontestable.

L'identité d'Alix de Tournon nous paraissant désormais établie, il nous reste maintenant à rappeler à grands traits les faits saillants de son existence malheureuse, en empruntant les éléments principaux de notre récit aux publications de MM. Tuéty et Boudet. Mariée, vers 1360, à Lambert de Goudet, le dernier descendant mâle d'une race chevaleresque dont les origines se perdent dans les dernières lueurs du XI^e siècle, Alix eut tour à tour à subir l'inconduite notoire d'un volage époux et l'âpreté haineuse d'une fille dénaturée. Nous savons bien que la société médiévale était loin d'affecter le rigorisme contemporain à l'égard des enfants naturels, et qu'une naissance illégitime n'empêchait nullement d'arriver aux plus hautes destinées, pourvu que la barre de bâtardise soit noblement portée et ne ternisse pas l'éclat de bravoure et d'héroïsme de l'écu légitime. Mais, il n'en est pas moins vrai que l'orgueil féminin ne dut jamais se prêter avec complaisance à cet abandon, d'autant plus humiliant que le plus souvent la grande dame, malgré ses charmes, son éducation et son esprit, était délaissée pour une simple et grossière fille du peuple. Les lois, pas plus que les conventions sociales, ne sauraient réformer le cœur humain et celui de la femme a trop de fierté naturelle pour admettre un partage que repousse son amour ou sa vanité.

Alix de Tournon fut aussi la victime des mœurs irrégulières de son époque, puisque, dans son testament précité, son mari, Lambert de Goudet, dota généreusement les quatre bâtards ou bâtardes qui étaient nés de ses galants exploits. Mais la cause des plus grands malheurs d'Alix fut la clause substitutive de ce testament instituant héritier universel le second fils à naître de Marquise de Goudet, sa fille, femme de Jean d'Aigrefeuille ou, à défaut, celui

de son neveu Guyot de Saint-Vidal, fils de Hugues et de sa belle-sœur Catherine de Goudet, dans le cas où François de Goudet, son unique enfant mâle, viendrait à décéder en pupillarité. Les substitutions, si fréquentes dans les dispositions testamentaires de nos pères, ont engendré maintes fois de sanglantes rivalités ou des procès interminables. Pour cette fois les parties se contentèrent de recourir aux voies judiciaires, mais avec une intensité de haine que les liens du sang rendent encore plus odieuse.

Grandement déçue des 50 francs d'or que son père lui avait légués ainsi qu'à l'une de ses filles naturelles, Marquise de Goudet s'allia avec son oncle, Hugues de Saint-Vidal, pour tenter à sa mère Alix une action en supposition de part. Tout ce que l'intérêt cupide peut imposer de scandaleuses passions fut mis en œuvre par la dame d'Aigrefeuille qui parvint même à obtenir l'incarcération de sa mère à la Conciergerie de Paris, à la suite d'une enquête faite en Velay par un examinateur du Châtelet, au mois de novembre 1393. Au cours de cette enquête, des témoins à sa solde vinrent déclarer que Lambert de Goudet ne pouvait être le père de François, attendu qu'antérieurement à sa naissance, il avait été grièvement blessé « à l'un des génitifs » et qu'une maladroite intervention chirurgicale l'avait « rendu inhabile *perpetuo* à engendrer. » D'autres accusèrent Alix de Tournon de stérilité et allèrent jusqu'à lui reprocher d'avoir abandonné son mari, pour se livrer à la débauche, dans son hôtel d'Aiguilhe près le Puy « lieu renommé où galans compagnons et compagnes qui vouloient employer leur jeunesse en gardes et esbatemens, estoient les bien venus ». Les débats de cette lamentable affaire se déroulèrent au Parlement les 8 et 12 janvier 1394, et Alix obtint gain de cause, puisque, par un arrêt du 6 février suivant, François de Goudet fut maintenu provisoirement dans la jouissance des biens provenant de la succession paternelle et qu'elle fut elle-même rendue à la liberté. Elle ne put néanmoins se soustraire à la persécution des siens qu'en abandonnant, en 1407, à Gonnot de Saint-Vidal, son neveu, l'entière propriété du château d'Eynac et de ses dépendances, contre une modeste indemnité de 800 francs d'or. Au cours de ces terribles épreuves, sa fortune se trouva gravement compromise par les frais d'une coûteuse procédure et, réduite pour ainsi dire au dénuement, elle dût, pour se procurer des ressources, enga-

ger successivement son livre d'heures, un collier d'argent, des anneaux d'or, un reliquaire de Saint-Vosy et jusqu'à ses robes. Sa mort, survenue en février 1440, mit fin à ses souffrances, mais alors que, dans son testament du 22 janvier de la même année, elle léguait seulement 10 livres tournois à Marquise sa fille, l'instigatrice de toutes ses infortunes, elle employait les épaves de son ancienne splendeur à doter les églises et les monastères, à secourir les pauvres et à fonder de pieux offices pour le repos de son âme.

Malgré l'éloignement du temps, on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde compassion pour la victime de cette navrante histoire et, quand on songe que le bourreau même d'Alix de Tournon fut sa propre fille, on se plaît à maudire cet amour des richesses qui anéantit trop souvent dans l'être humain tout ce que la nature a pu mettre d'honnête, de sensible et de généreux.

ANTOINE JACOTIN.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 11 JANVIER 1912

PRÉSIDENCE DE M. RIOUFOL, VICE-PRÉSIDENT.

Présents : MM. Pierre Boyer, André Boyer, J. Breschet, B. Braud, H. Cuoq, Dussaud, Eynac, Fabre, Fourier, Gautheron, Gérard, Lascombe, Matte, Nicolas, Picquet, Sklénard, de Veyrac et Vessereau.

En ouvrant la séance, M. Rioufol adresse à l'assemblée ses vœux pour 1912 et souhaite la bienvenue à nos nouveaux collègues.

Le procès-verbal de la réunion de décembre est lu et adopté.

Correspondance. — M. le président rappelle l'invitation adressée récemment par M. le Ministre de l'Instruction publique au Congrès des Sociétés savantes qui se tiendra au mois d'avril à Paris.

La Société délègue MM. Antoine Jacotin et Ulysse Rouchon.

La Société lyonnaise des Beaux-Arts a envoyé un certain nombre de cartes d'entrée au Salon de 1912. Ces cartes sont déposées au Secrétariat et mises à la disposition de nos collègues.

Spéléologie. — **La grotte d'Orcier.** — M. Matte, inspecteur d'Académie, ancien professeur de sciences naturelles au Lycée de Rennes, donne quelques renseignements sur la grotte d'Orcier, sur son état physique et sur les échantillons qui ont y été rencontrés.

M. Matte explique comment s'est établie la grotte et de quelle manière elle a été occupée par les eaux. Le dépôt limoneux a été si considérable que les premiers travaux effectués n'ont pas permis de trouver le sol archéologique.

Les prélèvements faits sur le palier actuel ou à une profondeur qui ne dépasse pas cinquante centimètres autorisent à fixer la fermeture de la grotte à la période quaternaire moyenne, à reconnaître la faune froide des cavernes et même des espèces inconnues dans nos régions jusqu'à ce jour. M. Matte a, en effet, établi la présence à Orcier de rennes, chamois, bouquetins, bisons, loups, renards, chevaux, lièvres, campagnols, et notamment du *chulon* (espèce du genre chat) et du *lemming* à collier ou rat des glaces.

Notre savant collègue a recueilli aussi des fragments de crâne dont l'étude pourrait révéler des faits de la plus grande importance pour l'anthropologie.

De nouvelles investigations sont nécessaires, elles serviront à compléter les données déjà acquises sur la faune ancienne de la grotte et à déterminer les phases de son occupation.

Entrant dans ces vues, la Société charge M. Matte d'agir en son nom au mieux des intérêts du département et de la science, espérant que les associations spécialement formées en vue des études paléontologiques contribueront aux frais nécessités par les fouilles. Pour le moment, il est décidé qu'on se contentera de dégager l'entrée de la grotte et de décaper la surface de la salle principale.

La famille Vaneau. — Pierre Vaneau, né à Montpellier le 31 décembre 1653, dans la paroisse de Saint-Firmin, et appelé au Puy par Mgr de Béthune, a eu une famille nombreuse et mal connue, dont M. Gautheron a dressé la généalogie.

Nous voyons que le sculpteur épousa le 17 juin 1682 Marie Hoctein dont il eut sept enfants : Louis Vaneau, né au Puy le 7 avril 1683 et mort dans cette ville le 20 septembre 1766 ; Simon Vaneau, marchand, né le 1^{er} février 1687 et marié le 21 janvier 1710 à Marie-Rose Dugone ; autre Louis Vaneau, né le 9 février 1688 chanoine de Monistrol ; Pierre Vaneau, né au Puy le 9 février 1689, décédé le 15 novembre 1716, rue Raphaël, époux d'Antoinette Martin ; Pierre Vaneau (chanoine de Monistrol ?) ; Armand Vaneau, né le 2 novembre 1690, décédé chanoine le 1^{er} mai 1767, et André Vaneau, né au Puy le 8 août 1692, décédé à Monistrol le 31 juillet 1697.

Pierre Vaneau, le sculpteur, père des précédents, décéda lui-même le 29 juin 1694.

Ces dates précises et les commentaires qu'y a joint M. Gautheron auront pour résultat de détruire les fausses allégations de Duranson et de Mandet.

Lecture poétique. — M. Pierre Boyer donne lecture de deux pièces de vers : *Le rouge-gorge* et *Pessimisme et Altruisme*, d'inspiration généreuse et de sentiment délicat, qui sont unanimement appréciées par l'assemblée.

Le Vieux Puy. — Lorsqu'on parcourt les rues et places de la ville ancienne qui dévale le long des pentes du rocher de Corneille, l'attention est sollicitée à chaque instant par les détails d'architecture que l'on rencontre : portails monumentaux, tourelles à encorbellement, façades décorées aux lignes gracieuses, aux masques grimaçants, aux médaillons Renaissance, vestiges défigurés, fontaines aux blasons martelés, oratoires de carrefour, etc., etc. L'œil aime à caresser ces restes du Passé et à en détailler les harmonieux motifs, mais l'esprit n'est pas satisfait. Il cherche à interroger ces vieilles pierres, il voudrait connaître les souvenirs qu'elles rappellent, il aimerait saisir l'âme de ces choses et revivre un instant, en remontant l'Histoire, avec les seigneurs féodaux qui remplirent ces quartiers délaissés de leur morgue hautaine ou avec ceux dont l'active ambition de parvenus fut en quête de richesses, de considération et d'honneurs.

Cette curiosité sera satisfaite dans la mesure du possible pour ceux qui auront d'abord la précaution de consulter, en même temps que les notices et albums déjà consacrés au sujet, le nouvel ouvrage de MM. Albert Boudon-

Lashermes et Gaston de Vaux. Avec une patience inlassable, une perspicacité toujours en éveil et un talent reconnu, nos deux compatriotes se sont efforcés de recueillir ce que les siècles disparus ont laissé de la « benoîte et inclite cité du Puy d'Anis » et de suivre les traces de ses nobles, bourgeois et manants : barons du Velay, chanoines de Notre-Dame, officiers de la Cathédrale et des collégiales urbaines, magistrats du Senechal, de la Cour commune et de la Cour des châteaux; avocats bavards et procureurs retors, fiers consuls et fidèles marchands ou artisans : toutes les classes, tous les noms dont les désinences locales se sont perpétuées à travers dix générations et survivent encore pour la plupart, plus durables que les logis dont les murailles s'effritent ou sont démolies sous la poussée des besoins modernes et... des caprices administratifs.

Pour se retrouver dans le dédale des « chareyres » et chantons de la cité épiscopale (le Cloître) ou de la ville consulaire, M. A. Boudon a consulté les divers cadastres ou compois conservés dans les dépôts publics ou dans les collections privées. Il a dépouillé la Margot (1544) aux archives départementales, les estimés de 1408, 1544, 1730 aux archives municipales et celles des *xiv^e* et *xviii^e* siècles qui font partie des cabinets de MM. Léon Cortial et du Dr E. Fabre.

Peut-être eut-il été bon de dire un mot dans la Préface de ces divers documents et une étude comparative au double point de vue linguistique et historique n'eut pas manqué d'intérêt. Puisqu'il adoptait les divisions en *îles* des compois, M. Boudon aurait pu également indiquer à quels *quartiers* actuels elles correspondent et donner, en même temps que le nom ancien de chaque rue, le nom moderne. Cela lui aurait permis de désigner plus expressément, par le numéro officiel et non par le nom d'un propriétaire plus ou moins connu, la maison dont il fait la description et dont il énumère les divers possesseurs. La clarté est spécialement désirable quand il s'agit de s'orienter dans un labyrinthe tel que Le Puy du *xviii^e* siècle; nous craignons que le système adopté par M. Boudon ait cet inconvénient de dérouter le lecteur, l'étranger et même le Ponot auquel les appellations des îles sont peu familières. Evidemment, le travail était hérissé de difficultés; nous le savons pour l'avoir expérimenté et nous n'ignorons pas combien il est facile de se tromper dès que l'on veut serrer de près les énumérations des compois et les attribuer à tel ou tel immeuble contemporain. On aurait obvié à l'inconvénient des à peu près en dressant des plans parcellaires anciens et en les accompagnant des cartons correspondants empruntés au plan moderne et imprimés de telle façon qu'il fût possible de les superposer. Une table et un index analytique à la fin du livre eussent fait le reste et auraient permis de s'orienter vite et à coup sûr. On déplorera cette lacune.

Si la méthode adoptée, si les descriptions et les attributions appellent ces réserves sommaires, il est juste par contre de reconnaître la valeur des notes généalogiques sur les familles. A ce point de vue, le livre est un répertoire précieux, généralement exact. Cette partie de l'ouvrage complète les renseignements copieux fournis en marge de son sujet par M. Albert Boudon (oncle de

l'auteur du *Vieux Puy*) dans les *Municipalités du Puy*. Nous y voyons déterminée l'origine des principales maisons de notre ville : les Coubladour, les Spert, les Genestet, les Pradier, les Colomb, les Bertrand, les Lobeyrac, les Brun de Lanthenas, les Porral, et nous suivons de quelle manière les représentants de ces noms, après avoir été des commerçants, de petits industriels, se sont élevés à la noblesse de robe ou d'épée et se sont substitués progressivement à la vraie noblesse vellave, anémiée au point de disparaître ou ruinée par ses prodigalités et le train opulent de la vie à la Cour.

Le *Vieux Puy* offre encore un autre attrait : son illustration. Nous ne parlons pas des bandeaux, lettrines, culs de lampes, couverture dans lesquels se sont exercés et la fantaisie de M. de Vaux et son sens décoratif ; il s'agit surtout des reproductions des façades, de portes, d'escaliers, de blasons, de chapiteaux, de modillons, de frises et clefs de voûte. Pour le soutenir dans cette entreprise encyclopédique, M. de Vaux a été copieusement aidé par les gravures des albums de Nodier et Taylor et de Née, et par les croquis ou aquarelles de MM. E. Terrasse et Louis Vissaguet ; il s'est, à quelques exceptions près, fort bien tiré de sa tâche, et si l'on avait à formuler un regret, ce serait d'être obligé de reconnaître que certains dessins auraient gagné à être reproduits dans de plus grandes dimensions.

Tel quel, *Le Vieux Puy* nous paraît néanmoins être une heureuse contribution à l'histoire locale et mériter une place dans nos bibliothèques.

Le trésor de l'étang de Lair. — Samedi 23 décembre 1914, M. Tinquaut, cultivateur à Bussac-Bas, était occupé à construire un chemin à cinquante mètres environ des bords de l'étang de Lair, quand, entre deux pierres plates formant voûte, il rencontra une boîte en bois de 25 centimètres de longueur sur 8 de large et autant de profondeur. La cassette, rongée par l'humidité, vola en morceaux sous le coup de pioche, livrant son contenu : environ cent cinquante bronzes de petite dimension.

Grâce à l'obligeante intervention de M. Brun, instituteur public à Siaugues-Saint-Romain, M. Tinquaut a bien voulu confier au secrétaire six échantillons des monnaies ainsi découvertes, qui ont été immédiatement adressés à M. Ernest Babelon, conservateur du Département des Médailles à la Bibliothèque nationale. Le savant académicien a examiné les pièces en compagnie de M. de la Tour et a reconnu qu'il s'agissait, en dehors d'un moyen bronze de Titus, d'imitations ou de dégénérescences très barbares de monnaies gauloises.

Ajoutons que les travaux exécutés par M. Tinquaut ont permis de mettre à jour en même temps que les monnaies, et à une profondeur de 4 m. 50 environ, des débris de vases qui devaient être très grands à en juger par l'épaisseur des parois et le développement de l'encolure, ainsi qu'une lame à tranchant, débris d'un sabre ou d'un coutelas.

De ces faits, on peut conclure que les bords du marais de Lair étaient fréquentés par une ou plusieurs familles à l'époque gauloise et que de nouvelles fouilles détermineraient vraisemblablement l'endroit où se trouvaient les habitations des premiers occupants.

Candidatures et Elections. — M. Cellier, commissaire de surveillance administrative, est présenté par MM. André Boyer et Ulysse Rouchon ; M. Bonnefoux, conseiller de préfecture, est présenté par MM. André Pays et Ulysse Rouchon. Scrutin à un mois.

MM. Cuq, Basset, G. Bonnaure, Matte, Gaillard, Dorlut, Dr Gallet, Julien-Pagès et Jean Vacher sont élus membres résidents.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 1^{er} FÉVRIER 1912.

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. Bergeon, André Boyer, Pierre Boyer, Cuq, Eynac, Fabre, Gérard, Gautheron, Matte, Picquet, Rioufol, J. de Veyrac et Vignon.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. le président remercie M. Emmanuel Rioufol d'avoir bien voulu le suppléer au fauteuil de la présidence durant ces derniers mois.

Dans le courrier, une lettre de M. Chaleyé s'excusant de ne pouvoir assister à la séance de ce jour ; une circulaire de la direction de la *Revue du Vivarais*, expliquant que la liquidation de l'Imprimerie Centrale de l'Ardèche a interrompu, depuis le mois d'août, la publication de la *Revue du Vivarais* qui appartenait à cette imprimerie. Le Comité de rédaction, désireux de combler une si regrettable lacune, a décidé de faire imprimer immédiatement à ses frais les numéros complémentaires destinés à remplacer les fascicules d'août à décembre et de les adresser gratuitement à tous les abonnés. Le Comité de rédaction prendra de plus les mesures nécessaires pour continuer à contribuer au mouvement des études historiques dans l'Ardèche en restant fidèle au programme si judicieusement tracé, il y a dix-neuf ans, par M. Paul d'Albigny.

Bibliographie. — M. le président signale les récentes publications ayant trait à nos études.

Les *Annales du Midi*, de janvier 1912, publient la fin de la substantielle *Chronique du Velay* de notre confrère M. C. Fabre. On ne saurait trop recommander la lecture de ces pages intéressantes, écrites par une plume alerte et avisée. On doit aussi, au même auteur, une analyse remplie de judicieux commentaires du volume IV du *Bulletin* de la Société d'agriculture, sciences et arts du Puy, de 1902-1903, ainsi que celles des tomes XIII, XIV et XV des *Mémoires* de notre Société.

Nous trouvons enfin, dans le même périodique, un compte-rendu critique de M. Robert Caillemier sur un ouvrage de M. G. de Manteyer intitulé *la Provence du 1^{er} au xii^e siècle*. Cet ouvrage, « fruit d'un long travail et de patientes recherches », nous fournit un document du plus haut intérêt, tant pour l'histoire de l'épiscopat ancien que pour les origines de l'un des plus curieux et plus anciens manoirs féodaux de la province du Velay. Il s'agit de la donation faite, en 994, par Drogo, évêque du Puy et fils de Foulques Le Bon, comte d'Anjou, à Guillaume, comte de Provence, du château de Chalencon (*castrum de Chalanconio*). Or, cet acte offre le double intérêt non seulement de donner un état-civil à l'évêque Drogo et de lever les doutes de la *Gallia christiana nova* (t. II, col. 696 et suiv.) sur son épiscopat, mais encore de révéler un fait ignoré de nos chroniqueurs et l'existence du château de Chalencon à une date antérieure de près d'un demi-siècle à la plus ancienne mention connue jusqu'ici. Nous enregistrons avec une vive satisfaction l'heureuse découverte de M. de Manteyer, sans toutefois préjuger de l'issue finale des controverses qui peuvent se produire à son sujet.

Sous les auspices et grâce aux larges subventions d'une association protestante, M. le professeur Wilhelm Wiederhold, de Goslar (Allemagne), a entrepris, en 1910, de recueillir dans les archives et bibliothèques françaises les bulles de papes antérieures au xiii^e siècle. Les résultats de ces recherches sont consignés dans une publication périodique, intitulée *Papsturkunden in Frankreich* et dont le quatrième fascicule, concernant l'Auvergne, le Poitou, le Périgord, l'Angoumois, la Saintonge, la Marche et le Limousin, vient de paraître. Dans son ensemble, cette œuvre complète fort heureusement les *Regesta pontificum romanorum* de Jaffé, et, par ses détails, elle fournit d'importants matériaux à l'histoire provinciale de la France. En ce qui concerne le département de la Haute-Loire, notamment, on y relève plus de 80 mentions concernant l'évêché et la collégiale de Saint-Georges du Puy, la collégiale de Brioude, les abbayes de La Chaise-Dieu, du Monastier-Saint-Chaffre, de Bellecombe et de Saint-Pierre-de-Blesle et l'hôpital du Puy, et la transcription *in extenso* de 8 bulles de papes, comprises entre les années 1132 et 1194, dont 7 sont relatives à La Chaise-Dieu et une à la collégiale de Saint-Georges du Puy.

On ne saurait trop louer la sûreté des informations, l'abondance des références, en un mot, l'esprit critique de l'auteur, dont la persévérance a été couronnée d'un plein succès. On ne pourrait en effet accuser la clairvoyance de M. Wiederhold d'avoir omis, dans ses citations, une grande bulle du pape Alexandre III, acquise postérieurement à son voyage au Puy par les archives de la Haute-Loire et dont nos érudits locaux ignoraient jusqu'ici l'existence.

Cette bulle est relative à la confirmation par le susdit pape des droits de dîmes de la Collégiale de Saint-Georges sur des terrains et vignobles sis près du Puy, tels que Vals, Chassende, Charensac et Charnier. Elle est datée de Bénévent, 22 janvier 1170 (n. st.). C'est une pièce remarquable, établie selon les règles diplomatiques adoptées par la chancellerie romaine sous le pontificat d'Innocent II (1130-1143). Au dessous de la *rota*, de 55 mill. de dia-

mètre, qui contient, entre deux cercles, la devise du pape empruntée au psaume XXIV, verset 4 (*vias tuas Domine demonstra mihi*), sont disposées, au centre, la souscription d'Alexandre III et celles de deux cardinaux évêques, dont Ubalde, son successeur, en 1181, sous le nom de Lucius III, à gauche les souscriptions de huit cardinaux prêtres et, à droite, celles de cinq cardinaux diacres, parmi lesquels Hyacinthe, le futur pape Célestin III. Il convient aussi de citer Cinthius, cardinal diacre de Saint-Adrien au Forum; Manfred, cardinal diacre de Saint-Georges au voile d'or, et Hugues, cardinal diacre de Saint-Eustache, dans le but de compléter ou de rectifier les indications données sur ces personnages par Mas-Latrie, dans son *Trésor de Chronologie*.

Cette bulle est communiquée à l'assemblée qui en admire la belle conservation.

La famille de Pierre Cardinal. — A cause des contradictions inconciliables que présentent les biographies que Miquel de la Tor et Jehan de Nostredame nous ont laissées de Cardinal — contradictions qui égarent les meilleurs érudits, — M. Fabre a pensé qu'il est nécessaire de faire précéder une édition historique et critique de l'œuvre du grand troubadour d'une étude sur sa famille. Il a donc dirigé ses recherches dans ce sens et a eu la bonne fortune — inespérée, d'ailleurs, — de réunir une collection de quatre-vingt chartes, qui présentent une histoire précise des Cardinal en Velay depuis le moment de la naissance du poète, vers 1180, jusqu'en 1420.

Ces documents, publiés déjà pour la plupart dans divers recueils, mais dont quelques-uns sont encore inédits, montrent qu'une seule famille Cardinal a existé en Velay et qu'elle est, par conséquent, celle du poète lui-même. Ils prouvent la noblesse de la famille, ce qui est conforme aux affirmations de Miquel de la Tor, énumèrent les biens qu'elle a possédés, et permettent enfin, en donnant une physionomie très nette à quatre membres de la lignée qui ont honoré l'église d'Anis, de préciser les qualités de justice, de générosité et de haute culture qui ont été pour elle une tradition morale constante.

L'examen de ces documents a déjà permis à notre collègue de donner le nom du père et de la mère du poète, d'établir, avec preuves irréfutables, qu'ils étaient *gens de paratge, cavalier e dunna*, et qu'ils ont joué, par leurs alliances, un rôle de premier plan dans la noblesse de la province.

M. Fabre énumère les membres de la famille qui ont vécu de 1180 à 1260. décrit les biens qu'ils tenaient à Servissas de la famille de Glavenas-Lardeyrol, et renvoie à une prochaine communication la suite de son étude.

Son exposé a été écouté avec intérêt et sympathie et M. Jacotin, l'encourageant dans la voie où il est entré, appelle son attention sur quelques chartes encore inédites qu'il pourra utiliser pour mener à bien l'œuvre considérable qu'il a entreprise et qui doit faire revivre enfin le plus grand poète qu'ait produit notre petite province.

Un document iconographique sur N.-D. du Puy. — Notre confrère, M. le docteur Paul Olivier, a entrepris des recherches en vue d'établir une

iconographie, aussi complète que possible, de la Vierge de l'église du Puy. Cette tâche particulièrement attrayante, mais aussi pleine de difficultés, ne peut heureusement aboutir que si chacun, dans la mesure de ses ressources, communique à l'auteur de cet intéressant projet les enseignes de pèlerins dont la fabrication appartenait en monopole à l'hôpital du Puy, les croix, statuettes ou bagues dues aux joailliers de cette ville, les vieilles gravures, en un mot tous les objets rappelant les souvenirs du culte de la madone anicienne.

Sans vouloir en rien empiéter sur l'heureuse initiative de M. le Dr Olivier, ajoute le président, mais seulement dans le but d'éveiller l'attention et de provoquer des collaborations utiles à son œuvre digne de tout intérêt, nous croyons devoir signaler la reproduction, malheureusement incomplète, d'une pièce rarissime, ayant pour titre *La Vierge Maria del Puic de Franca*, dans la magistrale étude de M. G. Hanotaux, de l'Académie française, sur *Jeanne d'Arc* (p. 52). Cette pièce, imprimée d'un seul côté et qui contient une « prière à la Vierge Marie du Puy en France, en langue latine », est sortie des presses de Jean Rosenbach, imprimeur à Perpignan, vers l'an 1500. Elle est surtout curieuse par le texte qui l'accompagne, car les dispositions des personnages rappellent plutôt la Vierge et l'Enfant de fra Angelico, conservée à l'Académie de Florence, que celle de notre vierge noire, dont le véritable prototype a été publié dans nos *Mémoires* (t. XV, p. 309-310), par notre confrère M. Paul Le Blanc. Ajoutons, en passant, que l'œuvre de M. Hanotaux est aussi instructive par le texte que par l'image, et qu'il consacre de longs passages à l'histoire religieuse du Puy, pour expliquer les raisons pieuses qui déterminèrent Elisabeth Romée, mère de Jeanne d'Arc, à accomplir un pèlerinage dans notre ville, le 25 mars 1429. Avec l'éminent académicien, nous constatons que « Notre-Dame du Puy était alors, de tous les lieux de pèlerinages consacrés, en France, à la Sainte Vierge, le plus célèbre, le plus fréquenté. » Mais, il ne faut pas croire que l'antique madone était la seule cause de l'affluence des pèlerins en Velay. Ils étaient aussi attirés par les nombreuses reliques déposées dans le trésor de notre cathédrale. L'une d'elles, une partie de la ceinture de la Vierge, était surtout l'objet d'une vénération particulière. On en trouve la preuve dans une conférence donnée, le 11 novembre dernier, à l'Œuvre du Foyer, par M. Lacour-Gayet, de l'Académie des sciences morales et politiques, sur l'enfance de Louis XIV. Lors de la délivrance, impatientement attendue, d'Anne d'Autriche, « on apporta, suivant ce conférencier, à Saint-Germain-en-Laye, plusieurs saintes reliques et, entr'autres, la ceinture de la Vierge gardée à Notre-Dame du Puy, qu'on ceignit à la reine, avec prières et cérémonies ».

L'Histoire de la Chaise-Dieu, de dom Gardon. — M. Antoine Jacotin donne lecture de l'avertissement au lecteur qu'il a écrit pour l'édition de *L'Histoire de l'abbaye de La Chaise-Dieu*, par dom François Gardon, de Riom, religieux bénédictin de cette abbaye, avec des notes et une étude sigillographique par Ch. Jacotin de Rosières.

Cet avertissement indique les raisons qui ont motivé la décision de la

Société et fournit quelques renseignements biographiques sur l'auteur de cette monographie inédite appelée à renseigner de façon précise et complète le public sur les évolutions historiques du célèbre monastère dont la grandiose basilique se dresse encore dans son immuable puissance, rappelant le souvenir d'un établissement qui fut un asile illustre de recueillement avant d'être livré en proie à des abbés cupides qui, pour satisfaire « d'après convoitises, de bases intrigues, des compétitions fratricides et de vils intérêts », en hâtèrent la décadence matérielle et morale et le ravalèrent au rang de propriété de rapport.

L'Histoire de la Chaise-Dieu sera mise en distribution dans le courant du mois.

La grotte d'Orcier. — Après renvoi à la prochaine réunion de la communication de M. Gautheron relative à *la Sculpture sur bois en Velay avant le xviii^e siècle*, M. Joseph de Veyrac fait passer de superbes photographies de la grotte d'Orcier et M. Matte fournit quelques explications sur ses travaux de déblaiement. Il présente aussi des échantillons de ses prélèvements.

Elections. — MM. Cellier et Bonnefoux sont élus membres résidants de la Société.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 7 MARS 1912

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. Andrieux, Baldit, André Boyer, Buisson, Cuoq, Eynac, Fabre, Fourier, Gautheron, Gueyffier, Martin, Picquet, Valicon, Vazeille, Vessereau, J. de Veyrac. M. E. Rioufol s'est fait excuser.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Dans la correspondance figure une circulaire de la station œnologique de Bourgogne à Beaune (Côte-d'Or) relative à la vérification des chances de conservation des vins nouveaux, particulièrement des vins rouges.

Au nombre des publications reçues, figure le *Bulletin de la Diana*.

Dans le numéro de septembre 1911 (p. 173 et suiv.) de cette publication, M. le président signale une étude de M. le docteur Barbat sur le *Monastère des Cordeliers de Charlieu*, dans laquelle l'auteur relate que, lors de la réforme introduite par le pape Alexandre V parmi les religieux de cet ordre, ceux du Puy s'y soumièrent assez facilement et que ce fut Claude Garret, leur gardien, qui, en 1603, fut chargé d'expulser les Cordeliers de Charlieu qui se refusaient d'obéir aux injonctions pontificales.

Sous la signature de M. Jean Beyssac, l'auteur réputé de nombreux travaux sur l'histoire du Lyonnais et du Forez, on trouve aussi, dans le même périodique (p. 139 et suiv.), l'*Obituaire de l'église collégiale de Notre-Dame de Montbrison*, emprunté au tome V des *Fragmenta historica Aquitanica*, de dom Estienne, appartenant à la Bibliothèque nationale (fonds latin, n° 12.767). Cet obituaire contient plusieurs mentions intéressantes sur les seigneurs de Rochebaron, sur les Maréchal d'Apinac, qui possédèrent le fief de Glavenas de 1455 à 1470, sur les Raibe de Saint-Marcel, seigneurs du Charrouil entre 1460 et 1533, et sur les de Lévis, seigneurs de la baronnie de Roche-en-Régnier.

La sculpture sur bois en Velay avant le XVII^e siècle. — M. C. Fabre ayant demandé le renvoi à une prochaine séance de sa communication relative à la famille de Pierre Cardinal, en raison de la nécessité où il est de prendre connaissance de nouvelles chartes inédites à lui signalées par le président, la parole est donnée à M. Emile Gautheron qui entretient l'assemblée de la sculpture sur bois en Velay avant le XVII^e siècle.

Le Velay conserve des témoins nombreux d'une école florissante de sculpture sur bois. L'essai d'une histoire de cette école a fait l'objet des recherches et des observations de notre collègue.

Avant le XV^e siècle, on rencontre dans nos montagnes seulement des travaux accessoires à l'œuvre d'architecture, comme les portes de la Cathédrale du Puy, signées de Gauzfredus, celle de La Voûte-Chilhac, du même artiste, celle de Chamalières, ou encore des essais rudes et grossiers, tels que les statues du clocher de Chanteuges.

Ce caractère de pierre taillée plutôt que de sculpture est conservé jusqu'à une date relativement rapprochée dans le Velay, surtout dans le Gévaudan et le Brivadois où l'on trouve ces singulières Vierges assises qui font la joie des archéologues. Ces statues en bois ne se distinguent guère de leurs sœurs de pierre ; c'est la même lourdeur, la même raideur, qu'il s'agisse des Vierges de Saugues, de Notre-Dame-des-Tours, de Sainte-Marie-des-Chazes, ou d'Entremonts.

De cette époque, M. Gautheron signale aussi quelques figures du Christ en croix qui sont curieuses, et notamment le crucifix dit de la Bajasse, très remarquable par l'expression angoissée rendue par l'« imagier » qui l'a sculpté.

Malgré cela, il faut arriver au début du XV^e siècle pour reconnaître un véritable effort de création chez les artistes de notre pays, effort dont les résultats sont éloignés des productions parisiennes et bourguignonnes, mais qui s'impose néanmoins à l'attention. La *Mise au tombeau du Christ* conservée à Aubazat en est un exemple. « Un frisson de vie anime ces blocs de bois, dit M. Gautheron, on sent l'effort vers la vérité de la forme et de l'expression ». Et la même constatation peut se faire lorsqu'on aperçoit les Saints du château de La Voûte-sur-Loire et même la Sainte-Anne, de Marminhac.

Ce caractère plus dégagé est attesté également par les meubles exposés au Musée Crozatier : bahut de Jean de Bourbon ou chaire de Viailhe. Ce sont là les préludes d'un mouvement artistique heureux qui eut sa répercussion

dans nos châteaux, églises et abbayes et qui a produit les stalles de La Chaise-Dieu et de Chanteuges, le lutrin de La Voûte-Chilhac, la mise au tombeau de Langeac, les orgues du Monastier.

Au début du xvi^e siècle, progrès nouveau en raison des influences architecturales étrangères et d'importations des diverses écoles. Les procédés se pénètrent et s'améliorent grâce à ces divers facteurs et contribuent à la formation lente de traditions dont il est malheureusement difficile de suivre la trace en raison des ravages des guerres de Religion. Mais si les œuvres d'attribution certaine n'ont pas subsisté, les noms de quelques sculpteurs locaux nous sont parvenus. M. Gautheron cite Hector et Pierre Besse, Jean Dupuy, Guillaume Gouyon, Bonaventure Renaud, Antoine Reynard, Sudre de Chilhac que nomment les documents et qui furent apparemment les maîtres d'une génération d'apprentis devenus au xvi^e et xvii^e siècles des artistes de valeur.

Cette intéressante communication de M. Gautheron servira de préface à ses études sur les artistes du Velay.

L'Histoire de la Chaise-Dieu, de dom Gardon. — L'œuvre éditée par notre président et qui forme un beau volume in-48 de 332 pages enrichies de 21 reproductions de sceaux et d'une vue de l'abbaye bénédictine d'après le *Monasticon Gallicanum*, est distribuée aux membres présents à la réunion.

Le livre sera remis aux sociétaires dans le plus bref délai. On peut le faire prendre dès maintenant au Secrétariat, 23, boulevard Carnot.

Candidatures. — La candidature de M. Boisson, fabricant de dentelles, est présentée par MM. Eynac et Vessereau; celle de M. Paul Ribeyre, avocat, par MM. Ch. Andrieux et Rouchon.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.



LE MONUMENT

CALEMARD DE LA FAYETTE

LE MONUMENT

C'est à la suite d'un article paru dans *La Haute-Loire* le 30 octobre 1909 que se forma le projet de rappeler aux yeux de leurs compatriotes dans le jardin public du Puy le souvenir des deux poètes vellaves : Charles Calemard de la Fayette et son petit-fils Olivier.

Charles Guérin a maintenant son monument, écrivait M. Ulysse Rouchon ; Olivier Calemard de la Fayette devrait avoir aussi le sien sur sa terre natale... Nous y avons réfléchi plus d'une fois depuis trois ans, et il nous a semblé que celui qui prendrait l'initiative d'un projet unissant dans le bronze le grand-père et le petit-fils, l'auteur du *Poème des Champs* et l'auteur de *La Montée* — cette association est naturelle — celui-là verrait se grouper rapidement autour de lui les adhésions.

Il ne s'agirait pas, bien entendu, d'une bruyante manifestation autour d'un nom ; à notre avis, il conviendrait au contraire que l'hommage correspondit fidèlement au caractère de ceux qu'on célébrerait, qu'il fût en somme l'expression d'un peu de Beauté au service du Vrai, et que l'inauguration fût simple, discrète, parmi les fleurs, au grand soleil, un matin de Printemps. Cela est réalisable.

L'idée rencontra ici, dans plusieurs provinces et à Paris, des adhésions et des témoignages de sympathie nombreux.

Le comité de patronage fut composé dès le premier moment de MM. Maurice Barrès, Pierre de Bouchaud, Charles Brun, Joseph Denais, Auguste Dorchain, Émile Faguet, Paul Fort, A. Gazeau,

René Ghil, Pierre de Nolhac, le marquis de Panat, Charles de Pomairols, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Eugène de Ribier, Edouard Schuré, Alfred Valette, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Zyromski.

Une section locale de ce comité fut constituée par les présidents et membres du bureau des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Antoine Jacotin et la vice-présidence du regretté M. de la Bâtie.

Un appel fut adressé qui résumait l'œuvre des deux poètes et rappelait leurs titres à la reconnaissance de leurs concitoyens :

Charles Calemard de la Fayette était, aux environs de 1845, un jeune littérateur de Paris ; il s'occupait de poésie et de critique ; il était du groupe de *l'Artiste* et en train de se faire un nom tout en se livrant à ses goûts préférés, lorsque, vers ce temps, l'attrait du sol natal l'enleva brusquement à la vie parisienne ; il se retira dans ses terres et se mit à les exploiter lui-même, se donnant tout entier à l'amélioration du sol et à l'adoucissement du sort du paysan ; l'amour de la poésie l'y suivit et il combina ces deux amours, également sincères, également passionnés, celui des champs et celui des vers.

Le Poème des Champs, paru en 1862, est l'œuvre où il a mis le meilleur de lui-même, à laquelle il est revenu sans cesse pour la rendre toujours plus digne de son idéal. Sainte-Beuve, qui lui a consacré une longue étude, l'appréciait ainsi dès la première édition : « le sujet est pleinement et sincèrement compris et aimé, et traité franchement et grassement, si je puis dire »... avec « un sentiment d'affection et presque d'amitié pour les animaux et les choses inanimées, qui est charmant ». Il en louait la vérité, les dons d'observation : « M. Calemard de la Fayette a fait en poésie quelques toiles... qui le classent parmi nos meilleurs paysagistes » ; « le progrès est frappant sur tous les poèmes des champs et de l'agriculture qui ont précédé, soit dans le dernier siècle, soit au commencement de celui-ci ». — Bref, « ce n'est pas simplement un livre, c'est toute une existence. »

Charles Calemard de la Fayette est aussi l'auteur d'une traduction de *La Divine Comédie* en vers français (Paris, 1835-1837), d'un triptyque critique *Dante, Machiavel, Michel-Ange*, d'un poème dramatique, *Attila*, et d'un autre recueil *L'Adieu*. Il a composé une grande quantité d'articles, de tracts, de brochures de vulgarisation agricole, et des récits champêtres dont les plus appréciés ont été *Petit-Pierre* et *Sœurlette*. Ces divers ouvrages le rendirent l'émule et le camarade d'Arsène Houssaye, de Théophile Gautier, l'initiateur et le maître d'une pléiade littéraire

locale aux premiers rangs de laquelle ont figuré Jules Vallès, Aimé Giron, C. Augier, Blanchot de Brenas, etc.

Il suffira d'un mot pour rappeler ce que fut Olivier Calemard de la Fayette. Son premier recueil, *Le Rêve des Jours*, parut en 1904. Le poème de *La Montée*, dont plusieurs parties avaient été insérées dans des Revues (*Mercur de France*, *La Plume*, *Ecrits pour l'Art*, *La Grande Revue*, *l'Ame latine*) est resté inachevé ; on l'a imprimé depuis sa mort avec des extraits de sa correspondance (Hachette, 1909). Il en a été parlé souvent et on a salué avec une admiration attristée cette noblesse d'aspirations, cette inquiétude, cette pureté vainement uniques. A vingt-neuf ans, quand la mort l'a enlevé, Olivier de la Fayette était maître de sa forme comme de sa pensée ; son rythme, ses images, son art probe et sûr n'étaient qu'à lui.

Le jeune poète avait dédié à son aïeul, le poète des champs, ses premiers vers ; il était resté fidèle à ce cher souvenir : tous deux ont chanté les paysages familiers de leurs montagnes, la vie profonde et mystérieuse de la terre ; et s'il y a entre eux des différences de vision colorée et plastique, si l'art de l'expression poétique n'est pas le même avant et après Verlaine, Henri de Régnier et F. Viélé-Griffin, c'est un même feu intérieur qui brûlait ces deux âmes éprises de lumière et de pure harmonie. Il est juste que l'on réunisse pour toujours dans la pierre ces deux nobles visages, représentants respectés et charmants d'un nom qui s'éteint.

Les souscriptions affluèrent. Il est juste d'observer que si elles constituaient un juste tribut à la mémoire des poètes, elles marquaient aussi l'estime dont ont toujours été entourés dans la région et ailleurs les représentants d'un nom connu en Velay et noblement porté depuis la fin du xvi^e siècle.

Issus en effet d'une ancienne famille que la tradition constante fait venir d'Espagne à la suite d'un duel tragique sous Ferdinand V, les Calemard se fixèrent d'abord à Viverols en Auvergne où ils acquirent des biens dès le début du xvi^e siècle. Ils ne tardèrent pas à se partager en plusieurs branches et l'une d'elles, celle des Calemard de la Fayette, vint s'établir au Puy vers 1695, date à laquelle Marien Damase Calemard était curé de Saint-Pierre-le-Monastier et chanoine de Notre-Dame.

Hierosme Calemard, seigneur de la Fayette, était avocat et docteur ès-droits ; son fils Jean fut subdélégué de l'Intendance de Languedoc au pays de Velay. Puis vinrent trois générations suc-

cessives de conseillers au Sénéchal-présidial de la capitale du Velay, par lesquelles, — indépendamment des officiers aux armées, prêtres et dignitaires du clergé, conseillers aux parlements, de même origine, — on arrive directement à ceux des Calemard de la Fayette dont le souvenir vit encore à notre époque : Gabriel, premier président de la Cour de Grenoble, député de la Haute-Loire, chevalier de la Légion d'Honneur; le Dr Pierre Calemard de la Fayette, son frère, conseiller de Préfecture, président du Conseil général, député, chevalier de la Légion d'honneur, le père de Charles, l'agronome distingué, l'économiste attentif, le démocrate fervent et le poète des champs; le grand-père de M. Fernand de la Fayette, agronome, maire de Mazeyrat-Crispinhac; l'arrière-grand-père d'Olivier.

Dans ces conditions, les organisateurs furent rapidement à même de demander à M. André Besqueut un monument et au conseil municipal les autorisations nécessaires; elles furent accordées dans la séance du 31 mars 1911.

Le mardi 2 mai, les travaux d'érection de l'œuvre de Besqueut commençaient par les soins de la maison Georges Perrin et étaient rapidement menés à bonne fin.

Le monument est en granit gris-bleu des Vosges d'un seul bloc, mesurant 2 m. 30 de hauteur et 1 m. 50 de largeur. La pierre a été laissée telle qu'elle est sortie de la carrière. Son aspect fruste entrainait en effet dans le caractère que l'on se proposait de donner à l'ensemble : force et simplicité.

Le sculpteur a voulu synthétiser avec le minimum de moyens à la fois la pensée et l'œuvre du grand-père, reprises et développées dans un autre sens, avec une mentalité différente, par le petit-fils.

Se tenant volontairement près de la glèbe nourricière qu'il célébra les pieds dans le sillon et le regard tourné vers les moissons futures, Charles Calemard de la Fayette devait être représenté sur le premier plan du bloc fondamental, image de nos rudes montagnes, non loin de la charrue et tout à côté de la gerbe, symboles des durs travaux qu'il aimait et dont il estimait les robustes artisans.

O terre! ô laboureur! ô richesse suprême!

C'est vous que d'un vers libre et franc comme vous-même,

C'est vous, votre œuvre immense et vos mâles efforts,
 Bienfaits, labeurs, combats du sol dur, des bras forts,
 C'est vous, cœurs et sillons où germe l'espérance,
 Vous que je veux chanter, car c'est chanter la France !

Sur le second plan, le plus près du ciel, se détache la silhouette fine d'Olivier Calemard de la Fayette que domine l'Étoile, souvenir de l'une des plus belles pièces de *La Montée*, l'un des plus beaux gestes du jeune poète en quête de l'Absolu :

Rigel est un saphir vivant qui tremble ; l'ombre
 A donné cette larme bleue au doux silence

.....
 O grand vide peuplé de silence, où les sphères
 Mènent sans le savoir leur énigme et leur loi,
 Ta profondeur avive et ne peut satisfaire
 Le désir innommé qui souffre au fond de moi.

.....
 Et s'il ne peut, l'Être céleste né sur terre,
 Fatigué par le poids de l'origine, atteindre
 Les portes de cristal que garde un feu vermeil
 Et le lucide espace où brûle la Pensée,
 Il aura fait, du moins, sur les vierges soleils,
 Passer sa forme d'ombre à jamais élançée !

.....
 Idéal, idéal Mensonge, ce Feu triste
 Qui monte pour l'atteindre, hélas ! ou te chercher,
 Qu'il soit de moi la seule chose qui subsiste !

Les médaillons et les motifs allégoriques sont en bronze patiné. Ils ont été fondus à Toulouse.

Les premiers ont été traités, pour M. Charles Calemard de la Fayette, d'après le buste de Bonnassieux (1860) et, pour M. Olivier Calemard de la Fayette, sur les indications données par de récentes photographies. Ils ont été modelés grandeur nature, tandis que la gerbe et le soc de la charrue sont de grandeur demi-nature.

Des noms et des dates se lisent seuls sur la pierre où court déjà le lierre et qu'encadreront les sombres ramures de sapins vellaves et de verts feuillages, contribuant à faire de ce coin du jardin du Fer-à-Cheval un asile calme et discret.

Et sur les profils graves de nos deux chers poètes viendront désormais, sublime salut, se briser chaque matin les « obliques rayons du jeune soleil rose ».

L'INAUGURATION

Nous empruntons à *La Haute-Loire* ¹ des 1^{er}, 2 et 3 juillet 1912 le compte rendu de la cérémonie d'inauguration et du déjeuner qui a suivi.

Au cours d'une magnifique matinée d'été qui rendait plus bleu le ciel vellave et plus tendre le vert des arbres et des gazons du jardin public, la ville du Puy, le département, Paris même ont célébré et glorifié par la voix de leurs représentants éminents la mémoire de Charles et d'Olivier Calemard de la Fayette.

L'invitation adressée par le Comité à nos concitoyens et aux amis de la Poésie n'était pas restée en effet lettre morte, et, dès neuf heures et demie, l'enceinte réservée près du monument comme les allées ombreuses du jardin se remplissaient d'une foule distinguée, élégante et sympathique accourue pour rendre aux poètes l'hommage muet de son admiration, s'associer en même temps aux paroles des orateurs et applaudir les voix mâles des excellents musiciens de l'*Orphéon du Velay*.

Le monument avait reçu une décoration spéciale confiée aux soins de l'habile jardinier en chef de la ville, M. Allemand. La maison Guignabert s'était chargée de l'aménagement de la tribune du Comité et de l'estrade des orateurs.

Un service d'ordre était assuré par les gardiens de la paix sous la direction de M. Mouhet, commissaire de police du Puy, et du brigadier Roche. Indiquons sa parfaite organisation.

A 10 heures précises, le cortège officiel arrivait au Fer-à-Cheval et prenait place à la tribune spéciale, en face du monument.

Aux côtés de M. Pierre de Nolhac, conservateur des Musées nationaux de Versailles et des Trianons, professeur à l'École du Louvre, officier de la Légion d'honneur, nous remarquons

1. A l'occasion de cette fête littéraire et artistique, *La Haute-Loire* a publié avec son numéro du 30 juin un supplément illustré qui comprend : des notices sur le monument, sur le sculpteur André Besqueut, sur Charles Calemard de la Fayette (par Aimé Giron), une bibliographie de ses œuvres agricoles, littéraires et historiques, un sonnet inédit communiqué par M. Paul Le Blanc ; une notice sur Olivier Calemard de la Fayette (par Louis de Romeuf) et la bibliographie de son œuvre ; enfin une notice sur M. Pierre de Nolhac (par Ulysse Rouchon).

MM. Fernand Calemard de la Fayette, maire de Mazeyrat-Crispilhac; Joseph d'Arbaumont, conservateur des Eaux et Forêts en retraite, chevalier de la Légion d'honneur; Charles Dupuy, ancien président du Conseil des ministres, sénateur de la Haute-Loire; Antoine Jacotin, archiviste de la Haute-Loire, président de la Société scientifique et agricole, lauréat de l'Institut, président du Comité; Henri Moulhiade, homme de lettres, adjoint au maire de la ville du Puy; Barret et Therme, conseillers municipaux; Pierre Fons, homme de lettres; MM. Henri Grellet, lieutenant de cavalerie, Maurice de Marcilly et André de Viry; Jean Veillon; MM. Adrien Lascombe, Emmanuel Rioufol, Pierre Boyer, Pierre Valicon, André Boyer, Joseph Vignon, Édouard Terrasse, Émile Gautheron, Nicolas, Louis de Romeuf, Ulysse Rouchon, membres du Comité; Antonin Ravoux, président de l'*Orphéon du Velay*, etc.

Dans l'enceinte réservée, noté la présence, indépendamment des membres de la famille C. de la Fayette, de MM. Adrien Bonhoure, gouverneur des établissements français d'Océanie, ancien préfet de la Haute-Loire; général Beaugier; Félix Boudignon et Coiffier, anciens maires du Puy; Matte, inspecteur d'académie; Gaillard, directeur, et Aillaud, inspecteur des Domaines; de Carbonnel, directeur de la Banque de France; le baron Lucien Reynaud; Barthélemy Braud, avocat, homme de lettres; André Pays, inspecteur de l'Assistance publique; Bellot, maire de Saint-Julien-des-Chazes; Foulhit, conseiller général de Langeac; Charrade et Parand, notaires; Emmanuel Grellet de la Deyte, ancien conseiller général, le baron Pierre Grellet de la Deyte, ingénieur aux Aciéries de Saint-Étienne; des délégations des fermiers et du personnel des fermes du Chassagnon, de Senilhac, des Ternes, de Jalavoux; de nombreux amis de la famille accourus de tous les points des cantons de Langeac et de Loudes et de tout l'arrondissement de Brioude.

La cérémonie commence par les *Chataigniers*, le beau chœur de Sourilas, exécuté par l'*Orphéon du Velay*, puis M. Antoine Jacotin, président du Comité, fait remise du monument à la ville.

Voici son discours :

DISCOURS DE M. ANTOINE JACOTIN

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est pas sans une légitime appréhension que je supplée aujourd'hui un homme que sa haute autorité, sa pensée profonde et droite, sa saine et grande popularité désignaient, plus que personne, pour prendre la parole dans cette cérémonie, au nom du comité du monument Calemard de la Fayette. Cette mission incombait, en effet, à M. Julien de La Bâtie, le vénéré président de la Société académique, et nous qui l'avons connu, qui avons été à même d'apprécier ses belles qualités morales et intellectuelles, nous pouvons affirmer qu'il aurait trouvé dans son amour du beau et du vrai, dans son souci constant d'exalter le pays natal, des accents d'une vibrante émotion. En jetant son crêpe sur nos espérances, la mort inexorable m'impose, à sa place, le périlleux honneur de remettre à la ville du Puy le monument destiné à perpétuer la mémoire de deux de nos plus éminents compatriotes, et je me demande, non sans crainte, si cette tâche n'excède pas mes forces et ma bonne volonté.

Certes, je n'ai pas la vaniteuse prétention d'analyser et de commenter l'œuvre complexe de Charles Calemard de la Fayette et de son petit-fils Olivier. Du reste, ces mémoires respectées recevront, dans un instant, l'éloge qu'elles méritent et il serait téméraire à moi, modeste historien, ignorant des règles subtiles de la prosodie, de vouloir me substituer au vigoureux talent littéraire de M. Pierre de Nolhac. Je me bornerai seulement à dire que l'hommage rendu en ce jour aux deux chers disparus s'adresse aussi, dans notre pensée intime, à toute cette longue succession d'ancêtres qui, depuis les dernières années du *xviii^e* siècle, abandonnant sans esprit de retour le pittoresque village de Viverols en Auvergne, vint se fixer au Puy et y occuper une place marquante dans le commerce, le clergé, la magistrature ou la médecine. Cette évocation du passé flatte notre patriotisme local, car elle prouve que les Calemard de la Fayette ont depuis longtemps conquis droit de cité parmi nous.

Je tiens aussi à rappeler que si Charles Calemard de la Fayette a célébré la vie des champs avec une tendresse si sincère, c'est qu'il éprouvait pour elle autant d'enthousiasme poétique que d'attachement réel. Il trouvait, avec Cicéron, que rien n'est plus grand, plus digne d'un homme libre que l'agriculture et, bravant la lutte, le sacrifice et l'adversité, il s'y adonna sans compter, en mettant au service de l'essor

agricole de notre département ses observations pratiques, ses conseils expérimentés et son éloquence naturelle, d'autant plus enveloppante et persuasive qu'elle empruntait à son âme de poète l'imagination qui entraîne la foule, la passion qui la subjugué, la chaleur qui la convainc. C'est dans cette vocation innée pour l'agriculture qu'il a puisé l'inspiration de son beau *Poème des Champs*, si remarquable, malgré son genre didactique, par la simplicité de son style, l'attrait de ses descriptions, le choix heureux de ses rares métaphores. Parlant de cette œuvre vivante et vécue, dans ses *Progrès de la poésie française*, Théophile Gautier s'exprimait ainsi : « Pour faire des *Géorgiques*, il ne suffit pas d'être Virgile, il faut aussi être un Mathieu de Dombasle, et ces deux qualités se trouvent rarement chez le même homme. Calemard de la Fayette les possède toutes deux, car il n'est pas, qu'on nous permette cette innocente plaisanterie, un agriculteur en chambre ; il connaît la campagne pour l'avoir cultivée : il a de vrais prés, de vraies vignes, de vraies fermes, de vrais bœufs. Chose rare pour un poète, il sait distinguer le blé de l'orge et le trèfle du sainfoin. » Et, plus loin : « N'allez pas croire que les poètes des villes puissent en remonter à ce poète des champs ; il n'a oublié aucun des secrets du métier. Son vers est plein, solide, grave ; ses rimes sont riches, s'étayant toujours à la consonne d'appui, d'un son pur comme le tintement de la clochette suspendue au col des vaches descendant de la montagne, nouvelles sans bizarrerie et toujours bien amenées. Virgile applaudirait à ces nouvelles *Géorgiques*. »

Les éloges que Théophile Gautier donnait à Charles Calemard de la Fayette pourraient, sur bien des points, s'appliquer à son petit-fils Olivier car, poussé par une hérédité irrésistible, il a, lui aussi, emprunté à la nature ses plus fortes impressions, mais avec un lyrisme plus frémissant, une forme moins rigide, une rêverie plus contemplative et plus mystique et une mélancolie « inséparable, suivant la juste expression de Lacordaire, de tout esprit qui va loin et de tout cœur qui est profond ». Ces deux existences si unies par les liens du sang, l'affection réciproque et les sources du talent, sont seulement séparées par une douloureuse antithèse, puisque l'une s'est prolongée dans le crépuscule d'une verte vieillesse, alors que l'autre s'éteignait à l'aurore de la vie, du rêve et de la pensée. Mais elles se confondent dans notre commune admiration et la même auréole les illumine à tout jamais. « J'ai peu vu le poète de *La Montée*, m'écrivait, à la date du 15 juillet 1911, M. Maurice Barrès, mais, dès la première minute, avec une véritable amitié, car je l'admirais, et je ne sais rien de plus noble et de plus émouvant que cet aïeul qui refléurit, se perfectionne dans son petit-fils,

pour que l'un et l'autre demeurent, après leur mort, comme deux jeunes compagnons immortels. »

A elle seule, cette flatteuse louange justifie, en même temps, l'initiative de ceux qui ont voulu rappeler le souvenir de ces âmes passionnées d'idéal et l'élan de générosité qui s'est manifesté, par delà l'action dissolvante de la politique, dans le but de réaliser un projet que la virtuosité bien connue du statuaire Besqueut a su exécuter avec cette simplicité artistique qui convenait si bien à son sujet.

Désormais, dans ce riant et pittoresque jardin du Fer-à-Cheval, l'avenir pourra saluer l'image vraie de nos chers poètes Charles et Olivier Calemard de la Fayette, et ce monument, que je remets à la garde vigilante de la municipalité, attestera que fidèle à son passé littéraire, aux antiques traditions de ses cours d'amour et des joutes poétiques de ses illustres troubadours, la ville du Puy se fait toujours gloire d'honorer les hautes vertus de l'esprit humain.

Aussitôt après, le voile qui recouvrait le monument est enlevé et les deux médaillons apparaissent au milieu des applaudissements de l'assistance.

M. Henri Mouliade, adjoint au maire, prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. HENRI MOULHIADÉ

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est avec un sentiment de fierté et de haute émotion que je reçois, au nom de la ville, le monument que des mains pieuses ont élevé à la mémoire de Charles et d'Olivier Calemard de la Fayette.

Mes premiers mots seront des remerciements aux membres du Comité et plus particulièrement à MM. Jacotin et Ulysse Rouchon pour la pensée qu'ils ont eue de cette belle manifestation.

Puis des éloges à Besqueut, le grand artiste auquel on doit les médaillons des poètes, sans oublier M. Perrin qui nous a livré la pierre que tout le monde admire.

Ensuite un bref hommage aux descendants des de la Fayette, dont c'est le droit de s'enorgueillir, parce qu'aux joies que leur procure cette fête commémorative se mêlent la reconnaissance et l'attention affectueuse de tous nos concitoyens.

Enfin ce seront des excuses d'oser prendre la parole dans une com-

pagnie où la Littérature et la Politique sont représentées par les hommes les plus illustres : le poète écrivain Pierre de Nolhac, le troubadour Pierre Fons et l'ancien premier ministre Charles Dupuy.

Messieurs, sachant que vous allez entendre un Barbare, vous aurez le goût de faire crédit à son insuffisance et à son humilité.

.....
Un parc heureux... avec l'encens des fleurs et la chanson des oiseaux. De la grâce adorable sur la ville et les collines légères... Le Velay est en fête ! Nous honorons deux poètes qui ont chanté le génie de notre race et dont les œuvres ont contribué au rayonnement des Lettres françaises.

Charles Calemard de la Fayette n'avait pas vingt ans que s'éveillait en lui le sentiment poétique. Paris, qui avait fait bon accueil à sa Muse, ne devait pas le garder longtemps. Il s'y sentait en exil, et sa jeune âme en fleurs voulait s'épanouir dans le grand air et la lumière vigoureuse de nos horizons.

Avec quelle émotion filiale il a décrit son retour au foyer !

Doux effort ! quand déjà tout amour nous convie
A revenir au toit qui cache notre vie,
Où pour nous, au retour, gazouille allègrement
Le rire ou le baiser, concert vague et charmant ;
Quand le doux nid est là, quand dans la paix rêvée
S'y blottissent joyeux la mère et la couvée ;
Quand c'est là que le sol gardien de notre amour,
Par de lourdes moissons rend grâce au bon labour,
Tandis que s'accomplit sous l'œil de la nature
L'austère et grand devoir, l'œuvre de la culture.
Ah ! de quels lieux plus chers dirais-je le renom,
Toit et sol bien aimés, si je tais votre nom ?

Dès lors notre Velay aux lignes magnifiques trouvera en lui un sincère interprète, et c'est en images douces et attendries, en pastorales d'une émouvante simplicité qu'il évoquera la vie des campagnes et les choses familières du logis. Et ce seront des strophes délicieusement rythmées pour les travailleurs de la terre, pour les lieurs de gerbes, et des tableaux ravissants et délicats comme des pastels, dans le frissonnement des aubes et la fraîcheur des matins.

Vous tous, ô vous pour qui la solitude est douce,
Venez, cachons nos pas sous l'ombre et dans la mousse.
Compagne au front pensif des longs recueils,ments,
La rêverie est là sous ces abris charmants !

Ailleurs il brossera en vers émus l'église et le cimetière de son village :

Voilà sous le rideau touffu d'un noir feuillage,
 Voilà le cimetière ignoré du village.
 C'est là que chaque jour dans leur grossier linceul
 La mère après l'enfant, le père après l'aïeul,
 Viennent, accompagnés du douloureux cortège,
 Dormir le long sômmel qu'une humble croix protège !
 Pas de faste. La mauve et le gazon plus vert
 Marqueront seuls la place où le sol fut ouvert ;
 Aucune inscription que l'orgueil sache écrire
 Aux fronts indifférents n'appelle le sourire
 Des noms, pourquoi des noms ? Qu'importe à l'étranger
 Le nom d'un laboureur et celui d'un berger ?
 Une pierre, à quoi bon ? Le granit ou le marbre
 Parlent-ils mieux au cœur qu'un chant d'oiseau dans l'arbre ?

Savez-vous un tableau plus émouvant dans sa simple et réaliste vérité ?
 Certes, voilà le grand art.

Et à la fin de son œuvre, le poète jettera ce grand cri de génie :

Je souffre comme vous, et je pleure avec vous,
 Mais je prie, et prier, ô mes enfants, c'est doux ;
 Et je dis du profond de mon cœur : Notre Père !
 Et quand j'ai bien prié la foi répond : Espère !

Olivier de la Fayette a vécu une vie courte. Comme l'enfant divin, il
 est parti loin des deuils et des fanges de notre terre.

D'une grâce frêle et infiniment délicate, il était né pour la mélancolie.
 Ecoutez-le chanter le cantique de son désir à tout ce qui comme lui, les
 jeunes amandiers, les aubépines printanières, porte au front le signe
 d'une mort prochaine !

Sarrasin vierge, paysage ensoleillé,
 Chemin creux qui fuyais de coteaux en coteaux,
 Avec au bord le sang des grands coquelicots,
 Avoines qui houliez jusqu'aux Cévennes claires,
 Hauts colzas d'or luisant dans le matin mouillé
 Que traverse un essaim d'abeilles étrangères !
 Claire écharpe tissée avec de la lumière,
 Aubépines ! Paysages ensoleillés
 Que je peuplai de songe et couvris de lumière.
 Rafales roses des vergers émerveillés,
 Vers vous je tends mes mains jointes pour la prière...
 [Mais mon] rêve englouti n'est que l'obscurité !

Ce fut un symboliste venant directement de Verlaine dont la grande
 ombre s'est étendue sur sa génération. Olivier marque une tendance
 pour les chimériques voyages dont on ne revient pas. Il vit dans un
 rêve de tristesse voluptueuse qui le mène doucement à la mort.

Comme Verlaine, comme Albert Samain, son âme dans le songe

des soirs et des nuits s'épanche plus librement. La poésie suave du silence est celle qu'il préfère. C'est ainsi qu'il arrive à exprimer des sentiments d'une intensité exceptionnelle, mais il en mourra, car il est déjà las de la vie sans l'avoir goûtée !

Ecoutez ce grand nostalgique nous dire sublimement :

Mais la plaine nocturne a des rumeurs clémentes
 Sous la gaze cendrée et pâle du brouillard.
 Les flûtes des crapauds sont douces : il est tard,
 Et la nuit maternelle et multiple respire.
 Ah ! confronte ta peine, au monde, sans maudire
 D'avance un ordre dur, inexplicable ou vain,
 Ta voix n'enclorait pas les silences divins,
 Dans sa louange étroite ou son chétif blasphème.
 Laisse la tiède nuit t'envelopper ; tu l'aimes
 Et tu goûtes pensivement la volupté
 De recréer en toi son infini lacté,
 Lorsque sous tes paupières lasses qui la voilent,
 Tu la vois plus profonde et plus pleine d'étoiles
 Et cachant d'autres nuits sous cette profondeur...

Ce sont des vers que les plus grands poètes de ce temps seraient fiers de signer.

Gloire à Charles et à Olivier Calemard de la Fayette, grands poètes tous deux : l'ancêtre d'une pureté classique donnant à l'ensemble de son œuvre une grandeur, une unité et une lumière vraiment admirables ; Olivier d'un art raffiné et somptueux à cause d'une adorable mélancolie ; l'un qui laisse à la gloire de notre ville et du Velay un monument impérissable : *Le Poème des Champs*, et l'autre qui, dans *La Montée* et le *Rêve des Jours*, a fait entendre des chants qui parfois sont des sanglots et des plaintes divines.

Vous avez associé le grand-père et le petit-fils dans le même souvenir.

En les plaçant dans ce jardin, reliquaire de nos gloires, vous avez voulu que la fête de la Terre et la fête de l'Art s'entre-mêlent et s'entraident constamment, car l'art humain se complète ici par l'art des êtres et des choses.

La Nature qui sème fait éclore au printemps les fleurs aux enivrantes senteurs. Aux longues haleinées du vent, elles balanceront leur tige et tresseront à l'entour de la pierre comme une couronne de souvenirs.

Et nous, qui viendrons chercher ici du silence, devant les médaillons des poètes, ouvriers d'Aurore et de Vérité, nous nous inclinons, songeant que la vertu suprême chez ces hommes fut de créer et de laisser de la Beauté !

Ayant de donner la parole à M. Charles Dupuy, M. Pierre de Nolhac lit la dépêche suivante qu'il vient de recevoir de M. Maurice Barrès.

TÉLÉGRAMME DE M. MAURICE BARRÈS

« Mon cher ami,

« Je suis d'esprit avec vous et avec ceux qui vous applaudissent auprès du monument de cet aïeul et de ce petit-fils que nous aimons et admirons.

« MAURICE BARRÈS. »

M. Charles Dupuy s'exprime ensuite ainsi :

DISCOURS DE M. CHARLES DUPUY

MESDAMES, MESSIEURS,

Déférant au confiant appel de la famille et à la demande du Comité de souscription, je viens saluer, devant le monument qui perpétuera leur mémoire parmi nos concitoyens, les deux écrivains, les deux poètes dont notre pays s'honore, Charles Calemard de la Fayette et son petit-fils Olivier.

Je crains d'avoir été téméraire en acceptant une tâche aussi périlleuse qu'honorable; peut-être aurais-je dû assister simplement en spectateur sympathique à cette cérémonie que préside un écrivain éminent, évocateur et peintre d'un brillant passé, l'un des Quarante de demain, notre compatriote M. Pierre de Nolhac.

Et je ne puis même pas être bref, tant j'ai de choses à dire, ou tout au moins à indiquer.

Comment négliger, s'agissant de Charles Calemard de la Fayette, les aspects multiples de sa belle et longue existence? Comment oublierais-je, représentant aujourd'hui notre pays au Parlement, qu'il l'a représenté il y a quarante ans à l'Assemblée nationale?

Il était conservateur et me savait républicain. Mais, esprit élevé et libéral, il aimait la jeunesse et admettait qu'elle ne pensât point comme lui. Dans des entretiens dont j'ai gardé fidèlement le souvenir, il faisait peu de place à la politique, beaucoup à l'art et aux lettres. Je lui dois des curiosités dont mon esprit lui reste reconnaissant; je lui dois en particulier d'avoir connu et aimé Dante et cette *Divine Comédie* immortelle qu'il avait traduite, au sortir du collège, en des vers

que sa modestie appelait frustes et incultes, mais que Théophile Gautier trouvait bien trempés et fortement rimés.

J'ai idée qu'en composant, au lendemain de l'Année Terrible, sa tragédie d'*Attila*, trop peu connue et qui s'apparente dignement avec *Rome Vaincue* et la *Fille de Roland*, il s'est inspiré des accents vengeurs du citoyen de Florence en affirmant la supériorité de l'esprit sur la matière et du Droit sur la Force.

De Dante au *Poème des Champs* la transition n'est pas apparente. Le poète nous l'a dévoilée dans son livre intitulé *l'Adieu*.

Après plusieurs années de séjour à Paris, déjà connu et applaudi dans les milieux littéraires qui lui prédisaient un brillant avenir, il éprouva ce mal du pays dont il a parlé avec émotion et il vint

Dans les grands bois qu'il aime,
...Se cacher, obscur et laboureur lui-même
Parmi les laboureurs

Il retrouva au pays natal son père, le Dr Pierre Calemard de la Fayette, l'ancien député de 1836 et de 1839, médecin réputé pour sa science et sa bonté et dont le cœur, caché sous un aspect un peu rude, ne faisait, je le sais, de différence entre le riche et le pauvre que pour donner la préférence au dernier, à celui, disait-il, qui n'a pas le moyen de choisir son médecin et qui ne peut ni attendre ni revenir.

Le retour au pays natal, s'il fut renoncement pour le poète, ne fut pas simple résignation ; ce fut le fruit d'une résolution virile, soutenue pendant un demi-siècle.

De tout son cœur, il se donna aux travaux des champs ; Senilhac vit ce rare spectacle, le poète-laboureur, joignant l'exemple au précepte, animant tout autour de lui, pénétré des deux tendresses qui remplirent sa vie et qui en furent le but : le bonheur d'une épouse et d'enfants adorés, et la prospérité de ses domaines, en deux mots, la Famille et la Terre.

Ceux qui l'ont vu à l'œuvre, ceux qui ont lu le *Petit Pierre* et la *Prime d'honneur* ne s'y sont pas trompés : là où l'on se serait attendu peut-être à ne trouver qu'un auteur, on trouvait un homme, et dans cet homme, un maître.

Je veux citer ici les lignes de l'*Adieu* où il a expliqué ses projets agricoles et constaté les résultats obtenus :

« Oui, écrivait-il, faire vivre plus de cent travailleurs où dix ou quinze à peine trouvaient l'emploi de leurs bras ; — contraindre le sol à fournir, pour les besoins de tous, dix mille mesures de blé quand, sur les mêmes surfaces on n'en récoltait guère que le tiers et quelquefois le quart ; — nourrir enfin grassement deux cents têtes de bétail là

où cinquante ou soixante trouvent bien juste à ne pas mourir ; — laisser de la sorte une trace ineffaçable de son passage sur les domaines dont la Providence vous a confié la gestion ; — mettre sur la terrestre éternité du sol sa griffe indélébile et comme la signature à tout jamais visible d'une existence d'homme de bien : voilà la tâche bienfaisante que j'ai aimée, que j'ai eu l'ambition et la joie d'accomplir... »

C'est, Mesdames et Messieurs, un beau programme de démocratie rurale, où se reconnaît un véritable ami du peuple, un ami qui agit et ne déclame pas. Héritier de ses sentiments et fidèle à ses directions, son fils, mon honorable ami Fernand de la Fayette, suit et propage autour de lui l'exemple paternel.

Beau programme, disais-je, et qui a été réalisé. Et pour ce résultat, imaginez ce qu'il a fallu à Calemard de la Fayette de ténacité, de science et d'art.

Il lui a fallu se donner tout entier à l'œuvre choisie ; s'initier aux méthodes nouvelles, aux découvertes agricoles ; être attentif à tous les progrès, qu'il s'agit des instruments perfectionnés, des engrais fertilisants, des procédés de la sélection animale et végétale, et être soutenu dans ce long effort par le constant amour de la Terre et du Travail.

Il a tout connu, tout examiné des recettes anciennes et des formules nouvelles ; il a fait son choix diligent et sagace et l'œuvre a suivi.

De là est sorti le *Poème des Champs*, que Sainte-Beuve appelait les *Georgiques* françaises. Dans ce poème, l'auteur a versé les trésors de son savoir et les leçons de son expérience. Il n'est pas un élément de la vie rurale qui ait échappé à son clair regard : la ferme et la basse-cour, le cheptel, l'étable, la porcherie, le fumier, les travaux de chaque saison, la fenaison, la moisson, les vendanges, il a tout décrit en connaisseur, tout chanté en poète.

Réaliste par conscience et par sincérité, il n'a pas craint de peindre les êtres et les choses tels qu'ils sont et de les nommer par leur nom. Quoi ! disaient certains délicats, qui depuis en ont entendu d'autres, quoi ! il a nommé le fumier ! Et lui de répliquer : « N'est-ce pas le fumier qui fait l'or des blés ? »

Le *Poème des Champs* n'est pas seulement une œuvre didactique ; c'est un poème au vrai sens du mot : il est dominé par une haute inspiration poétique et religieuse qui circule à travers toute l'œuvre et constamment la porte et l'élève, par ce rêve d'une France agricole et chrétienne dont l'âme du poète fut remplie et illuminée ! Comme l'auteur des *Georgiques*, le maître velleve a introduit dans son poème des épisodes tantôt touchants, tantôt dramatiques, par lesquels, permettez cette expression à un classique fidèle, il atteint les sommets du Parnasse :



tels les vers consacrés à Jeanne d'Arc, à la tragique légende de Siau-gues-Saint-Romain, à l'inondation de la Loire en 1846.

Mais ce que je veux surtout retenir, — et ce serait sans doute l'hommage qui le toucherait le plus, — c'est qu'en toute occasion il préconisa, il prêcha le retour à la Terre. Il ne le demande pas seulement à l'ouvrier agricole; il le veut pour le maître du sol, trop souvent absent du domaine.

Écoutez-le :

Mais j'oserais le dire aux possesseurs des terres :
 Délaissant à plaisir les champs héréditaires,
 Ils trahissent leur droit avec le droit d'autrui;
 Pour courir au seul but qui séduise aujourd'hui,
 Pour boire de Paris la malfaisante ivresse
 Que ne sèment-ils pas de deuil et de détresse...

Il poursuit, âpre et virulent, maniant la satire comme tout à l'heure il se haussait à l'épopée. Il n'admet pas la séparation du maître et de l'ouvrier; il les veut unis sur le sol, associés et collaborateurs. C'est la conception familiale de la vie rurale et si l'auteur y insiste et s'anime en y revenant, c'est qu'à ses yeux le retour à la Terre est la garantie de la paix sociale et la force sans cesse renaissante de la Patrie. Nous ne saurions trop méditer sa pensée et ses vers en un temps où le patriotisme commence seulement à se remettre de la crise d'intellectualisme meurtrier qu'il a subie en ces dernières années, — en un temps aussi où la natalité française fléchit tristement.

Le retour à la terre, voilà pour Calemard de la Fayette le mot d'ordre et le cri de ralliement, aussi loue-t-il tout ce qui fut fait de son temps pour faciliter ce retour; aussi rend-il justice aux institutions agricoles du second Empire. Nul doute qu'il eût applaudi, tout en gardant ses convictions intimes, aux résultats bienfaisants dont l'agriculture est redevable à la troisième République, résultats rendus possibles par la création de ce ministère de l'agriculture qu'il réclamait à la tribune de l'Assemblée nationale en termes véhéments et qui naquit enfin en 1881 de la volonté patriote de Gambetta.

Charles Calemard de la Fayette, au cours de son poème, a illustré cette idée maîtresse du retour à la Terre en célébrant le pays natal en des vers émus et éloquents.

Il a chanté la terre du vieux Velay,

...féconde en beaux efforts ;

il a dit le Mezenc superbe, les bois aimés de Senilhac, le vallon et le château de Ceyssac où il lui fut donné de connaître le vainqueur de Malakof, la cascade et le val des Estreys, le cratère de Bar,

Couronné de festons comme une coupe antique,
et nul mieux que lui n'a exprimé nos horizons multiples et changeants,

Cette mer d'horizons qui submerge le ciel.

Je ne saurais mieux résumer le *Poème des Champs* qu'en rappelant le salut au laboureur par lequel il débute et qui laisse loin derrière lui tant d'invocations aux Muses, familières aux poètes anciens et qu'on nous a appris à admirer d'une façon un peu trop conventionnelle :

Intrépide soldat d'une modeste armée,
Soldat qui meurs sans gloire et vis sans renommée,
.....
Qui seul gardes toujours, sous une rude écorce,
Le sang vierge, la sève humaine dans sa force,
A toi qui vis et meurs où le ciel le voulut,
Aîné de la Patrie, ô laboureur, salut !

Les amis d'Olivier de la Fayette ne s'étonneront pas que j'aie insisté sur l'œuvre de l'aïeul auquel est dédié le *Rêve des Jours*.

Je vois encore Olivier, avec son regard doux et profond, quand il m'apporta cet ouvrage, son premier livre. Il tint à me faire lire les vers tendres et pieux adressés à son grand-père.

Les mots dont le petit-fils s'excuse et que l'aïeul n'aurait pas dits, ces mots marquent bien des contrastes entre les deux poètes. Mais du moins, ni chez l'un ni chez l'autre on n'aperçoit ces tendances soi-disant impassibles dont Olivier s'irritait et qui, mis à part quelques rares maîtres qu'aucune formule n'emprisonne, ont abouti à la desséchante doctrine de l'art pour l'art.

Tous deux, nos poètes ont exprimé leur âme ; tous deux nous ont dit leurs pensées, leurs projets, leurs rêves ; c'est là que leur lyrisme tout personnel s'est alimenté. Comme l'aïeul, le petit-fils a lui aussi chanté la terre natale et les horizons familiers ; lui aussi il a aimé les grands bœufs roux trainant la charrue et les robustes moissonneurs. Mais déjà dans ces vers où l'on sent une sorte de piété pour la vie rurale, déjà s'aperçoit ce doute dont jamais le poète ne put se délivrer.

Je ne sais quel pessimisme, bien rare chez un jeune homme et qui, chez Olivier, va jusqu'à l'angoisse, le gagne et l'opprime devant ces spectacles qui donnaient à l'aïeul l'apaisement et la certitude.

Olivier de la Fayette veut savoir le pourquoi des choses et percer leur mystère.

Qu'y a-t-il derrière ces réalités ? Sont-elles même réelles ? Quel principe les explique et les soutient ? C'est l'effroi de Pascal devant le silence des espaces infinis. Et il s'acharne à la recherche de ce prin-

cipe qui, dit-il, doit être une cause morale; il s'acharne à la poursuite du divin, l'expression est de lui. Échouer dans cet effort, c'est se condamner aux apparences; c'est être forcé d'avouer que rien ne vaut qu'on s'y arrête, encore moins qu'on s'en éprenne, rien pas même l'amour.

Ce qu'il faut, si la Vérité n'existe pas,
C'est qu'un choc fasse taire ce bruit quenous sommes,
Qu'avant le grand silence auguste, un beau fracas
Efface la clameur inutile des hommes.

Mais non ! Tout n'est pas songe et mensonge; le pessimisme n'est pas le dernier mot de la philosophie. La vie, peu à peu, se révèle au poète; partout il surprend l'être ou le devenir :

L'instinct de la matière est du désir futur,
Qui va vers des rayons et ne se trompe point.

Le désir ! voilà le moteur universel. Et Olivier voit, sous les contradictions de l'esprit, sous les tendances confuses de la nature, la pensée qui chemine et avance peu à peu, douloureusement tendue, vers l'Être, vers la Lumière, vers la Beauté.

La montée est laborieuse; pour une heure brève de joie, le voyage a des jours de tristesse et de larmes. Quand le Poète s'élève jusqu'aux Étoiles, — c'est le titre de la partie à mon gré la plus achevée de son œuvre, — il sent bien qu'il n'est pas arrivé encore ! leur splendeur ne fait qu'aviver son désir d'infini, sa faim d'idéal : il a usé même d'un terme plus fort.

Mais déjà pourtant la Vérité s'annonce, appelée d'un tel cœur qu'elle semble avoir entendu :

Vérité ! Vérité ! je t'aurai tant nommée
Je t'aurai tant voulue, et t'aurai tant aimée
.....
J'entends, j'entends ton chant dans les régions hautes
Moduler des motifs d'étoile... Est-ce ma faute
Si ma chair est trop lourde et mon amour trop las ?

Ame élevée et noble, celle qui se croit payée de l'effort par l'effort même et qui croit au but, même inaccessible.

Et ce n'est pas une curiosité égoïste qui aiguillonne Olivier de la Fayette. Il voudrait découvrir la vérité pour la répandre et, par elle, rajeunir et renouveler le monde et apaiser le corps social dont les peines et les souffrances retentissent en lui. Philosophe, il conçoit une sorte de panthéisme idéaliste qui chante en son âme l'hymne de la vie universelle suspendue au divin; — homme de son temps, il s'émeut de

pitiié et d'espérance et rêve d'une cité plus généreuse et plus fraternelle.

[II] attend l'union sacrée et monstrueuse
Des blocs d'amour en une sphère radieuse
Où sous une autre voûte aux lucides pilastres
Que des matins plus purs pénètrent et réveillent,
Des grappes d'âmes frémissantes et vermeilles
Élaborent leur unité, comme les astres !

C'est ainsi, Mesdames et Messieurs, que j'ai compris, que j'ai senti ce poème de *La Montée*, inachevé, interrompu par la mort brutale, ce poème par lequel Olivier de la Fayette vivra.

Aux tableaux charmants, délicats du *Rêve des Jours*, à peine annonceurs de l'inquiétude prochaine, se superpose *La Montée*, ascension continue de la pensée, perfection croissante de la forme.

Je relisais encore une fois, ces jours-ci, dans le *Rêve des Jours*, les vers alternés des deux muses qui, du moins au début, et quand il s'attardait dans ce symbolisme suranné qui intrigue l'esprit sans le jamais contenter, se sont partagé son cœur et qu'il nomme Divine et Lumineuse. Mais comme je lui sais gré d'avoir bientôt congédié la première et dit adieu à la fois aux vers libres et désarticulés où il risquait de se trop complaire pour donner enfin à ses « pensers nouveaux », la forme classique, celle des *Satyreaux*, celle de *la Montée*. Dès ce moment, apparaît sans mélange le poète, digne du lierre et du laurier. Sa Muse n'est plus ni Lumineuse ni Divine, c'est la Muse, reine et déesse :

Incessu patuit dea !

Un autre, après moi, qui a été l'ami d'Olivier, qui a mêlé ses pensées aux siennes, dira la place que la jeune Poésie donne à l'auteur de *La Montée*. Ce que je veux noter ici et répéter, c'est l'élévation de cette âme de jeune homme, endolorie par le doute et puisant dans sa valeur morale et dans sa noblesse intellectuelle, où s'attestent les dons ataviques, l'énergie de poursuivre un tel effort vers la Vérité et vers la Vie.

Ce fut une lutte de tous les jours entre le réel et l'idéal, lutte épuisante, car la pensée pèse sur l'âme plus que la chair et le rêve plus que la pensée. Le repos est impossible. Olivier de la Fayette l'a éprouvé. Ni l'animation et le commerce littéraire de Paris, ni l'azur léger de Toulouse, ni même, au Chassagnon familial, la sollicitude et les soins d'un père, d'une mère, d'une sœur dont il était aimé et compris, rien ne put calmer l'angoisse où son esprit se consumait. Dans une lettre il écrit : « J'ai passé onze jours d'extrême misère, seul, étendu ; l'esprit reste léger, et l'âme éperdument libre. »

Si libre, hélas ! qu'elle rompt ses chaînes et s'évade de sa prison, feu

subtil dans lequel le poète symbolisait le geste de sa recherche de l'absolu et du divin et qu'il aurait voulu être la seule chose qui subsistât de lui.

Cette dernière idée est exprimée dans une lettre à M. Pierre Fons, de mars 1906 : — le 13 octobre, le poète n'était plus, il était allé rejoindre à 29 ans l'aïeul parti cinq ans auparavant presque nonagénaire.

Nous avons voulu, ô Poètes, vous réunir dans un commun hommage et présenter à nos concitoyens qui sont fiers de vous vos images jointes que le maître Besqueut a fixées dans ce granit, symbole de force et de survie.

Nous ne sommes pas de ceux qui chassent les poètes de la République : restez parmi nous, chères ombres, inspiratrices du beau et du bien ; que le *Poème des Champs* et *La Montée* apprennent aux jeunes générations la dignité éminente de la pensée, la noblesse du travail et de l'effort ; habituez-nous, ô poètes, à lever les yeux vers les étoiles et à réaliser dans la cité humaine l'ordre et l'harmonie que nous y aurons contemplés.

L'*Orphéon* interprète l'*Hymne à la Nuit*, de Rameau, qui précède le discours de M. Pierre Fons.

DISCOURS DE M. PIERRE FONS

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce décor de juin, l'empressement animé de votre assistance, s'ils semblent contraster avec la journée brumeuse et la foule endeuillée du 13 octobre 1906, paraissent pourtant aussi vivement mélancoliques à mes regards et, j'en suis certain, aux regards de beaucoup d'entre vous ; quant à ceux qui, moins proches de relations avec l'un ou l'autre des morts glorifiés en ce jour, se sont rendus ici comme à une fête de la petite patrie et de la poésie éternelle, ils voudront bien sans doute ne point blâmer mon accent, s'il se fait tremblant presque à l'égal de mes sanglots d'il y aura bientôt six années quand, non loin de ce jardin, j'eus le douloureux privilège de balbutier mon désespoir devant une tombe tragiquement ouverte. Oui, que l'on pardonne mon émotion, car je viens aujourd'hui chuchoter une fois de plus, la dernière, mon adieu d'ami fraternel.

Cette émotion, c'est bien là d'ailleurs le seul titre qui doive me valoir l'honneur de prendre la parole quand il vous est donné d'entendre des

voix si autorisées, et c'est aussi la raison pour laquelle il ne m'appartient pas de dire ce que fut dans nos lettres et quel modèle demeurera pour son noble pays vellave Charles Calemard de la Fayette : qu'ajouter du reste au quadruple et décisif hommage apporté en cette matinée par le très érudit président de votre comité local, par un brillant élu de votre cité, par l'homme d'Etat qui aura été l'un des grands consuls de notre troisième République et par l'éminent historien que s'apprête à accueillir l'Académie française.

Au surplus, quel titre à intervenir en cette commémoration pieuse serait plus pressant pour moi que la fraternité de l'Amitié, alors même que je croirais en posséder d'autres. Certes ma venue de Paris parmi vous paraît me faire en quelque sorte le représentant des camarades parisiens d'Olivier Calemard de la Fayette : mais s'il m'est précieux de parler ici de poésie, je ne m'arrogerai pas le droit d'en parler au nom des poètes... Certainement aussi, puisque Olivier de la Fayette vécut à Toulouse presque les derniers mois de sa vie, je pourrais recueillir le salut de l'Académie des Jeux Floraux ; bien que je sois l'un de ses moins fidèles maîtres es-Jeux, il me serait permis de témoigner combien cette compagnie six fois séculaire fut heureuse de décerner son souci d'argent, le 3 mai 1906, au poète qui, l'hiver précédent, hiver à jamais ainsi inoubliable pour moi, était arrivé dans ma ville natale avec le prestige de beaux vers déjà notoires et toute l'attrance exquise et nostalgique de son être ; l'Institution vivace qui depuis sa codification des « Leys d'Amors » au xiv^e siècle revendique justement l'avantage d'apparaître sans une interruption le plus ancien corps littéraire de l'Europe pouvait se féliciter en couronnant Olivier de la Fayette, car elle a continué en lui la tradition qui la fait s'enorgueillir de s'être tour à tour attaché un Baïf, un Ronsard, un Maynard, un Chateaubriand, et Hugo et Soumet, et Coppée et Brunetière, et Samain et Tailhade, et Pouvillon et Mistral... Toutefois si à cette heure je prétendais allégoriser tant de journées consacrées par les longs entretiens de ma liaison avec la Fayette, il me semblerait beaucoup trop artificiel de susciter ce seul souvenir ; avec le salut académique de Toulouse j'évoquerais avant tout comme le salut secret de la Toulouse idéale, — de la Toulouse propice aux recueils de l'Art, — de la Toulouse où mon ami a parfait quelques-unes des plus mélodieuses pages de sa *Montée*, — de cette Toulouse dont il aima tous les aspects de lumière et de rêve et dont je lui dis un jour (tant je me plaisais à lui prophétiser une destinée glorieuse), que, tel Hugo, il répéterait plus tard à la postérité :

Toulouse la Romaine où dans des temps meilleurs
J'ai cueilli presqu'enfant la poésie en fleurs.

Mais plutôt que tout cela, Messieurs, j'ai hâte de prononcer ce qui est intimement au fond de moi-même, et en me permettant de ne pas retenir l'expression de ma tendresse fidèle devant le profil restitué en ce poétique monument par un tout médiéval ymagier, laissez-moi fixer avec vous cette étoile sur laquelle ce beau et pur visage lève ses admirables yeux. Depuis ma rencontre avec Olivier de la Fayette, beaucoup plus qu'auparavant j'ai regardé les étoiles et surtout je les ai regardées différemment. Entre deux autres amitiés — de ces amitiés masculines qui s'apparentent aux imbrisables et pures amours —, l'affection de ce poète me vint à cette heure tourmentée où l'homme surgit de l'éphèbe avec une anxiété supérieure à celle qui mua l'enfant en adolescent, si la fièvre extérieure est moindre : à cette heure là, sans que probablement je l'aie compris de suite, l'initiation de cet ami — un peu mon aîné — a profondément agi en moi, et cette pénétration pensive fut telle que mes désirs actuels, après des étapes assez analogues, se rapprochant de son Idéal, je me sens plus voisin de la Fayette maintenant, bien plus voisin que durant les mois rapides où nous avons fraternisé par une fréquentation du moins tout assidue.

De mes souvenirs quasi quotidiennement émouvants, combien de traits à détacher qui, pour accuser l'intensité morale de cette physiologie, serviraient autrement mieux que des considérations générales : mais tous ceux qui ont apprécié Olivier de la Fayette, c'est-à-dire n'est-ce pas ? tous ceux qui l'ont connu, ne pourraient-ils ranimer de semblables vestiges, toujours brûlants sous les cendres des années passées ? Qu'il vous arrivât de rencontrer dans un salon de la ville son charme un peu lassé mais toujours affable, ou bien qu'au hasard d'un sentier rustique sa flânerie vous interrogeât sur les récoltes prochaines ou les nouvelles du voisinage, tous, vous sentiez sans doute aussitôt que son besoin de sympathiser avec vos joies ou avec vos peines, son souci instinctif de transformer toute causerie en une controverse élevée rayonnaient une ferveur de bonté, une vibration d'intelligence de la qualité la plus rare, et vous avez été ainsi tous à même de percevoir, peu ou prou n'importe, comment sans cesse jaillissaient de cette individualité, dans ses contacts avec les autres êtres et les choses, une essence d'intuition lyrique, une vertu d'aspiration sacrée. Ainsi que moi dès les instants de cette ensoleillée matinée de Toussaint où je reçus sa première visite, qui en effet n'a pas été séduit par la grâce de cet esprit doublée si heureusement par la grâce de sa personne : non seulement la beauté de ses traits lumineux comme si son rêve avait transparu sous sa chair, mais encore tout son maintien d'aimable simplicité et de noble réserve décelaient à chacun l'âme délicieuse !

Donc à quoi bon m'attarder sur ce qu'il put y avoir de personnel dans notre amitié, même au cas où le meilleur moyen d'honorer les morts serait d'attester le bien dont nous leur fûmes tributaires : l'œuvre d'Olivier de la Fayette reste là pour nous entretenir et nous faire communier tous, et sa leçon est chaque jour plus vivante, la leçon de cet être qui, de toutes ses palpitations et de toutes ses angoisses, accroissait l'amplitude de son désir infini et qui aurait pu s'écrier plus véridiquement peut-être que Lamartine :

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme !

Oui, notre vie dans son étroitesse satisfaisait bien mal l'âme ici glorifiée au terme de sa montée terrestre ; car dans cette avidité d'une telle âme à s'accroître, la caractéristique de la poésie qui fut son langage si spontané était le sens du mystère se manifestant à la moindre seconde de notre stricte vitalité :

Le mystère est plus près que les narcisses pâles
Et que le trèfle rouge inondé de couchant :
Sur le côteau ce soir il y a les étoiles
Et l'intermonde est pur, mais mon rêve est plus grand.

Or d'où provenait-il en lui ce rêve des jours si souverain ? Sans doute l'y prédisposaient certaines chères hérédités et des affinités d'éducation dans votre ville incitant aux contemplations mystiques ; elles le lui avaient beaucoup imparti, ces formes de la nature que dès l'enfance il avait si longuement scrutée dans l'infini de ses perspectives et l'infini de ses minuties, tant depuis « la procession sereine des étoiles » jusqu'aux « lourds insectes verts sur les pivoines beiges », la Nature apparaît bien selon le mot de Platon « une poésie mystérieuse ». Mais l'oppression religieuse de cette âme était également redevable à ses méditations à travers l'humanité contemporaine, humanité dont il ne convient pas de médire en l'inculpant d'impiété, car pour ceux qui veulent envisager son élan métaphysique sans parti-pris d'aucune sorte, les tendances spirituelles de notre temps par ses anxiétés et ses contradictions même ne le cèdent en rien aux tendances spirituelles des autres époques et l'emportent même sur beaucoup ; si le siècle qui commence a paru assumer un morne héritage, ce n'est pas d'ailleurs dans les générations d'hier qu'il en faudrait chercher les plus vrais responsables, c'est dans les brutalités sociales du xvii^e siècle, dans les frivolités morales du xviii^e, car ces antécédents pouvaient tout autoriser, même la déification du hasard tentée de nos jours par ce Nietzsche qui était, ne l'oublions point, un admirateur forcené de la France prétendue classique, génial sophiste que la Fayette a si vigoureusement dénoncé, alors que s'en entichaient ses confrères :

..... O vous

Qui riez de la bête blonde aux cheveux roux,
De la bête aux yeux bleus, au front pâle et levé,
Et qui riez aussi de la douce pitié,
Vous dont le douloureux mépris, dont l'ironie
Ont torturé jusqu'à vous tuer le génie,
Que serait-il sans sa pitié l'être brutal
Et déchainé suivant sans frein l'élan fatal
Qui l'emporte vers la puissance et vers l'orgueil ?
Nous ne cinglerons pas vers vos mornes écueils.
Nos yeux restent figés sur les astres du ciel ;
En étiez-vous donc sûr du *Retour Eternel*
Des Choses, pour jeter ce doute sur les hommes ?
Si nous sommes déjà les êtres que nous sommes
Et si la bête blonde et sauvage est montée
Jusqu'à rire ton rire immense, ô Prométhée,
Où nos fils devenus graves n'iront-ils pas?...
Ce doute nous flagelle et presse notre pas.
Notre jeunesse court vers les crêtes de flamme.
Vers toi, cher Avenir, j'oriente mon âme
Comme le tournesol sa fleur vers le soleil !
Je ne suis presque rien ; mais je me sens pareil
De désir et d'amour au vieil instinct du monde
Qui se traîne et se perd vers la clarté profonde.

Ces vers superbes et tant d'autres attestent combien la Fayette eut confiance dans la bonne volonté de l'âme d'aujourd'hui : ah ! certes il se gardait des exagérations trop optimistes, et il diagnostiquait les fièvres malsaines, les vaines passions partout où il les constatait, sans préjugé pour tel ou tel clan ; mais il crut par-dessus tout qu'il existe une grande réserve de foi morale dans bien des parties de notre civilisation, il fut l'un des premiers, sinon le premier parmi les jeunes, à préfigurer un enfantement d'Idéalisme nouveau, et cet Idéalisme, plus loin que des dogmatismes définis et que des millénarismes scientifiques, prétend écouter désormais aux rivages divins de l'âme humaine tout un reflux d'amour sublime et mystérieux...

...Ah ! voyage aux envers du monde et reconnais
Son sens mystérieux au pleur de la hulotte.

Messieurs, il n'y a de poésie véritable que du mystère ; nos vieux faiseurs d'art poétique n'erraient en somme que sur le sens d'un mot, en assignant le merveilleux comme domaine à la Poésie : à l'origine, le merveilleux en effet n'était pas la fiction allégorique, mais l'Insaississable que la fiction allégorique à défaut d'autres modes servait à exprimer ; et ainsi il pouvait y avoir un merveilleux chrétien, comme il y avait eu un merveilleux païen. Oui, la Poésie, c'est l'intuition du mystère, c'est le rapport de notre vie avec cet arrière-fonds prodigieux

d'où nous émanons, — en fonction duquel nous ne cessons pas de vivre nonobstant l'état d'aperception où nous provoque son accoutumance même, — et avec lequel la pensée de la Mort nous remet plus intensément face à face, car les hommes devraient aimer la Mort non pas comme un anéantissement bienfaisant ou une récompense élyséenne, mais parce qu'elle est une chose mystérieuse, encore plus mystérieuse que la vie. Et ce sentiment moral du mystérieux que comporte indispensablement la Poésie, dont la Poésie se doit sans cesse imprégner pour mériter de n'être pas un jeu stérile de vocables ou un chevillage phraséologique, passe-temps de dilettante ou besogne de pédant, si la Fayette n'en a pas formulé l'exprès « credo », il l'a illustré, me paraît-il, par la plastique aussi bien que par la portée de ses vers. Tout en débordant de couleurs et de formes, sa poésie n'est en rien l'un de ces stéréoscopes ou l'une de ces marqueteries de métaphores, fort en honneur chez nos néo-romantiques comme chez nos néo-symbolistes : chez lui l'image complète la pensée en la prolongeant et, toutes proportions gardées, notre pensée ne peut-elle s'assimiler à une plante qui a besoin, pour rayonner pleinement, de s'épanouir en images ? Il y a essentiellement dans le verbe lyrique de la Fayette une continuité vitale, une liaison indestructible de l'idée à l'expression, et cette continuité, cette liaison se reproduisant en la synthèse de tous ses pensers et de toutes ses images, une analogue architecture concourt à la construction individuelle des poèmes de *La Montée* et à la symphonie formée par le livre ; aussi même quand on essaie de disséquer ces pages si émouvantes, on ne parvient pas à délinier si c'est l'idée générale qui a fécondé le poème ou si c'est la vision naturiste qui a conduit à la conception philosophique : un tel ensemble est harmonieusement indissoluble, et c'est pourquoi dans cette œuvre la plus intuitive méditation intellectuelle et les essors métaphysiques qui auraient fait de la Fayette un émule original de Soumet et de Lamartine s'allient à une forme simple et ductile, rare sans être factice, élégante sans être recherchée, tantôt fiévreuse de sursauts pascaliens, tantôt éloquente d'une plainte à la Beethoven, souvent illuminatrice comme des regards de Vinci..... Ne me reprochez pas, Messieurs, ces redoutables comparaisons : *La Montée* approche les plus hauts parvis de l'Art, si l'Art est, comme nous devons de plus en plus le croire, la transposition que tente une âme supérieure en vue de faire largesse de ses ressources à d'autres âmes qu'elle élèvera ainsi à la dignité des grands secrets.

Dans le rapport esthétique donc, Olivier Caemard de la Fayette fut vraiment, comme dans ses présences éthiques, non un attardé, mais un précurseur ; en tout il aura été le moins prisonnier des formules

qu'il lui fut loisible d'être et, le plus qu'il le pouvait, un veilleur d'Espoirs. Du jour où sa pensée a commencé de vivre, son amour même de la vie l'a supplicié par le problème du mal dans les êtres et dans les choses ; et de la portée physique de ce problème, identique en somme à sa portée morale, le lyrisme de la Fayette est remonté à l'idée religieuse : selon la tradition des grands mystiques, il a abouti moins par une philosophique déduction que par l'expérience de sa personne sensible à cet estuaire du divin où tout nous ramène, dès que nous cessons de dresser des barrages — si vains d'ailleurs — contre les courants qui emportent à l'Au-delà les sources intarissables de l'Esprit et du Sang humains.

Ainsi, Messieurs, l'existence terrestre de cette spiritualité, qui a été individuellement un si cher soutien pour ses intimes, demeure, dans l'expression poétique qu'elle a si magnifiquement formulée d'elle-même, un incomparable enseignement pour ses simples lecteurs ; il appartiendra aux générations dont les poètes d'aujourd'hui seront plus ou moins les guides, de s'inspirer plus particulièrement d'Olivier de la Fayette, tant son âme était une poésie transfiguratrice. Certes, Messieurs, l'autorité de mes paroles d'admiration et de foi est des plus contestables ; néanmoins je tiens à attester ma persuasion que l'œuvre du jeune mort honoré par vous pourra retentir profondément dans les âmes à venir. De même que son front s'aimante immatériellement dans ce marbre à une étoile,

Etoile de la vierge aux yeux de lilas pâle
Blanchissant l'horizon de sa lente montée,

de nombreux fidèles confronteront pieusement l'étoile invisible qui a brillé sur le front prédestiné et merveilleux de sa Muse. Et n'est-ce point toute la gloire pour celui qui a pénétré maintenant

dans la Cité de flamme où vit la Vérité !

M. Pierre de Nolhac clôt la série des discours par ce magistral examen de l'œuvre des deux poètes :

DISCOURS DE M. PIERRE DE NOLHAC

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai la tâche de louer devant vous la mémoire de deux poètes. Vous venez d'entendre le témoignage des compatriotes et la voix touchante des amis. J'essaierai de vous dire brièvement comment apparaissent

aux écrivains de notre temps les deux figures littéraires que vous célébrez et l'honneur qu'elles font à notre vieille province.

Charles Calemard de la Fayette, que le Velay salue comme un de ses grands citoyens, représente à merveille une race riche encore de toute sa sève et qui produit sans cesse, à tous les degrés, des caractères nobles et trempés comme le sien. Vous semblez rendre à sa mémoire des honneurs symboliques, qui s'adressent non seulement à son souvenir, mais encore au peuple privilégié de nos montagnes, dont il a possédé les vertus.

Cette stèle rustique, d'une sobriété juste et discrète, rappelle surtout l'auteur du *Poème des Champs*. Le livre préféré du poète, bien des fois repris et perfectionné par lui, mérite assurément de survivre. Jamais les travaux de la terre et la vie des campagnes françaises n'ont été transformés plus habilement, plus savamment, en matière poétique. Le grand juge des lettres, Sainte-Beuve, ne s'y trompait pas : « Je n'ai que l'embarras du choix, écrivait-il, entre les tableaux et les frais paysages, entre les scènes de labourage, de semaille, de fenaison et de fauchaison, de récolte et de vendange, entre les charmants hasards du parc naturel confinant au bois et à la forêt, et le monde bruyant de la basse-cour ; car tout cela est diversement peint et presque toujours avec un rare bonheur, dû à une extrême vérité. »

Parmi ces descriptions, que les détails techniques colorent sans les alourdir, et dont on a remarqué « l'orthodoxie agronomique », les beaux vers de poète ne manquent point. L'auteur sait y mêler la ferme expression du plus haut spiritualisme. Il excelle à relever les humbles soins qu'exige la terre, en les rattachant au plan divin. On peut appliquer à son livre ce beau titre de « Géorgiques chrétiennes » qu'a retrouvé un de nos contemporains. Calemard de la Fayette y introduit aussi les grands spectacles de la nature, la chaîne harmonieuse des heures et des saisons. Il y insère avec amour ces morceaux hors d'œuvre qui vous sont familiers et qui dessinent les aspects les plus pittoresques de notre pays. Rappelons-nous ces paysages : le Mezenc, le mont de Bar, La Chaise-Dieu, les ruines de Siaugues-Saint-Romain, et cette invocation si fière et d'un accent si filial :

Terre du vieux Velay, féconde en beaux efforts,
Où depuis deux cents ans les miens couchent leurs morts ;
Qui gardes sous tes monts, noirs de pins, verts de hêtres,
Le culte de l'autel, le respect des ancêtres,
Les austères bonheurs, au foyer pur constants,
Et le grave dédain des caprices du temps ;
Vieux Velay ! la beauté de tes montagnes sombres,
Le combat incessant des clartés et des ombres,

Le vague enivrement savouré par mes yeux,
 Dans ces mers d'horizons qui submergent les cieus,
 Et tes bois, et tes lacs que l'imprévu décore,
 Ont charmé plus d'un cœur qui se souvient encore.
 Pour moi, fils de ton sol et poète ignoré,
 Retournant d'un coup d'aile au pays préféré,
 Combien de fois, durant l'absence aux cœurs fatale,
 Tristement j'ai chanté, douce terre natale !
 En des vers par l'oubli promptement consumés,
 Tes aspects émouvants, tes sites bien-aimés !
 Que du moins aujourd'hui quelques chers paysages,
 Fût-ce encore pour moi seul, revivent dans ces pages ;
 Heureux, si l'exilé, qui rêve du retour,
 Essuie, en me lisant, une larme d'amour !

Le *Poème des Champs*, rempli de pages fortes ou gracieuses, est le dernier poème didactique à forme classique de notre littérature. L'auteur n'en pouvait attendre la grande gloire. Il avait eu cependant, jadis, des visées plus ambitieuses. C'est dans son recueil, beaucoup moins connu, intitulé *L'Adieu* qu'il faut chercher les confidences de sa vie. On y trouve, bien entendu, le la Fayette rustique et cévenol, qui s'est réfugié, après une courte carrière politique, dans les joies paisibles de la famille. On y admire l'humaniste instruit, l'italianisant expert qui, avant de prendre Virgile pour modèle, a forgé son style poétique sur l'enclume de la *Divine Comédie*. Mais on y découvre aussi toute une jeunesse romantique, ardente à l'excès, enflammée pour les arts et la poésie ; et cette partie de la biographie du poète pourrait être reconstituée à l'aide de ses notes, de ses dédicaces et des souvenirs de ses contemporains.

Calemard de la Fayette avait vécu longtemps à Paris, cherchant dans les lettres le chemin de la renommée. Il avait partagé les rêves et les espérances d'un cénacle juvénile, éperdument lyrique, d'où sortirent des noms plus retentissants que le sien. Il fut l'ami de Théophile Gautier, d'Arsène Houssaye, de Gérard de Nerval. Il eût sans doute obtenu la célébrité, en demeurant dans leur compagnie. Familier de la « Bohème romantique », habitué des parties joyeuses de la rue du Doyenné et des réunions littéraires du Paris nocturne, celui que vous avez connu si sage goûta le tumulte des paradoxes et l'ivresse de l'esthétique violente.

Il fréquentait alors Albéric Second, Edouard Ourliac, Clément de Ris, Gavarni, Roger de Beauvoir. C'était le compagnon le plus vivant, le plus obligeant, le meilleur conseiller, et sa voix chaude et mâle, prête à discourir sur tous les sujets le faisait surnommer « l'orateur ». Quelques-uns reconnaissaient combien ce montagnard, leur égal par le

talent, leur était supérieur par le caractère. Arsène Houssaye, à qui il a dédié tant de vers et qui l'inscrira plus tard à son « Dîner des Spartiates », le consultait dans les moments orageux de sa vie et disait volontiers : « La Fayette, c'est ma conscience. »

Un jour, la nostalgie du pays natal, le besoin de devoirs plus précis, l'espoir de bonheurs plus sûrs, l'arrachèrent à ses succès parisiens. Il ne paraît pas les avoir jamais regrettés :

J'étais fort, j'étais fier ; et des moelles de Dante
J'avais, adolescent, nourri ma muse ardente,
Plusieurs croyaient en moi ;
Ma voix avec ampleur, vibrait mâle et sonore ;
Et quand je me taisais, plusieurs disaient : « Encore !
« Parle, tu seras Roi ! »...

... Puis un jour détrompé des ambitions vaines,
Je revins tout à coup à mes rudes Cévennes,
A mon foyer sans feu ;
Et sous la croix de bois qu'adombré un lourd feuillage,
Près de mon humble et pauvre église de village,
Je retrouvai mon Dieu.

Alors, lutteur lassé dont l'audace première
Rêvait des lendemains de gloire et de lumière,
Prêt à tout conquérir,
Voilà que bien avant l'heure où le jour décline,
Je me rassis, pensif, aux pieds de la colline,
Où j'espère mourir.

... Oui, le poursuivant âpre et hautain des grands rêves,
Celui qui dédaigneux des haltes et des trêves,
Se complut aux fureurs,
Apaisé, repentant, dans les grands bois qu'il aime,
Vint se cacher, obscur et laboureur lui-même,
Parmi les laboureurs.

Sans regret ni souci de la bataille humaine,
Par la famille à naître et par le vieux domaine
Aux longs devoirs lié,
Fidèle au sol béni que la sueur féconde,
Pour les humbles bonheurs il a fui loin du monde,
Oubliant, oublié.

Le poète n'a pas été oublié par ceux qu'il rejoignait pour leur dévouer sa vie, par les concitoyens dont il a défendu les intérêts, par les paysans qu'ont instruits ses exemples et ses écrits, par la ville au passé illustre, qui se glorifie aujourd'hui d'ajouter à sa couronne le laurier de la poésie.

Et je viens à vous, Olivier, âme frémissante et troublée, poète pur entre les purs, qui avez recueilli dans l'héritage de vos pères le don

lyrique et l'inspiration des Muses. Vous avez succombé trop tôt devant la vie ; mais votre œuvre, bien qu'inachevée, maintient votre mémoire parmi les hommes. Vous n'étiez pas né encore que votre grand-père semblait vous annoncer dans sa lignée. Sentant ce qui manquait à son art parfois trop grave et trop tendu, il désirait un successeur pour reprendre sa plume, comme pour cultiver ses domaines. C'était à vous qu'il souhaitait

... un cœur profond où le sens de Dieu vibre,
Un cœur gardé toujours comme un don de haut prix ;

et les mots qu'il employait pour vous peindre sont tels qu'ils semblent prophétiques :

Enivré, souriant, ferme, puissant, austère,
Attentif au spectacle émouvant de la terre,
Qu'il s'avance, pensif, sans regarder, sans voir
Ce qui n'est pas le beau, le grand et le devoir !

Vous avez grandi sur cette terre du Velay où vous deviez semer une gloire nouvelle. Vous avez passé trop vite pour qu'on ait pu vous y bien connaître, assez pour qu'on ne se lasse point de vous regretter. De ce « poème de Dieu » que vous deviez chanter, les premières strophes seulement s'ébauchèrent sur vos lèvres. Déjà elles ravissaient vos émules, que votre cœur si tendre avait charmés ; mais voici que bientôt vous n'étiez plus, et que les amis enthousiastes, qui saluaient votre chère étoile, achevaient leurs acclamations dans les larmes. Réjouissez-vous maintenant dans la paix éternelle, après avoir révélé à quelques-uns l'essence de votre âme.

Le jeune génie d'Olivier de la Fayette ressemble à cette *Victoire de Samothrace* qu'il a chantée. Elle s'élance ardemment vers le ciel ; toutes les puissances de vie sont en elle ; mais ses grandes ailes sont à demi brisées, et nul ne saura jamais les lignes admirables de son visage mutilé.

Le poète s'est exprimé, fort incomplètement, en deux livres, dont le premier, le *Rêve des jours*, déborde des richesses d'une sensibilité ardente ; il annonce clairement un de ces doux conquérants du monde, qui vont à la gloire en se faisant aimer.

Le second recueil, *La Montée*, a été réuni sur sa tombe par celle qui fut la compagne de son enfance et la confidente de sa jeunesse. On y trouve ses meilleures pages, celles qui indiquent le mieux ce qu'il avait à dire, s'il eût vécu, et sa province natale peut en revendiquer, par endroits, l'inspiration.

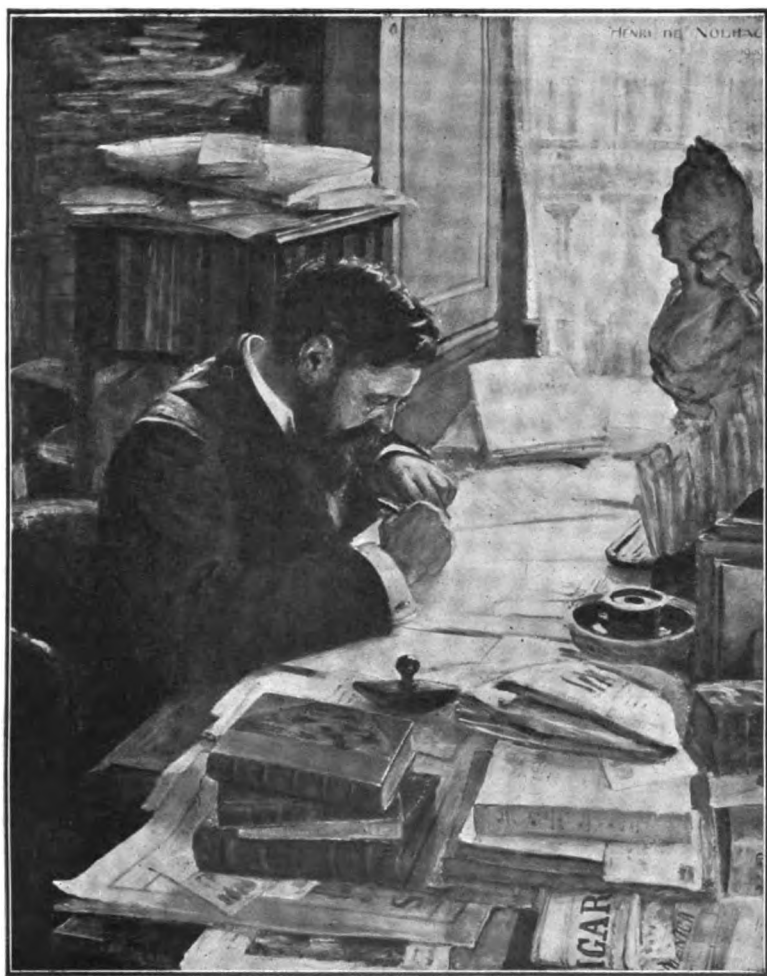
Une ascension au Puy de Sancy lui a dicté son poème le plus émouvant. C'est à nos montagnes qu'il doit cette magnifique allégorie de

l'âme angoissée, la nuit, dans le fond des vallées obscures et qui s'élève peu à peu, épurée, fortifiée par l'air salubre des hauteurs, jusqu'au sommet où l'attend, dans l'aurore grandissante, la vision suprême de la Vérité. C'est l'heure du triomphe de l'âme, où elle entrevoit, pour l'apaisement d'un instant, l'absolu de l'idéal éternel. Mais, avant d'obtenir cette heure bienfaisante, que de fois le poète a-t-il dû livrer le combat de l'esprit contre la matière ! que de fois a retenti, dans la musique voilée et secrète de sa rêverie, le thème de la souffrance et du découragement !

Pourquoi tant de désirs et si peu de pouvoir ?
 Pourquoi cette âme habile au rêve, et si timide
 Lorsque la Vie avance et qu'hésite l'Espoir ?
 Pourquoi ce front qui brûle et pourquoi ce cœur vide
 Et ce frisson devant la face du Destin ?.....
 Pourquoi devant la ville aux lointaines rumeurs,
 Toujours en moi ce cri triste vers le bonheur ?
 Vérité ! Vérité ! je t'aurai tant nommée,
 Je t'aurai tant voulue et t'aurai tant aimée
 Que tu dois vivre un peu sous l'obscur ramée...
 Mais, si tu n'es qu'ainsi, tu ne me suffis pas
 J'entends, j'entends ton chant dans les régions hautes
 Moduler des motifs d'étoile... Est-ce ma faute
 Si ma chair est trop lourde et mon amour trop las ?
 Du moins, ton pur souci fit seul mûrir ma veille ;
 Et j'ai vu tant de fois passer le vol tendu
 De mes Rêves vers tes domaines, que j'ai dû
 Me modeler une âme à ces Rêves pareille...

Dans l'œuvre d'Olivier de la Fayette, faite pour être murmurée à mi-voix et d'âme à âme, il n'est pas aisé de choisir des vers pour cette assemblée. Cherchons ceux où sa pensée rejoint celle de son grand-père et exalte à sa manière, avec un ébranlement plus profond de l'être intérieur, le même amour du sol natal, du sol volcanique, violenté par la nature, qui doit sa fécondité au vent de Limagne et dresse de grandes orgues de basalte sur l'horizon des champs héréditaires :

Pour garder mes labours d'argile rouge ou brune,
 J'ai des orgues de pierre en prière, où s'unit
 L'extase de la vague à l'orgueil du granit,
 La grâce de la houle aux splendeurs de la dune.
 Et tu croirais qu'aux jours des fusions premières,
 Le vent de mes sommets a durci brusquement
 Les laves qui roulaient leur clair bouillonnement
 Hors du rose cratère aux vapeurs de lumière.
 ... Oui, j'aime le grand vent sur tout cela, le soir,
 Le vent du Nord-Ouest chargé de pluie et d'ombre
 Qui pousse sur nos monts, d'un bref coup d'aile noir,
 Avec des vols obscurs, la Fécondité sombre !



M. PIERRE DE NOLHAC dans son cabinet de travail (Tableau de M. H. de Nolhac. — Salon de 1910).

Le *Poème des Champs* rendait les mêmes impressions avec des mots moins rares et moins fiévreux. Le jeune poète sait bien d'ailleurs ce qui l'éloigne de l'ancien. Il est conscient des divergences qui séparent les générations et que ce n'est pas la forme littéraire seulement qui différencie les deux poésies. Des inquiétudes ignorées du grand-père ont torturé le petit-fils, fait ses nuits plus anxieuses et ses jours plus tôt comptés. Vous vous rappelez la dédicace de son premier recueil à l'aïeul vénéré, où il marque si délicatement, si sincèrement aussi, la qualité de son hommage :

A toi, qui dors ton dernier soir,
Ce rêve, fait d'un peu de jour!
A toi, dont l'âme était d'amour,
Ce livre lourd d'un peu d'espoir!
Si pourtant, — car la Vie évolue et rayonne
Sous la Forme qui se dessèche et qui périt, —
Quelque Rêve affligeait tes vieux espoirs, pardonne
Les mots que tu n'aurais pas dits!
C'est la même rivière en de nouvelles rives
Qui coule, reflétant, pure, les fleurs du bord,
Et par les soirs profonds et bleus, la clarté vive
Des étoiles, à l'horizon de nouveaux ports.
J'ai souffert, j'ai souffert de n'être plus toi-même,
Pourquoi faut-il que l'eau déserte la montagne?...
... Que ton cher souvenir me garde et m'accompagne!

Si le vieux poète eût été surpris de l'anxiété de cette âme comme de certaines audaces de cet art, il eût applaudi avec joie aux grands efforts de la pensée du jeune homme. Il eût goûté, comme nous, ce morceau parfait, suggéré par le marbre glorieux de la *Victoire de Samothrace* :

J'invoque, le soir, quand ma lampe luit,
Ta chair mutilée ;
Et j'entends sonner le farouche bruit
De ton envolée!
J'entends dans les cieux profonds et vermeils
Où l'astre ruisselle,
Avec l'harmonie ivre des soleils,
L'écho de ton aile!
Et je vois fleurir, sous les doigts du soir,
Aux plis de tes voiles,
Pour illuminer ton large essor noir,
Des reflets d'étoiles!
Ma chair douloureuse est rivée au sol,
J'en souffrais de honte.
J'ai pleuré d'orgueil d'avoir vu ton vol
Qui passe et qui monte!
Et voici mon rêve... Emporte-le moi
Vers ces ombres roses...

Il veut savourer la gloire ou l'effroi
 Des apothéoses!
 Car ton aile ouverte a fait tant de vent
 Sur sa face pâle,
 Qu'il n'apaisera sa soif qu'en buvant
 Toute la rafale!

Ainsi, Messieurs, s'annonçait pour notre race une voix chantante et inspirée, qui eût interprété sa foi et ses rêves, exalté son idéalisme, et mis la langue des symboles au service de ses sentiments profonds. Cette voix n'a chanté que quelques heures d'une courte vie. Vous en perpétuez l'écho par l'émotion de cette journée; et le monument que nous élevons témoignera pour nos descendants de notre fraternité fidèle, comme de notre respect pour toutes les formes de la Beauté.

Des applaudissements prolongés saluent les dernières paroles de l'orateur et la cérémonie s'achève à midi par l'audition des *Paysans*, le magnifique chœur de Saintis.

LE DÉJEUNER

Un déjeuner intime a réuni après l'inauguration, dans les salons de l'Hôtel des Ambassadeurs, les membres du Comité, la famille Calémard de la Fayette et leurs invités.

M. Pierre de Nolhac présidait cette réunion spécialement organisée en son honneur. Le conservateur de Versailles avait à sa droite MM. d'Arbaumont, Pierre Fons, Emile Gautheron, de Viry, Emmanuel Grellet de la Deyte, D^r Dorel, Foulhit; à sa gauche, MM. Antoine Jacotin, D^r Planchard, de Marcilly, Chevalier-Chantepie, le baron Reynaud, André Boyer, le baron Pierre Grellet de la Deyte, Ulysse Rouchon. M. Charles Dupuy avait à sa droite MM. Fernand Calémard de la Fayette, Emmanuel Rioufol, lieutenant Grellet, Philippe Moulin, Edouard Terrasse, Louis de Romeuf, Salvy, Jean Veillon; à sa gauche, MM. Henri Moulhiade, Pierre Boyer, Antonin Ravoux, Auffray, Pierre Valicon, Nicolas, V.-B. Chardonnal, Perrin, Delacour.

Au champagne, M. Fernand de la Fayette se lève le premier et exprime de la façon suivante ses remerciements et ceux de sa famille :

TOAST DE M. FERNAND CALEMARD DE LA FAYETTE

MESSIEURS,

C'est avec une émotion bien vive que j'adresse à M. de Nolhac, au nom de tous, l'expression de notre profonde gratitude.

Frappé récemment dans ses affections les plus chères, oubliant les fatigues d'un long déplacement, il n'a cependant pas hésité, par confraternité littéraire, à accepter la présidence de cette cérémonie, apportant dans un magnifique langage son tribut d'éloges à ceux qui ne sont plus.

Que M. de Nolhac, rattaché par tant de liens et de souvenirs à notre région, me pardonne d'exprimer ici le vœu de tous : qu'il soit bientôt appelé à prendre place dans l'immortelle enceinte où un fauteuil semble lui être déjà tout préparé.

Que mon éminent condisciple et ami, M. Charles Dupuy, me permette de lui offrir également nos sentiments de grande reconnaissance.

Il a, lui aussi, consenti à se dérober, pendant quelques heures, à ses hautes occupations pour venir rendre aux deux poètes disparus l'éloquent et cordial hommage d'un compatriote qui est lui-même l'honneur et la gloire de son pays.

Merci aux sociétés académiques, agricoles et littéraires de la ville du Puy, qui ont bien voulu d'un commun accord favoriser la gracieuse initiative de M. Ulysse Rouchon, de M. Rouchon dont l'inlassable dévouement a su vaincre toutes les difficultés inhérentes à l'organisation de cette commémoration régionaliste et littéraire.

Merci aux présidents de ces sociétés.

Je profite de cette circonstance pour remplir un pieux devoir en adressant un souvenir très respectueusement ému à la mémoire de M. Julien de la Bâtie, si rapidement enlevé à l'affection des siens, à l'estime d'une ville entière. C'est un grand chagrin, de ne pas le voir aujourd'hui parmi nous, il s'était depuis longtemps promis d'être des nôtres.

A M. Antoine Jacotin, qui, encore tout meurtri par les deuils les plus cruels, éprouvés coup sur coup avec une déconcertante fatalité, a voulu s'oublier lui-même.

Que dirai-je à M. Louis de Romeuf, à M. Henri Chatelain, à M. Jean Veillon, à tant d'autres intimes, si constants et si bons; à M. Pierre Fons, le poète délicat, le camarade fidèle, accouru, malgré les douces anxiétés qui le retenaient à son foyer, pour rappeler le souvenir de son ami;

A M. Besqueut, malheureusement absent, le sculpteur consciencieux

et modeste dont l'éloge n'est plus à faire, et qui a mis tant de talent à l'accomplissement de son œuvre ;

A M. Perrin, aux ouvriers qui ont prêté leurs bras forts au service de l'Idée ;

A l'Orphéon du Velay toujours et partout couvert de lauriers et si magistralement dirigé par son très distingué président M. Antonin Ravoux, bâtonnier de l'Ordre des avocats. Ces chœurs chantés par des voix, aussi mâles qu'harmonieuses, et, dans leur gravité, si appropriés aux circonstances, ont singulièrement accru la touchante grandeur de cette cérémonie.

Merci à la Presse toujours puissante, si souvent généreuse ;

A la municipalité très brillamment représentée par M. Moulhiade, adjoint sympathique et distingué poète.

A ceux qui, proches ou lointains, ont secondé de toutes manières la bienveillante entreprise dont M. Ulysse Rouchon fut le promoteur.

Enfin, tous nos grés infinis à cette ville du Puy. Elle semble avoir pensé qu'une cité grandissait en grandissant des morts qui ont peut être jeté sur notre petit coin de France quelques rayons d'idéal et de lumière.

A vous tous. Messieurs.

TOAST DE M. ANTOINE JACOTIN

M. Antoine Jacotin porte le toast du Comité et de la Société scientifique à M. Pierre de Nolhac. Il le remercie chaudement et cordialement de n'avoir pas hésité à s'imposer les fatigues d'un long voyage pour venir présider cette manifestation de sympathie. Il déclare être l'interprète des sentiments de tous en levant son verre en l'honneur et à la santé du futur académicien.

M. Emile Gautheron parle au nom de la Société académique du Puy. Voici son discours :

TOAST DE M. ÉMILE GAUTHERON

MESSIEURS,

Un deuil trop cruel et trop récent obligeait la société académique du Puy à demeurer silencieuse lors de l'inauguration du monument ou vous avez voulu perpétuer le souvenir de son ancien président.

Mais à cette heure, dans cette réunion tout intime, il me sera bien permis de rappeler, en quelques mots, ce que fut dans notre Société M. Charles Calemard de la Fayette.

En parcourant les nombreux volumes de nos Annales, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'activité vraiment encyclopédique de ce grand esprit.

Dès l'année 1837, les travaux les plus divers sollicitent ses recherches. On retrouve à chaque page le poète auteur de ce chef-d'œuvre qui est le *Poème des Champs*, l'agriculteur avisé auquel nous devons ce *Petit Pierre* qui fut un des grands succès de la littérature agricole, l'économiste novateur, parfois audacieux, qui préconisait trois quarts de siècle à l'avance la création de Banques agricoles, de retraites pour les ouvriers, d'un ministère de l'agriculture, et même — la jeunesse est imprudente — de boucheries municipales.

Mais si Charles Calemard de la Fayette se laissait entraîner volontiers par son grand amour de la terre, et devenait éloquent — comme le racontait M. Malartre, sur une question d'assolement (l'assolement, disait-il, c'est la vie de la culture, et la vie de la culture, c'est la vie de la France), il n'oubliait pas les autres sujets d'études de la Société académique du Puy, où se réunissait presque en son entier l'élite intellectuelle de notre pays.

Qu'il s'agit d'agriculture, de sciences économiques, de géologie, d'art ou d'histoire locale, toujours d'une façon claire, lumineuse, il savait poser les questions et les résoudre, résumer les travaux des congrès scientifiques dans des rapports qui sont des modèles de concision et d'élégance, et surtout, avec une ardeur toujours en éveil, il savait stimuler l'activité de tous et créer, dans la société qu'il présidait de 1856 à 1864, un mouvement intellectuel qui la faisait alors citer comme un modèle de vie provinciale. Les savants les plus éminents de la France entière s'honoraient à cette époque de recevoir le titre de membres non résidants de notre petite académie.

Sous son impulsion, Aymard, Mandet, Sauzet, de Vinols, Bertrand, Vissaguet, Vibert, Beliben et d'autres dont les noms m'échappent rivalisèrent d'ardeur pour étudier la géologie de notre sol et rechercher dans les archives de notre pays les secrets de son histoire locale.

C'est à lui que nous devons la création de la commission des recherches historiques, fondée en 1857, et dans laquelle, durant plusieurs années, la collaboration de nos chercheurs produisit les résultats qui furent signalés par tous les congrès scientifiques de France.

C'est aussi à Charles Calemard de la Fayette que nous devons l'initiative de la publication des mémoires de Médicis, de Burel et de Jacmon,

dont l'apparition fut le signal du véritable essor de nos études historiques.

Il est bon parfois de voir les choses et les gens d'un peu loin.

Mieux peut-être que ses compatriotes du Puy, les savants de France et même de l'étranger surent apprécier à sa juste valeur l'œuvre de Charles Calemard de la Fayette, puisqu'ils le nommèrent secrétaire-adjoint du congrès scientifique de 1833, secrétaire du congrès de 1835, membre de l'académie historique de Belgique, vice-président du congrès des sociétés savantes de 1869.

Ses travaux furent récompensés par une médaille d'or au congrès des sociétés savantes de 1868, par les palmes académiques, la croix de commandeur de Saint-Grégoire le Grand, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, enfin, récompense qui dut être la plus chère à son cœur de poète, le *Poème des champs* fut honoré du prix Monthyon par l'Académie Française, après avoir mérité les appréciations les plus flatteuses de maîtres de la critique littéraire comme Sainte-Beuve, Théophile Gautier et Arsène Houssaye.

C'est que le président de la société académique donnait alors un exemple sur lequel on voulait attirer l'attention de toutes les sociétés savantes.

Il avait compris l'un des premiers de quel intérêt pour l'histoire du pays était le dépouillement des archives locales grandes et petites, et comment on devait trouver, non seulement dans les dépôts publics, mais encore dans les archives des familles anciennes, les documents qui donneraient l'histoire vraie de l'ancienne France, celle de la vie de ses provinces, de ces grands corps organisés et vivants si différents de notre informe cellule départementale.

« Il se trouve, disait-il, que la petite patrie que nous aimons, que nous voulons servir, à laquelle nous appartenons, de fait ou d'adoption, par le cœur, est une de ces patries qu'on aime d'autant plus qu'on les connaît davantage. Heureux pays sans doute et digne d'être aimé, que celui dont l'histoire, même dans le cadre le plus restreint, est pour ses enfants un juste sujet de fierté. »

Charles Calemard de la Fayette aimait son Velay, comme il aimait la France, comme tout ce qu'il aimait, avec toute l'ardeur de son grand cœur de poète, et cela suffit pour nous expliquer la féconde activité de son existence, car, en dépit des éloquentes sophismes du plus éloquent de nos parlementaires, la haine n'a jamais produit que des ruines; l'amour seul a le pouvoir de créer.

Et l'on peut dire que Charles Calemard de la Fayette fut un grand créateur de vie sociale et de vie intellectuelle, par l'œuvre d'enseigne-

ment agricole, de progrès économique et scientifique dont il nous a laissé l'héritage comme il le fut par son *Poème des Champs* dont les vers feront à sa mémoire un monument plus durable que le bronze et le granit.

M. le Dr Pierre Boyer charme l'assemblée en contant une fable inspirée par de récents événements internationaux.

M. Louis de Romeuf lui succède et, au nom des amis d'Olivier de la Fayette, parle ainsi :

TOAST DE M. LOUIS DE ROMEUF

Au nom des amis d'Olivier de la Fayette, je viens vous remercier, Monsieur, de l'hommage éloquent que vous avez rendu à sa chère mémoire.

Ce matin, tandis que nos collines vellaves — ces mêmes collines qui avaient inspiré le *Poème des Champs* — recueillaient l'écho de votre voix, je croyais voir son ombre glisser sur les jeunes gazons.

Sereine et tendre, elle écoutait. Il lui plaisait d'être louée par le fils illustre de cette Riom austère dont le vieux collègue — là-bas, tout au fond du faubourg Mozat — sut infuser la force à son âme rêveuse, la force et le goût des choses éternelles.

Et puis, vos châtaigniers de Crouzoles, vos ruines romantiques de Tournoël et de Chazeron, ce furent les pointes où l'enfant accrocha les premiers rêves de sa vie. Et en promenant le ravissement de ses yeux vierges sur cette guirlande des Dômes, sur ces champs de lave chaotique, sur cette opulente Limagne, que vos strophes ont si noblement chantés, — il suivait, sans y prendre garde, l'inspiration d'une nature sœur de la sienne. Il subissait déjà le vertige des forêts et d'un ciel que son Velay devait plus tard lui restituer. Il puisait dans votre air à vous, Auvergnat, cette passion du grandiose et du grave, ce beau frémissement intérieur, cet élan, qui l'inclinant vers les cimes, devait le pousser jusqu'aux *Étoiles*.

Il y a puisé aussi, je crois, non moins que dans son hérité, ce besoin croissant de tradition qui, après les rafales de la vingtième année, semblait devoir le ramener jusqu'à ses plus secrètes racines. Dans l'air pur du matin, au milieu du cirque d'Anis que ses regards humains avaient embrassé avec tant d'amour, son âme pensive accueillait donc dans une tendresse le salut de l'éminent traditionnaliste, dont l'œuvre entière est un hommage à la race.

Ainsi loué par un Arverne et par un poète, sa modestie vivante aura connu les meilleures joies posthumes.

Nous vous savons gré d'avoir mis le plus précieux laurier sur le front chéri de notre frère. Regardez : il se penche et sourit, et même pour vous remercier, il me semble que son ombre immortelle vous souhaite à son tour, Monsieur, l'immortalité.

M. Louis de Romeuf donne ensuite lecture du sonnet suivant qui a été envoyé par M. Raymond Lizop :

*A la mémoire du poète
Olivier Calemard de la Fayette.*

D'autres savent chanter en rimes triomphales
La rose de Poestum et les lauriers amers,
Ou dresser aux rochers d'Argos et de Mycale
Les temples éclatants que reflète la mer.

Mais la forme était vile et la couleur brutale
Pour vos yeux qu'obsédaient les gouffres de l'éther,
L'impondérable feu des clartés sidérales
Consumait votre vie et flambait en vos vers.

La neige peut tomber sur la morne clairière
En mêlant son deuil blanc au deuil des sapinières,
Et le Doute mauvais peut courber nos fronts las ;

Dans l'éblouissement des lointains Au-Delas
Vous possédez enfin la Cité de Lumière
Plus haut que vos soleils de braise et de lilas !

M. Ulysse Rouchon communique un certain nombre de télégrammes, cartes et lettres adressés au Comité à l'occasion de l'inauguration du monument. Ils émanent de MM. le professeur Chantemesse, Charles Brun, président de la Fédération régionaliste française, Hermance, Alfred Douët, de Porquier de Lagarrigue, Gaston de Marcilly, Joseph Denais, D^r Devillas, le commandant Pichat, D^r Devins et Edouard Néron, députés de la Haute-Loire, Léon Vibert, Charles Calemard, H. Calemard du Ginestoux, C. Fabre, Henry Marsset, Jules Romains, Pécher, Lucien Bauzin, Raymond Lizop, Louis Villat, le professeur Zyromski, le professeur Chatelain, G. Bonnet-Maury, correspondant de l'Institut, etc., etc.

TOAST DE M. PIERRE DE NOLHAC

M. Pierre de Nolhac remercie enfin l'assemblée pour la sympathie et la bienveillance dont il a reçu les preuves réconfortantes. Il exprime tout son plaisir de se trouver dans un pays qu'il aime depuis longtemps et dont il apprécie les ressources de Beauté. « J'ai passé dans votre ville, dit-il, quatre années de mon enfance et j'ai fréquenté votre lycée; c'est même là, je vous l'avoue, que j'ai commencé ma culture latine, et, à ce titre, il me semble que votre petite patrie est aussi la mienne ». Il adresse un souvenir ému à la mémoire de Charles Calemard de la Fayette et d'Aimé Giron qui furent ses premiers guides dans les Lettres et lève son verre à la ville du Puy.

TOAST DE M. GRELLET DE LA DEYTE

La série des toasts paraissait close lorsque M. Grellet de la Deyte se lève et, dans une chaleureuse improvisation, s'excuse, dit-il, d'ajouter un mot aux toasts très éloquents et académiques que l'on vient d'applaudir. Mais il ne peut résister au désir de porter la santé de son ami d'enfance, M. Fernand de la Fayette! Au jour de la cruelle épreuve de ses deuils, il a partagé de tout son cœur son affliction paternelle. Il est heureux, dans cette journée, de lui dire qu'il s'associe, au nom de tous, aux sentiments de consolante fierté que tant de justes hommages rendus à Charles et à Olivier Calemard de la Fayette apportent à sa piété filiale et à l'inguérissable douleur de son cœur de père.

« Si cette blessure », ajoute-t-il, « est de celles qui ne se cicatrisent jamais, il t'est resté, cher ami, comme suprême consolation, la fille charmante et dévouée qui est devenue la mienne, que nous chérissons profondément, et je forme le vœu, l'espérance que, dans la mesure du possible, des jours de bonheur te reviennent encore du fils que je t'ai donné! »

A 2 heures, le Comité du monument Calemard de la Fayette avait terminé sa mission et l'on se séparait dans les effusions de la plus vive cordialité.

ESSAI DE RÉPERTOIRE
DES
EX-LIBRIS ET FERS DE RELIURE
DES BIBLIOPHILES
DU VELAY ET D'UNE PARTIE DE L'AUVERGNE
(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE)

Les superlibris : c'est par ce terme général qu'on désigne parfois toutes les marques, quelles qu'elles soient, dont les bibliophiles se sont servis pour signaler à leurs contemporains où à leurs descendants les livres qui leur ont appartenu. De toutes les façons diverses d'écrire son nom et de signer son bien, depuis la simple note manuscrite jusqu'à la reliure à petits fers spéciaux, on s'accorde à dégager deux types principaux : les ex-libris, gravures plus ou moins ornées et artistiques appliquées sur les plats intérieurs ou servant de feuilles de garde au livre ; les fers à dorer, le plus souvent armoriés, frappés par le relieur sur la couverture. Négligeant les marques modestes, étiquettes ou notes manuscrites dont le décompte entrainerait trop loin, les amateurs recherchent avec passion aujourd'hui ces petits monuments longtemps oubliés et la mode aidant, le temps n'est pas loin où la source en sera tarie. Si les fers, partie intégrante des volumes, résisteront facilement à toutes les attaques, les ex-libris que seule un peu de colle protège et maintient dans leur cadre naturel auront bientôt, au train dont vont les choses, complètement disparu des vieux livres. Classées et cataloguées dans les cartons des collectionneurs, ces gentilles gravures seront tout ce qu'on voudra, ce ne

seront plus des ex-libris. Inutile d'ailleurs d'épiloguer sur ce phénomène et de déplorer la manie du jour; d'autres l'ont fait mieux que je ne saurais le faire : je constate un fait sans plus.

L'étude de ces marques anciennes de bibliothèques a donné lieu dès à présent à un grand nombre de travaux, et pour nous en tenir à notre région, nos deux puissantes voisines, les provinces d'Auvergne et de Lyonnais ont eu leur catalogue dressé, celui de l'Auvergne par M. Tardieu, celui du Lyonnais par MM. Poidebard, Baudrier et Galle dans le magnifique ouvrage qui a nom *L'Armorial des bibliophiles du Lyonnais, Forez et Beaujolais*.

Ce que d'autres avaient fait chez eux, j'ai tenté de l'exécuter chez nous, toutes proportions gardées bien entendu. Le petit pays de Velay, resserré et isolé dans sa ceinture de montagnes, vivant de sa vie propre, a eu lui aussi son existence artistique et littéraire, plus modeste et plus restreinte que ne le furent celle de Clermont et surtout celle de Lyon, « le marché des livres », mais bien réelle quand même. C'est donc parmi les savants et les érudits locaux que j'ai tenté de glaner ma récolte.

Malgré de patientes recherches j'avoue de suite que mes trouvailles ont été rares. Tant dans le Velay que dans le coin d'Auvergne qui lui est annexé aujourd'hui, l'usage de laisser sur ses livres un souvenir de possession ne s'est pas généralisé et dans les collections de livres publiques ou privées les documents manquent. La Bibliothèque municipale du Puy, dépôt où vinrent échouer nombre d'épaves des collections d'autrefois, et qui, à ce point de vue, a été particulièrement étudiée par M. Charles Godard, dont j'ai utilisé le consciencieux dépouillement, ne comprend qu'un bien petit nombre de marques locales, et sur la presque totalité des volumes de l'ancien fonds une simple mention manuscrite ou une modeste étiquette signalent seules le possesseur.

Aussi quoique notre histoire nous rappelle à chaque page que la culture intellectuelle fut florissante et qu'ici comme ailleurs on aima les livres, les noms de ces vieilles familles du diocèse si souvent citées dans nos annales ne paraîtront que rarement dans ce recueil, et le chapitre Notre-Dame lui-même, réputé cependant pour la science et l'érudition de ses membres, sera à peu près muet sous ce rapport.

Je sais bien qu'un événement déplorable, le fameux incendie

du couvent des capucins, survenu dans la nuit du 16 au 17 décembre 1791, qui détruisit en quelques heures des monceaux de livres entassés et anéantit pour toujours les bibliothèques des chapitres de Notre-Dame et de Saint-Mayol, de Saint-Vosy, des Jacobins, des Capucins, des Cordeliers, des Carmes, des Chartreux de Brives, des Bénédictins du Monastier, des Prémontrés de Doue et d'autres communautés encore, nous a privés pour toujours d'une bonne part des documents sur lesquels nous aurions pu compter. Mais par ce qui reste on peut facilement juger de ce qui fut.

Le chapitre noble de Brioude m'a relativement laissé une récolte plus abondante, quoique la culture intellectuelle de ses bons chanoines n'ait jamais passé pour peser bien lourd. J'ai été, il est vrai, guidé parmi eux par un bibliophile qui connaît certainement beaucoup mieux le chapitre que ses membres ne l'ont jamais connu eux-mêmes : notre vénéré maître et doyen M. Paul Le Blanc.

En revanche, j'ai négligé de parti pris des documents qui seraient entrés à la rigueur dans le cadre de ce travail. Devais-je compter parmi les nôtres tous ces abbés commendataires dont l'existence ne nous est rappelée que par les courtes apparitions qu'ils firent dans leurs abbayes, et qu'aucun lien de famille ne rattache à nos régions : pour le Monastier par exemple les abbés de Senecterre, le cardinal de Bonzy, Armand-Pierre de la Croix de Castries, archevêque de Tours : pour Pebrac, Pierre Barbreau, Couturier de Fournoux, Antoine Bourboulon, tous personnages importants ; pour la Chaise-Dieu surtout, la longue série des illustrations ecclésiastiques qui gouvernèrent l'abbaye depuis le cardinal de Tournon jusqu'aux La Rochefoucauld et aux Rohan, en passant par Charles d'Orléans et le cardinal Hyacinthe Serroni. Et c'eût été à mon humble avis pousser un peu loin le souci d'être complet que de cataloguer parmi les bibliophiles de la Haute-Loire, Richelieu et Mazarin, tous deux abbés de la Chaise-Dieu.

Dans le même ordre d'idées le chapitre de Brioude a compté lui aussi parmi les siens des personnages arrivés à de hautes situations dans l'Église, tels le cardinal de Bernis qui composa étant chanoine ses élégantes poésies légères, Hippolyte de Bouteville,

évêque de Saint-Flour, Henri-Félix de Fumel, évêque de Lodève, et une dizaine d'autres chanoines parvenus plus tard à l'épiscopat.

La plupart de ces prélats ou de ces gros bénéficiers ecclésiastiques ont eu des bibliothèques importantes : pour beaucoup j'ai rencontré des fers ou des ex-libris. Après réflexion, je n'ai retenu et cité que ceux dont les possesseurs, soit par une donation ou une œuvre quelconque, soit par le nom de leur dignité inscrit sur leur marque de bibliothèque, nous ont laissé un souvenir d'eux.

J'aurais été heureux en revanche de donner plus souvent une mention aux évêques issus de nos vieilles familles locales, Langeac, Lafayette, Mailhet de Vachères, Polignac, Rochefort d'Ally, Vichy et autres. La plupart des prélats ont marqué leurs livres à leurs armes ; le difficile consiste à rencontrer des volumes leur ayant appartenu.

A cette difficulté dans la recherche des documents, causée par l'absence de tous répertoires généraux d'ex-libris français, et par l'insuffisance de celui de Guigard concernant les fers, s'en ajoutent d'autres. On trouvera parfois signalés ici des personnages qui n'ont droit qu'à moitié à être des nôtres, nés ailleurs et ayant vécu en Velay ou réciproquement : dans une étude de ce genre, une sélection plus ou moins heureuse s'impose toujours et n'empêche pas les empiètements sur les voisins.

Les omissions et les oublis sont de plus inévitables ; je ne prétends en rien être complet. Je n'ai visité qu'un petit nombre de collections privées, et certains grands dépôts comme les bibliothèques du Grand Séminaire et de la Chartreuse sont actuellement inaccessibles.

C'est d'ailleurs le propre de cette sorte de travail de réclamer tôt ou tard un supplément et d'être vouée, quoiqu'on puisse faire, à l'imperfection.

La recherche des pièces reproduites ici et celle des biographies plus ou moins complètes qui les accompagnent m'ont obligé à frapper à toutes les portes et à réclamer du secours d'un peu partout. C'est dire que j'ai contracté de tous côtés des dettes de reconnaissance et que je suis heureux de remercier : d'abord mes collègues de la Société des Collectionneurs d'Ex-libris et le baron du Roure de Paulin, leur dévoué secrétaire, qui soit en m'autori-

sant à feuilleter leurs riches albums, soit en me documentant sur les pièces qu'ils possédaient, ont simplifié une bonne part de mes recherches, puis les éminents auteurs de l'Armorial des bibliophiles du Lyonnais, MM. Baudrier et Galle, qui m'ont fait profiter de leur expérience en la matière et m'ont obligeamment prêté les clichés dont j'avais besoin ; mes compatriotes ensuite MM. Albert Boudon, J.-M. Convers, Léon Cortial, Emmanuel Grellet de la Deyte, Antoine et Charles Jacotin, Georges Paul, Ulysse Rouchon, le baron François de Vinols qui tous, archéologues ou bibliophiles, amateurs éclairés de notre histoire locale, ont accueilli avec leur affabilité coutumière mes demandes de renseignements et m'ont fourni des notes biographiques dont la rédaction avait souvent coûté de longues et laborieuses investigations ; enfin M. Paul Le Blanc, dont le nom est déjà venu sous ma plume et auquel je suis heureux d'exprimer une fois de plus pour son inlassable générosité ma reconnaissante amitié et ma respectueuse admiration.

D^r PAUL OLIVIER.

D'ALLÈGRE.

ARMES : *de gueules à la tour d'argent crénelée de trois pièces, maçonnée de sable, accostée de six fleurs de lis d'or posées trois de chaque côté en pal.*

La seigneurie d'Allègre fut successivement possédée par deux puissantes familles dont la première, connue dès le ^{xiii}e siècle, s'éteignit à la fin du ^{xiv}e en la personne d'Armand IV d'Allègre qui, sans enfants, abandonna sa terre au duc de Berry. Ce dernier en fit don vers 1385 à un de ses favoris Morinot de Tourzel en qui commença la seconde maison d'Allègre illustre dans l'église, les lettres et les armes.

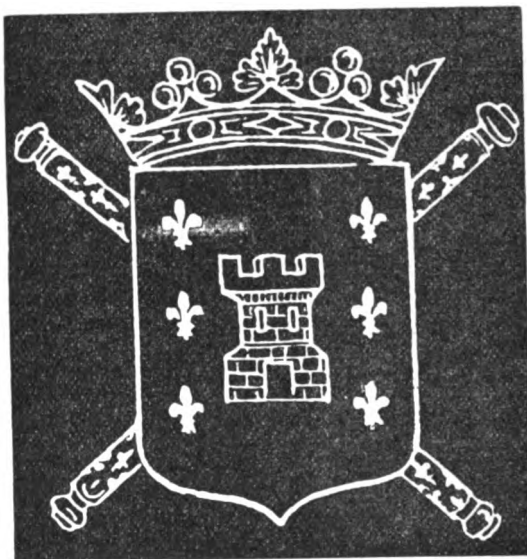
Fer de Gabriel d'Allègre, troisième fils d'Yves II, tué à la

bataille de Ravenne et de Jeanne de Chabannes. Capitaine de cinquante hommes d'armes, il guerroya en Italie où il reçut le testament oral de Bayard, son ami, et épousa le 26 avril 1513 Marie d'Estouteville, dame de Blainville, d'Oisery et de Marcilly en Normandie, succéda à son beau-père dans la charge de prévôt de Paris et fut bailli de Caen en 1526. Le 17 juillet 1533, il reçut magnifiquement dans son château d'Allègre le roi François I^{er} et sa suite se rendant en pèlerinage



à Notre-Dame du Puy et mourut en 1539.

☞ D'Allègre. — Fer d'Yves V marquis d'Allègre, baron de



Tourzel, fils de Christophe II et de Marie de Remond-Modene. Né en 1653, entré aux gardes du corps en 1675, capitaine au régiment de Biran le 15 février 1678, brigadier de cavalerie le 16 mars 1690, maréchal de camp le 30 mars 1693, lieutenant général du Haut-Languedoc le 1^{er} janvier 1707, maréchal de France le 2 février 1724, il mourut à Paris le 9 mars 1733, âgé

de 80 ans.

Son fer et le précédent, que je n'ai jamais rencontrés, sont reproduits ici d'après Guigard. Je fais toutes réserves sur l'exactitude du dessin qui varie suivant la 1^{re} ou la 2^e édition de cet auteur.

D'Allègre et de Garaut. — Le maréchal d'Allègre avait

épousé en 1679 Jeanne-Françoise de Garaut de Caminade, fille de Jean-Georges de Garaut-Duranti, seigneur de Danneville, marquis de Miremont, pré-



sident au Parlement de Toulouse, et de Marthe de Caminade. Cette dame dont Saint-Simon nous a tracé un portrait peu flatteur posséda un fer à dorer où les armes des de Garaut (*d'azur à la fasce d'or accompagnée de 3 coquilles de même*) sont écartelées d'une alliance que je n'ai pu déterminer, le tout accolé au blason d'Allègre.

Du mariage d'Yves d'Allègre et de Jeanne de Garaut naquirent trois filles dont l'une, Marie-Emmanuelle, épousa le 26 janvier 1713, Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de Maillebois (voir ce nom).

D'APCHIER.

ARMES : écartelé : au 1 d'or au château donjonné de 3 tours crénelées de gueules, celle du milieu plus élevée et accostée de 2 haches d'armes d'azur posées en pal (Apchier) : au 2, burelé d'argent et d'azur de 10 pièces à 3 chevrons de gueules brochant, le premier écimé (La Rochefoucauld) : au 3 de gueules à une étoile de 16 raies d'argent (Baux) : au 4 d'or au chef dencché d'azur (Chazeron) : sur le tout d'or à 3 pals d'azur au chef de gueules (Châteauneuf-Randon).

La maison de Châteauneuf-Randon, d'origine chevaleresque, et connue en Gévaudan et Vivarais depuis le ^xe siècle, s'est divisée

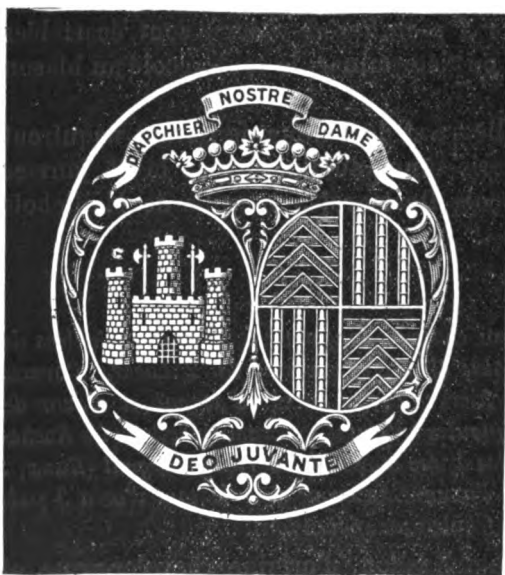
en plusieurs branches. Guérin de Châteauneuf, vivant en 1180, épousa Alix d'Apchier et fut la souche de la maison de ce nom.

Ex-libris de Joseph Randon de Châteauneuf-Randon, comte d'Apchier, baron de Thoras et de la Garde, sgr. de la Clause, Saint-Exupery, Besque, Charraix, etc., fils de Christophe III, comte d'Apchier et de Madeleine Filhot de Belviala. Né en 1698, il épousa le 23 août 1743, sa cousine Antoinette de La Rochefoucauld-Langeac, sœur du cardinal-archevêque de Rouen, qui posséda elle-même



un fer ici reproduit où le blason de sa famille est accolé au blason de son mari.

M. d'Apchier, habile veneur, joua un rôle important dans les chasses mémorables organisées contre la « Bête du Gévaudan » ;



le premier animal fut tué, il est vrai, le 20 septembre 1765 par Antoine de Beauterne, lieutenant des chasses du roi, mais c'est dans les battues dirigées par M. d'Apchier que périrent en 1767 les deux *grands vieux loups*, dont la mort rétablit définitivement la tranquillité dans le pays.

Il mourut à Paris en 1770, laissant un fils : Jean-Joseph, marquis d'Apchier, comte de Besque-Charraix, baron

des États du Languedoc, né le 3 juin 1748, capitaine au régiment de Dragons-Damas, colonel des gendarmes de Lunéville, député de la noblesse aux États-Généraux, qui épousa à Langeac le 3 septembre 1767, Henriette de Rochefort d'Ally, fille du baron de Saint-Vidal et d'Irène de Cauvinet de la Veyssière. Jean-Joseph, emprisonné en 1791, fut libéré, grâce aux démarches faites en sa faveur par la municipalité de Saugues, émigra en Espagne et mourut à Barcelonne le 2 novembre 1798.

Il avait hérité de la bibliothèque de son père et l'avait enrichie à son tour. Composée d'un nombre assez restreint de livres choisis, elle comprenait exactement 398 volumes : saisie comme bien d'émigrés, elle aurait dû être transportée tout entière au Puy, chef-lieu du district : en réalité, elle fut dispersée et seuls quelques rares volumes portant l'ex-libris d'Apchier se trouvent à la Bibliothèque municipale de cette ville.

Cet ex-libris qui servit, selon toute vraisemblance, au père et au fils, est aujourd'hui fort rare : il en existe deux variantes, l'une avec le mot *comiti*, l'autre avec la faute d'orthographe corrigée.

- Jean-Joseph laissa plusieurs enfants dont une fille Irène, mariée à Denis Le Maugin qui suit.

LE MAUGIN D'APCHIER.

ARMES : écartelé : au 1 de gueules au chevron d'argent accompagné en chef de 2 hures de sangliers affrontées et en pointe d'une gerbe de blé de même (Imbert de Montrufet) : au 2 de sable au chevron d'or accompagné en chef de 2 mouchetures d'hermine d'argent et en pointe d'une étoile d'or (Le Maugin?) : au 3 de gueules à la bande ondulée d'argent accompagnée de 6 merlettes de même, 3 de chaque côté (Rochefort d'Ally) : au 4 burelé d'argent et d'azur de 10 pièces à 3 chevrons de gueules brochant le premier écimé (La Rochefoucauld) : sur le tout d'or au château donjonné de 3 tours de gueules, celle du milieu plus élevée et accostée de 2 haches d'armes d'azur posées en pal (Apchier).

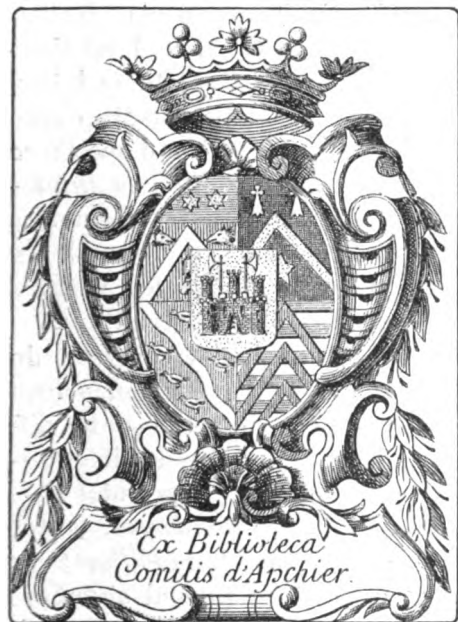
La famille Le Maugin appartient à l'ancienne bourgeoisie d'Angers où elle a fourni plusieurs générations d'échevins.

Marc-Denis Le Maugin, né à Angers en 1767, commissaire-

ordonnateur des guerres, mort à Turin en 1814, épousa au Puy en 1795, Barbe-Françoise-Irène d'Apchier, née en 1777, fille de Jean-Joseph et d'Henriette de Rochefort d'Ally. De ce mariage naquirent deux fils :

Jean - Joseph - Ferdinand Le Maugin d'Apchier, né en 1800, garde du corps de Louis XVIII, puis secrétaire général de la préfecture de la Haute-Loire, époux en 1824 de Delphine Assezat, mort en 1850.

Et 2° le possesseur de l'ex-libris ci-contre : Charles-Denis-Frédéric Le Maugin d'Apchier, né le 8 sep-



tembre 1806, receveur des finances à Saint-Quentin.

Cette pièce copiée, quant au dessin sur l'ancien ex-libris d'Apchier, en diffère comme on le voit par les écartelures du blason.

ARNAUD.

Ancienne famille bourgeoise du Puy mentionnée dans les actes dès 1451.

Ex-libris de Jean-André-Michel Arnaud, né au Puy le 28 septembre 1760, fils d'Étienne Michel et de Jacqueline Nohac. Après ses études classiques au Puy, Arnaud étudia la médecine à Montpellier où il fut reçu docteur en juillet 1782 et vint de là se fixer dans sa ville natale qu'il ne quitta plus. Marié deux fois : le 11 septembre 1783 à Anne-Claudine Morel, et en 2^{me} noces le 11 janvier 1809 à Marie-Antoinette Nogier, il mourut au Puy le 24 novembre 1831.

Médecin des hôpitaux du Puy, membre correspondant de la Société royale de médecine de Paris, fondateur et un des premiers présidents de la Société d'agriculture de la Haute-Loire, le D^r Arnaud est l'auteur, outre d'une thèse latine pour le baccalauréat, d'une *Histoire du Velay*, d'une *Flore du Département de la Haute-Loire* et de divers mémoires insérés dans le Journal de médecine et dans les Annales de la Société d'agriculture.

Du Palluet, le graveur de son ex-libris, est bien connu des collectionneurs par les différentes marques de bibliothèques qu'il a signées tantôt sous le nom de *Mandonnet*, tantôt sous le nom de *du Palluet*; car

ces deux signatures différentes ne cachent qu'un seul et même individu. Comme nous retrouverons cet artiste à plusieurs reprises dans le cours de ce travail, et que d'autre part sa vie est com-





plètement inconnue, je vais donner ici une fois pour toutes les quelques notes biographiques que j'ai pu recueillir.

Joseph Mandonnet du Palluet naquit à Troyes en Champagne et fut baptisé dans l'église Saint-Jean de cette ville le 30 mai 1724 ; il était fils d'Edme Mandonnet, marchand, et d'Anne Jacquard. Sa famille, d'ancienne bourgeoisie champenoise, portait : *de sinople à l'ancre d'or accompagné en chef de deux étoiles de même*.

Il quitta de bonne heure son pays natal et à la suite de pérégrinations que j'ignore s'installa à Montbrison en Forez vers 1755 ; il y séjourna une vingtaine d'années, exécutant de nombreuses marques de bibliothèques à lui commandées par des familles de la région, d'où les ex-libris Chappuis de la Goutte, David, Imbert, Javelle, Mey de Châles, Morier, Neufville de Villeroy, Parrel, de Tours ; toutes ces pièces sont signées ; les suivantes, sans nom de graveur, peuvent lui être à peu près sûrement attribuées : Chirat de Montrouge, Gonon de Saint-Fresne, de Chambon, Laval de la Chomette (de Vinols).

Du même temps également est sa marque personnelle de graveur, ici reproduite, qui m'a été obligeamment communiquée par M. Louis Z. Perrot, d'Avignon. Cette curieuse gravure représente des blasons fantaisistes inspirés à l'artiste par ses travaux héraldistes habituels ; comme me le faisait remarquer M. Grellet de la Deyte, on peut voir dans le grand blason central une réminiscence approximative des armes du marquis de Chavagnac (*de sable à 3 fasces d'argent surmontées en chef de 3 roses d'or*) qui épousa en 1728 Angélique de Froulay-Tessé (*d'argent au sautoir de gueules denché de sable*).

Plus tard on retrouve Mandonnet ayant changé à la fois de résidence et d'état-civil. En 1777 il habite Le Puy et n'est connu dans cette ville que sous le nom de *du Palluet*. C'est cette année-là que par un jugement prévôtal de la maréchaussée de cette ville, ce malheureux artiste « *convaincu d'avoir gravé et contrefait sur une plaque de plomb l'empreinte des armes du régiment de Bourbon-dragons en quartier dans cette ville, et d'avoir par le moyen de ce faux cachet facilité et favorisé la désertion du nommé Girard Mège, dit Cologne, dragon de la compagnie mestre de camp, en apposant l'empreinte de ce cachet contrefait sur un faux congé de semestre* » fut condamné aux galères à perpétuité.

L'affaire, on le voit, était grave, et si la peine avait été subie jusqu'au bout, l'histoire artistique de notre graveur s'en trouvait terminée. Mais de hautes influences durent agir, ou des circonstances ignorées écourtèrent le châtement, car huit ans plus tard on le trouve exerçant tranquillement son art dans la même ville : il y exécute même son chef-d'œuvre, si l'on peut appeler ainsi la plus grande planche gravée sortie de ses mains : le *Tableau ou Représentation du Trésor de l'Église Angélique et Cathédrale de Notre-Dame du Puy en Velay*. Ce placard double in-folio se compose, comme les thèses illustrées auxquelles il ressemble beaucoup, de deux parties séparées et simplement collées l'un à l'autre : 1° d'un frontispice représentant le maître-autel de la cathédrale flanqué à droite et à gauche des nombreux reliquaires qui composaient le trésor et surmonté de la Vierge noire du Puy ; 2° d'un texte typographique encadré sorti des presses lyonnaises de Perisse et daté de 1785. Le frontispice est signé de notre artiste qui pour la circonstance inscrit son nom complet : *Joseph Mandonnet du Palluet*. Sur la majeure partie des exemplaires encore existant, cette signature est dissimulée par la marge supérieure du texte collée sur la marge inférieure du frontispice, mais elle se voit facilement par transparence.

C'est à peu près à la même époque qu'il exécuta l'ex-libris du Dr Arnaud ; la thèse de doctorat en médecine de ce dernier ne date en effet que de 1782 et sa marque de bibliothèque portant ce titre est donc postérieure.

Du même temps également est l'ex-libris Chambon de Conlagnet.

Joseph Mandonnet du Palluet mourut à l'Hôpital général de la ville du Puy, sa dernière cité d'adoption, « âgé d'environ soixante-six ans », le 11 avril 1791 et fut inhumé le lendemain au cimetière d'Aiguilhe.

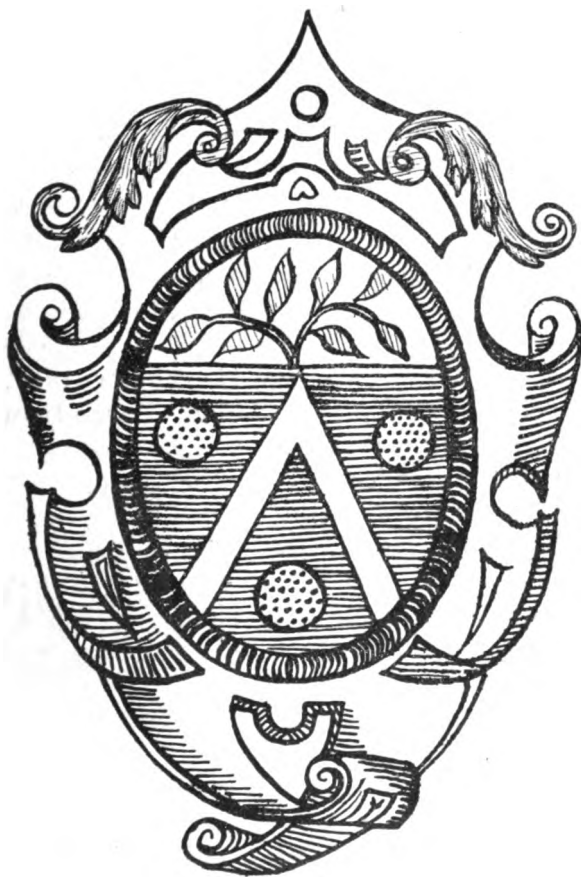
D'AURIER.

ARMES : d'azur au chevron d'or accompagné de 3 besans de même ; au chef d'argent chargé de 2 branches de laurier de sinople.

Originaire de Craponne où elle est établie dès le xv^e siècle, cette famille remonte en filiation suivie à Pons Aurier, consul de cette ville en 1614. Elle a formé deux branches principales, celle

des seigneurs de Piessac, terre où elle succéda en 1690 aux La Chassaigne de Sereys, et celle des seigneurs d'Ollias et de Fayt.

aurier



Il existe au moins quatre ex-libris ayant appartenu à cette famille.

L'un d'eux m'a été signalé par M. Paul Le Blanc qui l'avait vu autrefois à Craponne : il portait les armes ci-dessus décrites avec les branches de laurier du chef posées en sautoir. Je me contente de le signaler ne l'ayant jamais rencontré.

Un second, gravé sur bois, que j'ai trouvé frappé au verso du titre du *Blason des Armoiries de Jérôme de Bara, Lyon, 1581*

est ici reproduit. Il ne date évidemment pas de l'époque d'impression de cet ouvrage, mais du ^{xvii}^e siècle, et rien ne permet d'identifier exactement le possesseur; peut-être fut-ce Christophe d'Aurier, marié en 1637 à Toussainte Valentin ou un de ses fils.

D'Aurier. — Les deux dernières pièces sont plus connues et d'attribution facile.

Elles ont appartenu à Pierre Camille d'Aurier de Piessac, né à Craponne le 19 décembre 1786, fils de Pierre et de Jeanne Élie Perrin de Noally-en-Douzy. Entré aux gendarmes d'ordonnance le 1^{er} janvier 1807, sous-lieutenant au 9^e lanciers le 26 juillet 1811, lieutenant-adjudant-major aux lanciers de la garde royale le 11 octobre 1815, chef d'escadron



breveté le 12 août 1821, capitaine-commandant le 12 novembre 1822, chevalier de la Légion d'honneur le 22 août 1814, chevalier de Saint-Louis le 20 août 1824. Marié deux fois : 1^o à N. de Coutures; 2^o à Sidonie Clément de Sainte-Pallaye, il mourut à Orléans, le 22 avril 1866.

Sa bibliothèque, fort importante, se retrouve encore en partie chez MM. de Montaudoïn, ses petits-enfants.



D'AUTHIER DE SISGAU.

ARMES : *d'azur à 3 peupliers d'argent issant d'une terrasse de sinople.*

Famille originaire de Provence fixée en Velay au xvii^e siècle. Un d'Authier de Sisgau prit part aux États de la province en 1761 en qualité d'envoyé de la baronnie de Beaudiné.

Ex-libris de Jean-Baptiste-Alexis d'Authier de Sisgau de Saint-Sauveur, né le 23 octobre 1759, employé dans les consulats à Naples, Palerme et Smyrne de 1785 à 1793, nommé le 3 avril 1803 magistrat de sûreté à Yssingeaux et le 20 décembre 1805 juge au Tribunal civil du Puy, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort

survenue en 1835. Il est l'auteur d'un certain nombre de bro-

chures, entre autres d'un *Mémoire sur l'éducation morale et physique des enfants, au Puy, Pasquet 1832*, et d'un *Extrait d'un discours destiné à être lu dans la séance solennelle de la Société d'Agriculture sur divers sujets relatifs à la salubrité publique. Au Puy, 1828.* « M.



d'Authier, dit Bertrand de Doue, se livra dès sa jeunesse à l'étude de la physique. Il s'adonna surtout à des recherches sur l'électricité où son imagination, ardente à s'enflammer à l'idée du bien qu'il pouvait faire, espéra trouver des remèdes à quelques-uns des maux qui affligent l'humanité. »

Pierre Pasquet, qui a signé cet ex-libris, vint de Lyon au Puy en 1821 comme imprimeur et lithographe et exerça son art jusqu'en 1838, date de sa mort.

D'AVIGNON.

ARMES : d'or à 3 dauphins pâmés de... posés 2 et 1, les deux premiers adossés : écartelé d'azur à 3 pals d'argent au chef d'or chargé de 3 étoiles de...

La famille d'Avignon est fort ancienne au Puy où on la rencontre dès 1336 en la personne de Jean d'Avignon, notaire.

Ex-libris d'Hugues d'Avignon, sieur de Monteils, avocat à la

sénéchaussée du Puy, fils de Gaspard et de Marguerite d'Orvy. Orphelin de bonne heure il eut à sa majorité de longs démêlés avec ses tuteurs, puis avec son beau-frère Jacques Brun de Lanthénas auquel il avait emprunté de l'argent. Très processif d'ailleurs, Hugues d'Avignon nous a laissé surtout trace de son existence dans les papiers de procédure de l'époque. Il avait épousé Marie Planchette, fille d'Antoine, gentilhomme de Saint-Didier, et de Catherine Ferrand et en eut quatre enfants : trois filles auxquelles il céda en les mettant au couvent les trois maisons sises à Lyon qu'il tenait de son beau-père, et un fils, Gaspard.

Hugues d'Avignon est le fameux auteur d'un ouvrage fort recherché des bibliophiles de la région : *La Velleyade ou délicieuses merveilles de l'Église Notre-Dame du Puy et pays de Velay*. Lyon, Louis Muguet, 1630. Ce volume contient deux frontispices différents, l'un figure la Vierge noire du Puy gravée par Sarret, l'autre représente Samson terrassant un lion sur une montagne au pied de laquelle s'étage la ville du Puy, avec en haut et à gauche du motif principal un écusson aux armes de la ville de Lyon, et en bas et à droite un blason écartelé aux armes de l'auteur, les mêmes que celles de l'ex-libris.

Ce dernier, très rare, puisque je ne connais que l'exemplaire appartenant à M. Paul Le Blanc, porte la bizarre légende *Louange de Themis*, anagramme par à peu près du nom d'Hugues de Monteils, comme nous l'apprennent les pitoyables vers suivants insérés dans l'ouvrage (1) :

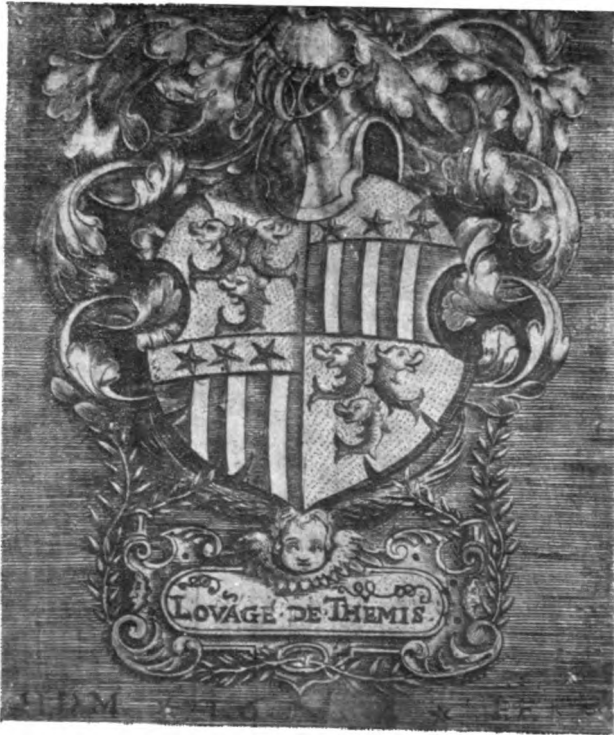
*A Monsieur de Monteilz
sur sa Velleyade et suite de ses œuvres.*

*Anagramme
Hugues de Monteils
Louange de Themis*

*Prends le loyer pour toy que le ciel t'a promis
O trompette du los de la Vierge Marie
Escoute ceste voix angelique qui crie
Prends l'honneur pour tous prix Louange de Themis*

Jacques Chausse, procureur dudit sieur de Monteilz, en la Cour du Parlement de Toulouse.

(1) *Velleyade*, p. 171.



Les anagrammes plus ou moins heureux abondent d'ailleurs dans la *Velleyade* et Hugues d'Avignon en gratifie généreusement tous les membres de sa famille : son père Gaspard d'Avignon : *A son apui grand* ; sa mère Marguerite d'Orvy : *Gay miroir de vertu* ; sa femme Marie Planchette : *Plante de may chérie... etc.*

L'ex-libris porte la date 1644 et est signé : H. D. M. — P. F., initiales de l'artiste Hierosme du Monteil, graveur du Puy, issu d'une ancienne famille d'orfèvres de cette ville, époux de Jeanne Seyton, mort au Puy avant 1690, et connu par différentes planches gravées : Sainte Anne (musée du Puy), Notre-Dame du Puy et la mère Agnès (collection Paul Le Blanc), l'abbé de Montebourg et frontispice de thèse aux armes des Filère (collection Jacotin), etc.

BAILLARD DU PINET.

ARMES : d'or à 3 palmes de sinople réunies en pointe par le bas des tiges.

La maison Baillard, connue à Sainte-Sigolène depuis Jean Baillard, capitaine châtelain de cette ville en 1540, a formé deux branches principales : l'aînée, celle des Baillard des Combeaux, resta en Velay et donna deux juges-mages à la sénéchaussée du Puy ; la cadette se fixa à Montbrison en la personne de Pierre Baillard, seigneur du Pinet et de la Grange, receveur du grenier à sel.



Ex-libris de Jean-Jacques Baillard du Pinet, né à Montbrison le 25 février 1723, fils de Pierre et de Marie-Marguerite Granjon, et neveu de Jean-Jacques Baillard, abbé de la Bussières, instituteur des Dames de France, avec lequel il a été souvent confondu.

Reçu au séminaire de Saint-Sulpice le 27 mai 1748, l'abbé Baillard du Pinet fut docteur en Sorbonne, vicaire-général du diocèse du Puy et chanoine de la même ville. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris le 22 juin 1761 il résilia l'année suivante son canonicat du Puy et se fixa à Paris qu'il ne quitta

plus. Obligé d'abandonner son titre et ses fonctions en 1790, il vécut retiré dans la capitale où il mourut vers 1800.

Bibliophile, archéologue et littérateur, intime ami de Mgr Le Franc de Pompignan et de Mgr de Beaumont, l'abbé du Pinet joua un rôle au chapitre de l'Église métropolitaine de Paris et dans les querelles ecclésiastiques de l'époque. Sa bibliothèque était fort importante et son ex-libris, assez commun, se rencontre souvent dans les collections.

DE BEGET.

ARMES : *d'azur au dauphin pdmé d'argent accompagné de trois étoiles d'or.*

Famille noble de Monistrol, venue, d'après Blanchot de Brenas, de la Haute-Auvergne en la personne de Nicolas de Beget, époux en 1319 de Guigonne de Monteil et dont la filiation suivie date de Guillaume de Beget qui épousa en 1520 Madeleine de Brohé.



Ex-libris de Marcelin de Beget, seigneur de Flachet et de Cublaize, fils de Jacques et d'Antoinette Boyer, maintenu dans sa noblesse le 10 février 1667. Nommé par commission du roi maire perpétuel de la ville du Puy en 1693, il resta seul titulaire de cette charge jusqu'en 1707, date à laquelle elle fut parta-

gée par roulement entre lui et Pierre de Girardin.

C'est à ce personnage qu'arriva l'aventure suivante dont parle l'abbé Faillon (1) :

Voyageant en bateau sur le Rhône pour se rendre aux États du Languedoc, avec d'autres personnages de marque, et étant arrivé au Pont-Saint-

(1) *Vie de M. de Lantages*, 1830.

Esprit à l'entrée de la nuit, le bateau qui les portaient alla buter contre les massifs de ce pont. A cette violente secousse, se croyant perdus, le cri qu'ils poussèrent fut une invocation au serviteur de Dieu (M. de Lantages). Sur le champ, comme s'il eût été poussé par une main invisible, le bateau prit une autre direction. Ces pieux magistrats n'eurent rien de plus pressé que d'écrire à l'instant la relation de ce miracle pour l'envoyer au Puy et de faire ensuite aux États du Languedoc le récit de leur délivrance.

L'ex-libris de Marcellin de Beget, dont l'exemplaire reproduit ici était collé sur un terrier de Cublaize, est fort rare, et semble dénoter par cette rareté même une peu nombreuse bibliothèque.

DE BERINGHEN, évêque du Puy.

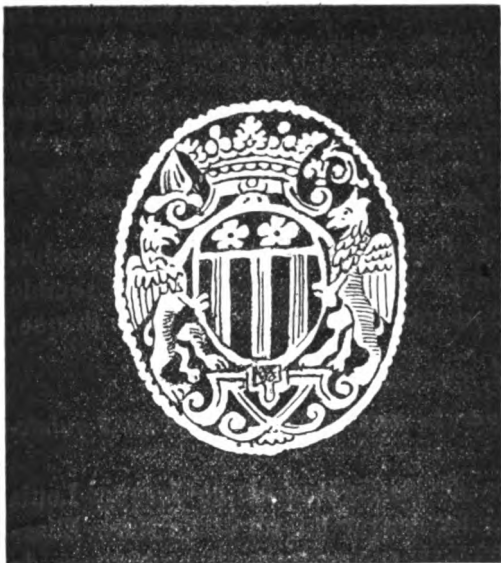
ARMES : d'argent à 3 pals de gueules au chef d'azur chargé de 2 quintefeuilles d'argent.

Fers de François-Charles de Beringhen, fils de Jacques-Louis comte de Chateaufort, premier écuyer du roi et de Marie-Elisabeth d'Aumont. Né en 1692 et successivement archidiacre de

Melun, vicaire-général de Sens, abbé de Saint-Gilles et de Sainte-Croix de Bordeaux, député à l'Assemblée du Clergé en 1723, il fut nommé évêque du Puy le 31 mars 1725, sacré le 24 mars 1726 et fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, « *par le chemin de Brives* » le 6 juillet de la même année. Après avoir occupé le siège pendant 16 ans, il mourut au Puy le 17 octobre 1742.



Mgr de Beringhen était d'une famille d'artistes et de bibliophiles. Son père avait réuni une splendide collection d'estampes, qui ne comprenait pas moins de 80,000 pièces et qui fut donnée en 1731 par son fils l'évêque du Puy à la bibliothèque royale.



Son frère Henri Camille, premier écuyer du roi, posséda lui aussi un important cabinet de tableaux, de livres et de gravures dont, après décès en 1770, deux catalogues furent dressés et imprimés.

Lui-même semble avoir possédé une nombreuse bibliothèque. Son fer est très commun et comprend les deux variétés ici reproduites. Je l'ai toujours vu poussé sur des reliures en veau

très simples sans autres ornementations.

BERRYER.

ARMES : d'argent au chevron de gueules accompagné en chef de deux quintefeilles et en pointe d'une aiglette employée le tout d'azur.

Pierre-Antoine Berryer, fils de Pierre Nicolas, avocat, naquit à Paris le 4 janvier 1790, fut batonnier de l'ordre des avocats en 1852, membre de l'Académie française en 1854 et mourut à Angerville-la-Rivière (Loiret), le 29 novembre 1868. Cet homme remarquable, un des orateurs les plus bril-



Bibliothèque de M. Berryer

lants de son siècle, et une des plus sympathiques figures de désintéressement et de convictions sincères, n'appartient au Velay ni par sa famille ni par sa naissance; mais la Haute-Loire s'honore de l'avoir eu comme représentant au Parlement de 1830 à 1834 et c'est à ce titre qu'il figure ici.

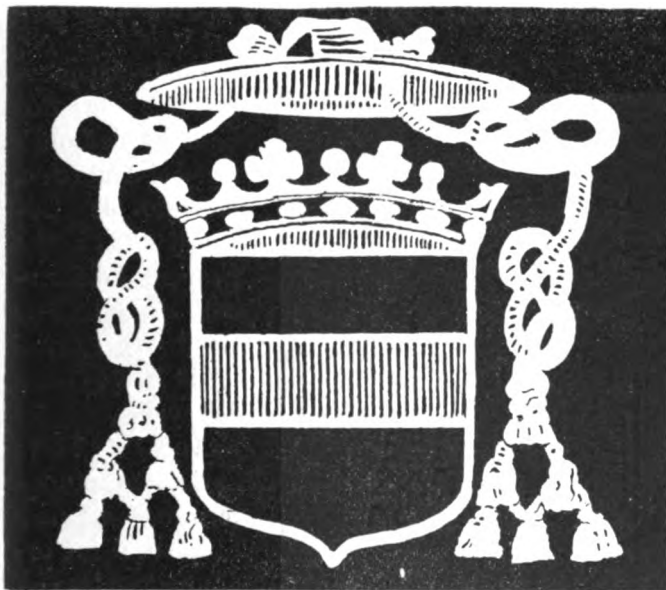
Sa bibliothèque, très importante, fut cataloguée et dispersée un an après sa mort. Comme son père, Berryer posséda un fer de reliure et un ex-libris; ce dernier est seul reproduit, le fer n'en étant que l'exacte reproduction.

DE BÉTHUNE, évêque du Puy.

ARMES : d'argent à la fasce de gueules.

Fer d'Armand de Béthune, fils d'Hippolyte et d'Anne de Beauvillers, petit-fils de Sully, né à Dolainville le 7 août 1635. Après ses

études terminées au collège de la Madeleine à Bordeaux, il fut successivement abbé commendataire de Notre-Dame de Vernusse en 1652, chanoine de Saint-André de Bordeaux en 1653,



député du second ordre à l'assemblée du clergé de France en 1660. Nommé évêque du Puy à l'âge de 26 ans en 1661, il fut sacré le 12 juillet 1663, fit son entrée solennelle le 25 août de la même année, et après un épiscopat passablement troublé par les que-

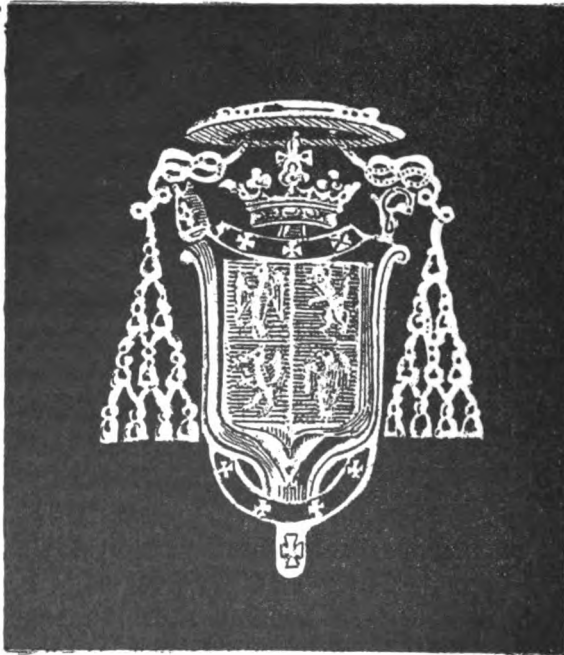
relles locales, mourut à Monistrol d'une attaque d'apoplexie le 10 décembre 1703.

Fils d'un collectionneur célèbre « dont le cabinet, dit M. Léopold Delisle, renfermait une incomparable série de lettres originales dans lesquels on suit pas à pas tous les grands événements de notre histoire depuis l'avènement de Louis XI jusqu'à la mort de Louis XIII, avec en plus d'anciens volumes tirés des bibliothèques seigneuriales et monastiques », l'évêque du Puy fut lui-même un prédicateur distingué dont on connaît deux sermons et deux oraisons funèbres imprimés, et un prélat somptueux et artiste qui fit venir Vaneau en Velay, protégea les peintres Guy et Jean François, et réunit dans son château de Monistrol une importante galerie de 200 toiles remarquables.

Les livres à ses armes sont rares et son goût pour les arts ne semble pas s'être exercé du côté des productions typographiques.

DE BONALD, évêque du Puy.

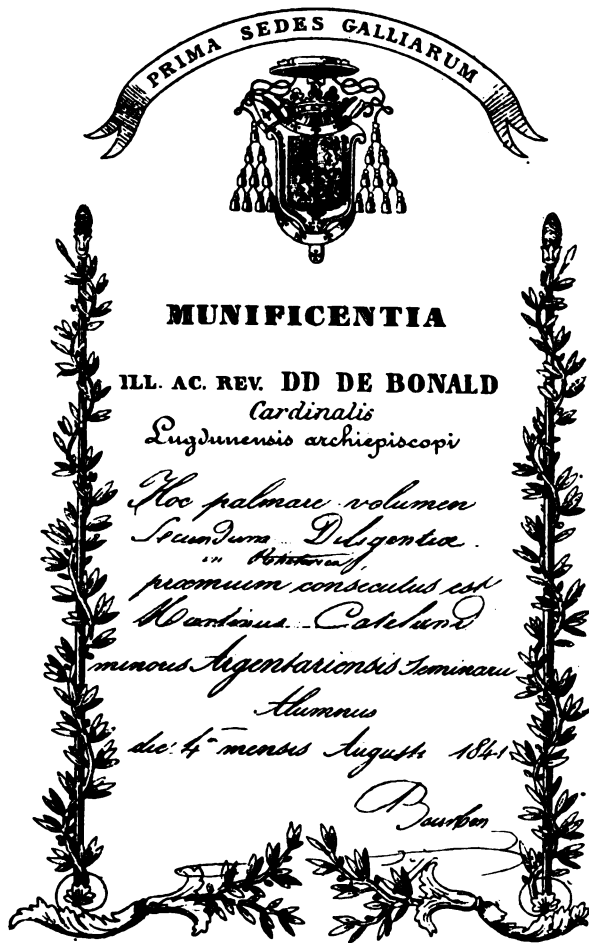
ARMES : écarteté : au 1 et 4 d'azur à l'aigle d'or : au 2 et 3 d'or au griffon de gueules.



Louis-Jacques-Maurice de Bonald, fils de Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de Bonald pair de France, et d'Elisabeth de Guibal de Combescure, naquit à Milhau (Aveyron), le 30 octobre 1787; après ses études terminées à Saint-Sulpice, il fut ordonné prêtre en 1811, vicaire général du diocèse de Chartres en 1817, aumônier du comte d'Artois

en 1821; appelé à l'évêché du Puy en 1822, il fut sacré le 27 avril 1823 et prit possession le 18 juin de la même année. Nommé archevêque de Lyon le 4 décembre 1839, créé cardinal le 1^{er} mars 1841, il mourut à Lyon, commandeur de la Légion d'honneur, le 23 février 1870.

Mgr de Bonald, qui posséda une bibliothèque importante, n'eut pas d'ex-libris, mais se servit de plusieurs ex-dono et de plusieurs fers de reliure qui ont déjà été décrits dans l'*Armorial des Bibliophiles du Lyonnais*. Je me



contente de reproduire ici un ex-dono et un fer qui portent tous deux le *Pallium*.

BOUDON.

ARMES : Tiercé en pal : au 1 d'hermine : au 2 branché d'azur et de sable chargé d'une main d'or tenant 3 épis de même et surmontée d'un soleil d'or : au 3 de vair.

Famille établie dès le xvi^e siècle à Allè-



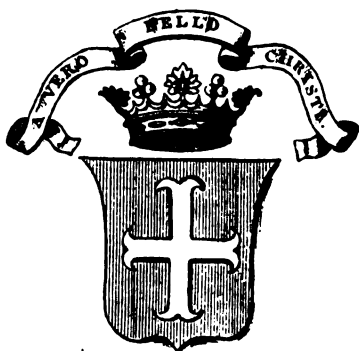
gre et au Puy. M. Georges Boudon et son fils M. Albert Boudon, tous deux bibliophiles et archéologues et qui possèdent outre une belle bibliothèque, de précieux et importants documents manuscrits sur la noblesse vellave, dont ils font libéralement profiter les chercheurs, se servent pour marquer leurs livres d'un fer à dorer et du petit ex-libris ici reproduit.

DE BOUILLÉ.

ARMES : *de gueules à la croix ancrée d'argent.*

Maison d'ancienne chevalerie connue depuis Ildin de Boulhier vivant au milieu du XI^e siècle et dont une branche est encore représentée en Auvergne.

Ex-libris de Louis-Joseph-Amour, marquis de Bouillé, fils de



Marquis de Bouillé.

François-Claude-Amour, lieutenant général, et de Guillemette de Bègue. Né à Saint-Pierre de la Martinique le 1^{er} mai 1768, émigré en 1792, rentré en France en 1802, il prit du service dans l'armée impériale, conquiert successivement tous ses grades et fut fait lieutenant général le 31 décembre 1814. Époux le 30 avril 1798 d'Anne-Marie-Hélène-Joséphine Walsh de Senant, il mourut à Paris le 20 novem-

bre 1850.

L'ex-libris reproduit ici, exécuté pour lui, servit surtout à son fils :

Amour-Louis-Charles-René, marquis de Bouillé, né le 26 mai 1802, écrivain de valeur, ambassadeur à Madrid, qui épousa Laure-Louise-Thérèse de Thiard de Bissy, racheta en 1859 le château du Clusel en Auvergne, résidence de ses ancêtres vendue par son grand-père et mourut le 5 mars 1882, laissant :

Louis-Amour-Martial-Léonor, marquis de Bouillé, né le 4 mai 1827, époux le 10 mai 1852 de Marie-Louise O'Connor, qui se sert comme marque de bibliothèque pour ses livres du château du

Clusel d'un B surmonté de la croix ancrée des Bouillé frappés au dos des volumes.

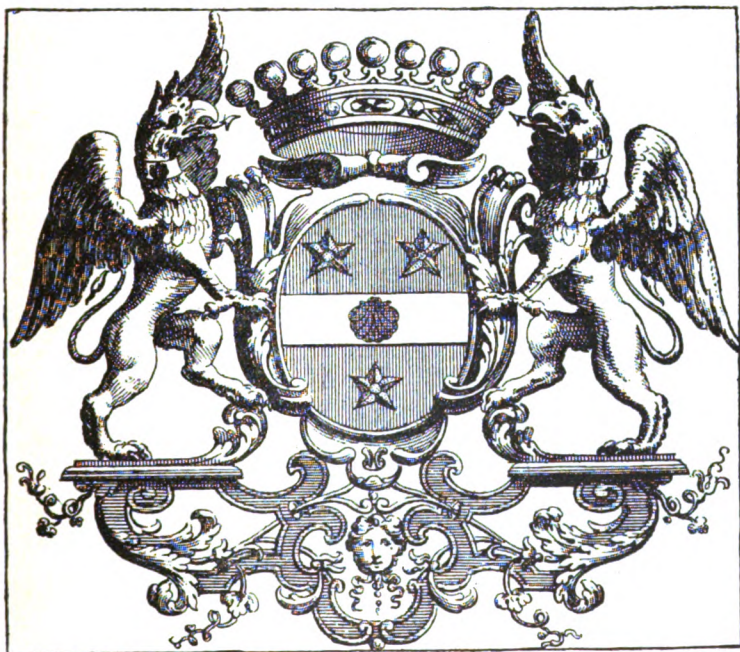
Enfin un des enfants de ce dernier, M. Bertrand de Bouillé a épousé le 24 avril 1889 Marie Thérèse-Léopoldine-Eugénie-Antoinette d'Hunolstein, dont le fer de reliure party aux armes des Bouillé et des Hunolstein (*d'argent à 2 fasces de gueules, accompagnées de 12 billettes de même posées 5, 4, 3*) a été signalé dans les Archives des Collectionneurs d'Ex-libris (2^e année, 1895).

DE BRAGELONGNE, comtes de Brioude.

ARMES : *de gueules à la fasce d'or chargée d'une coquille de sable et accompagnée de 3 molettes d'éperons d'or.*

Maison originaire de l'Ile de France qui occupa des charges considérables dans la magistrature et dans l'armée.

Jusqu'à plus ample informé et malgré l'absence d'attributs



ecclésiastiques, j'attribue l'ex-libris ci-dessus dont il existe une variété plus petite à Bernard-Christophe de Bragelongne, fils de

Christophe-François, sgr. d'Inginville, conseiller au Parlement de Paris et de Charlotte Pinette de Charmois, né en 1688, docteur de la Faculté de Paris, chanoine-comte de Brioude en 1716, doyen du chapitre en 1719, membre de l'Académie des Sciences, mort à Brioude d'une attaque d'apoplexie le 20 février 1744 à l'âge de 56 ans.

Ce chanoine, esprit cultivé et archéologue de valeur, fournit aux auteurs de la *Gallia christiana*, la notice consacrée à l'Église de Brioude ; c'est grâce à ses travaux sur le chapitre qu'Antoine de Combres de Laurie, son successeur, put écrire l'histoire de cette église, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de Brioude. Il possédait deux habitations, une à Paris et l'autre à Brioude, et dans chacune une bibliothèque. Ses livres fort nombreux furent après sa mort vendus en vente publique à Paris.



De Bragelongne. —

Guigard signale le fer de reliure, reproduit ici, d'un autre comte de Brioude, neveu du précédent : Godefroy-Dominique-Charles de Bragelongne, né le 21 novembre 1700, doyen et vicaire général de Beauvais, abbé commandataire de Longuai, comte de Brioude en 1736, mort à Paris le 23 novembre 1764, dont la bibliothèque, avec catalogue imprimé, se vendit 5335 livres et dont le blason présente sur le fer de reliure une variante d'ar-

moirie : la bordure denchée d'or.

BRANCHE.

ARMES : d'argent, à deux branches de sinople, l'une de chêne, l'autre de laurier, posées en sautoir.

Ancienne famille bourgeoise de Paulhaguet qui compte parmi les siens Jacques Branche, prieur-mage de l'abbaye de Pébrac, auteur de la *Vie des Saints et Saintes d'Auvergne et de Velay* », et qui est connue par filiation suivie depuis Jehan Branche époux d'Antonia Rozet vivant au xvi^e siècle.



EX LIBRIS
DOMINIQUE BRANCHE

Ex-libris de Dominique Branche, né à Paulhaguet le 31 mars 1815, notaire dans la même ville, conseiller général de la Haute-Loire, inspecteur des monuments historiques, membre de plusieurs Sociétés savantes, qui épousa Emma Fabre et mourut le 25 octobre 1887.

Dominique Branche s'est adonné toute sa vie à l'étude de l'histoire de son pays natal et a publié tant en volumes que dans les périodiques scientifiques de la région de nombreux travaux encore fort estimés aujourd'hui.

BRUN.

Ex-libris de Jean-Auguste Brun, né au Puy le 23 juin 1821, établi comme libraire à Lyon en 1847, spécialisé dans la librairie ancienne et principalement dans les ouvrages historiques et généalogiques.

Sa bibliothèque personnelle, importante en ouvrages sur le Velay, était marquée de l'ex-libris ici reproduit, d'un autre plus grand de dessin identique, et pour quelques volumes d'un fer de reliure reproduisant l'ex-libris. Dans celui-ci figure un puits, souvenir du nom de sa ville natale.

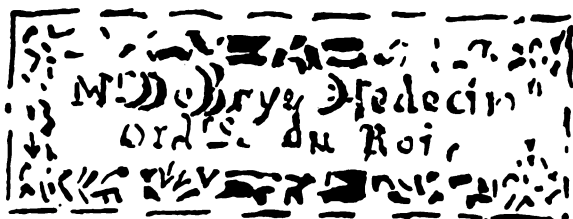


De la Bibliothèque d'AUG. BRUN
DU PUY-EN-VELAY
LIBRAIRE A LYON DE 1848 A 1887

DE BRYE.

ARMES : d'azur au chevron d'or accompagné en chef de 2 étoiles d'argent et en pointe d'un coq de même.

Famille originaire de Bourgogne dont une branche s'établit aux environs de Craponne en Velay au ^{xvii}^e siècle.



Etiquette au pochoir de Pierre de Brye, fils d'Henry et d'Agnès Durif de la Roche. Né à Jullianges le 19 décembre 1731 il étudia la médecine

à Montpellier et ses études terminées se fixa au Puy. Par lettres patentes du 31 décembre 1769 il fut nommé médecin ordinaire du roi; épousa à Saint-Etienne le 4 mai 1779 Rose Lambert du Devès et mourut au Puy le 4 février 1801. Il est l'auteur d'une brochure rare : *Observations et rapport d'une fièvre intermittente, accompagnée de symptômes...*, etc. au Puy, Clet, s. d. (1786), 29 p.

De Brye - Vertamy. —

Son petit-fils Noël-Henry de Brye, fils de Philibert et d'Alexandrine Galien d'Adiac, né au Puy le 19 mars 1831, époux le 23 octobre 1860 de Léonie Méaudre de Sugny, substitut du procureur impérial à Ambert en 1859, procureur impérial à Mauriac en 1865, juge d'instruction à Saint-Etienne en 1871, président du Tribunal de Bourg en 1873, mis d'office à la retraite le 28 septembre 1883, mort à Lyon le 29 décembre 1885, avait été adopté par sa grand'tante, née de Vertamy et autorisé par décret à ajouter à ses noms et armes ceux de Vertamy.

Son ex-libris porte en effet les armes de cette ancienne fa-





mille d'Auvergne,
qui sont : *d'azur au
chevron d'argent en
travaillé dans trois
fascas de même.*

De Brye. — Le
docteur Clément de
Brye, arrière petit-
fils de Pierre et ne-
veu de Noël-Henry,
fils de Marie Ca-
prais Alexandre et
d'Anaïs Chorand,
docteur en médecine
de la Faculté de
Lyon, exerçant à la
Ricamarie (Loire),
porte sur sa marque

de bibliothèque les armes anciennes de la famille de Brye.

CARTAL.

Etiquette au pochoir de Jean-Jacques Cartal, né à Polignac en 1756, reçu à Saint-Sulpice en 1783, directeur aux séminaires d'Angers et de Lyon, économe du séminaire d'Orléans, resta en France en 1793 quoique son nom figure sur la liste des émigrés, fut plus tard directeur au séminaire de Lyon en 1803 et supérieur du séminaire de Bordeaux en 1816, retiré sur ses vieux jours à Saint-Sulpice où il mourut le 14 novembre 1840.

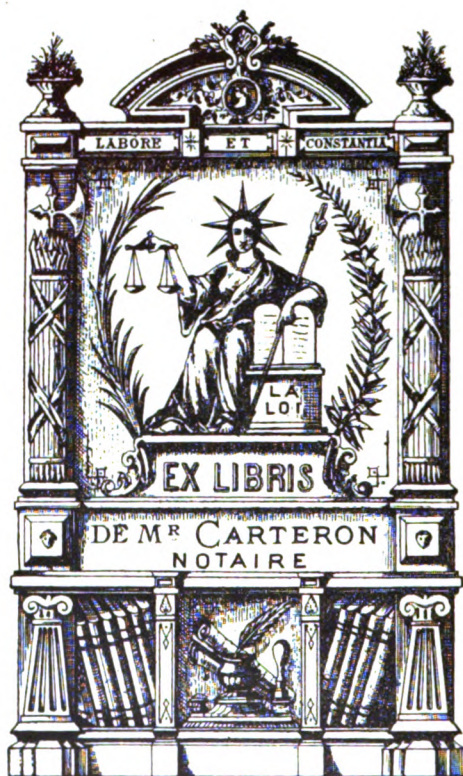


CARTERON.

Ex-libris de M. J. Carteron, né à Aurec en 1860 d'une famille anciennement établie dans le pays et qui compta parmi ses membres plusieurs notaires et praticiens. Fixé comme notaire à

Chantel-le-Chateau en Bourbonnais, M. Carteron, qui a épousé

M^{lle} Boirot des Ser-
viers, issue elle-
même d'une nota-
ble famille de cette
province, habite
actuellement Paris.
Collectionneur d'un
goût éclairé, il re-
cherche surtout les
livres à gravures et
les belles reliures
en maroquin armo-
riées et ornées au
petit fer, dont il
possède de magni-
fiques spécimens.



CAVARD.

Etiquette typo-
graphique de l'abbé
André Cavard, né à
Cayres vers 1661,
admis d'abord dans
la société de Jésus
et professeur de
rhétorique à Billom
en 1691 et à Tour-
non en 1692, puis

prêtre sécu-
lier et pour-
vu de la cure
de Saint-
Front où il
mourut en
1728.

C'est l'au-

teur des *Mémoires du comte de Vordac, général des armées de*

Ex Bibliotheca
DD. ANDRÆ CAVARD.
Sacerdotis Velauni,
Doctōris Theologi.

L'empereur où l'on voit tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans toute l'Europe, Paris, 1702, 1 vol. in-12, ouvrage dont le succès fut prodigieux et dont les éditions se succédèrent avec tant de rapidité qu'un autre ecclésiastique, l'abbé Olivier, chanoine de Milly-en-Gatinais eut l'idée d'en écrire une suite qui à partir de 1723 constitua un second volume à l'œuvre primitive. Une édition de 1724 est ornée de figures parmi lesquelles le portrait de l'imaginaire comte de Vordac.

Moitié roman, moitié autobiographie, ces mémoires sont encore aujourd'hui amusants à lire. L'auteur s'y met complaisamment en scène et trace de lui un portrait plutôt favorable :

Le père Lombard, jésuite, me fit faire connaissance avec un jeune missionnaire appelé Monsieur Cavard : c'était un jeune ecclésiastique du Puy-en-Velay qui s'était déjà acquis beaucoup de réputation par son éloquence parmi les huguenots et les catholiques. Quand j'eus entendu ce jeune prédicateur, je cessai de m'étonner qu'il se fut rendu si fameux dans les Cévennes; outre que c'était un homme des plus éloquents il avait dans ses discours et dans ses manières je ne sais quoi de touchant à quoi il était impossible de résister...

(A suivre.)

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 18 AVRIL 1912.

PRÉSIDENCE DE M. E. RIOUFOL.

Présents : MM. Andrieux, Barthélemy Braud, J. Bernard, Pierre Boyer, Eynac, Fabre, Fourier, Gautheron, Gueyffier, Lascombe, Maurin-Brenas, Nicolas, Picquet, Vessereau.

M. André Boyer s'est fait excuser.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Bibliographie. — Au nombre des ouvrages reçus, il convient de signaler particulièrement :

Le *Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes* (1910, XXXVIII) qui publie sous la signature de notre compatriote M. P. de Brun des notes sur la découverte d'un gisement fossilifère à la montagne de Sube, sur celle de cristaux de strontiane sulfatée à Bourdiguët et une étude géologique et paléontologique des environs de Saint-Ambroix.

Les Sommaires des Lettres pontificales concernant le Gard (anciens diocèses de Nîmes, d'Uzès et parties d'Avignon et d'Arles) émanant des Papes d'Avignon (xiv^e siècle), publiés par M. Henri Grange sous les auspices de l'Académie de Nîmes, et où se trouvent énoncées près de 500 lettres de Clément VI, recueil des plus intéressants et qui fait désirer qu'un tel travail soit entrepris pour le Velay.

La *Revue de la Haute-Auvergne* (1911, IV), qui insère la fin du remarquable travail sur l'ours et le gros gibier dans la Haute-Auvergne d'autrefois de M. Boudet dans lequel se trouvent quelques pages des plus suggestives sur les loups anthropophages dans le diocèse de Saint-Flour et notamment « la Bête du Gévaudan et d'Auvergne », résumant les principaux ouvrages écrits sur la question.

La *Revue du Vivarais* (1912), qui donne dans son numéro de février une monographie de la Tour du Moulin de Salavas sur l'Ardèche, propriété de 1408 à 1581 des Châteauneuf-Randon, barons d'Apchier.

La *Revue Mabillon* (février 1912), qui rend compte des *Peintures murales du département de la Haute-Loire*, par M. Léon Giron, et loue « l'heureuse idée de décrire les peintures, d'en étudier l'origine et le caractère en

un luxueux volume enrichi de planches reproduisant avec fidélité toutes les peintures murales qu'on a pu retrouver dans le Velay ».

La famille de Pierre Cardinal. — M. C. Fabre a la parole pour continuer l'exposé de ses érudites recherches sur la famille du troubadour Pierre Cardinal.

Dans sa communication du 1^{er} février, M. Fabre avait montré que les Cardinal, tous chevaliers de père en fils, étaient seigneurs de Servissac. Il avait pu ressusciter leur histoire de 1181 à 1318. Cinq ans après, les biens de Servissac furent vendus en partie aux Solignac, devenus barons de Bouzols, et l'aliénation devint complète en 1330 au profit de Lyoutaud, baron de Solignac. Les vassaux mêmes des Cardinal à Lantriac reconnurent ce nouveau seigneur, et, dès lors, les descendants laïques du poète se confinèrent surtout au Brignon qui était le berceau central de leur race. Une trentaine de documents permettent d'y reconstituer leur histoire pendant quarante ans encore, et M. Fabre, pour donner une impression exacte de la vie féodale du xiv^e siècle, fait une description colorée de l'ancienne baronnie de Solignac et de toute la région, depuis Tarreyres jusqu'à la Sauvetat et de Cayres à Poinsac. Il montre surtout les Cardinal maîtres de la fraîche rivière de l'Auzic qui forme la superbe cascade de la Beaume et où leurs biens portaient leur nom même et s'appelaient *Los Chardonatz*.

Mais la baronnie de Solignac tomba en quenouille en 1357 et passa, par mariage, aux Polignac. La transmission ne se fit pas sans lutte. La maison de La Rouë, qui s'était alliée au baron Gilbert, fit valoir ses droits sur le riche héritage et les soutint, pendant trente ans, les armes à la main. Les sympathies des Cardinal allèrent à cette maison, et, comme celle-ci fut vaincue, ils subirent les conséquences de leur attitude. Leurs biens furent aliénés en moins de quarante ans et leur race disparaît définitivement des documents à partir de 1389.

Mais la famille avait régulièrement destiné ses cadets à l'Église. Si le troubadour avait, sur ce point, trompé les espérances de ses parents, et avait préféré à la dignité de chanoine d'Anis la vie aventureuse des poètes et la « vanité du monde », il n'en fut pas de même de ses neveux. *Jean Cardinal* est chanoine de Saint-Georges dès 1252. Moins de vingt ans après, il s'élève au rang de *fordoyen* du chapitre, c'est-à-dire devient le quatrième dignitaire de cette assemblée. Il est *maître* de l'Hôtel-Dieu (1290), vicaire général de l'évêque Guy de Neuville, un favori du pape Nicolas IV, à partir de 1295. Il conserve dix ans cette haute situation et meurt en 1305.

Presque au même moment s'éteignait aussi un autre personnage plus grand que lui encore, et qui était peut-être son frère. C'est *Pierre Cardinal, de Tarreyres*, qui était doyen d'Anis en 1293, chancelier du royaume de Sicile et de Naples en 1296, devint évêque de Noyon en 1301, archevêque d'Arles en 1303, et mourut à Naples, grand-vicaire de son souverain Charles II d'Anjou, le Boîteux, en 1307.

Mais M. Fabre n'indique que les grandes lignes de la vie de ce haut personnage au sujet duquel il a encore à consulter des documents des archives de

Naples et de la Provence. L'histoire détaillée de Pierre Cardinal, de Tarreyres, fera, de sa part, l'objet d'une communication ultérieure.

Notre collègue achève donc le résumé de l'histoire des Cardinal en Velay par la mention d'Odon Cardinal, qui fut abbé de Séguret de 1307 à 1339, et celle d'un second Jean Cardinal, qui fut chanoine de Saint-Vosy et de Saint-Agrève de 1383 à 1420.

La carrière modeste de ce dernier représentant des Cardinal dans le chapitre d'Anis montre elle-même que la famille déclina, à la fin du ^{xiv}^e siècle, dans l'église comme dans la noblesse. Jean Cardinal, pour acquérir les vicairies qui lui permettaient de vivre, eut besoin du concours de la maison de La Rouë, à laquelle sa famille avait lié sa destinée.

M. Fabre, d'ailleurs, se fondant sur un document de 1364 dont le texte provençal existe encore aux Archives nationales et que lui a communiqué M. Ulysse Rouchon, expose les malheurs qui affligèrent notre province après la funeste bataille de Poitiers. Le Velay, fidèle à la cause royale, fut ravagé par les partisans de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Il ne resta debout dans notre pays que le pouvoir de l'évêque et la plus haute noblesse, surtout les Polignac. Les Cardinal disparurent peu à peu dans la tourmente que l'héroïsme de Duguesclin ne put calmer qu'un moment et qui se rua de nouveau sur la région après la mort du Connétable.

La sculpture sur bois en Velay au ^{xvii}^e siècle. — M. Emile Gautheron examine les principaux vestiges de la sculpture sur bois en Velay dans la première partie du ^{xvii}^e siècle et s'attache principalement à l'église du Collège, construite vers 1610 sur les plans du P. Martellange.

La pièce de sculpture la plus significative est la porte de l'édifice qui se compose de deux montants ornés et d'un seul vantail surmonté d'un linteau de grande dimension richement orné. Notre collègue en fait la description et loue à la fois la grande douceur d'un ensemble bien équilibré, les effets de lumière et d'ombre, les reliefs, et la vigueur qui rappelle, dit-il, les tours de force les plus étourdissants de l'école lyonnaise.

M. Gautheron signale aussi le meuble de la sacristie et attribue la porte et le meuble à un artiste lyonnais.

Quant à la décoration intérieure de l'église et notamment le grand rétable du chœur, on peut y voir, à travers les remaniements et les ajouts, l'œuvre d'une famille de sculpteurs du nom de Crouzet dont on trouve les noms jusqu'au milieu du ^{xviii}^e siècle.

Les Crouzet ont surtout travaillé pour l'église Saint-Pierre-le-Monastier, mais il n'est pas impossible précisément que le rétable du Collège provienne de Saint-Pierre, désaffecté et démoli à la fin de la période révolutionnaire.

M. Gautheron mentionne, à l'aide de documents recueillis aux archives, d'indications puisées dans le journal du curé du Brignon, quelques-uns des travaux commandés aux Crouzet au Puy, au Brignon, peut-être à Saint-Paulien, au Vernet, à Brioude, à Aubenas et à Pradelles. A propos de cette dernière localité, il est à remarquer que les restes du tabernacle exécuté par Gabriel Crouzet ont été vendus à des brocanteurs du Midi pour acheter des

statues de plâtre multicolore au moment de la construction de la nouvelle église. C'est ainsi, note fort à propos notre collègue, que furent complétés dans nos régions les effets du passage des huguenots et des révolutionnaires. « Si la guerre civile est un fléau, l'ignorance en est un autre ».

« **A la jeunesse vellave** ». — M. le Dr Pierre Boyer donne lecture d'une pièce de vers inspirée par l'amour du sol natal, la splendeur des sites de nos montagnes et les souvenirs qu'évoquent les monuments nombreux de notre pays. En un langage élevé, le poète cite les enfants du Velay qui se sont le plus distingués dans les champs divers de l'activité humaine et les propose en exemple aux jeunes générations.

Le monument Jules Vallès. — M. le Dr Boyer s'exprime ainsi :

« Messieurs et chers collègues,

« Quelques amis des lettres ont, comme vous le savez, formé un comité pour élever un modeste monument à notre grand, à notre illustre écrivain Vallès. En dépit de plusieurs circonstances défavorables, notre entreprise a un succès inespéré. Elle a eu également, dans la presse de Paris et de la province, un retentissement absolument imprévu, et ici dans notre ville un résultat positif qui, vu les circonstances, je le répète, pouvait ne pas se réaliser.

« Et nous sommes encore dans la période ascendante, car à Paris, sous les auspices de notre éloquent et fervent compatriote, M. Paul Veysseyre, président de la Société des Enfants de la Haute-Loire, va débiter un autre comité de propagande et de souscription qui fera un chaleureux appel à toutes les sociétés ponotes.

« La modestie de nos prétentions sera, tout nous le fait prévoir, dépassée par les résultats, mais notre association, chers collègues, étant une petite académie locale, littéraire et artistique, nous venons vous demander votre concours comme on l'a fait pour le monument des La Fayette, dont le talent et les œuvres font grand honneur à notre pays.

« Mais si nous les aimons et les admirons, si le grand-père nous fait penser à Virgile, si nous regrettons que le jeune poète Olivier de la Fayette nous ait été prématurément enlevé dans la fleur du talent, si nous regrettons que sa muse ait été impitoyablement engloutie dans la mort comme la jeune Tarentine du poète Chénier auquel on l'a comparé :

Elle est au sein des flots la jeune Tarentine
Son beau corps a roulé sous la vague marine,

il n'en est pas moins vrai que la notoriété et le talent de Vallès — que des critiques éminents ont qualifié de génie — s'élève comme une forêt de chênes vigoureusement touffus et tourmentés au-dessus des champs de roses et de violettes de nos deux idylliques poètes auxquels on a consacré des médailles.

« La personnalité de Vallès n'est pas à l'abri de certains reproches, mais n'oublions pas que personne n'est parfait. Les défauts et les vices des hommes supérieurs sont la rançon de leur génie.

« Pratiquement, on peut discuter sur l'opportunité de la souscription que

nous avons ouverte. Mais nous n'avons pas été les maîtres de l'heure, une occasion s'est offerte de glorifier notre génial écrivain nous ne pouvions ni ne devons la négliger sans encourir le reproche de tous les lettrés qui aiment la grande littérature, puisqu'un critique des plus compétents a dit de Vallès : « C'est du Bossuet de carrefour, mais c'est du Bossuet ».

« D'ailleurs laissons là les inférieures contingences, regardons plus haut, élevons nos yeux vers ces *templa serena* que l'humanité consacre idéalement aux lettres et aux arts et communions laïquement dans l'admiration et le culte de nos grands hommes.

« Ce n'est pas la gloire de Vallès qui a besoin de nous, c'est nous qui avons besoin d'elle. »

L'assemblée décide le renvoi de la proposition au conseil d'administration.

Élections. — MM. Boisson, fabricant de dentelles, et Paul Ribeyre, avocat, sont élus membres résidents.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 9 MAI 1912.

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. Rioufol, Lascombe, Andrieux, Baldit, P. Boyer, André Boyer, B. Braud, Cuq, Chalayé, Eynac, Fabre, Jouanne, Gautheron, Ph. Hedde, Maurin-Brenas, Nicolas, Picquet, Valicon, Vessereau.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Avant de passer à l'ordre du jour de la séance, M. le président exprime les vifs regrets causés au sein de notre société par le décès récent de M. Julien de la Bâtie, le vénéré président de la Société académique du Puy. « A l'exemple de notre cité entière, qui a su faire trêve à ses luttes politiques du moment pour saluer, avec respect, la dépouille de l'un de ses enfants si justement estimé, notre association, dit-il, ne peut que déplorer la disparition de cet homme qui, après avoir grandement servi et honoré son pays natal, s'est doucement éteint dans la plénitude de ses facultés intellectuelles et dans la noble renommée d'une longue carrière toute de labeur, de droiture et de bonté. »

Ces paroles sont unanimement approuvées.

Correspondance. — Dans la correspondance figure une lettre de notre collègue M. Baldit, président de la commission météorologique de la Haute-Loire, dans laquelle il remercie la Société de donner place aux archives de la Commission dans sa bibliothèque.

M. Baldit ajoute : « Si les documents qui intéressent la météorologie de notre région sont encore bien rares, nous espérons cependant, grâce aux collaborateurs qui se joignent à nous, pouvoir réunir des observations nouvelles qui nous permettront de fixer avec une exactitude satisfaisante les conditions climatologiques du Velay.

« Mais à côté de ces travaux de longue haleine qui sont l'objet de notre commission, n'y aurait-il pas lieu de chercher à recueillir les manuscrits anciens où se trouvent consignées les premières observations météorologiques faites dans notre département ? Par exemple, la température a été observée par le docteur Arnaud vers la fin du dix-huitième siècle et ces observations suivies, citées par Deribier de Cheissac, sont probablement conservées à l'heure actuelle dans quelque bibliothèque particulière. D'autres documents plus anciens que celui-là existent peut-être encore... »

M. Baldit demande à ses collègues qui dirigent leurs recherches vers les choses du passé de lui signaler les documents manuscrits anciens relatifs à la Météorologie dont ils pourraient avoir connaissance.

La collaboration de la Société scientifique est acquise à la Commission météorologique. M. le Président regrette la pénurie des mentions se rapportant au sujet ; il a cependant retrouvé la trace d'un hiver exceptionnel vers 1780.

Bibliographie. — La *Revue mensuelle du Touring-Club de France* du mois d'avril dernier a eu l'heureuse idée de publier « la géographie des gourmets au pays de France ». Dans la longue énumération des « spécialités en renom et des plats réputés » de chaque département, celui de la Haute-Loire y est mentionné pour ses lentilles et ses morilles. L'excellente qualité des ces produits justifie entièrement cette réclame, mais à la condition toutefois que certains intermédiaires peu scrupuleux renoncent à écouler des produits frelatés et, notamment, des lentilles de Russie auxquelles on parvient à donner la couleur verte, exclusive à celles du Velay, par de savantes mais nocives manipulations.

Dans les *Annales du Midi* d'avril 1912 (p. 133 et suiv.), M. C. Fabre consacre une très importante étude à Guida de Rodez, inspiratrice de la poésie provençale. Par son mariage, en 1226, avec Pons de Montlaur, cette noble dame appartient à l'aristocratie vellave, et, à ce titre, on ne saurait trop recommander la lecture de l'œuvre de notre confrère, doublement intéressante par ses commentaires judicieux sur la poésie médiévale et ses révélations érudites sur les personnages qui l'ont inspirée. Il est inutile d'ajouter que, suivant sa louable coutume, M. C. Fabre a fait de très larges emprunts aux documents d'archives, aux compilations les plus variées et que son exposition, aussi dialectique que probante, ne peut que contribuer à dissiper les voiles qui recouvrent encore les évolutions de la poésie provençale.

Le personnel des notaires du ressort de la sénéchaussée du Puy en 1679. — Parmi les placards imprimés que M. P. Le Blanc conserve dans ses cartons, l'un des plus intéressants reproduit une ordonnance du sénéchal François-Alphonse de Clermont, en date du 23 mars 1679, touchant l'exercice du notariat dans le ressort de la sénéchaussée du Puy.

Elle énumère tous les notaires alors vivant dans l'étendue de ce ressort et les divise en quatre catégories : ceux qui n'avaient pas produit leurs lettres de provision, ceux qui n'en possédaient pas, ceux qui avaient omis de les faire enregistrer et, enfin, ceux qui exerçaient hors du ressort. Cette ordonnance frappe d'amende ou d'interdiction les notaires délinquants et, renseignement curieux, mentionne avec soin ceux qui appartenaient à la religion « prétendue réformée ».

On en trouvera le texte dans le *Bulletin Historique*.

« **Fuseaux Vellaves** ». — M. Barthélemy Braud donne lecture d'un poème en prose de sa composition, *Fuseaux Vellaves*, qu'il a dédié « aux dentellières du beau pays vellave ; à celles qui sont parties, à celles qui viennent ».

Les strophes ailées de M. Braud, très appréciées à la lecture, seront imprimées dans le *Bulletin* et la musique écrite sur ces paroles fera l'objet d'une audition aux conférences de l'hiver prochain.

Inventaire des reliques et bijoux de la Cathédrale (1754). — M. Jouanne, archiviste-paléographe, détaché en ce moment aux Archives hospitalières de la Haute-Loire, fait une communication sur un « Inventaire des saintes reliques et aultres bijoux estans dans la tresaurerie et chapelle Saint-Paul de l'église de Nostre-Dame du Puy », qu'il découvrit récemment dans le fonds de l'Hôtel-Dieu. Cet inventaire, dressé en 1574 et rédigé en français, est des plus curieux. M. Jouanne l'a comparé avec l'inventaire latin de 1444, qui nous a été transmis par Etienne Médicis, dans ses « Chroniques », et avec celui de 1774, qui appartient aujourd'hui aux Archives départementales (Fonds du chapitre cathédral). D'après les extraits dont il a donné lecture, avec quelques commentaires, on peut juger de la richesse des reliques de la Cathédrale, enchâssées d'or et d'argent, et couvertes à profusion de diamants, perles, saphirs, topazes, etc. On sait d'ailleurs que les pierres précieuses du Puy, et en particulier les saphirs, étaient très estimées au moyen âge et enrichissaient les plus beaux bijoux de la couronne.

Aujourd'hui que la plupart de ces reliques ont disparu, on aurait peine à se faire une idée exacte de leur beauté et de leur valeur artistique, sans l'existence des anciens inventaires des xv^e et xvi^e siècles qui nous sont heureusement parvenus. En les lisant, on comprend que Médicis ait pu écrire avec quelque fierté : « Ils sont plusieurs cités et villes fameuses qui ne se peuvent estimer eux, avoir en leurs lieux, joyaulx exquis que eussent esté de longue main avant l'avenement de Jesu-Christ en ce monde, comme peult faire la petite, toutes fois insigne ville du Puy d'Anis ».

M. le président félicite M. Jouanne de ses recherches qu'il pourra compléter en consultant les ouvrages d'Odo de Gisse et du fr. Théodore.

Le cardinal de Polignac poète français. — Dans ses *Variétés historiques et biographiques*, M. Paul Le Blanc a révélé le talent d'improvisation poétique et la facilité de Melchior de Polignac en publiant quelques couplets qui furent composés par lui vers 1703 à propos d'une fête organisée à St-Ouen chez Mme de Polignac « qui donnait une collation à Mme la duchesse du Maine et à plusieurs autres dames qui étaient venues chez elle ».

Cet art d'exprimer aimablement des futilités datait de loin, si nous en

croyons le marquis de Coulanges qui se rencontra avec l'abbé de Polignac à Rome aux conclaves de 1689 et de 1691. L'abbé, dont les qualités diplomatiques allaient être également appréciées par le pape Alexandre et le roi Louis XIV, faisait partie de l'entourage du cardinal de Bouillon, et le cousin de M^{me} de Sévigné avait été amené par le duc de Chaulnes. Les deux hommes se lièrent d'amitié et, en compagnie du prince de Turenne, s'efforcèrent de jouir le plus agréablement possible de leurs loisirs dans la Ville Eternelle en visitant les églises et les musées, en participant aux fêtes et aux réunions.

Coulanges raconte tout cela dans ses Mémoires et il cite précisément les impromptus de l'abbé nés de circonstances diverses et qui s'ajoutent tout naturellement aux à-propos que donnera plus tard le cardinal à la cour de la duchesse du Maine. M. Ulysse Rouchon en cite deux : un sizain sur le départ de Rome du duc et de la duchesse de Nevers et une piécette en italien *al podagroso Sileno*, rimée en l'honneur de Coulanges qui avait la goutte.

Ces œuvres légères sont pleines de verve ; elles font songer à ce passage d'une lettre de Mme de Sévigné (18 mars 1690) : « Polignac est un des hommes du monde dont l'esprit me paroît le plus agréable ; il sait tout, il parle de tout, il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut souhaiter dans le commerce ».

Concours spécial des Bizets de Chilhac. — Par arrêté du 13 février dernier, M. le ministre de l'agriculture a décidé qu'un concours spécial d'animaux reproducteurs de la race ovine des Bizets se tiendra en 1912, dans le département de la Haute-Loire, et a alloué à cet effet une subvention de 2.000 fr.

La Commission d'organisation de ce concours s'est réunie à la préfecture le 13 avril courant et a proposé la ville de Brioude pour être le siège du concours, qui aurait lieu le samedi 31 août prochain.

La Société décide d'attribuer au concours une médaille de vermeil, une d'argent et trois de bronze.

La séance est levée à 4 heures.

Le Conseil d'administration, réuni après la séance, a décidé de répondre favorablement à la demande du Comité du monument Jules Vallès.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

SÉANCE DU 6 JUIN 1912.

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. le Dr Coiffier, E. Rioufol, Lascombe, P. Boyer, Gautheron, A. Boyer, Baldit, B. Braud, Cuq, Eynac, Fabre, Jouanne, Jouffre père, Georges Paul, Picquet, Valicon, Vessereau, Andrieux et Paul Ribeyre.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance comprend une lettre de notre collègue M. Matte, inspecteur d'Académie, proposant de demander à la direction du musée Crozatier une place pour les matériaux recueillis à la grotte d'Orcier. Ces échantillons paléontologiques sont en effet susceptibles d'intéresser les visiteurs des galeries d'histoire naturelle et doivent y figurer.

Une offre sera faite aux administrateurs du Musée.

Au point de vue bibliographique, M. le président signale dans le *Repertoire* des architectes, maçons, sculpteurs, charpentiers et ouvriers français au *x^e* et au *xii^e* siècle, de M. Lefèvre-Pontalis (*Bull. mon. 1911*), les noms de Guinamundus et de Theodardus, moines de la Chaise-Dieu, et la mention dans les *Notes et documents sur le chapitre de l'église de Massiac*, de M. Lafarge (*Revue de la Haute-Auvergne, 1911*), des prieurs de Rochefort, dépendance de la Voûte-Chilhac, et de leurs revenus.

La fabrication des piques pendant la Révolution. — *Dépêche adressée au district de Monistrol.* — M. Barthélemy Braud a découvert dans la bibliothèque Chaleyser, conservée aux archives de la Loire, un document relatif à l'envoi au district de Monistrol d'un ordre de la Convention sur la fabrication des piques. Cet ordre, obtenu de l'Assemblée par Carnot, « l'organisateur de la victoire », fut adressé par le comité du Salut Public à Pailhion, commissaire du département de la Haute-Loire en résidence à Saint-Didier, avec mission de le faire connaître immédiatement aux municipalités.

Pailhion confia ce soin à un émissaire spécial, Bastien Jerphanion, qui se mit en route le 21 novembre 1793 et visita en quelques jours les officiers municipaux de Monistrol, Saint-Maurice-de-Lignon, Saint-Julien-du-Pinet, Glavenas, Bessamoret, Araules, Yssingeaux, Bauzac, Retournac, Saint-Pal-en-Chalencon, Saint-André, Boisset, Solignac, Saint-Pal-de-Mons, Saint-Jeures-de-Bonas, Saint-Voy, le Chambon-de-Tence, Tence, Montfaucon, Saint-Romain-la-Chalm, Dunières, Saint-Bonnet-le-Froid, Saint-Julien, Riotord, La Chapelle-d'Aurec, Aurec, Saint-Ferréol, Saint-Just-lès-Velay, Saint-Victor-Malescours, Montregard, Tiranges, Bas-en-Basset, Lapte et Sainte-Sigolène.

Le nombre de kilomètres abattu par Jerphanion est prodigieux. Il est vrai que le courrier avait droit de réquisition de relais; peut-être aussi se faisait-il suppléer. En tous cas le service fut des plus rapides.

Les débuts de Vaneau. Le monument de Sobiesky. — Dans une première communication, M. Emile Gautheron a établi les ramifications généalogiques de la famille Vaneau. Nous possédons, par contre, fort peu de renseignements sur la vie même de Pierre Vaneau et nous ignorons dans quelles circonstances le futur sculpteur fut attaché à la maison de Mgr de Béthune.

On ne doit ajouter aucune foi dans les récits de Malègue pas plus que dans ceux de Mandet.

On peut supposer que Pierre Vaneau reçut les premiers éléments de son art soit de son père, soit de son oncle Simon, ou bien encore d'un maître

sculpteur du Puy, tel que Claude ou Gabriel Crouzet, ou de Saint-Étienne, Claude Désiré, par exemple. Il voyagea certainement ensuite en Italie, peut-être en Flandre, pays d'origine de la famille de Béthune, et recut surtout l'influence des chefs de la Renaissance italienne, comme Verrochio et Donatello.

Vers 1681, Vaneau, ayant achevé son apprentissage, vint s'installer au château de Monistrol où il travailla à la décoration des salles, décoration dont il ne reste malheureusement plus rien.

Le premier travail du sculpteur auquel il soit possible de donner une date est l'ensemble de statues et de bas-reliefs qui fut longtemps désigné sous le nom de Tombeau de Sobiesky et qui devait en réalité constituer un monument commémoratif des victoires du roi de Pologne sur l'Islam.

Après M. Marius Vachon, mais sur de nouveaux documents que lui a communiqués M. l'abbé Mercier, notre collègue refait l'historique du « trophée », et, après avoir détruit les allégations de Mandet, il indique sur quelles certitudes se fonde une attribution basée jusqu'à ce jour sur la seule tradition, dans quelles conditions l'exécution en fut poursuivie, exécution restée à l'état fragmentaire puisque le monument ne fut jamais élevé dans la cathédrale et que ses diverses pièces se dispersèrent au feu des enchères (1712), au moment de la liquidation laborieuse de la succession du trop généreux évêque du Puy.

Le petit bon Dieu des Béguins. — Après le Dr Regnault et Duplay, M. Charles Andrieux apporte quelques précisions sur l'odyssée curieuse et ridicule de Jean-Baptiste Digonnet, né au Mas-de-Tence le 28 juillet 1783 et connu sous le nom de petit bon Dieu des Béguins. Il montre à la suite de quelles influences cet illuminé quitta son pays, abandonnant sa famille pour venir en mars 1846 y prêcher aux environs de Saint-Étienne la religion des béguins.

C'est surtout à Saint-Jean-Bonnefonds que Digonnet fit des prosélytes et ses démêlés avec la justice contribuèrent plus que les charmes de sa personne et les accents de son éloquence à lui attirer des disciples. Le prophète déclara bientôt qu'il était Jésus et Dieu lui-même. Au mois de juin 1846, sa folie fut certifiée par le médecin du parquet de Saint-Étienne et il fut interné à l'asile d'Aurillac où il ne séjourna que peu de temps, grâce à des démarches pressantes d'amis dévoués.

Digonnet recommença alors ses prédications et son apostolat, il eut même l'idée de venir à Tence, mais il y reçut un accueil tel qu'il préféra se fixer à Saint-Jean, pas pour longtemps d'ailleurs, car en mai 1847, le petit bon Dieu fut arrêté à nouveau et cette fois condamné à trois ans de prison.

M. Andrieux complètera son exposé à la prochaine séance.

La Vierge au Manteau. — Une exposition de la Société des Beaux-Arts de Nice a révélé « à la critique des œuvres inconnues, exécutées par des artistes qu'on ignorait, et ajouté une page à l'histoire de l'Art en France ».

Or, le Velay a un intérêt de premier ordre à prendre connaissance des détails de cette découverte. Celle-ci lui révélera peut-être le nom de l'auteur

du tableau de la « *Mater Omnium* » qui est la plus ancienne toile de notre Musée. Cette œuvre, le remarquable article de M. Perdrizet (Congrès archéologique de France, LXXI^e session tenue au Puy en 1904, pp. 570-584) en place la date en 1415-1420. Or, dit M. Fabre, un peintre de Montpellier, Jean Miralhet, habitait Nice en 1410. Il y peignit le rétable de la chapelle de la Miséricorde, qui représente aussi la « *Mater Omnium* ». « Son style, lit-on dans l'*Art décoratif* (numéro d'avril 1912), est celui d'un vrai primitif et a rappelé à quelques amateurs la manière de Memmi, qui est le maître de l'école d'Avignon. »

Ainsi le synchronisme est frappant, et l'examen du tableau de Nice ne peut qu'être très utile pour placer celui du Puy dans une école bien définie et peut-être pour lui trouver enfin un auteur.

Mais l'intérêt de cette étude ne s'arrête pas là. Deux autres œuvres représentent à Biot et à Briançonnet une *Mater Omnium* qui se rapproche étrangement de la nôtre. Une étude de comparaison s'impose et M. Fabre signale avec raison le travail à faire à ceux de nos confrères qui s'occupent de la résurrection de nos œuvres d'art.

Le concours spécial de la race bovine du Mezenc. — Par arrêté du 13 février dernier, M. le Ministre de l'Agriculture a décidé qu'un concours spécial d'animaux reproducteurs de la *race bovine du Mezenc* se tiendra en 1912 dans le département de la Haute-Loire et a alloué à cet effet une subvention de 2,000 francs.

La Société décide de contribuer à cette manifestation, qui aura lieu au Chambon-de-Tence le 8 septembre prochain, en allouant une médaille de vermeil, une d'argent et trois de bronze.

Questions diverses. — M. Albert Baldit signale les aménagements nouveaux de la commission météorologique au pavillon du Syndicat d'initiative et communique un numéro du Bulletin international du Bureau central météorologique de France dans lequel sont expliquées les observations faites dans les diverses régions de la France (la Haute-Loire est comprise dans la subdivision du Centre) et à l'étranger.

MM. G. Paul et Andrieux regrettent les atteintes portées à l'esthétique de l'édifice par l'installation de l'électricité dans le cloître de la Chaise-Dieu.

M. Munier Condomine envoie en communication deux mémoires sur les vipères et sur l'embaumement des corps humains.

Candidatures. — MM. Paul et Andrieux présentent les candidatures de MM. H. Alirol, négociant au Puy, et François Surrel à Craponne.

La séance est levée à 4 h. 1/2.

Le Secrétaire général.

ULYSSE ROUCHON.

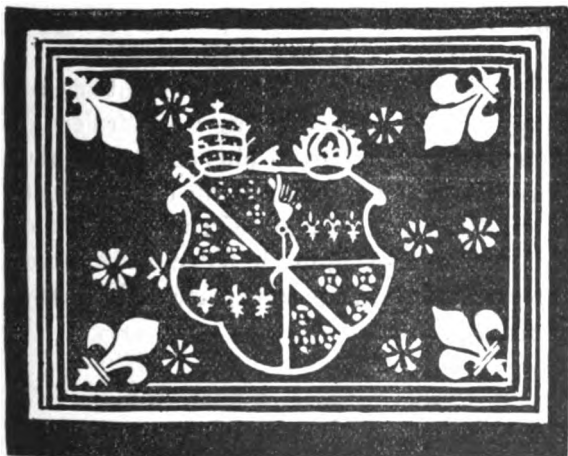
Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

ESSAI DE RÉPERTOIRE
DES
EX-LIBRIS ET FERS DE RELIURE
DES BIBLIOPHILES
DU VELAY ET D'UNE PARTIE DE L'Auvergne
(DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE)

(Suite)

CHAISE-DIEU (ABBAYE DE LA).

ARMES : écartelé : au 1 et 4 d'argent à la bande d'azur accompagnée de



six roses de gueules en orle (Rogier de Beaufort); au 2 et 3, de France. Sur le tout le bâton de Saint-Robert d'argent posé en pal sur l'écartelure.

prieurés.

Puissante abbaye bénédictine fondée par saint Robert et qui eut sous sa dépendance jusqu'à 250

Les moines de ce riche monastère avaient rassemblé une belle bibliothèque que s'étaient plu à augmenter certains abbés, André de Chanac entre autres. Au moment de la suppression de l'ordre en 1790 elle comprenait, d'après le *Rapport général sur la gestion du Directoire du Département de la Haute-Loire*, 5853 volumes dont 1279 in-fol., 964 in-4°, 2715 in-8° et 895 ouvrages de format plus petit, sans compter les nombreux manuscrits. Le tout fut transporté à Brioude chef-lieu de district.

On retrouve aujourd'hui quelques épaves de ces richesses aux deux bibliothèques paroissiale et communale de Brioude, et au Séminaire de Saint-Flour où Mgr. de Belmont en avait fait transporter une partie. Les in-fol. sont encore nombreux : les volumes de plus petit format ont presque tous disparu.



La grande majorité de ces ouvrages ne portent comme marque de bibliothèque qu'une simple mention manuscrite : « *Mon. tri S. Roberti Casædei Cong. S. Mauri ord. S. Benedicti catalogo inscriptus* » ou « *Ex-libris venerab. conventus Casædei* ».

Quelques-uns portent, frappés au dos et se répétant entre les nerfs sur toute la hauteur de la reliure, les fers ici reproduits.

Enfin de rares exemplaires portent sur les plats un fer aux mêmes armes.

Ce blason est le dernier qu'ait utilisé l'abbaye. Il lui fut accordé en 1501 par Louis XII qui autorisa ce monastère à porter l'écu de France. Les 1^{er} et 4^e quartiers rappellent le plus célèbre bienfaiteur de la maison, Pierre Rogier de Beaufort, né en Limousin, moine de la Chaise-Dieu, élu pape le 7 mai 1342 sous le nom de Clément VI, mort à Villeneuve-les-Avignon le 6 déc. 1352 et dont le corps cousu dans une peau de cerf fut transporté à la Chaise-Dieu où il repose aujourd'hui.

CHALEYER.

Louis Chaleyser, né à Firminy, le 30 août 1826, mourut dans la même ville en juillet 1891. Ce passionné bibliophile appartient au Forez, mais sa splendide bibliothèque conservée aujourd'hui

par la ville de Saint-Etienne et le volumineux catalogue en 3 volumes qui en a été dressé sont l'un et l'autre si utiles aux chercheurs du Velay et comprennent un si grand nombre d'ouvrages sur nos régions que je ne puis m'empêcher de le signaler.

Chaleyser s'est servi d'un modeste petit ex-libris ovale composé de deux palmes entourées d'une ceinture de chasse sur laquelle se lisent les trois variantes de légende suivantes :

Bibliothèque de Louis Chaleyser.

Bibliothèque de Louis Chaleyser, Firminy.

Nec nimis, nec minus. L. C.

CHAMBON DE CONTAGNET.

ARMES : d'argent à l'aigle éployé de sable accompagné en pointe d'un levrier de même courant sur une terrasse de sinople : au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or.



Maison qui, d'après M. Lafayolle, s'est constituée en 1683 par le mariage du sieur Louis Chambon, du Cheylard, et d'Esther de Sautel qui lui apporta le fief de Contagnet.

Ex-libris de Joseph-Alexandre-Toussaint Chambon de Contagnet, fils de Pierre Toussaint et de Marie Julien de Ronchol, né le 16 mars 1762, habitant en 1778 le lieu du Fort, paroisse de Vaiseaux, époux le 6 août 1792 de Jeanne-Catherine de Valleton, d'où plusieurs enfants.

Sur le graveur de cet ex-libris

voir l'article *Arnaud*.

DE CHAMBON.

ARMES : d'azur au lion d'or.

Famille du Monastier, qualifiée seigneur de la Queuille et du Pin.

Malgré la variante de blason, on peut attribuer jusqu'à plus



ample informé l'ex-libris ci-contre à Sylvestre de Chambon du Pin, écuyer, chevalier de Saint-Hubert du Puy en 1762, membre de l'assemblée de la noblesse du Puy en 1789, époux de Marguerite de Chalendar de Croze dont il eut au moins deux enfants dont un fils Jean-Antoine-Louis de Chambon du Pin né le 30 avril 1761.

Cette pièce est très commune et indiquerait chez son possesseur une importante bibliothèque.

DE CHANALEILLES.

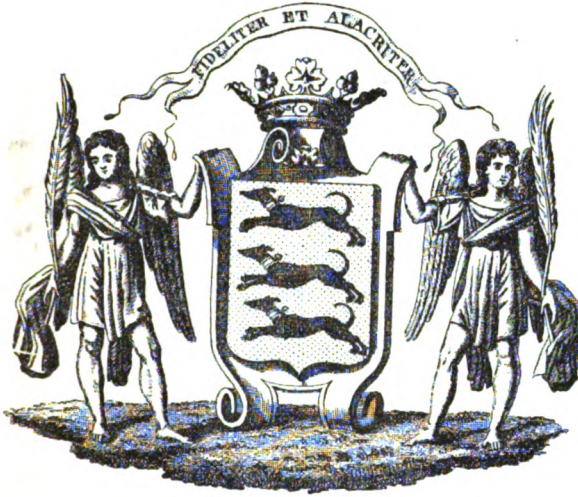
ARMES : d'or à 3 levriers de sable colletés d'argent courants l'un sur l'autre.
SUPPORTS : deux anges.

Maison d'ancienne chevalerie fort anciennement établie en Gévaudan et Vivarais et dont une commune de la Haute-Loire porte encore le nom.

Le fer à dorer que, sur la foi de Guigard, on peut attribuer à cette famille, malgré les supports qui sont des levriers au lieu d'être des anges, n'a pas pu appartenir, comme le dit cet auteur, à Charles-François-Guillaume marquis de Chanaleilles. Il se trouve toujours en effet sur des reliures du XVIII^e siècle et doit être donné au moins à son père : Joseph-Guillaume, marquis de Chanaleilles, seigneur du Villard et autres



lieux, fils de Charles et de Madeleine de Chambarlhac, capitaine de dragons au Régiment de Septimanie, qui épousa Marie-Agathe de Durand de Rilly.



De Chana-leilles. Les deux ex-libris ici reproduits ont appartenu à son petit-fils, Sosthènes de Chana-leilles, fils de Charles-Fran-

çois-Guillaume et de Marie-Josephe-Rose de Carrère, page du roi Louis XVIII, lieutenant-colonel du régiment de chasseurs d'Afrique, officier de la Légion d'honneur, membre du Conseil général de l'Ardèche, qui épousa à Paris le 29 mai 1832 Marie-Stéphanie des Balbes de Berton de Crillon, fille du duc de Crillon et de Zoé de Rochechouart.

DE CHARBONNEL.

ARMES : Blason à neuf

quartiers qui sont : au 1 de gueules à la fasce d'argent (Taillefer du



Chambon); au 2 d'hermine à la bordure engrêlée de gueules (*David de Bransette*); au 3 d'azur à la bande d'argent accompagnée de deux croissants de même (*Bayle de Martinas*); au 4 d'argent au pal d'azur chargé d'une fleur de lis d'or (*Vigier de Villedieu*); au 5 d'azur au croissant d'argent accompagné de 3 étoiles d'or (*Charbonnel*); au 6 d'azur à la croix d'argent chargée de cinq coquilles de sable (*Royrand du Villard*); au 7, de gueules au griffon d'or (*Vazeille de Bronac*); au 8 d'azur au dauphin d'argent accompagné de 3 étoiles de même (*Beget*); au 9, écartelé au 1 et 4 d'argent à la bande d'azur chargée de 2 étoiles du champ, au 2 et 3 d'argent à une moucheture d'hermine de sable, mantelé d'azur à deux fleurs de lis d'or posées en chef (*Portalès-Lachieze*).

Famille de Charbonnel, originaire du Vivarais, établie en Velay au xv^e siècle par le mariage de Jean de Charbonnel et de Marie de Taillefer du Chambon.

Ex-libris de Jean-Baptiste de Charbonnel, seigneur du Betz et



de Verne, fils de François et d'Anne de Beget, et petit-fils de Jacques et de Thérèse de Colomb de Chambaud. Né le 23 janvier 1754, reçu en 1767 dans la compagnie des mousquetaires de la garde du roi, capitaine de dragons au régiment de Belzunce en 1781, chef d'escadron au régiment de chasseurs de Hainaut en 1791, émigré en 1793, rentré en France en 1797, mort maire de la ville de

Monistrol. Marié deux fois : 1^o en 1776 à Marie-Françoise-Andrée de Portalès-Lachieze, fille du marquis de Lachieze et de Marie-Antoinette de la Rivoire de la Tourette, dont il n'eut pas d'enfants; 2^o avant 1793 à Claudine de Pradier d'Agrain d'où huit enfants dont Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto.

Cet ex-libris, malgré l'inexactitude des émaux de certains blasons, est intéressant par les alliances qu'il donne et qui sont toutes celles contractées en Velay par les Charbonnel depuis leur venue en cette province en exceptant toutefois la mère et la grand-mère du possesseur dont les armes ne sont pas représentées; et

en notant au 4^e quartier la présence des armes des Vigier de Villedieu aux lieu et place de celle des Maurin de Chateauneuf, leurs successeurs dans la seigneurie de Villedieu.

Je n'ai jamais rencontré cette pièce collée sur des livres; il ne semble pas douteux toutefois que ce soit comme marque de bibliothèque qu'elle ait été exécutée.

CHARREYRE.

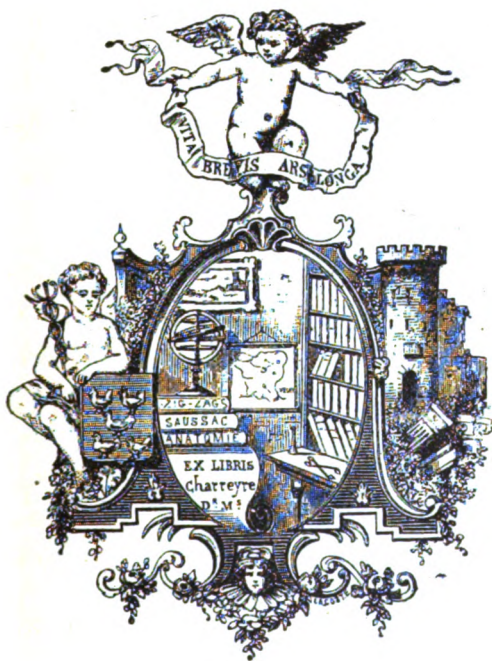
Famille originaire du Puy et fixée à Yssingaux au début du XIX^e siècle.

Ex-libris d'Antoine Charreyre, fils d'Hector, avocat, né à Yssingaux le 31 janvier 1842, élève au séminaire de Monistrol, puis étudiant à Paris. Reçu docteur en médecine en 1871 il se fixa dans sa ville natale où il exerça jusqu'à sa mort survenue le 27 octobre 1888.

Archéologue et chercheur, le D^r Charreyre est l'auteur de différentes publications touchant l'histoire du Velay. Bibliophile averti et passionné, il avait réuni une magnifique bibliothèque, aujourd'hui dispersée, aussi complète que possible en ouvrages concernant

le Velay ou écrits par des auteurs de cette province; pour n'en citer qu'un exemple, son cabinet comprenait douze éditions différentes, dont plusieurs incunables, du *Viatorum utriusque juris* de son vieux compatriote yssingelais Jean Barbier.

Son ex-libris allégorique représente dans un ovale un intérieur de bibliothèque où les publications de l'auteur voisinent avec les



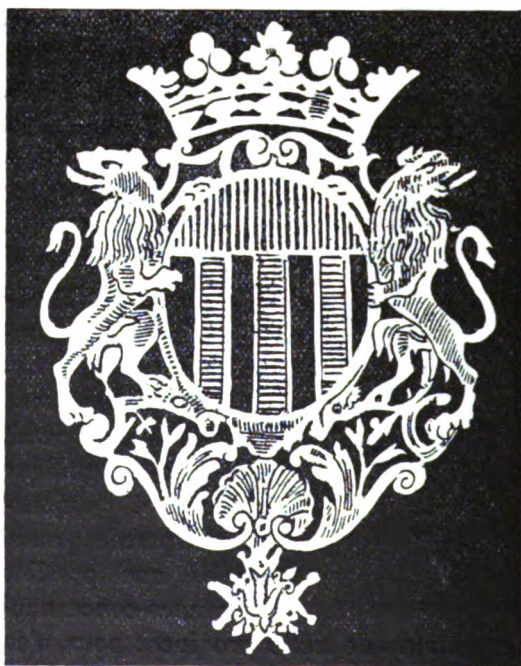
livres de médecine. L'écusson est flanqué à droite des ruines du château d'Yssingeaux construit par Jean de Bourbon et à gauche d'un Mercure soutenant l'écu de la même ville : *d'azur à cinq coqs d'argent*.

DE CHATEAUNEUF-RANDON.

ARMES : *d'or à 3 pals d'azur au chef de gueules*.

Illustre maison connue dans les Cévennes depuis Guillaume de Châteauneuf vivant au ^x^e siècle et qui a formé plusieurs branches dont celle de Châteauneuf-Randon de Tournel qui eut pour auteur Guigues Mechin de Châteauneuf, vivant en 1212.

Fer à dorer de Guillaume de Châteauneuf-Randon comte



dudit lieu, marquis du Boy, baron du Tournel et d'Allenc, seigneur de Saint-Etienne du Valdenez, Ganjac, Préfontaine, Molines, Lanuejols, Montmerat, etc., capitaine de cavalerie au régiment de Clermont-prince, chevalier de Saint-Louis, fils d'Anne comte de Châteauneuf-Randon et de Marie de la Roque du Mazel. Il épousa le 19 avril 1755 Paule de Launay dont il eut entre autres enfants Alexandre-Paul

de Châteauneuf-Randon, né à Tarbes le 19 oct. 1757, capitaine au régiment de dragons-Artois en 1777, député aux Etats-Généraux en 1789, membre de la Convention le 20 sept. 1792, général de division le 3 juin 1795, commandant les ^{ix}^e et ^x^e divisions mili-

taires qui comprenaient treize départements méridionaux, mort à Epervans près Chalons-sur-Saône en octobre 1827.

DE CHATEAUNEUF DE ROCHEBONNE.

ARMES : *de gueules à 3 tours donjonnées chacune de 3 tourelles d'or, ajourées et maçonnées de sable.*

Famille d'ancienne chevalerie, originaire des Boutières, qui a formé 3 branches au xv^e siècle (1).

Les prélats bibliophiles de cette maison n'appartiennent pas à la branche du Velay et leurs marques de bibliothèque ont été décrites dans l'Armorial des Bibliophiles du Lyonnais. J'ai tenu cependant à signaler cette famille dont le nom est intimement mêlé à l'histoire de notre province.

DE CHAVAGNAC.

ARMES : *de sable à 3 fascés d'argent accompagnées de 3 quintefeuilles de même rangées en chef.*

Maison d'origine chevaleresque fort ancienne à Blesle où elle est établie avant le xiii^e siècle et où ses membres furent de tous temps mêlés à l'histoire du pays. Elle se divisa en deux branches principales au xv^e siècle : l'ainée, élevée au marquisat en 1720, resta à Blesle, la cadette essaima en Forez, Champagne et Bourbonnais. Une alliance récente, du début du xix^e siècle, a réuni les deux rameaux si longtemps séparés et a du même coup mélangé les archives provenant des deux côtés.

Il était donc assez difficile de déterminer à qui avaient appar-

(1) Branche lyonnaise. Barons et marquis de Rochebonne, vicomtes de Leyniec, comtes d'Oingt et de Mont-d'Or, seigneurs de Chambost, Thésé, Saint-Julien-d'Ance, qui a donné le célèbre sénéchal de Rochebonne, gouverneur du Velay pendant la Ligue, un archevêque de Lyon, plusieurs chanoines comtes de la même ville et un lieutenant général des armées du roi.

Branche d'Auvergne. Seigneurs de Freycenet, Ceaux, les Arcis, la Roche du Mas, Cordes, barons de Flaghac, Salzuit, substitués en 1508 aux noms et armes des Flaghac. Éteinte par deux filles : Louise de Flaghac-Chateaneuf, mariée à Christophe d'Alègre, et Marguerite, mariée en 1609 à Christophe d'Apchier.

Branche du Velay. Seigneurs de la Parade, de Labourange, du Cortial près Retournac, de Chateaneuf, Chazeaux, la Grange, alliés aux du Peloux, de Fay-Paulin, de Royrand, de Saignard, du Fornel du Roure, Brunel de Bonneville..., etc., maintenus dans leur noblesse en 1669 et éteints dans les Grellet de la Deyte en 1844. (Communication de M. Grellet de la Deyte).

tenu les trois ex-libris aux armes de cette maison. M. Xavier de Chavagnac et les membres actuels de cette famille les attribuaient tous trois à la branche bourbonnaise, se basant sur ce fait que la branche d'Auvergne, élevée au marquisat en 1720, aurait dû timbrer son blason d'une couronne de marquis.

D'autre part, un volume du XVIII^e portant l'ex-libris « *au combat naval* » et des annota-

tions manuscrites de son possesseur, trouvé à Blesle par M. Paul Le Blanc, permet, je crois, de donner une identification définitive qui est la suivante :

L'étiquette armoriée en forme de carte de visite et le bel ex-libris « *au combat naval* » ont tous deux appartenu au même personnage, de la branche d'Auvergne, qui fut :

Gilles-Henri-Louis-Clair de Chavagnac, fils de Louis-Henri, chef d'escadre, et de Louise-Julienne Desnos de Champmeslin, né le 16 octobre 1709, aide-major au fort de Rochefort en 1734, commandant du vaisseau *Le Jason* en 1738, qui épousa le 4 avril 1728 Anne-



Angélique de Froulay-Tessé, fille de René et d'Élisabeth Bouchu, dont il eut deux fils et une fille : 1° Angélique-René-Henri-Gilles, né le 14 janvier 1732, époux le 21 juin 1761 de N. des Escottais de Chantilly ; 2° Anne-Frédéric-Henri-René, né le 11 mars 1738 ; 3° Claudine-Pétronille-Henriette, née le 21 octobre 1733, mariée en 1747 au comte Louis d'Espinchal.

De Chavagnac. — Le troisième ex-libris, très commun, portant deux sauvages comme tenants, a appartenu à un membre de la *branche bourbonnaise* et fort probablement à :

Gilbert-Pierre-Alexandre de Chavagnac, fils de Gilbert-René, capitaine de vaisseau, et de Françoise Harenger du Menil-Rolland, qui fut lui-même capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, épousa en premières noces, le 19 juillet 1773, Charlotte d'Orvillers dont il n'eut pas d'enfants, et en deuxièmes noces, le 27 octobre 1786, Jeanne-Rosalie du Drenec de Tredern, d'où postérité.

Les exemplaires de cette pièce, que l'on trouve dans les collections, n'ont le plus souvent jamais été collés et proviennent d'un lot important en tirage ancien non utilisé, possédé par M. Xavier de Chavagnac et généreusement

offert par lui aux amateurs et aux libraires.

DE CHEMINADE DE LORMET.

ARMES : de gueules au levrier courant d'argent, au chef de même chargé de 3 molettes de sable.

Petit ex-libris anonyme, très rare, que je signale d'après l'exemplaire qui se trouve dans la collection de M. de Remacle, et qui a probablement appartenu à Louis-Philibert de Cheminade de Lormet, fils de Claude-Dominique et de Catherine de Lescure-



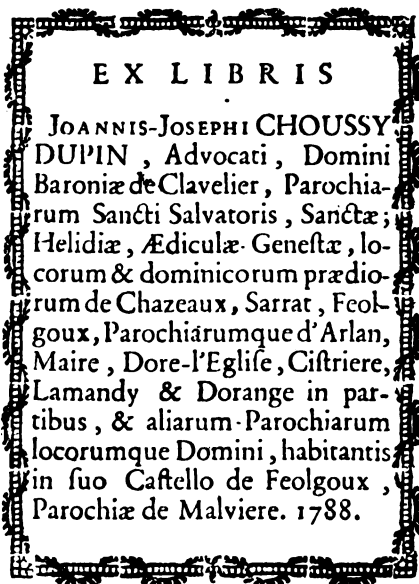
Saint-Denis, né à Courbières le 23 novembre 1725, lieutenant-colonel en 1766, brigadier des armées du roi en 1780, maréchal de camp en 1790, président du Conseil général d'administration du département de la Haute-Loire à la même date, incarcéré à Brioude sous la Terreur, mort à Courbières le 5 décembre 1804, époux le 17 février 1765 de Marie-Madeleine Talemandier dont il n'eut pas d'enfants.

CHOUSSY DU PIN.

ARMES : *d'or à 2 bandes de sinople.*

Ancienne famille auvergnate dont un des membres, Pierre Choussy, fit enregistrer ses armes dans l'Armorial de 1693.

Le petit monument de vanité qu'est la pièce ci-contre est l'ex-libris de Jean-Joseph Choussy du Pin, fils de Barthélemy, notaire royal. Né à Saint-Germain-



l'Herm, avocat en parlement et bailli des terres et justices de Saint-Bonnet-le-Chastel, Novacelles, Dorange, Laval et Saint-Vert, puis commis-saire des guerres, il possédait une grande fortune, avait acquis de la famille Dulac la baronnie de Feolgoux par acte du 19 novembre 1765, et se titrait, comme nous l'apprend son ex-libris, baron de Clavelier, seigneur des paroisses de Saint-Sauveur, Saint-Alyre, la Chapelle-Geneste, des lieux de Chazeaux, Sarra, Feolgeoux, co-seigneur des paroisses d'Arlanc,

Meyres, Dore-l'Eglise, Cistrières, Lamandy et Doranges. Il épousa Catherine-Marie Fauchier du Fraisse, fille d'Antoine et d'Isabeau Grellet de la Deyte. Dépossédé d'une partie de ses biens par la Révolution contre laquelle il lutta dans les rangs des bandes contre-révolutionnaires, il mourut au Puy sans enfants.

Grand chasseur, il faisait partie en 1762 des chevaliers de Saint-Hubert du Puy, et possédait une meute célèbre. Il fut aussi grand collectionneur de livres et les ouvrages portant son ex-libris sont encore aujourd'hui fort communs dans la région qu'il habita.

DE CLERMONT-CHASTE.

ARMES : *de gueules à deux clefs d'argent posées en sautoir, accompagnées en chef d'un écusson d'azur à la fleur de lis d'or.*

Branche de l'illustre maison de Clermont en Dauphiné constituée par Geoffroy de Clermont, troisième fils de Sibaud II, comte de Clermont et d'Elvinde de la Chambre, qui eut en partage la terre de Chaste dont sa postérité porta le nom. Famille intimement mêlée à l'histoire de notre province par les charges de sénéchaux du Puy et de baillis du Velay occupées par ses membres.

Fer à dorer de Louis-Annet de Clermont-Chaste, fils de François-Alphonse, sénéchal du Puy de 1675 à 1710 et de Claire de Morges, arrière-petit-fils de François de Chaste, le célèbre sénéchal adversaire de Saint-Vidal. Né en 1650, docteur en théologie, vicaire-général de l'évêque de Tournai, nommé évêque de Laon le 25 décembre 1694, abbé commendataire de Saint-Valéry en 1695, abbé de Saint-Martin de Laon en 1701, il fut un des fondateurs de l'hospice de Marle en 1697 et un des principaux donateurs des grandes orgues de la cathédrale de Laon sur lesquelles on voit encore ses armes, et mourut dans sa ville épiscopale le 4 octobre 1721. Il fut inhumé dans le sanctuaire de la cathédrale ; sa pierre tombale, portant une longue inscription, se trouve aujourd'hui sous la lanterne du transept : *« C'étoit un prélat d'une prudence consommée qui aimoit ses diocésains et se faisoit un point d'honneur de leur faire plaisir »*.

C'était aussi un bibliophile de goût, comme le prouve la belle reliure ci-contre qui recouvre un volume in-4° conservé à la Bibliothèque de Laon. Cette belle pièce a été reproduite dans les *Archives des collectionneurs d'ex-libris* (mai 1910), par M. de Hennezel d'Ormois, avec une fort intéressante notice biographique à laquelle j'ai emprunté la plupart des éléments de celle-ci.

De Clermont-Chaste. — Il existe dans les collections d'ex-libris de la Bibliothèque nationale un petit ex-libris aux armes de

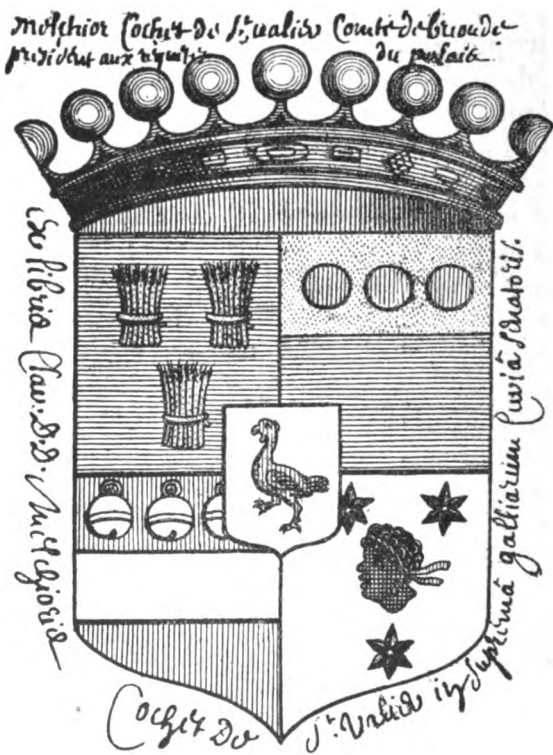
cette maison. Cette pièce, qui paraît être du ^{xvii}^e siècle, est tellement mutilée que le blason, sans indications d'émaux, est seul lisible et que les ornements extérieurs et la légende, s'il y en eut une, ont à peu près disparu.

Je me contente donc de la signaler, une identification d'après ce seul exemplaire étant impossible.

COCHET DE SAINT-VALLIER (comte de Brioude).

ARMES : Écartelé : au 1 d'azur à 3 gerbes d'or (*Bourrée*); au 2 d'azur au chef d'or chargé de 3 tourteaux de gueules (*Richard de Bligny*); au 3 de gueules à la fasce d'argent accompagnée en chef de 3 grelots de même (*Plaines*); au 4

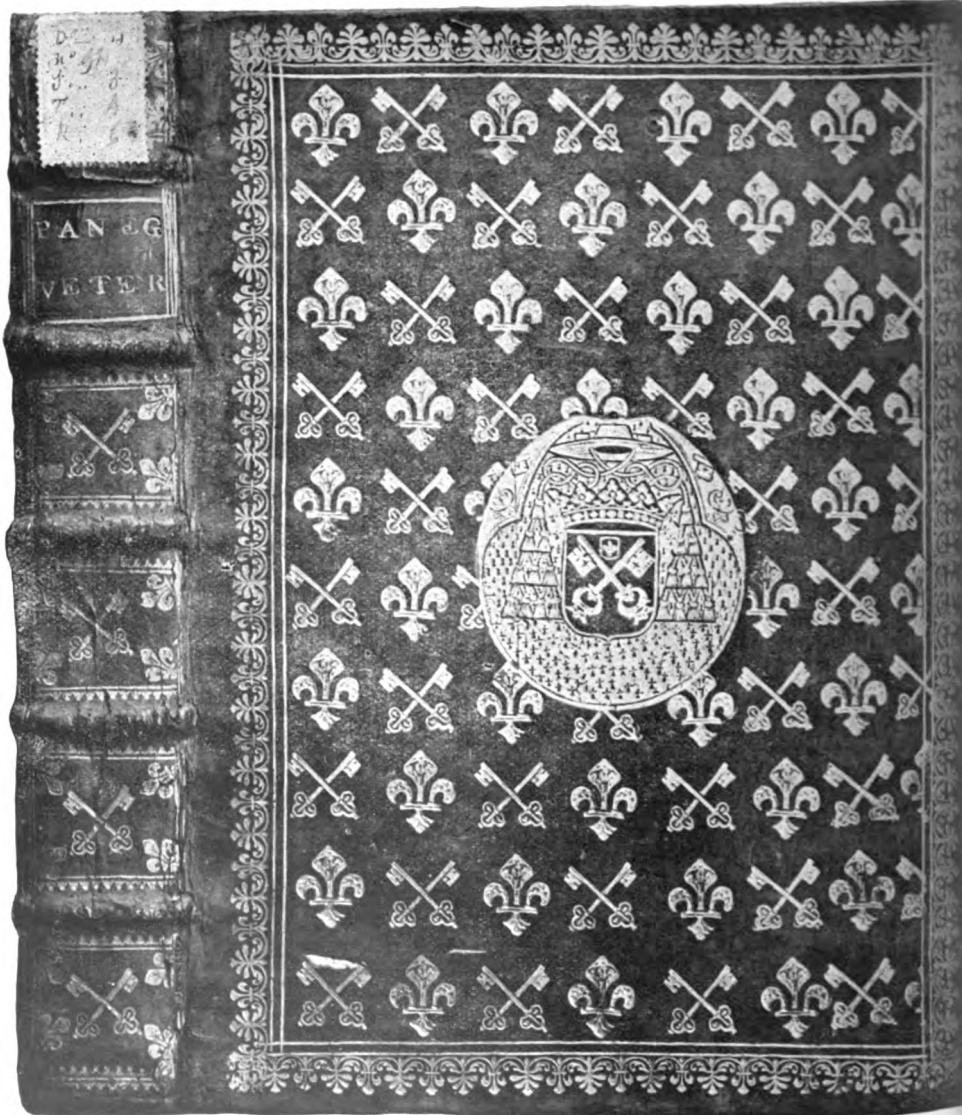
d'argent à une tête de More bandée du champ, accompagnée de 3 molettes de gueules (*Legoux*). Sur le tout d'argent à un coq hardi d'azur, becqué, membré, barbé et crêté d'or (*Cochet*) (1).



Famille bourguignonne qui, par sa fortune et les charges qu'occupèrent ses membres, joua un rôle important aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Il existe à ses armes plusieurs ex-libris et fers de reliures. Une seule de ces pièces mérite

d'être signalée ici.

(1) Léon Quantin, *Dictionnaire des Ex-libris anonymes*, et *Archives de la Soc. des Coll. d'Ex-libris*, mai 1912.



C'est l'ex-libris de Melchior Cochet de Saint-Vallier, fils de Charles, seigneur d'Avoisette, et de Bernarde Bourrée. Né à Beaune le 5 février 1664, chanoine-comte honoraire de Brioude en 1686, conseiller au Parlement de Paris en 1695, président de la seconde chambre des requêtes du Palais en 1701, puis secrétaire perpétuel de Philippe, duc d'Orléans, maintenu dans sa noblesse le 12 février 1699, mort à Paris dans la nuit du 19 au 20 décembre 1738, âgé de 72 ans.

Melchior Cochet de Saint-Vallier qui est l'auteur de l'*Indult* imprimé en 1703 et d'une *Dissertation sur les armoiries de France*, possédait une fortune considérable. Par son testament daté du 4 avril 1738 et dont le *Mercur de France* fait mention dans son numéro de décembre de la même année, il fit des legs importants et nombreux parmi lesquels treize cent mille livres au gouvernement à l'effet de placer honorablement et à perpétuité ses parents de noms et d'armes, et cinquante mille livres à l'église noble de Brioude pour aider à fonder un collège sous la direction du chapitre.

Le Collège de Brioude existait déjà en réalité puisque son origine date de 1584, mais il ne comprenait que les basses classes et ne se maintenait que difficilement faute de revenus. Grâce au legs Cochet qui malheureusement suscita un long procès qui l'en réduisit d'autant, un collège complet put être organisé. Le souvenir de cette libéralité est resté vivant à Brioude et M. Paul Le Blanc, dans son étude sur l'histoire de ce collège, demandait récemment qu'en reconnaissance le nom du bienfaiteur soit donné à un des prix distribués annuellement aux élèves.

COLLÈGE DU PUY.

Fondé en 1571, ce collège fut dirigé quelques années par des laïques puis confié à la Compagnie de Jésus qui en conserva la direction pendant deux siècles. En 1763, époque de l'expulsion des Jésuites, la ville chargea des prêtres séculiers d'en assurer le service et y fit annexer un pensionnat en 1767. Comme partout ailleurs cet établissement cessa d'exister à la Révolution pour se reconstituer plus tard sous d'autres dirigeants.

La bibliothèque, organisée par les Jésuites, comprenait environ

1.600 volumes qui furent rachetés et conservés au Collège au départ de la Compagnie.



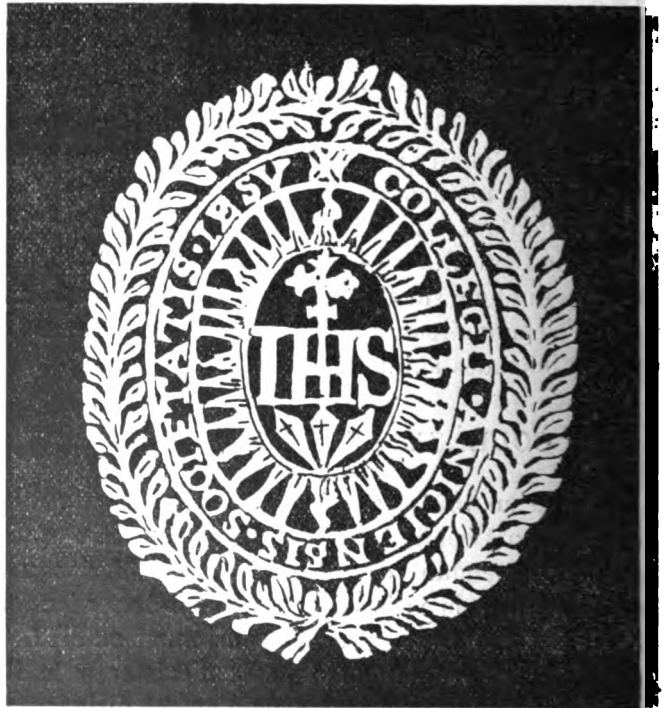
Les fers ici reproduits n'ornaient pas seulement les volumes de cette bibliothèque-là, mais aussi et surtout les livres offerts chaque année en prix soit par les directeurs, soit par les notabilités locales. Un certain nombre de reliures de ce genre se trouvent à la Bibliothèque publique du Puy, d'autres se rencontrent assez fréquemment dans les bibliothèques particulières.

Les fers ont varié suivant les

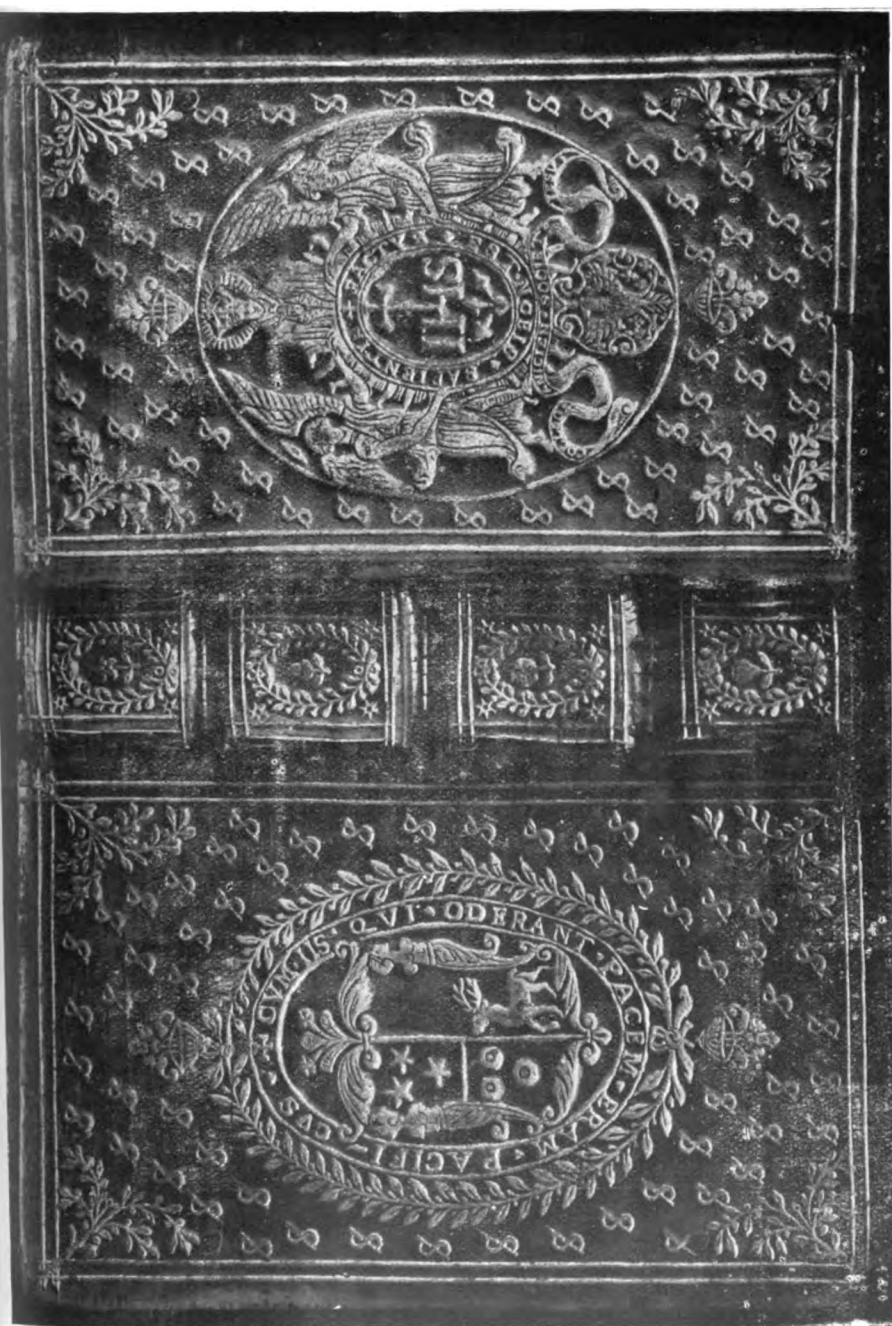
époques.

Sous les Jésuites ils représentent le chiffre bien connu de la Compagnie avec la légende : *Collegii Anicensis Societatis Iesu*.

C'est de ce temps et de peu d'années après la fondation du Collège que date la curieuse reliure reproduite en hors-texte et



qui porte sur un des plats le monogramme des Jésuites tenu par deux anges, flanqué en haut de la Vierge noire et en bas des





armes de la ville, et sur l'autre le blason du donateur, très probablement Antoine de Talon, médecin du roi, premier consul du Puy en 1598 dont les armes (écartelé : au 1 et 4 de gueules à 3 étoiles d'or, au 2 et 3 de sable à 3 besans

d'or) seraient ici accompagnées d'une alliance indéterminée.

Sous les prêtres séculiers les fers reproduisent les armes royales entourées du collier des ordres avec la légende : *Collegium Regium Aniciense*.

Plus tard, au ^{xix}^e siècle, les fers ont varié suivant les époques et présentent trop peu d'intérêt pour être signalés.



COLOMB DE LA TOUR.

ARMES : *d'azur à trois colombes d'argent, posées 2 et 1, becquées et membrées de gueules.*

Famille noble fort ancienne en Velay où elle se fixa au ^{xiv}^e siècle et qui remonte sa filiation à Aramon de Colomb vivant en Guyenne en 1150.



Étiquette gravée sur cuivre de Françoise de Cenat de l'Herm, fille de Jean et de Marie de Rochebonne de Labourange qui épousa le 16 janvier 1722 Paul-

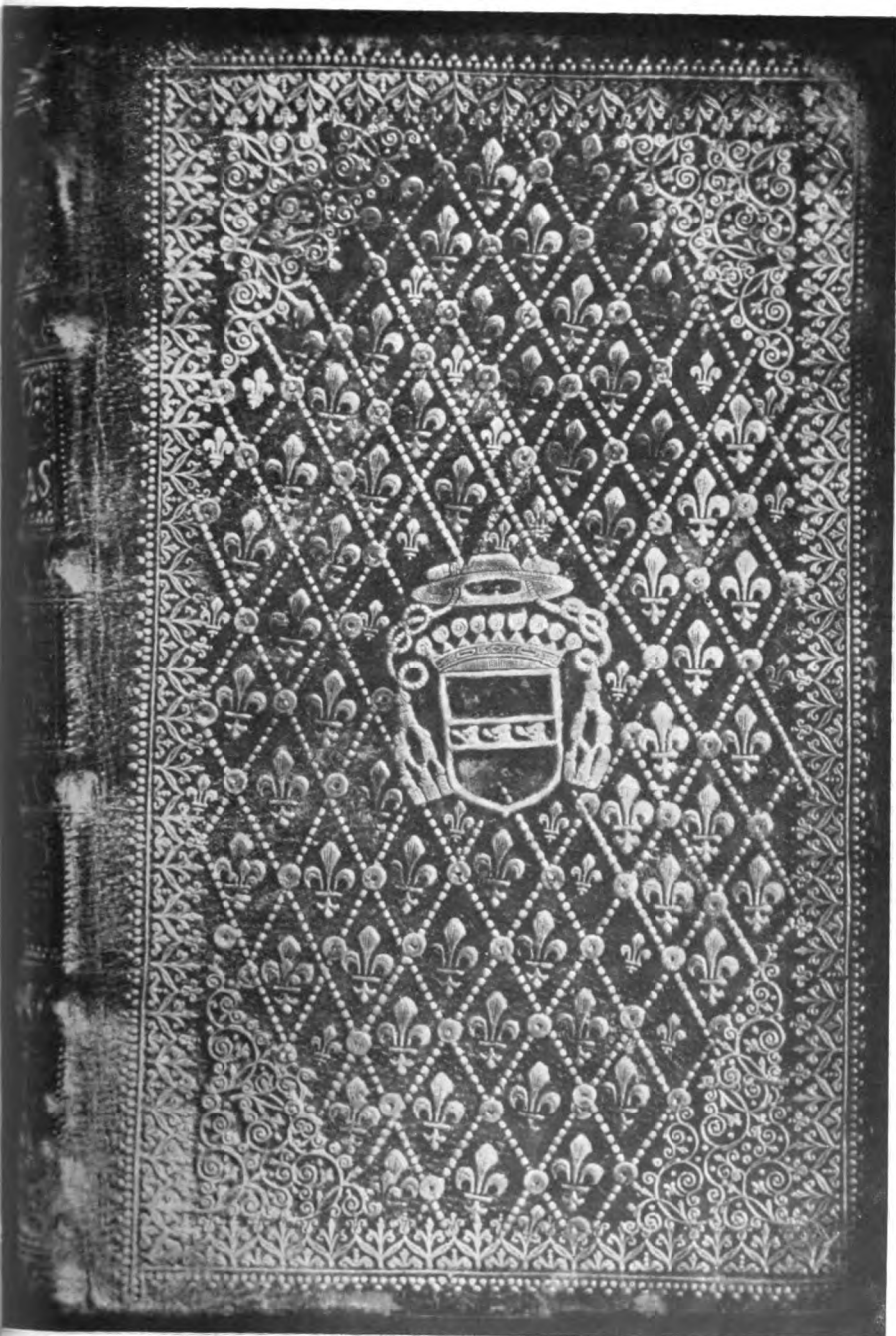
François-Armand de Colomb, baron de la Tour et de Beuzac, fils de François-Armand et de Françoise-Pauline de Vocance, d'où six enfants dont Jean-François de Colomb, époux le 27 juin 1766 de Marie-Louise-Françoise d'Hauterive, qui continua la descendance.

DE COLONGES comte de Brioude.

ARMES : *d'azur à une fasce d'or chargée de trois têtes de lions arrachées de gueules.*

Famille originaire d'Auvergne, mais fixée en Bourgogne dès le ^{xvi}^e siècle.

Fer de reliure aux armes d'Hugues de Colonges fils d'Étienne, seigneur de Pressy et de Cutigny et de Marie d'Auvert, docteur en théologie, chanoine-comte de Brioude, nommé doyen du chapitre le 7 août 1618, entré en charge le 27 juillet 1621. Pendant le cours de l'année 1642, atteint d'une maladie grave, il abandonna le doyenné à Gabriel de Vergezac. « *Le 30 juin, dit la Gallia christiana, comme on le croyait mort et qu'on le déposait dans le cercueil pour procéder à ses funérailles il reprit tout à coup ses sens et peu de jours après fut complètement rendu à la santé. Il rendit grâce à Dieu et à saint Julien de sa guérison et pour témoigner sa reconnaissance plaça un ex-voto près du tombeau de l'illustre martyr* ». Hugues de Colonges resta au rang de simple chanoine jusqu'en 1633, époque à laquelle il fut élevé à la prévôté. Il vécut jusqu'à une extrême vieillesse, se démit de ses fonctions



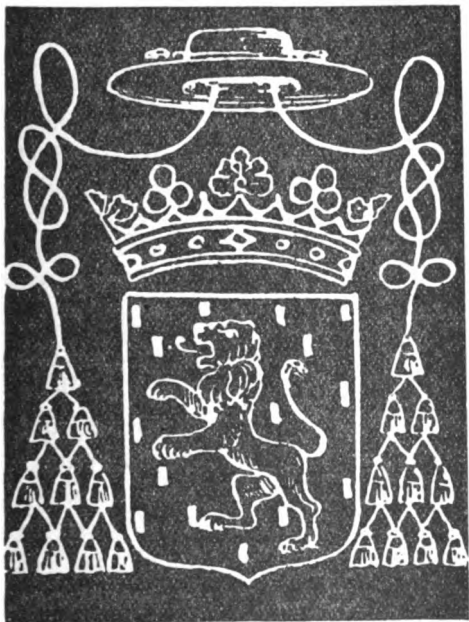
en décembre 1660 en faveur de son neveu Hugues IV et mourut en 1666.

Le fer ici reproduit et qui dénote chez ce chanoine-comte un certain goût pour les beaux livres, est poussé sur *Remarques sur la langue française... Paris, 1654* et fait partie du cabinet de M. Paul Le Blanc. D'autres volumes dans une reliure identique existent à Brioude. Ils n'ont fort probablement jamais fait partie de la bibliothèque d'Hugues de Colonges et n'étaient destinés, comme l'explique l'ex-dono resté intact sur certains exemplaires, qu'à être offerts en prix aux élèves du collège par le premier dignitaire du chapitre.

DE CONFLANS évêque du Puy.

ARMES : d'azur semé de billettes d'or au lion de même brochant sur le tout.

Fer de reliure de Godefroy-Maurice de Conflans, né en 1684, licencié en droit, prédicateur ordinaire du roi, prieur de Vaisseaux en Vivarais, chanoine-archidiacre de l'église de Soissons et grand vicaire de l'évêque de cette ville, abbé d'Aiguebelle le 28 avril 1708, nommé à l'évêché du Puy le 8 janvier 1721, sacré le 20 juillet de la même année, mort à Monistrol pendant une tournée pastorale le 14 mars 1725 à l'âge de quarante-et-un ans.



Rechatin, dans son *Journal* (1), lui consacre cette oraison funèbre : « *Le 14 du mois de mars 1725 est décédé à Monistrol Mgr de Conflans et enterré le 15 dudit mois à la paroisse*

(1) *Tablettes historiques du Velay.*

dudit Monistrol. Homme fort violent et sa violence lui a causé la mort; peu regretté au Puy. Mort s'est trouvé insolvable de près de quarante mille livres ».

DE COUBLADOUR.

ARMES : *d'azur à trois heaumes d'or.*

Famille noble fort ancienne au Puy où elle occupa dès le ^{xiv}^e siècle un rang distingué, maintenue dans sa noblesse par jugement du 29 août 1669, éteinte au ^{xviii}^e siècle, au moins quant aux branches du Puy.

Guigard signale un fer de reliure à blason écartelé qui aurait appartenu à un membre de cette famille, fer poussé sur une reliure recouvrant un ouvrage daté de 1834 ! Les écartelures m'en sont inconnues. Est-ce une erreur ou le fer en question fut-il possédé par une branche cadette encore existante ? D'autres recherches sont nécessaires pour solutionner ce petit problème.

DE CROZE.



ARMES : *d'argent à une rose au naturel tigée et feuillée de sinople au chef d'azur chargé d'un croissant d'or.*

Famille bourgeoise de Brioude qui se fit remarquer au ^{xviii}^e siècle par la hardiesse et la constance de ses récriminations contre le no-

ble chapitre, et fut anoblie sous Louis XVIII.

Ex-libris de Jules-Alexandre de Croze, fils de Jean-François-Joseph et de Sophie-Julie Mesnard, né à Brioude le 22 février 1787, auditeur au conseil d'état, sous-préfet de Gênes en 1809, sous-préfet de Corbeil, préfet des Basses-Alpes jusqu'en 1830, officier de la Légion d'honneur, créé baron par Louis XVIII, mort au château de Chassagne près Paulhaguet le 22 juin 1869, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il avait épousé le 27 janvier 1818, Virginie Lemerancier d'où une fille et deux fils dont Charles qui suivra.

Le baron de Croze est l'auteur de différentes brochures politiques et fut un des collaborateurs de la *Gazette de France* et des *Annales de la Charité*.

L'ex-libris ici reproduit, quoique exécuté pour lui, ne lui servit que peu où pas du tout ; les ornements et la couronne de duc qui surmontait l'écu lui firent délaissier cette gravure dont le cuivre fut même détruit sur son ordre.

De Croze. — Son fils, Charles de Croze, né le 29 septembre 1822, époux de Marie de Blesimare, mort le 27 mai 1903, fut un archéologue et un bibliophile de mérite ; il avait réuni dans son château de Chassagne un très beau cabinet d'objets d'art, d'ouvrages et de documents locaux, conservés aujourd'hui par ses enfants.

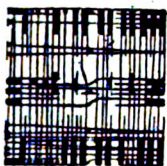
Il marquait parfois ses livres d'une petite grille sur laquelle on lit à jour frisant : *A Charles de Croze | et à ses amis.*

DU CROZET.

ARMES : d'azur à la bande d'argent chargée de trois roses de gueules (du Crozet). Accolé : d'argent au chevron d'azur (Brossin de Meré).

La maison du Crozet, d'ancienne noblesse auvergnate, tire son nom du château du Crozet dont les ruines existent encore aux environs de Viverols et prouve sa filiation sur titres depuis le xv^e siècle.

Ex-libris de Charles-François-Roger, marquis du Crozet et de Cumignat, fils de Joseph-Marc-Adrien et de Gabrielle-Louise de Borne Saint-

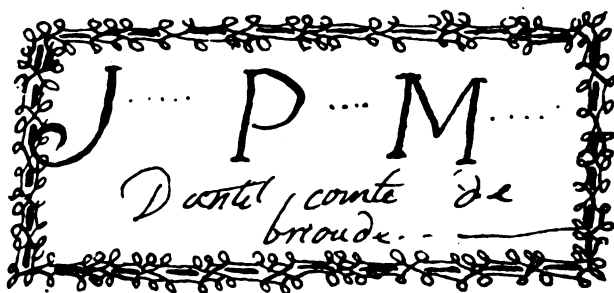


Étienne, qui épousa en 1859 Alix de Brossin de Meré dont il eut un fils Marie-François-Joseph-Olivier du Crozet marié à Marie de Boyer-Montegut.

DANTIL DE LIGONNÈS.

Famille ancienne répandue en Auvergne, Gévaudan et Vivarais, connue depuis Pierre et Bernard Dantil vivant au xiii^e siècle, et qui compte parmi les siens huit chanoines-comtes de Brioude.

Ex-libris manuscrit de Jean-Pierre-Mathieu Dantil de Ligonès,



qui entra fort jeune en 1774 au chapitre de Brioude où il resta jusqu'à la Révolution. Dépouillé de son canonicat en 1790, et incarcéré à

Brioude, il obtint ensuite un certificat de civisme de la municipalité et il se retira plus tard à Paris où il mourut.

C'est lui qui, en collaboration avec un autre ancien chanoine-comte, a publié la *Chronologie du ci-devant chapitre de Saint-Julien de Brioude...*, etc. Paris, 1805, in-8°.

Ce petit ouvrage, par la liste assez complète qu'il nous donne de tous les membres du chapitre depuis le moyen âge, constitue un véritable nobiliaire auvergnat d'une grande utilité pour les chercheurs régionaux.

DESMARETS DE MAILLEBOIS ET D'ALLÈGRE.

ARMES : d'azur à un dextrochère d'argent mouvant du flanc senestre et tenant trois fleurs de lis de jardin de même mouvantes d'une seule tige (Desmaretz).

Ecartelé : de gueules à un tour d'argent accostée de six fleurs de lis d'or, 3 en pal de chaque côté (Allègre).

La maison Desmarets n'appartient pas à l'Auvergne où, comme le dit Bouillet, elle n'a fait que paraître et disparaître. Yves d'Allègre, dernier marquis de ce nom et maréchal de France, ne laissa en mourant que des filles, dont l'une Marie-Emma-

nuelle épousa le 16 janvier 1713, Jean-Baptiste Desmarets, marquis de Maillebois, né le 5 mai 1682, créé maréchal de France, le 11 février 1741, mort à Paris le 7 février 1762.

Cet illustre personnage posséda un fer de reliure à ses armes, flanqué de ses insignes militaires, collier des ordres et bâton de maréchal. Guigard lui attribue aussi un fer à dorer écartelé d'Al-

lègre et par conséquent l'ex-libris ici reproduit. Le Dr Bouland, dans une étude parue en 1901 dans les Archives des Collectionneurs d'Ex-libris, concluait dans le même sens. Dans un article postérieur, cet auteur revient sur cette attribution, et se basant sur les dates de naissance d'Eisen (1722) et de Delafosse (1721), le dessinateur et le graveur de cette

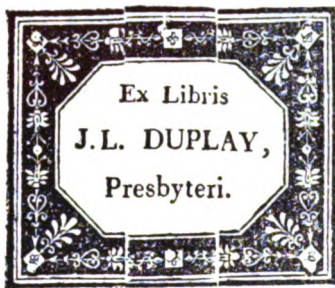


pièce, conclut en donnant définitivement le fer et l'ex-libris écartelés au fils de Jean-Baptiste Desmarets. Je crois cette opinion juste et admet aussi que la gravure ci-dessus a appartenu à : Marie-Yves Desmarets, marquis de Maillebois, fils de Jean-Baptiste et d'Emmanuelle d'Allègre, né en août 1715, colonel-lieutenant au régiment Dauphin en 1734, lieutenant-général, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1757, époux le 11 mai 1747 de Catherine de Voyer d'Argenson. C'est lui qui vendit les terres d'Auvergne qui lui venaient de sa mère : Fla-

ghac en 1765 à François-Nicolas Lenormant; Allègre l'année suivante à Claude Douet de la Boulaye, fermier général.

DUPLAY.

Famille originaire du lieu du Play, paroisse de Saint-Didier-en-Velay et dont une branche se fixa à Jonzieux, paroisse dépendant avant 1789 du diocèse du Puy, actuellement commune du département de la Loire.



Étiquette de Jean-Louis Duplay, né à Jonzieux le 21 janvier 1788, fils de Jean et de Julienne Lavielle, ordonné prêtre le 3 juillet 1814, professeur au grand séminaire de Lyon en 1816, supérieur du même établissement en 1841, mort à

Lyon le 17 décembre 1877.

D'ESPINCHAL.

ARMES : *d'azur au griffon d'or, accompagné de 3 épis de même posés en pal, 2 en chef et 1 en pointe.*

Ancienne maison d'origine chevaleresque dont les fiefs territoriaux furent très étendus et qui posséda en Velay les baronnies de Dunières et de Riotord.

Les nombreuses étiquettes ayant appartenu à ses membres ont été signalées et décrites par M. Tardieu, puis par MM. Poidebard, Baudrier et Galle, depuis celle de Louis, comte d'Espinchal, maréchal de camp, époux d'Ursule de Chavagnac, jusqu'à celles de ses petits-enfants. Je juge donc inutile de les reproduire à nouveau.

Le plus passionné bibliophile de cette maison fut sans doute Joseph Thomas, né à Blesle le 5 octobre 1748, époux en 1782 de Louise-Gabrielle de Gaucourt, maréchal de camp en 1774, émigré en 1790, rentré en France en 1801, mort à Massiac le 25 janvier 1823, dont la bibliothèque, confisquée comme bien d'émigré, comprenait 6.000 volumes, et dont les curieux *Mémoires* manuscrits, relatifs à la Révolution et à l'Émigration, déposés par son fils Hippolyte à la Bibliothèque de Clermont, viennent d'être l'objet d'une publication partielle.

DE FAGES.

ARMES : d'or à la montagne de 3 coupeaux de gueules surmontée d'une colombe d'argent tenant en son bec un rameau d'olivier de sinople : au chef d'azur chargé de 3 fleurs de lis d'or.

Famille du Vivarais, possessionnée en Velay, maintenue dans sa noblesse en 1668 et qui n'a pas formé moins de neuf branches différentes, celle de Chaulnes s'étant constituée en 1646 par le

mariage de Jean de Fages, quatrième du nom et de Catherine de Bonfils.

Ex-libris de Charles-Gaspard de Fages de Chaulnes, fils de Jean-Guillaume et de Françoise Peyret de Malrive, qui fut prêtre et curé d'Ailhau au diocèse de Viviers, et était frère de Joseph Guillaume dit le chevalier de Fages, garde du corps de Monsieur frère du roi, connu par l'affaire du Collier de la Reine, et de François, dit le chevalier de Chaulnes, lieutenant des maréchaux de France.

Outre son ex-libris cet ecclésiastique utilisait une petite étiquette portant la simple men-

tion : *Monsieur Defages, curé d'Ailhau.*

A en juger par l'assez grande fréquence de sa marque armoriée, sa bibliothèque devait comprendre un nombre important de volumes.

FALCON DE LONGEVIALLE.

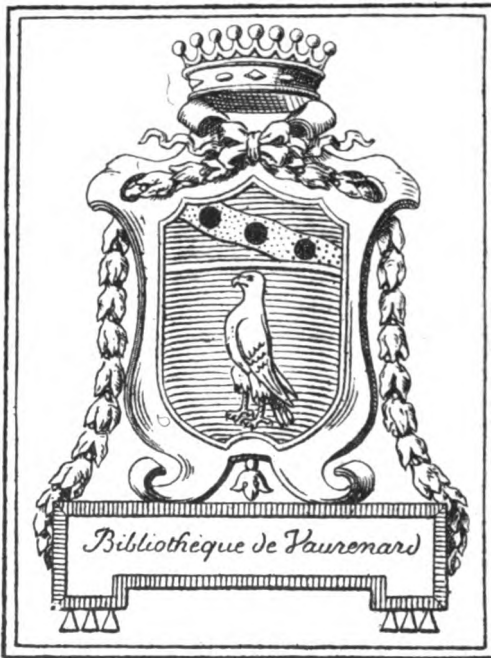
ARMES : d'azur au faucon d'or (Falcon de Longevialle), au chef d'azur, soutenu d'argent à la bande onnée d'or chargée de 3 tourteaux de sable (Corteille de Vaurenard).

Ancienne famille noble originaire de la Margeride, connue depuis Etienne Falcon, seigneur du Villaret en 1536 et qui a



formé plusieurs branches. C'est à l'une d'elles fixée en Lyonnais au xix^e siècle qu'appartient la pièce suivante.

Ex-libris de Louis-Marie-Joseph-Albert Falcon de Longevialle,



filz de Maurice-Louis-Simon Augustin, qui hérita de sa tante par alliance de la terre et château de Vaurenard (d'où la brisure du blason) et de Marie-Agathe-Caroline Gamet de Saint-Germain. Né au château de Vaurenard, le 20 mai 1866, avocat à la Cour d'appel de Lyon, membre de la Société des bibliophiles lyonnais, président de la section des arts de la Société des Sciences et Arts de Beaujolais, M. Albert de Longevialle a épousé le 26 octobre 1892 Marie-

Jeanne de Jerphanion, fille de Gabriel-Marie-Alban, baron de Jerphanion et de Marie-Gabrielle-Philippe Sanhard de Sasselange, d'où postérité.

DE FAY DE LA TOUR-MAUBOURG.

ARMES : *de gueules à la bande d'or chargée d'une fouine d'azur.*

Ancienne maison d'origine chevaleresque qui tire son nom de la terre de Fay en Haut-Vivarais et qui est connue en filiation authentique depuis Pierre de Fay vivant au xii^e siècle. Les branches les plus importantes qu'elle a constituées sont celles de Peyraut, de Gerlande, de Coisse et de La Tour-Maubourg.

Cette dernière en particulier qui compta un grand nombre de chevaliers de Malte, des dignitaires ecclésiastiques, plusieurs maréchaux de camp et un maréchal de France, a dû également

compter parmi les siens des personnages possédant des bibliothèques marquées à leurs armes. Je n'ai cependant rencontré où vu signaler que les indications suivantes :

« Parmi les ouvrages au nombre de 550 de la bibliothèque du château de Maubourg, dit le D^r Charreyre, étaient des livres religieux en grand nombre, quelques missels gothiques, un *livre de la dédicace de l'Église aux armes d'un évêque de Fay*, plusieurs volumes concernant l'histoire des chevaliers de Malte... etc. ».

Des deux évêques que fournit la maison de Fay, l'un fut

évêque de Poitiers en 1568, l'autre évêque d'Uzès en 1614. C'est évidemment l'un de ces deux prélats qui posséda un fer à dorer que je n'ai jamais rencontré.

La pièce manuscrite ci-contre où les armes des Fay sont écartelées de celles des Mallet (*d'or au lion de sable, armé, lampassé et couronné de gueules*) qui furent leurs prédécesseurs à la



baronnie de Maubourg, a appartenu à Jacques de Fay, baron de La Tour-Maubourg et de Chabrespine, fils de Jean IV du nom et de Jeanne de la Motte-Brion. Il épousa en 1671 Éléonore-Palatine de Dyo-Montpeyrroux dont il eut trois fils.

De Fay. — Enfin on rencontre quelquefois dans le commerce le tirage moderne d'un ex-libris qui porte « *de gueules à la barre d'argent chargée d'une fouine passante* », pièce signée J. B. Les

collectionneurs, en admettant comme une erreur de graveur la variante des armes, l'attribuent habituellement à un Fay de La



J.B

Tour-Maubourg. Cette pièce que je n'ai jamais rencontrée en tirage ancien, étant anonyme, je ne tenterai pas une attribution problématique et me contente de la reproduire sans commentaires.

DE FERREBOEUF.

ARMES : *d'azur à une bande d'or chargée de 3 roses de gueules, accostée de 3 têtes de bœufs d'or.*

Un ex-libris où un ex-dono aux armes de cette ancienne famille du Puy existait autrefois sur un volume de la bibliothèque municipale de cette ville où il avait été vu et noté par M. Paul Le Blanc qui me l'a signalé. Il avait appartenu à Claude de Ferrebœuf, lieutenant principal au présidial du Puy, qui épousa Antoinette Perier et mourut en 1716.

Je n'ai pas retrouvé cette pièce à la Bibliothèque municipale et le hasard de mes recherches ne m'a jamais fait rencontrer de marques de bibliothèques portant exactement ces armes. Tout au plus peut-on signaler un petit ex-libris Louis XV qui porte

« d'argent à 3 têtes de bœufs de sable » et qu'on attribue habituellement aux Bouvet de la Plesse en Bretagne où aux Morgan de Lantermain en Angleterre.

DU FERNEL DU ROURE.

ARMES : *d'or au cerf de gueules nageant dans une rivière d'argent.*

Famille fort ancienne de Saint-Didier en Velay, ennoblie par lettres patentes du roi datées du 10 avril 1493 en la personne de Jean et de Thomas du Fernel, bourgeois de Saint-Didier, et qui a été représentée dans cette ville jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Une branche se fixa par alliance au château de Paulin près Monistrol, puis au xix^e siècle à Brioude.

C'est à elle qu'appartient mon très érudit et très obligeant compatriote le baron Paul-Antoine-Edmond du Fernel du Roure de Paulin, né le 27 juillet 1882, avocat à la Cour d'appel de Paris, secrétaire de la Société française des collectionneurs d'ex-libris, qui marque ses livres de deux ex-libris différents, aux armes écartelées de sa famille : l'une de ces pièces a été dessinée par M^{lle} Marie Carré née à Champagnac-le-Vieux (Haute-Loire).

(A suivre.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

DU

Cardinal de POLIGNAC

Le 20 novembre [1741], Melchior de Polignac, cardinal de l'église romaine prêtre au titre de Sainte-Marie des Anges aux Thermes [de] Dioclétien, archevêque et seigneur d'Auch, abbé commendataire de Saint-Pierre de Corbie, d'Amiens, d'Anchin, d'Arras, de Bonport, d'Evreux, de Begard, diocèse de Tréguier, et de Mouzon, diocèse de Reims, prélat commandeur des ordres du Roy, l'un des quarante de l'Académie françoise, honoraire de celle des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres, mourut à Paris âgé de 80 ans, 1 mois et 9 jours, étant né le 11 octobre 1661.

Il avoit été nommé en premier lieu ambassadeur extraordinaire en Pologne, au mois de mars 1693, et il eut, aux fêtes de Pâques de la même année, l'abbaye de Bonport, il resta en Pologne jusqu'en 1697. Il fut reçu à l'académie françoise, le 2 août 1704, et dans celles des sciences et des inscriptions et belles-lettres, en 1705 et 1707. Le feu roy le nomma, en 1706, à la charge d'auditeur de la Rote à Rome pour les affaires de France. La nation françoise lui donna l'abbaye de Begard, le 23 avril 1707. Il fut rappelé de Rome et il passa en Hollande, en 1710, pour assister en qualité de ministre plénipotentiaire du Roy aux conférences qui furent tenues pour la paix à Gertruydemberg, après la rupture desquelles il partit de ce lieu, le 25 juillet 1710, et arriva à Paris, le 29 du même mois, ayant été nommé, le jour de son départ de

Gertruydembert, à l'abbaye de Mouzon. Il fut nommé, au mois d'octobre 1711, second ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de France au futur congrès d'Utrecht, pour la paix. Pendant le cours de ce congrès, il fut créé cardinal diacre par Clément XI pape, le 28 may 1712, mais réservé *in petto* jusqu'au 30 janvier suivant qu'il fut déclaré. Il quitta alors le caractère de plénipotentiaire et il revint en France où, le 6 juin 1713, il reçut à Versailles, des mains du Roy, avec les cérémonies accoutumées, le bonnet rouge qui luy avoit été porté de Rome par l'abbé Howard de Nortfolch, camérier d'honneur du Pape, et le 8 du même mois, il fut gratifié par le Roy de la charge de maître de sa chapelle, ayant été de plus nommé, le 1^{er} avril précédent, à l'abbaye de Corbie; celle d'Anchin luy fut donnée, le 8 juin 1715. Il se démit, au mois de septembre 1716, de la charge de maître de la chapelle du Roy (1) et se retira, à la fin de décembre, dans son abbaye d'Anchin, où il reçut l'ordre de prêtrise de l'évêque d'Amiens, en 1722. Après la mort du pape Innocent XIII, il se rendit à Rome et assista au conclave dans lequel Benoît XIII fut élu, le 29 mai 1724. Il reçut le chapeau de cardinal des mains du nouveau pape, dans un consistoire tenu le 26 juin suivant, et il fut dispensé de la cavalcade ordinaire (2). Il fut chargé, au mois d'août de la même année, des affaires de la Couronne de France à la cour de Rome, à la place de l'archevêque d'Embrun. Le 27 septembre, le Pape fit la cérémonie de lui ouvrir la bouche et lui assigna le titre diaconal de Sainte-Marie de *Porticu Campitelli*; il se démit de ce titre et opta, en passant dans l'ordre des cardinaux prêtres, pour celui de Sainte-Marie *in Via*, le 20 novembre : il en prit possession le 7 décembre. Il fut un des cardinaux prêtres qui assistèrent au concile national tenu à Rome, dans le palais de Saint-Jean de Latran, par le pape Benoît XIII, depuis le 15 avril jusqu'au 29 may 1725. Il donna à Rome, en qualité de ministre de France, une somptueuse fête à l'occasion du mariage du Roy; elle commença, le 25 septembre, et elle fut continuée, le 4 octobre 1725. Il se démit, le 29 décembre suivant, du titre de Sainte-Marie *in Via* et

(1) Au profit de M. l'abbé [Louis] de Breteuil et moyennant la somme de 40,000 écus (*Journal historique sur les matières du temps*, tome XXV, p. 262).

(2) On dénommait ainsi une marche pompeuse qui se faisait dans les rues de Rome, lors de l'élection d'un pape, et à laquelle assistaient les cardinaux.

opta pour celui de Sainte-Marie des Anges aux Thermes [de Dioclétien], dont il prit possession solennellement, le 11 janvier 1726, et il prit séance, le lendemain, pour la première fois, dans la Congrégation de Propagande *de fide*, dont il avoit été déclaré nouvellement assesseur. Le 20 février suivant, le Pape proposa pour luy, dans un consistoire secret, l'archevêché d'Auch en Gascogne, auquel le Roy l'avoit nommé au mois de décembre précédent. Il fut sacré, le 19 mars suivant, dans l'église nationale de Saint-Louis des François par le pape même, assisté des cardinaux Othoboni et Gualteri, et, le lendemain 20, il fit instance, dans un consistoire, pour le pallium de son église archiépiscopale. Il le reçut, le 25 du même mois, dans l'église de Sainte-Marie sur la Minerve, des mains du pape, en présence du Sacré Collège et de toute la prélature romaine. Il fut proposé pour être prélat-commandeur du Saint-Esprit, dans le chapitre tenu à Versailles, le 16 may 1728, et ayant été déchargé des affaires de France à Rome et relevé par le duc de Saint-Aignan, il prit son audience de congé du Pape, le 19 mars 1732. Il partit de Rome le 8 avril, passa par Florence où il fut admis à l'audience de l'Infant d'Espagne, dom Carlos, aujourd'hui roy des Deux-Siciles, et à celle du grand-duc de Toscane. Il arriva à Paris, le 10 juillet, et s'étant rendu à Versailles il eut, le 16 du même mois, audience du Roy. Il prêta serment entre les mains de Sa Majesté, dans la chapelle du château de Marly, le 25 août, à cause de son archevêché d'Auch, et le 1^{er} janvier 1733, en qualité de prélat-commandeur de l'ordre du Saint-Esprit.

Il étoit frère puîné du vicomte de Polignac dont on a rapporté la mort dans le *Mercur*, d'avril 1739, et où on a fait mention des trois neveux du feu cardinal de Polignac, qui sont : Louis-Melchior-Armand, vicomte de Polignac, mestre de camp du régiment Dauphin-étranger cavalerie, né en 1717, François-Camille de Polignac, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, enseigne des gens d'armes du Berry, né en 1719, et Denis-Auguste de Polignac, cy-devant prieur de Nantua en Bugey, né en 1720.

Bibliothèque nationale, dossiers bleus, 531, papier. Communication de M. Antoine Jacotin.

FUSEAUX VELLAVES

*Aux dentellières du beau pays vellave,
à celles qui sont parties, à celles qui viennent.*

Glissez, glissez, fuseaux du Puy, sous les habiles et pauvres mains des dentellières, sur les carreaux. En un réseau magique, dans la forêt multicolore d'épingles hérissée, enchevêtrez à l'envi vos myriades de fils d'argent et de soie, et vos étincelantes perles d'or. Offrez à nos regards ravis, comme la plus féerique des visions, vos merveilleuses dentelles qui s'en iront, emportées par les puissantes ailes de la Renommée, des cîmes altières du beau pays vellave jusques aux confins de l'Univers, glissez glissez fuseaux du Puy...

Dancez, dancez, fuseaux de buis, en place pour vos joyeux quadrilles, en avant deux, en avant quatre..... Sautillez, gambadez et soyez à la fois et le printemps qui passe, et le rayon de soleil pour l'humble logis de l'ouvrière. Obéissez et suivez sagement, sur la trame des cartons, les savants points d'esprit, les grilles et les cordes tracées par d'artistiques mains. Le Puy n'est-il point resté en dépit des jaloux et de vos impuissants imitateurs, un temple où l'Art est toujours vénéré? Dansez, dancez, fuseaux de buis...

Jasez, jasez, fuseaux gentils, rien ne viendra troubler le charme de votre gracieux babil. Pour la beauté des femmes, pour la somptuosité de leurs robes fastueuses, pour la splendeur enchantée de leurs épaules, pour la parure de leurs chevelures blondes comme les épis de Messidor, ou noires comme une nuit sans lune, ne faudra-t-il pas dans l'infini des siècles, des bijoux,

des rubans, des fleurs et des dentelles? Jasez, jasez, fuseaux gentils...

Chantez, chantez, fuseaux polis, votre chanson à tous les coins de rues, emplissez la maison de vos joyeux refrains. Il n'est pas de plus douce musique pour oreille vellave. Vous chanterez toujours votre cantilène et l'apprendrez à celles qui viennent, pour le plus grand honneur de notre antique cité, le plus beau des joyaux de l'écrin Cévenol. Chantez, chantez, fuseaux polis.....

Tissez, tissez, fuseaux jolis, vos prestigieux travaux, aujourd'hui pour les troublantes étoiles de la rampe, demain pour les sémi-lantes mondaines dont l'élégance rêve chaque nuit de bals, de fêtes et de théâtres, bientôt pour les jeunes épousées aux longues traines blanches, en floréal prochain pour les mignons berceaux des nouveaux-nés, plus tard hélas!.. oh bien plus tard, pour les lugubres linceuls... Tissez, tissez fuseaux jolis...

Dormez, dormez, fuseaux jaunis par les longs soirs d'hiver passés aux lueurs du *châlî* fumeux, ou de la lampe clignotante, dormez, reposez-vous, car les yeux des pauvres vieilles et leurs tremblantes mains qui guidèrent vos pas n'en peuvent plus.... Aussi comme des reliques, dans des coffrets taillés à la mode vellave dans du bois de sapin, comme en un cercueil qu'on vous enferme, fuseaux jaunis... Et au jour de la délivrance, quand vos chères maîtresses partiront pour le lointain pays d'où nul n'est revenu, sur leur couche funéraire doucement qu'on vous place entre leurs doigts raidis..... Dormez en paix votre dernier sommeil, comme elles vous l'avez mérité... fuseaux jaunis...

BARTHÉLEMY BRAUD.

AVENTURES

DE REPORTERS DE GUERRE

EN PARTICULIER D'UN REPORTER PONOT

MESDAMES, MESSIEURS,

L'an dernier j'avais le périlleux honneur d'inaugurer nos conférences, aujourd'hui c'est moi qui les clôture et c'est plus périlleux encore, car je succède à des conférenciers dont la parole, aussi élégante qu'éloquente, a méritoirement moissonné tous vos applaudissements.

J'espère pourtant que le sujet que je vais avoir l'honneur de traiter devant vous, *Aventures de reporters de Guerre*, vous intéressera humainement et patriotiquement, car dans notre Velay on est toujours écouté avec bienveillance quand on parle de courage et de patrie.

Ce sujet n'est pas un parterre fleuri où je pourrai, Mesdames, cueillir des roses pour vous les offrir, mais c'est un champ d'honneur parsemé d'émotions bien françaises qui feront, en dépit de l'insuffisance du conférencier, vibrer votre âme et votre cœur. Parmi les horreurs de la guerre, à part les hauts faits des vainqueurs, je ne connais rien de plus intéressant et je dirais aussi de plus amusant, si l'on pouvait faire abstraction des blessés et des morts, que les aventures risquées des journalistes qui, librement, vont au devant de tous les dangers auxquels est exposé le soldat, se glissent à leurs risques et périls jusqu'au champ de bataille et,

les bottes comme les mains parfois encore ensanglantées, écrivent, pour leur journal, les épisodes vus et vécus, pris sur le vif.

Ces journalistes sont les reporters de guerre qu'on nomme aussi correspondants militaires.

Ils courent des dangers plus fréquents sinon plus redoutables que le soldat, car celui-ci ne rencontre pas l'ennemi tous les jours, il a des repos intermittents, de longues marches et contre-marches, il est dirigé par une stratégie de laquelle il ne peut s'affranchir, tandis que le reporter, libre de toute discipline, avide de voir et de raconter, marche au canon avec une hâte joyeuse, et plus l'affaire est dangereuse et chaude, plus il s'empresse d'y courir, de s'y mêler, car son récit sera d'autant plus intéressant qu'il aura vu de plus près la bataille.

Cependant comme en toute spécialité, il y a des variétés : dans son très intéressant volume, *La France envahie*, mon confrère de la société des Gens de lettres J. Claretie, qui a été reporter de guerre en 59 lors de la campagne d'Italie, et en 70-71 lors de la dernière invasion, esquisse ainsi ces variétés : « Nous avons le correspondant sévère qui étudie *Le droit des gens*, cite Martens et lit Polybe. Celui-là est rare. Puis le correspondant fantaisiste suivant la campagne comme il ferait le voyage de Saint-Cloud, et ne voyant qu'une partie de plaisir dans cette partie de douleur. Ce correspondant fantaisiste est à l'armée un fléau, il arbore des costumes improbables, se passe des pistolets à la ceinture et se donne gratuitement des allures de bachi-bouzouck. Son rêve est d'être pris pour un officier étranger, un irrégulier; il n'est généralement pris que pour un espion. Le correspondant qui voit la bataille du fond d'une chambre d'hôtel est très répandu. Il confectionne, avec les journaux de la localité, des articles pour les journaux de Paris, où généralement il se met en scène. Il n'hésite pas à s'écrier comme le pigeon de la fable : J'étais là telle chose m'advint. Il ne lui advient jamais rien que la note de l'hôtelier au moment du départ. »

Ce n'est pas ce reporter qui aura nos préférences, mais celui dont l'éminent académicien dans un autre volume intitulé : *Sur les champs de bataille* parle ainsi : « Le correspondant de guerre, lorsqu'il n'est pas l'indiscret et l'imprudent informateur de l'ennemi, c'est le compagnon du soldat, celui qui conte ses souff-

frances, constate son courage, qui, dans le sang anonyme et les cadavres de l'horrible tuerie, recueille un nom, ramasse comme un débris d'héroïsme, transmet à l'avenir un dévouement qui sans lui serait obscur. C'est une autre façon de clairon. C'est comme un représentant de la patrie qui met ceux qui tombent à l'ordre du jour et les décore d'une goutte d'encre comme d'une larme de gloire. »

Eh bien, c'est à cette dernière variété qu'appartient un reporter vellave dont nous allons particulièrement raconter les aventures. Ce qu'il décrit, il l'a vu de près. Souvent même, comme je vais vous l'exposer avec pièces à conviction, il l'a vécu pour son propre compte.

En somme, qu'il soit Ponot ou Parisien, le reporter n'est pas un pékin banal, comme eut dit Augereau qui, discutant avec Talleyrand déclara : « J'appelle pékin tout ce qui n'est pas militaire ! » Et à quoi le fin diplomate répondit : « et moi j'appelle militaire tout ce qui n'est pas civil. »

L'un de ces pékins est devenu illustre, c'est Stanley qui, parti d'abord comme simple correspondant du *New-York-Herald* pour retrouver en Afrique le Dr Livingstone, devint l'explorateur et le conquistador connu du monde entier. D'autres se sont acquis de glorieuses réputations par leur talent, leur intrépidité, l'intérêt de leurs aventures, par exemple Ludovic Naudeau, du *Journal*, qui a failli périr cent fois de mort tragique dans la guerre russo-japonaise où il fut fait prisonnier par les déliants Nipons; plus récemment, M. Jean Carrère, correspondant du *Temps*, et qui a failli être assassiné à Tripoli de deux coups de stylet d'un indigène mécontent de ses articles, selon ce fanatique trop favorable à l'Italie; enfin tout dernièrement, M. Jean Rodès, autre correspondant du *Temps*, très intéressant, très renseigné sur les événements de Chine et qui s'est très fréquemment exposé aux plus grands dangers, notamment en visitant, seul, les ruines fumantes de Hankéou que les impériaux avaient furieusement incendiées pour en déloger les rebelles. Et tant d'autres dont le dénombrement serait trop long et dont plusieurs sont morts, insouciant martyrs de leur courage professionnel, et vous verrez que c'est par miracle que le correspondant ponot dont nous allons nous entretenir n'a pas été tué ou pour le moins fait prisonnier.

Ainsi que le reporter du romancier Rudyard Kipling, Dick Hel-dar qui, étant censé travailler à la peinture des navires, fut engagé comme dessinateur des scènes de guerre, par un journal, tandis qu'il faisait une esquisse au pied d'une redoute dans la campagne des Anglais au Soudan, notre compatriote alors étudiant en médecine devint reporter de guerre de façon assez originale. Un jour du commencement du siège de Paris, tandis que dans la cour du collège Albert-le-Grand, à Arcueil, abandonné par les dominicains et réoccupé par une ambulance de la Société de Secours aux blessés, notre jeune ponot fumait sa cigarette, avant d'aller faire aux blessés les pansements du matin, un courrier des ambulances de la Presse arrivant à franc-étrier, après avoir échappé aux coups de feu des grand's gardes, met pied à terre dans la cour et demande au chirurgien en chef quel est celui de ses aides qui écrit sous le nom de *major Marcel*?

— Major Marcel? Connais pas... répond le chef.

Le courrier insiste et dit que sûrement, d'après les détails d'un article envoyé au journal *Le Gaulois*, cette signature doit être un pseudonyme d'un membre de l'ambulance.

— Attendez, répond le chef après avoir réfléchi, c'est peut-être un étudiant qui nous est venu sous les auspices de la Société des gens de lettres, et il lui indique dans un groupe un jeune homme coiffé d'une casquette blanche et d'allure plutôt gaie en dépit des circonstances tragiques.

— C'est à M. le major Marcel que j'ai l'honneur de parler? demande le courrier des ambulances de la presse en abordant l'étudiant.

— Parfaitement, Monsieur...

— C'est vous qui nous avez envoyé l'article sur le franc-tireur Martin, des *Eclaireurs de la Seine*?

— Moi-même.

— Eh bien, j'ai à vous faire des propositions de la part du journal *Le Gaulois*.

— Voulez-vous entrer dans l'établissement, dit le major Marcel, d'un air détaché, mais au fond enchanté et fier de l'aubaine.

Laissant à droite les salles du rez-de-chaussée et du premier, où l'on entendait gémir et parfois crier les blessés, il conduit son visiteur à une cellule de moine, sous les toits, et qui est sa chambre.

Le courrier de la presse décline ses noms et qualités : c'est l'éditeur Vermot, le même qui, plus tard, devait créer l'almanach, universellement connu, et qui porte son nom. Il était pour le moment un des commanditaires occasionnels du *Gaulois* dont le directeur Tarbé était parti par ballon en province lors de l'investissement de Paris.

— Vous êtes admirablement placé pour faire du reportage militaire, dit l'éditeur, en regardant par la fenêtre.

— Mais oui, d'ici, j'assiste, presque chaque jour, à la chasse à l'homme ; tenez, derrière le plus gros des arbres à droite, il y a un Prussien en sentinelle perdue. Plus près de nous, sur la gauche, un trou d'homme, et dans ce trou un marin français dont on distingue de temps en temps le béret bleu. Dès qu'ils s'aperçoivent, ils se tirent dessus... C'est intéressant et dramatique comme une embuscade de bandits corses..... Vous ne voyez pas ? Prenez ma jumelle... elle est excellente.

Tout à coup : pan... pan... deux détonations et une balle s'aplatit contre l'encadrement de pierre de la fenêtre.

— Vite, retirez-vous, dit le major Marcel.

— C'est sur moi qu'on tire ? demande l'éditeur.

— Sur vous parfaitement... Il est très dangereux de s'encadrer longtemps dans une embrasure, la silhouette s'y découpe trop nettement, c'est une véritable cible, j'en ai fait l'expérience il y a trois jours à la redoute de Châtillon lorsque je cherchais à voir les tirailleurs prussiens à travers une porte de jardin.

— Vous avez assisté à la prise de la redoute ?

— J'ai été des derniers à l'évacuer. Elle n'a d'ailleurs pas été prise d'assaut par l'ennemi. Il ne l'a occupée qu'un certain temps après que nous l'avions abandonnée. Ce fut une déplorable débandade ; cette redoute à peine ébauchée, sans abris, sans autre protection qu'un semblant d'épaulement, entourée de bois cachant l'ennemi, ne pouvait être qu'un nid à bombes. Non seulement les obus y pleuvaient, mais les balles y sifflaient de toutes parts. Parmi les blessés, un artilleur avait eu la cuisse emportée presque au ras de l'articulation. Au milieu d'un paquet de haillons affreusement souillés de terre, imbibée de sang, on voyait le tronçon du fémur, tout rouge, cassé en biseau, dénudé de chair et remuant convulsivement. J'étais désespéré de ne pouvoir rien

pour ce moribond et cruellement navré de ce que la férocité de la guerre faisait d'une vie humaine.

A côté du tragique, il y avait du comique : un jovial fantassin emportait sur sa tête, dans une vaste gamelle, la soupe de son escouade en criant d'un ton gouailleur ! « Ah ben celle là, les Prussiens ne la mangeront pas ! »

A la suite de la note comique, la note héroïque. Derrière le fantassin à la gamelle, j'ai vu deux mobiles l'un Breton, l'autre Parisien, remonter le courant de la débandade brandissant leur chassepot et retournant face à l'ennemi : « Mourir pour mourir, s'écriait l'un d'eux, avec une patriotique exaltation, mourons en faisant notre devoir. »

Ils pleuraient d'une sainte rage ces braves petits soldats, et donnaient l'admirable et touchante impression de deux jeunes martyrs qui vont se sacrifier pour la patrie.

— Vous êtes plutôt homme de lettres que médecin, dit le courrier après avoir écouté le jeune major.

— Peut être, répond celui-ci. J'ai déjà écrit au *Figaro* et publié un volume qui m'a fait admettre à la société des Gens de lettres. N'empêche que j'ai mes seize inscriptions de médecin, ce qui m'a permis d'entrer dans les ambulances.

Puis ils débattent le prix de la collaboration et l'on tombe d'accord à trente centimes la ligne, ce qui pour l'époque où Sarcey lui même parvenait rarement à faire insérer un article, était un prix fort. A ce compte là le nouveau reporter pouvait gagner facilement cinquante à soixante francs par jour, et se payer de la trompe d'éléphant, de la bosse de chameau, du filet de zèbre, du gigot de chien et autres rares morceaux de l'alimentation du siège. C'était un richard ; aussi écrivait-il par ballon à ses parents du Puy de ne pas s'inquiéter de lui, qu'il ne manquait de rien. Et même s'il avait eu plus d'ambition et d'expérience, il se serait fait payer un franc la ligne car il était de plus en plus difficile de faire du reportage militaire. On se défait des reporters, on leur interdisait les avant-postes et le champ de bataille.

Aussi les journaux étaient-ils renseignés de très loin et très mal. Le *Temps* lui même était forcé alors de se contenter des récits approximatifs d'un correspondant, très galant homme assurément, mais qui ne pouvait dépasser les fortifications et en était réduit

à interviewer des soldats, des gardes nationaux, dans quelque cabaret des portes de Paris, pour écrire de vagues articles. On ne faisait du reportage pour ainsi dire, que, par contrebande, et il vint même un moment où son pseudonyme de Major Marcel ayant été éventé, notre reporter ne signa plus ses articles.

Et pourtant, pour employer le terme d'Augereau, pas de pékin plus patriote et même plus cocardier qu'un vrai reporter de guerre. D'instinct il sait ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, et ce n'est pas sa faute si, par les louanges qu'il est heureux de prodiguer au courage, sa patrie n'a pas toujours la victoire.

On a beau avoir été un sceptique boulevardier et un irrévérencieux blagueur, quand on voit la hideuse botte de l'ennemi peser sur la gorge de la patrie, quand on voit faucher ses frères par la mitraille, on a le cœur broyé, l'âme blessée à mort, et toute vanité d'ironie se dissout dans de rageuses larmes.

Mais revenons à nos personnages :

— Voulez-vous, dit l'éditeur au major, m'écrire un récit de l'abandon de la redoute de Châtillon ?

— Volontiers, mais je ne sais si je pourrai toujours disposer d'un infirmier pour vous porter mes articles.

— Je viendrai les chercher moi-même, ce sera plus rapide, j'ai un bon cheval qui fait le trajet en trois quarts d'heure.

Et l'éditeur qui pendant une jeunesse très accidentée avait été piqueur chez un marchand de chevaux, partit comme il était venu, au triple galop.

Et voilà comment notre jeune compatriote devint correspondant du *Gaulois*. Pour comprendre son état d'âme, pour ne pas être surpris d'une certaine expérience qu'il avait déjà des choses de la guerre, il faut savoir que, de la fin d'août au commencement de septembre, il avait déjà fait une première campagne aux environs de Sedan, où l'ambulance s'était trouvée entre deux feux, puis avait dû revenir sur Paris où se concentrait ce qui restait de troupes après Sedan.

Il allait maintenant assister à presque tous les combats et batailles qui ensanglantèrent la banlieue parisienne. Voici un des premiers épisodes que la situation qu'occupait l'ambulance, lui permit de suivre de très près, et c'est ainsi qu'il le raconte dans *Le Gaulois* : « Nous sommes admirablement placé pour suivre les

mouvements de nos soldats et des Allemands qui, entre le fort de Montrouge et celui de Bicêtre, ont lieu sous notre redoute des Hautes Bruyères que nous nous efforçons de réoccuper, après l'avoir abandonnée, et que de son côté l'ennemi veut reprendre.

Une après midi, le commandant du fort de Bicêtre envoie des marins en reconnaissance contre une escouade de tirailleurs bavarois rampant dans les vignes pour reconnaître le fort et le faible de cette redoute dont les travaux inachevés ne permettent pas encore de l'armer. Nos marins tirent sur les Bavarois dès qu'ils les aperçoivent et ceux-ci se mettent à fuir à travers les vignes comme des lièvres, mais c'est pour revenir en plus grand nombre, de façon à cerner nos marins; l'artillerie de notre fort vient alors à la rescousse et un obus bien dirigé éclate au milieu des Allemands.

Nous étions plusieurs à la même fenêtre, suivant ce drame avec une profonde émotion. Certes, nous n'eussions pas refusé de relever et de panser ceux de nos ennemis qui auraient été blessés, mais si nous devions être humains comme médecins, nous étions Français avant tout et fils attristés d'une patrie envahie. D'abord, la fumée nous cache tout; lorsqu'elle se dissipe, les Bavarois se sont enfuis, mais pas tous, il y en a un renversé au pied d'un arbre et c'est avec une joie féroce que nous le voyons étendu sur le dos, décoiffé de son casque, faisant des efforts vains et douloureux pour se relever sur les coudes...

Au bout d'une minute, un camarade revient vers lui, se penche sur le blessé avec intérêt, lui parle avec sollicitude. On devine tout cela aux gestes et aux attitudes. Il essaye de le relever, impossible, l'autre souffre trop ou il n'a pas la force. Le camarade ramasse le casque du blessé et le met à côté, puis il s'éloigne tristement, la tête basse. Voilà notre blessé resté seul au pied de son arbre. Bientôt notre cruelle joie diminue, nous avons la déception de voir, après quelques efforts, notre ennemi parvenir à s'asseoir. Il reste un long moment sans bouger, pour réparer sans doute ses forces épuisées par ce changement de position, puis il saisit son casque et le met sur sa tête avec un geste résolu. Après un court repos, ne voilà-t-il pas qu'il se relève... Nous sommes réellement désappointés. Canaille, va!

Nous ne redevenons un peu contents que lorsque nous le

voyons, forcé de s'appuyer lourdement sur son fusil pour se soutenir et ne s'en aller qu'avec peine et en traînant douloureusement la jambe. Décidément il en tient. Cette certitude nous console un peu.

Voilà les sentiments que développe la guerre, Vainqueurs, nous eussions eu pitié du blessé, vaincus, nous eussions été satisfaits de le voir rester sur le carreau — quitte à nous exposer un moment après aux coups de fusil pour aller le ramasser.

LE MORT RESSUSCITÉ. — Une autre après-midi d'octobre notre reporter revenait des lignes prussiennes avec une voiture de l'ambulance surchargée de cadavres pêle-mêle avec des blessés ; les Allemands ayant affirmé qu'il n'en restait plus, il était reparti bien tristement lorsque le long de la route il eut le bonheur de sauver un brave petit lignard dans des circonstances assez intéressantes.

Voici comment il le raconte :

« N'ayant pu trouver place dans la voiture, je m'étais hissé par un rétablissement à la place des colis, m'accrochant à la tringle de la galerie pour ne pas dégringoler dans les cahots.

« J'étais harassé, je n'en pouvais plus ; tout à coup, après avoir dépassé d'environ deux cents mètres les lignes allemandes, j'aperçois encore un de nos malheureux soldats sous un pommier, un pauvre petit lignard en pantalon rouge.

« Sans mouvement, la face contre terre, il est étendu aussi inerte que tous les morts que je viens de voir.

« Mais il vient trop tard ce pauvre cadavre ; il est étendu aussi inerte que tous les morts que je viens de voir.

« Verdis et pourris lentement, héros obscur et abandonné, tu es condamné à servir de pâture aux larves de la *musca carnaria* (mouche carnassière) et aux sinistres nécrophores, tu viens trop tard, adieu. D'ailleurs je n'aurais plus la force de descendre et de remonter sur la voiture.....

« J'ai beau détourner les yeux de ce suggestif pantalon rouge, en dépit de tout, ma conscience s'agite, la voiture en m'emportant emporte aussi un remords, et mes yeux reviennent instinctivement vers l'abandonné.

« Je ne puis me décider à le perdre de vue, mais la voiture s'éloigne toujours.

« Tout à coup, est-ce un éblouissement, une hallucination causée par la fatigue? Il me semble que ce cadavre couché sur le ventre vient de relever la tête, cela n'a pas duré plus d'une seconde, néanmoins, il m'a bien semblé avoir eu l'apparition fugitive d'un visage jeune avec une barbe blonde et un regard vivant.....

« Mais j'ai beau frotter mes yeux et regarder avec une fixité éperdue, pas le moindre mouvement ne se reproduit, il n'y a que l'immobilité cadavérique qui persiste.

« N'importe, cette fois je veux en avoir le cœur net, je saute de l'omnibus sur la route, je cours vers les pommiers, et j'ai l'émouvante joie de constater aussitôt que ce courageux fils de la patrie est parfaitement vivant, bien que blessé très grièvement.

« Il avait une fracture multiple de la cuisse droite qui ne lui avait permis ni de se trainer ni même de s'asseoir.

« Trop affaibli même pour crier, il ne se réveillait d'une syncope que pour retomber dans une autre, absolument épuisé par une vaste hémorragie, que je tâche de modérer par un pansement provisoire. Ses os fracturés craquent quand je le soulève, mais insensibilisé sans doute par l'anéantissement, il se laisse emporter et coucher sur l'inégal et raboteux enchevêtrement des autres blessés et des cadavres, sans pousser une seule plainte.

« Il y avait dix heures qu'il était sous le pommier et rougissait l'herbe de son sang. »

Et certainement sans la secourable intervention de notre bon Samaritain il y serait mort.

HISTOIRE D'UN SABRE. — A un nouveau combat quelques jours après, notre compatriote, en dépit des interdictions les plus sévères, parvient à reprendre aux Prussiens un sabre-baïonnette.

Les Allemands défendaient expressément d'emporter la moindre épave. En recueillant des blessés, notre major avait trouvé un chassepot le canon tordu, la crosse fracassée, pas autre chose qu'un débris de ferraille. Il demande à un sergent de lui permettre de l'emporter. « Nein! Nein!! » répond l'autre en reprenant impérieusement l'épave.

Plus loin, gît un pauvre fantassin lardé de blessures mortelles et qui probablement s'est battu corps à corps, car il a à côté de lui son sabre-baïonnette taché de sang. Notre reporter n'étant plus surveillé s'empare du sabre et le glisse, par la ceinture, dans l'intérieur de son pantalon, ce qui le fait marcher comme s'il avait une jambe de bois, et voilà qu'à la sortie des avant-postes allemands, un autre grand diable de sergent, blond et grave, s'approche du major, côté du sabre, et allongeant la main cauteleusement, dit : Fos afez, fos afez....

« Tonnerre du diable ! Je suis pincé se dit notre reporter ». — Eh bien quoi ! répond-il brutalement au geste du Prussien, pour dissimuler son embarras.

— Schnaps... répond l'autre avec un sourire obséquieux et en même temps il met la main sur la gourde qui pend au côté de l'ambulancier.

— Ah ! je vois, camarade, répond celui-ci rassuré, tu veux que je te paye la goutte... tant que tu voudras, mein herr ! et il débouche joyeusement sa gourde qui contient du rhum. Et voilà comment il a emporté son sabre. Quelquefois les reporters sont entraînés à faire, eux aussi, le coup de feu comme le Torpenhow et le Dick Heldar, que Rudyard Kipling a sûrement dépeints d'après nature.

« Un jour que, dans la guerre du Soudan, les Arabes, dit le romancier, assaillaient les Anglais formés en carré, le reporter Dick attendit d'abord patiemment avec Torpenow et un jeune docteur ; mais l'inaction leur devint bientôt intolérable. On ne pouvait songer à donner des soins aux blessés tant que l'attaque n'aurait pas été repoussée et les Arabes s'efforçant de pénétrer dans le carré, Dick eut tout à coup la sensation d'un coup violent frappé sur sa tête, il braqua son revolver sur un visage noir, souillé d'écume, qui perdit aussitôt toute ressemblance avec un visage. Le docteur lui-même frappait de sa petite épée au hasard. »

Bien que notre major Marcel n'eut pas eu encore, comme les reporters et ce médecin anglais, l'excuse de défendre sa peau, quand il voyait nos pauvres soldats tomber sous les balles, il lui était venu plus d'une fois des impulsions rageuses de jeter sa trousse et de prendre un fusil ; or, un soir qu'on avait apporté à l'ambulance, blessé mortellement, un fantassin nommé Brunel

et originaire de la Haute-Loire, notre major s'empare subrepticement du chassepot de son compatriote et s'en va à la tranchée; il est presque nuit, notre reporter tire au jugé vers les avant-postes ennemis, sans autre résultat, probablement, que la satisfaction de faire parler la poudre.

Mais un autre jour au crépuscule, muni d'une arme de précision, une bonne carabine Remington que lui avait donnée un des préposés à l'armement de Paris, le commandant Gauthier, qui connaissait son homme, celui-ci, voulant tenter une expédition plus sérieuse, s'avance, en rampant, dans une vigne au-delà de la tranchée, et de là, à l'affût derrière un noyer, il étudie le terrain.

La nuit qui commence impose d'ordinaire une trêve, et l'ennemi ne peut pas le voir. Mais lui, avec sa forte jumelle de marine et un œil de braconnier, il distingue sur la lisière d'un petit bois, en face, un groupe d'Allemands en costumes sombres et casquettes plates; ils flanent sans défiance. Notre franc-tireur improvisé met la hausse au point et avec application tire sur le groupe.

Le coup a-t-il porté?

Il faudrait y aller voir pour le savoir.

Toujours est-il qu'il a la satisfaction d'avoir tiré juste, car au coup de feu le groupe s'est subitement couché dans l'herbe et en rampant faufile sous bois.

Tandis que notre ponot revient fier de son coup de feu comme Français, mais la conscience inquiète comme médecin, car il pouvait avoir tué, fait une veuve, des orphelins, un capitaine se dresse dans la tranchée et l'apostrophant durement :

— C'est vous qui venez de tirer?

— Oui, capitaine.

— A quel corps appartenez-vous?

Le major ne répond pas.

— Vous êtes donc dans les ambulances que je vois une croix à votre casquette?

— Oui, capitaine.

— Eh bien, c'est du propre! Vous dont le devoir est de soigner les blessés, ceux de l'ennemi comme les nôtres, vous faites le coup de fusil! Votre compte est bon, je vais faire mon rapport à la place.

— En tant que médecin j'ai tort, j'en conviens capitaine, mais si comme moi vous aviez vu les villages pillés et incendiés autour de Sedan, si vous aviez vu comme je les ai vues, les ruines fumantes de Bazeilles, dont vous connaissez sans doute l'héroïque défense, si vous aviez vu les Prussiens tirer sur notre ambulance tandis que nous allions sur le champ de bataille, notre drapeau déployé, si vous les aviez vus faire prisonnier, sous prétexte qu'il n'avait pas de brassard, un chirurgien militaire qui s'était joint à nous, vous ne me parleriez pas aussi sévèrement.

— Oh ! je sais bien, dit l'officier, qu'un mot un peu gros n'effarouchait pas, je sais bien que ce sont des cochons, mais c'est à vous de leur donner le bon exemple. Pensez-vous qu'ils n'auraient pas raison de se venger sur les ambulances, si par hasard ils apprenaient que c'est un médecin qui a tiré ? Allez-vous-en et n'y revenez plus.

Tout en faisant son *mea culpa*, notre ambulancier regrettait d'avoir avoué qu'il était médecin, au lieu de s'être donné comme reporter. Cette dernière qualité aurait moins fait de scandale.

Et puis si le commandant Gauthier lui avait donné une carabine, ce n'était pas, disait ce vieux troupier, pour qu'il en fit une seringue.

Il s'agit maintenant d'une équipée plus dangereuse dans laquelle va s'aventurer notre reporter avec le courrier de la presse. Ce n'est pas qu'ils fussent des héros, ils n'y avaient pas la moindre prétention, mais par les circonstances, par l'influence du milieu, par l'entraînement, par la force des choses, ils étaient arrivés, comme bien d'autres, à l'insouciance que l'on éprouve quand une fois on a admis de faire le sacrifice de sa vie et qu'on a trouvé que ce sacrifice était moins pénible que de trembler toujours. Aussi la course au danger avait fini par être pour eux plus qu'un sport ; lors même qu'il n'y avait pas de blessés ils se risquaient plus que témérairement pour écrire un article.

L'aventure suivante va nous donner une idée de leur particulier état d'âme. C'était dans la première quinzaine de janvier, en plein bombardement des canons Krupp sur les forts du sud. Nos deux camarades commençaient à se connaître assez familièrement et en dépit de la différence d'âge, il s'était établi entre eux une certaine intimité de frères d'arme. Donc, une après-midi

qu'il n'y avait pas de combat dans leur voisinage, mais où les batteries prussiennes de la redoute de Châtillon faisaient rage contre le fort de Montrouge, dont l'ambulance n'était pas éloignée, il leur vint l'idée folle de pénétrer dans le fort même d'où quelques-uns de ceux qui y étaient bloqués n'auraient peut-être pas mieux demandé que de sortir, et où avait été tué le beau et brave officier de marine, Émile Saisset, fils de l'amiral, et qui quelques jours avant, avait cordialement serré la main de notre major comme lecteur de ses articles.

Les voilà donc sur l'avenue du fort, le terrain est gelé dur comme pierre, chaque obus éclate avec un fracas formidable. Bientôt il devient évident pour nos deux camarades que les Allemands, admirablement renseignés sur la topographie des fortifications, font systématiquement pleuvoir leurs projectiles sur l'avenue, parce que c'est là qu'il y a un va et vient pour l'entrée ou pour la sortie. La chaussée n'est pas tenable, on dirait que, en ce moment, l'objectif de l'ennemi est de la balayer; nos reporters pour avancer rampent chacun dans un des fossés, sans nul autre abri que de loin en loin un de ces tas de cailloux qui servent à empierrer. A chaque obus qui éclate sur leur itinéraire l'un demande à l'autre : — « Êtes-vous blessé ? »

— Non.

— Moi non plus.

— Allons toujours.

C'est harassant de cheminer sur les mains et sur les genoux, ils se reposent chaque fois qu'ils peuvent se coucher derrière un des tas de cailloux, et ils en profitent pour faire un bout de causerie.

— Si je suis tué, dit l'éditeur, c'est vous que je charge de l'apprendre à ma femme et à mes enfants, vous le ferez avec ménagements, vous direz d'abord que je suis seulement blessé, et vous aggraverez la chose progressivement, jusqu'à ce qu'on ait compris.

— Si c'est moi, dit le jeune major, vous l'écrirez à ma mère dont vous trouverez l'adresse dans mon porte-feuille, vous procéderez aussi avec ménagements et vous lui enverrez, dès que vous pourrez ma montre, ma bague et la collection de mes articles.

— Ah vous savez, major ! je compte aussi sur vous pour mon article nécrologique, et j'espère que vous le ferez de façon à ce

que mon drap noir soit égayé d'un ruban rouge. A charge de revanche si c'est vous qui êtes tué.

— Je vous remercie. Quant au ruban je l'obtiendrai peut-être pour vous, mais vous ne l'obtiendrez pas pour moi, mon chef vise le ruban pour lui et il craindrait qu'il n'y en eut pas deux pour l'ambulance.

— Votre chef, je m'en charge, notre journal le fera marcher, et tenez, ajoute l'éditeur, en ramassant tout brûlant le culot d'un obus qui venait d'éclater entre eux, je lui ferai cadeau de ce presse-papier pour l'amadouer.

Ils arrivent à la poterne du fort sans autre avarie que d'être souillés de la poussière soulevée par les éclats d'obus, et quelques déchirures aux coudes et aux genoux.

L'aspect du fort est sinistre. Les bâtiments des casernes éventrés de part en part, par les formidables obus Krupp, ruinés, démantelés lamentablement, avaient été abandonnés, et tous les combattants avaient dû se réfugier dans les casemates.

Pas une voix, pas une âme, aucun bruit que celui du canon, le choc sourd de l'obus, et la détonation de l'éclatement. Pour parvenir de la cour aux casemates on a creusé des tranchées, comme aux avant-postes, et c'est par une tranchée qu'un brave marin conduit les survenants.

La casemate où ils parviennent a l'aspect lugubre d'une longue cave voûtée humide et sombre.

Les officiers assis devant des tables fixées sur des estrades rudimentaires au-dessus de la boue du sol, écrivent ou lisent, éclairés par de fuligineuses lampes, et les soldats couchés, dans des fosses creusées à même la terre comme des fosses de cimetière, se reposent comme ils peuvent dans ces trous malsains sans autre literie qu'une couverture et leur peau de mouton.

A chaque minute éclate dans la terre amoncelée sur la voûte quelque énorme projectile qui menace de tout effondrer et d'ensevelir tous les occupants sous les ruines.

Quand on avait construit les forts de Paris on n'avait pu prévoir la néfaste puissance des canons Krupp.

Le fond de la casemate est déjà complètement défoncé, et on a du le boucher hâtivement et sommairement par une épaisseur de quatre ou cinq mètres de sacs remplis de terre. Des obus s'y

engouffrent et y éclatent sourdement, en empoisonnant l'air confiné d'une fumée puante.

Dans leur fosse mortuaire, il y a des jeunes mobiles qui fument, rient et plaisantent, mais les officiers, plus expérimentés, plus âgés, plus conscients de la situation désespérée, mornes, silencieux, sont préoccupés tragiquement, et quand ils voient notre jeune Ponot et son fidèle Achate arriver tranquillement dans ce hourvari de tempête de fer et de feu, ils n'en croient pas leurs yeux, et peu s'en faut qu'ils ne prennent nos deux pékins pour des émissaires de l'ennemi.

— Qui êtes vous? dit en se dressant d'un brusque sursaut un capitaine du génie.

— Nous appartenons aux ambulances et venons voir si vous n'avez pas de blessés.

— Le capitaine, qui, en les dévisageant, a reconnu la casquette et le brassard de la Croix rouge, répond : — Non, pas de blessés pour le moment, mais hier cinq artilleurs tués à leur pièces, et il ajoute sèchement, comme pour congédier ces deux intrus, — d'ailleurs nous avons notre service médical.

Nos ambulanciers ne l'ignoraient pas, mais, il avait bien fallu colorer leur aventure d'un prétexte plus ou moins plausible.

A leur retour, ils n'échangeaient plus de propos humoristiques; mornes et tristes ils cheminaient cette fois silencieusement; d'après les ravages qu'ils venaient de voir, la défense de nos forts, qu'on avait dit imprenables pour entretenir l'espoir, leur paraissait devenue impossible, et, sur ces ruines, dans lesquelles ils avaient remarqué que notre artillerie était réduite au silence, ils voyaient se dresser le fantôme livide de la capitulation.

Aussi, bien que l'éditeur l'y poussât, le major refusa, ce soir là, d'écrire un article. Il ne voulait pas susciter le découragement et le désespoir en publiant ce qu'il avait vu, il ne voulait pas surtout que l'ennemi l'apprit par les journaux qu'il se procurait. Et il ne se sentait pas le courage de déguiser une si terrible vérité.

Tandis qu'ils se retiraient, la canonnade étant moins violente, ils ne prêtaient qu'une attention distraite à leur sécurité personnelle, lorsque derrière eux l'air fut tout à coup déchiré par une détonation et un sifflement inaccoutumés, et un projectile oblong,

de fonte brillante, vient s'incruster dans l'écorce d'un arbre à un mètre du major.

— Tiens, dit celui-ci, avec une surprise intéressée c'est une balle de fusil de rempart, et, avec son couteau-poignard, il essaye de l'énucléer, mais il faut du temps, car elle est entrée dans le ligneux. Tandis qu'il s'escrime de son mieux, seconde détonation de même nature et un même projectile laboure le sol tout près d'eux.

— Ne restons pas là, major, c'est sur nous qu'on tire, dit l'éditeur. En effet, il n'y a qu'eux deux sur la route déserte. Mais avant de partir notre reporter ramasse le second projectile qui n'a fait qu'un sillon superficiel, et il déclare en le mettant dans sa poche : Je préfère l'avoir là que dans le dos.

Effectivement c'était mieux ainsi, car ce projectile oblong lancé par un énorme fusil monté sur une fourche à pivot, produisait, lorsqu'il touchait, des blessures épouvantables quand il ne tuait pas sur le coup.

L'HÉROÏQUE FRANC-TIREUR NOËL. — Voici maintenant une aventure plus dramatique et beaucoup plus compliquée.

C'était le quinze décembre vers deux heures de l'après-midi. Un franc-tireur appuyé à une petite distance par trois tirailleurs, du même corps avait eu l'idée folle de venir en plein jour, à découvert, narguer l'ennemi protégé par la grande muraille d'un parc en vue de l'ambulance et percée de menaçantes meurtrières. Il se nommait Noël. Il rampait jusqu'à la muraille, mettait indiscrètement le nez dans les meurtrières, surprenait quelque Prussien tout ahuri d'une telle visite et le fusillait à bout portant en semant la panique dans le cœur des autres. Ensuite il s'aplatissait contre le pied du mur, rechargeait, allait à une autre ouverture et recommençait. Tout à coup, comme il veut tirer, son chassepot rate. L'aiguille, qui s'est encrassée et tordue, ne peut plus percuter le fulminate de la cartouche.

Sa vie tient en ce moment à cette pointe d'aiguille. Il se recule de quelque pas pour essayer de la redresser; mais c'est en plein champ, pas d'abri. Il n'y a qu'un arbre, hélas, pas plus gros que la jambe, c'est derrière cette protection illusoire que, faute de mieux, il se met à travailler son fusil.

Les Allemands, s'apercevant alors qu'il ne peut plus riposter,

tirent sur cet homme seul, en convergeant de plusieurs points à la fois, et ce brave finit par tomber.

C'est à ce moment que j'arrive dans la tranchée, écrit notre reporter.

On me montre l'arbre, et je puis bientôt distinguer, aplatie au pied, une forme humaine.

Les uns disaient : Il est mort ; d'autres : Il vient de remuer, il n'est que blessé.

— S'il est blessé, dis-je, il faut lui porter secours ; s'il est mort, il mérite que l'on enlève son corps aux Prussiens.

— Ne sortez pas de la tranchée, s'écriaient les plus nombreux, vous allez vous faire casser la tête.

— On ne peut pourtant pas le laisser agoniser dans la boue comme un chien, ripostait un brave petit sergent de garde-national.

— Qui est-ce qui vient avec moi ? demandai-je.

— On ne peut quitter la tranchée sans ordre, m'est-il répondu.

— Eh bien, j'y vais seul.

Je me hisse sur l'épaule, j'enjambe et me voilà, dans la zone des balles. Je me dirige carrément vers l'arbre.

Il est évident que je commettais une imprudence, car, dans ces conditions, si irrégulières, l'ennemi n'avait pas à se gêner pour tirer sur un fantaisiste.

Mais le danger allait être en réalité bien autrement terrible que je ne le supposais, et j'étais loin de soupçonner les complications dramatiques dans lesquelles j'allais donner tête baissée.

Du fort de Montrouge, non seulement on avait vu tomber le plus avancé des francs-tireurs, mais on s'inquiétait de ses compagnons qu'on avait vu aussi ramper en tirailleurs sur la gauche, à quelque distance du premier, dans le voisinage d'un grand bâtiment sombre par le bas et à jour par le haut, comme un étendage de blanchisserie. Hanté par les envahisseurs, il semblait tout indiqué pour dissimuler quelque sinistre embuche, fatale à nos francs-tireurs.

Et c'est en ces circonstances que, tandis que j'arrivais par la gauche, le fort envoyait par la droite une escouade d'ambulanciers qui, sous le prétexte apparent de recueillir le franc-tireur tombé, avait, je l'appris plus tard, la mission secrète de dégager les compagnons de Noël.

Ma présence n'en était pas moins utile car j'étais le seul médecin de l'expédition.

Un marin portait le drapeau, il était suivi de l'aumônier du fort et de deux gardes-nationaux dont l'un boitait et avait sur sa tunique de simple fusilier le ruban de la Légion d'honneur. Par un de ces hasards qui ne sont pas rares en temps de guerre, il se trouva que je connaissais ce décoré : c'était M. F. avec lequel je m'étais rencontré souvent à dîner chez M. W... parfois en compagnie de MM. Rochefort et Blum.

Nous échangeâmes un silencieux serrement de main qui empruntait quelque chose de profondément grave aux circonstances dans lesquelles nous nous retrouvions.

Nous cheminions tristement vers ce corps aplati au pied de l'arbre, surveillés par les Prussiens en garde derrière les embrasures.

Nous en voyons deux se glisser en dehors d'une brèche du mur et ramper comme deux reptiles vers le franc-tireur.

Que veulent-ils ?

Peut-être voir s'il n'a pas une montre ou un porte-monnaie, ou constater s'il ne fait pas le mort par ruse de guerre pour que l'ambulance le tire de ce mauvais pas.

Nous avançons toujours, et moi, qui ne me doutais pas encore de la mission secrète, je trouvais que mon décoré était plus anxieux, plus angoissé que ne me semblaient le comporter les circonstances, si tristes qu'elles fussent.

Seul, le marin souriait de l'air entendu de quelqu'un qui va faire un bon tour et portait le drapeau avec une joie qu'il avait peine à contenir. Il était on ne peut plus ravi de se trouver en pareille aventure ; sans l'aumônier il aurait esquissé une gigue.

Maintenant, nous voyons très distinctement le corps au pied de l'arbre.

Des têtes prussiennes coiffés du casque nous regardent approcher, à travers les brèches de la muraille, mais nous ne nous préoccupons pas de leur surveillance.

Vers le blessé se concentre notre attention. Il est étendu tout de son long, absolument immobile, les bras en croix, les jambes écartées, le visage regardant le ciel, la tête dans une mare de sang, sur la terre boueuse et noirâtre.

La région supérieure du crâne a été fracassée par plusieurs balles, les os craquent au toucher comme des coquilles de noix. Il est mort.

C'est un homme dans toute la force de l'âge, large d'épaules, bien bâti, à physionomie intelligente et hardie avec une moustache blonde. Son képi, traversé par les projectiles, gît à côté de lui. C'est un pauvre képi de pacotille, sans chiffre ni insigne, véritable couvre-chef d'irrégulier. Sa cartouchière, entrebaillée, laisse tomber les munitions, et le long de son côté gauche est couché de travers son chassepot, la culasse ouverte, et c'est ainsi que nous voyons l'aiguille tordue et encrassée.

Tandis que l'aumônier dit la prière des morts, nous fabriquons un brancard de fortune avec des pieux et des échalas, trouvés dans le voisinage, et nous emportons le cadavre dont la tête et les jambes ballottent de façon sinistre. On a enroulé sa ceinture bleue autour de la tête pour cacher les grimaçants tiraillements de son visage blême.

Jusque-là tout semblait aller assez facilement, mais voici où cela va se compliquer : maintenant, nous avons le fort de Montrouge à notre gauche et, pour être correct, il aurait fallu s'en retourner tout droit par le chemin d'où était venue l'escouade portant le drapeau, c'est-à-dire vers le fort par le chemin le plus court. Au lieu de cela nous décrivons une oblique vers la droite comme pour aller vers la blanchisserie suspecte.

Il me semblait inopportun d'allonger la promenade, inutilement selon moi, et d'abuser de la patience de l'ennemi.

Sûrement, il va nous arriver quelque histoire. Tout à coup, tandis que nous allions côtoyer la blanchisserie, nous entendons un bruit sec et métallique comme celui d'un apprêt d'armes et au même instant, une voix gutturale et brusque nous crie, impérieusement, avec un rude accent germanique : « *Halt!* ».

On s'arrête net comme des coupables et en cherchant d'où vient la voix, j'aperçois dans le haut de la blanchisserie, vers l'espace découvert, une douzaine de grands diables noirs en casque ; ce sont des Allemands vêtus de capotes bleu sombre ; ils se sont par précaution noirci le visage pour n'offrir aucune couleur claire à viser.

A peine sommes-nous arrêtés que, presque sous nos pieds,

comme des lièvres gîtés, semblent sortir de terre trois des compagnons de notre malheureux franc-tireur. Ils déboulent avec une vitesse de gibier, mais d'en haut les Allemands les surveillent; nous voyons briller et s'abaisser les canons de fusil et aussitôt, nous avons les oreilles cinglées d'une fusillade; les trois malheureux culbutent la face contre terre, comme foudroyés.

Non, rien ne peut donner une idée de l'impression qui vous secoue la moelle, qui vous étreint le cœur dans ces terribles chasses à l'homme vues de si près. C'était comme si ces coups de fusil nous avaient troué le cœur.

Les figures noires se penchent à découvert pour s'assurer que l'œuvre sinistre est accomplie. O pauvre vie humaine, si horriblement sacrifiée au monstre hideux de la guerre!

Mais à peine avons-nous fait trois pas dans leur direction que, tout à coup, deux de nos morts, à notre grandissime surprise, bondissent devant nous, déboulant comme des lapins.

Les Allemands sont si stupéfaits de cette résurrection inattendue que, sans aucun ensemble, quatre ou cinq coups de feu seulement retentissent.

Les deux compagnons retombent encore à plat, toujours comme s'ils venaient d'être atteints, mais cette fois nous sommes moins perplexes, nous avons compris que ces culbutes voulues et répétées sont du répertoire de l'école des tirailleurs.

Quant au troisième, toujours étendu tout de son long, il n'a pas fait le moindre mouvement depuis la première décharge, et, bien que maintenant nous soyons au courant de la ruse, il s'est effondré de telle façon qu'il nous a semblé avoir été tué raide.

Cependant, le voilà tout à coup qui relève la tête petit à petit, et se ramasse péniblement. C'est pitié de le voir faire, il parvient enfin à se traîner; il n'est que blessé, pensons-nous, mais blessé bien grièvement.

Les Prussiens qui l'ont vu se remuer tirent dessus; lui tout à coup s'élance d'un bond de côté comme un chevreuil, et pas plus blessé que les autres, met entre les balles et lui un amas de moellons qui bordent une carrière. Il était hors de danger.

Se dissimulant derrière le moindre pli de terrain, rampant dans les fossés, se faisant petit pour se ramasser derrière le moindre

tertre, tous trois, malgré la conduite que leur font les balles, réussissent à s'échapper sains et saufs.

Pour nous, nous finissons par éclater de rire en emportant joyeusement, cette fois, notre mort et nous défilons à la barbe des Prussiens si penauds qu'ils n'osent même pas nous inquiéter.

Il est certain que nous les avons gênés dans leur tir et que notre intervention avait sauvé la vie à nos francs-tireurs.

OU NOTRE COMPATRIOTE EST PRIS COMME UN ESPION. — Peu de temps avant la mort épique du franc-tireur Noël, le chef de l'ambulance, étant en dissension avec le père Captier supérieur des dominicains traitreusement fusillés plus tard par la Commune, l'ambulance s'était installée au château de Vitry près Choisy, à portée des avant-postes occupés par des mobiles et des francs-tireurs de la guerilla de l'île de France, dont la situation périlleuse était marquée chaque jour par quelque aventure sanglante. C'était très intéressant à voir, mais ces avant-postes étaient très sévèrement interdits. Pourtant un clair matin de janvier notre major peut arriver jusqu'à la tranchée gardée par des mobiles de l'Indre, il leur demande où sont les francs-tireurs de la guerilla dont il se vante de connaître un des adjudants.

On lui répond qu'ils ont dépassé les lignes et se sont emparés de plusieurs maisons, tout près de Choisy fortement occupé par les Prussiens. Mais donnons la parole à notre reporter :

« On me laisse arriver jusqu'à la dernière barricade, et j'allais la tourner en passant par un trou de sape pratiqué dans une maison, lorsqu'une sentinelle me barre le chemin avec son fusil en criant : — On ne passe pas. C'était un jeune mobile fraîchement grélé, ce qui le rendait très laid et lui enlevait de son autorité. Je lui réponds : — Chirurgien, service des avant-postes.

— Passez, major, me dit-il alors, avec déférence. Après lui, plus une seule sentinelle. A travers les brèches des murailles et des maisons ravagées, je traverse des jardins, des cours, d'abord au hasard, mais je ne tarde pas à m'apercevoir que dans ces décombres, il y a des ouvertures systématiques dans une direction voulue, et je me faufile.

Je m'arrêtai de temps en temps dans ces ruines désolées, dans ces maisons lugubrement solitaires, dans ces habitations mortes,

trouées d'énormes brèches. Je regardais autour de moi, je prêtais l'oreille.

Tout à coup, en approchant d'un grand bâtiment qui n'est pas éventré, j'entends des voix.

Il y avait une porte devant moi, je me colle à cette porte, je découvre un trou, je regarde et j'entrevois un poste d'une dizaine d'hommes dans une remise. Ils sont coiffés de képis, vêtus de vareuses qui les font ressembler à des gardes nationaux ; ils en diffèrent par un pantalon en velours brun orné d'une bande. Je reconnais l'uniforme de la guérilla.

A leurs risques et périls ils occupent ce poste, complètement en dehors des lignes stratégiques.

Je pousse la porte, et, pour me faire une entrée, demande s'il n'y a pas de blessés.

On est un peu interloqué de mon intrusion.

Un officier blond, sec, avec une moustache à la Sambre-et-Meuse et des lunettes qui lui donnent un certain air de polytechnicien, vient me regarder sous le nez et reconnaître mes insignes.

« Quand vous aurez des blessés, mon lieutenant, lui dis-je, vous n'aurez qu'à vous adresser au château de Vitry à mon ambulance, nous viendrons les prendre.

Puis, je demande à quelle distance on est des grand-gardes ennemis.

« Vous désirez les voir ? Tenez, sortez par là et regardez derrière les arbres et les tas de pierre, vous en verrez sûrement. »

Il entrebâille lui-même un des battants de la porte de remise qui ouvre sur la grand'route de Choisy, puis rentre et referme derrière lui, en me plantant là nettement, comme un homme qui se dit : Puisque tu tiens à y aller, vas-y, moi je m'en f... mais je ne réponds pas de ta peau.

Il faisait un temps clair et froid, la grande route s'étendait devant moi toute blanche et solitaire. A perte de vue pas une âme, pas un chien, pas une poule, comme si quelque fléau formidable avait fait du pays une nécropole.

J'avance avec précaution, collé aux murailles, tendant l'oreille, fouillant du regard autour de moi, mais je n'entends rien, je ne perçois rien, et ce silence perfide, peuplé d'embûches, fait battre le cœur bien plus fort que la plus vigoureuse canonnade.

Je rampe vers un tas de cailloux et je reste un instant aplati là en observation.

A force d'écouter, il me semble que j'entends un léger bruit, en arrière de moi, dans le haut d'une maison voisine. Je prête l'oreille avec une extrême attention; ce sont des pas réguliers allant et venant sur un plancher, évidemment le pas d'une sentinelle.

Est-ce que je serais aux avant-postes prussiens?

Je rétrograde, je me rapproche de la maison, et en regardant dans la direction du bruit des pas, je finis par distinguer tout en haut par une fenêtre démontée un képi, puis une vareuse semblable à celle des franc-tireurs. C'était une sentinelle perdue.

Je rentre dans la maison, je monte vers mon homme.

— Qui vive? crie-t-il en m'entendant.

— Ami! répondis-je en apparaissant, et je me trouve en face d'un jeune homme d'une vingtaine d'années que ma visite surprend extraordinairement.

Je lui dis que j'avais l'autorisation de l'officier.

Comme je venais d'arriver, nous vîmes des Allemands traverser en courant la route de droite à gauche, tandis qu'on leur tirait dessus de la barricade française d'où nous étions bien plus loin que de l'ennemi.

Nous aperçûmes aussi un grand-garde prussien derrière un arbre; on voyait seulement un bout du fusil et de temps en temps une pointe de coude. Il se tenait collé à l'écorce comme l'écureuil en présence du chasseur.

Tandis que nous regardons par la fenêtre, pan... pan... deux coups de fusil, et le bruit mat du plomb frappant la muraille.

— C'est pour nous, dit en riant le franc-tireur.

— Vous croyez?

— C'est comme cela toutes les fois que l'on met le nez à cette fenêtre... tenez, regardez cette poutre au-dessus de notre tête, elle est médaillée.

Il y avait en effet une demi-douzaine de balles incrustées dans le bois et ayant plus ou moins l'apparence de médailles de plomb.

Je souhaitai bonne chance à mon insouciant franc-tireur et je descendis de son poste dangereux en me disant qu'il serait bien

facile à une escouade ennemie de le cerner, de le prendre dans son galetas, puis de surprendre le poste avant même qu'il pût tirer un coup de fusil.

Content de mon expédition, je revenais par les trous de sape, cherchant mon chemin dans ces démolitions. Un moment j'eus peur de m'être égaré dans ce dédale, et cela me causa une émotion, mais bientôt, je retrouve la porte de la remise. Je l'ouvre, j'entre. Tableau...

Le poste manifeste la plus vive stupéfaction, quelques guérillas se jettent à la hâte sur leurs fusils.

D'où vient-il? D'où sort-il? se demandent-ils en me dévisageant.

Un Prussien en casque ne les surprendrait pas davantage.

Qu'est-ce que cela veut dire? Mais si eux ne me reconnaissent pas, j'ai beau regarder ces hommes qui m'entourent d'un cercle menaçant, je n'en reconnais, moi-même, pas un seul.

Enfin voici l'officier; mais il n'est pas blond, n'a pas de lunettes ni de moustaches Sambre-et-Meuse; c'est un brun trapu, très foncé, avec une figure commune et rébarbative.

Une lueur me traverse le cerveau, je comprends : On avait dû relever le poste pendant que je faisais l'école buissonnière.

Je sens la gravité de la situation, je veux m'expliquer, l'officier rébarbatif ne m'en donne pas le temps.

J'ai beau exhiber mon passe-port, ma carte de chirurgien d'ambulance, il ne veut pas seulement y jeter un coup d'œil.

— Des papiers!... ils en ont tous, les espions, répond-il en me regardant de travers.

— Mais enfin je n'ai pas l'allure allemande.

— Vous n'en êtes que plus dangereux.

Son siège est fait; il ne veut voir qu'une chose, c'est que je viens des lignes prussiennes.

— Emmenez-le-moi à la Place, fait-il à deux de ses hommes, vous en répondez, et vous ne le quitterez que contre un reçu de sa personne.

— Prenez vos armes, leur enjoint-il en me regardant avec menace.

C'était complet, et je me rappelais l'imprudence d'un de mes collègues de l'ambulance qu'on avait coffré à Mazas, comme espion, parce que, en recueillant des blessés, il avait sottement

remis à un soldat Prussien une lettre pour un ami qu'il avait en Allemagne.

Dans l'état d'exaspération où la défaite mettait le plus grand nombre, en l'appelant espion on pouvait tuer un homme, et on en tuait.

Il fallait se tirer de là à tout prix.

Nous voici à la barricade des mobiles ; la sentinelle grêlée n'a pas été changée ; je lui demande de me reconnaître, continue notre ambulancier, mais en me voyant entre deux fusils, elle sent qu'elle a fait une faute grave en manquant à la consigne en ma faveur. Elle ouvre démesurément la bouche et les yeux d'un air tout ahuri, elle balbutie des sons inarticulés et je ne puis rien lui arracher de plus.

D'ailleurs ce pauvre diable eût-il voulu me reconnaître, pouvait-il certifier que je n'avais pas communiqué avec les Prussiens ?

Voilà ce que je ne pouvais prouver à personne, voilà le terrible nœud de ma situation.

En passant au milieu des mobiles, j'affectais un air dégagé et je m'efforçais de tenir la tête haute sous les regards malveillants, mais, malgré mon innocence, je ne pouvais surmonter une certaine honte, la honte de l'homme ostensiblement conduit entre les gen-darmes.

Nous marchions toujours.

Chemin faisant, mes deux gardiens m'observaient, me dévisageaient avec un sans-façon et une malveillance aussi sincère que leur conviction ; *j'étais un espion*, c'était toisé et pesé, il n'y avait pas à y revenir.

L'un était âgé, il me regardait d'un air intraitable, le plus jeune comme une bête curieuse, mais dont il fallait se méfier.

Nous passons devant le chemin qui mène à mon ambulance, je demande à y être conduit bien que j'appréhende beaucoup du chef.

Le jeune regarde le vieux. Ce dernier répond vivement : « Nous avons ordre de vous conduire à la Place ».

Puis aussitôt il ajoute en regardant son camarade :

— Ton fusil est-il armé ?

— Je vais l'armer, répond celui-ci, et en même temps il met son fusil en main et fait jouer le mécanisme.

J'affectais toujours un air dégagé. Nous passons sur la place de Vitry, elle est pleine de mobiles, tout le monde me regarde d'un mauvais œil. Je me sens très mal à l'aise, lorsque je reconnais tout à coup un beau lieutenant blond, M. de X... qui fait manœuvrer ses hommes, et qui, l'avant-veille, étant venu à notre ambulance, m'avait ramené à Paris dans sa voiture.

J'étais un peu loin de lui, mais on se raccroche à tout dans ces moments-là.

— Bonjour, mon lieutenant, lui dis-je d'une voix forte, comment allez-vous depuis avant-hier ?

Le lieutenant me toise d'un air sévère et demande aux deux guérillas :

— Qu'est-ce que c'est que cet individu ?

— Mon lieutenant, c'est un espion qui vient des lignes prussiennes.

— Pardon, lieutenant, c'est une absurde méprise, dis-je en m'efforçant de rire, et je sentais moi-même combien mon rire était forcé.

— Vous connais pas, entendez-vous, interrompit sèchement l'officier et vous défends de m'adresser un mot de plus.

Son ton était si dur, si méprisant dans son laconisme et je le sentais si bien appuyé par les impressions de son entourage, que je perdis cette fois totalement contenance comme un malheureux qu'une flétrissure indélébile jette tout à coup au-dessous de la société.

Allons, c'était fini, il n'y avait plus qu'à baisser la tête et à se résigner dans le silence. D'ailleurs cette affectation d'assurance me faisait souffrir. Je sentais que je jouais faux. Mais il y a dans le caractère cévenol un fond de ténacité qui le tire souvent des plus mauvais pas et tout en marchant je ne cessais pas de réfléchir.

Tandis que je m'accommodais très bien du silence, mes gardes s'en fatiguaient. Ils dirent qu'avant d'aller à la place ils voulaient passer au quartier.

Le quartier ? D'abord cela ne me dit rien, puis je songeai que l'adjudant auquel j'avais parlé un soir y serait peut-être au quartier.

Mais voudrait-il me reconnaître ? Ne ferait-il pas comme les

autres celui-là aussi et même, avec toute la bonne volonté du monde, pourrait-il certifier que je n'avais pas communiqué avec l'ennemi ?

D'ailleurs, je ne me souvenais pas de son nom, et sans doute il y avait plusieurs adjudants.

Mais j'aurais dû être fusillé sur-le-champ que je ne le retrouvais pas, ce nom-là.

Je ne me décourageai pas, j'essayai de me représenter les circonstances dans lesquelles j'avais rencontré l'adjudant ; je reconstituai notre conversation, et d'association en association il me sembla qu'il devait se nommer Vincent.

Etait-ce bien sûr ? Si je me trompais, cette fausse manœuvre pourrait achever de me perdre.

J'hésitais à jouer cette dernière carte et nous approchions du quartier.

Enfin je me décide à parler :

— Est-ce que ce n'est pas chez vous qu'il y a un adjudant du nom de *Vincent* ?

— Si, me répond le plus jeune et tous les deux se regardent.

— Mais je le connais, Vincent, c'est lui qui m'a engagé à visiter les avant-postes, je veux le voir.

— S'il est là ? répond le vieux avec une restriction sournoise.

Nous entrons au quartier des officiers, c'est une villa au fond d'un jardin.

Je passe dans un bureau, je tombe sur l'officier blond en lunette, à moustache Sambre-et-Meuse, celui-là même qui m'a ouvert la porte de la remise.

— Ah ! sapristi, mon lieutenant, vous allez bien me reconnaître vous, lui dis-je en me campant délibérément devant lui.

Le lieutenant, me voyant entre les deux fusils, comprend lui aussi qu'il a gravement manqué à la consigne ; il me lance un regard furieux et s'échappe en me criant :

— Allez au diable, je ne vous connais pas.

Allons, c'était bien un parti-pris, je n'arriverais pas à me faire entendre.

Décidément, en ces temps de défaites et de méfiances, il eut mieux valu être accusé d'être un assassin que de passer pour espion.

Contre un assassin il faut des preuves, contre un espion il n'en faut pas, le soupçon et la rumeur publique suffisent.

Tout à coup, j'aperçois Vincent. Je fais un violent effort pour reprendre une figure sereine et je vais lui serrer la main.

— Vous m'avez engagé à visiter les avant-postes, j'y suis allé et voilà comment on me ramène, lui dis-je d'un léger ton de reproche en lui montrant mes gardes :

— Mais oui, c'est moi qui y ai engagé le major; c'est *mon ami*, ajoute-t-il en me reprenant la main.

Complaisant Vincent ! Providentiel Vincent ! Mes deux cerbères commencent à se regarder tout penauds et ils se contentent de demander le reçu de ma personne. Nous passons au bureau ; lorsqu'il faut écrire *mon ami* Vincent hésite, se gratte le front et me regarde avec embarras. Nous sommes si intimes amis qu'il ignore totalement mon nom.

Je crois deviner !

— Avez-vous besoin de mes prénoms, lui dis-je ? et les déclinant j'y joins mon nom patronymique en ayant l'air de l'ajouter machinalement.

Les autres empochent leur reçu et me laissent libre. Et c'est ainsi que se dénoua tout simplement cette situation atroce. Pour comprendre ma joie, il faudrait avoir passé par mes transes.

— Il est probable que l'on ira prendre des renseignements à votre ambulance, me dit mon bon adjudant ; si l'on vous demande où vous m'avez connu, vous direz chez Nachet l'opticien. J'y travaille pour les microscopes et j'y ai vu beaucoup de médecins et d'étudiants. »

En temps normal, notre major aurait volontiers invité à déjeuner l'ami Vincent, mais alors on ne mangeait pas, il se contenta de lui offrir une « consommation » quelconque à la cantine des guerillas tenue par une superbe cantinière, une vraie luronne, grande, brune, bien bâtie, bien cambrée, du cheveu, de la dent et de grands yeux noirs. De plus courageuse et patriote, ce qui ne l'empêchait pas de porter à ravir son coquet costume de vivandière. Avec tout cela sachant se faire respecter et ayant, comme pendant à son petit tonneau, un mignon revolver dont il lui démangeait de se servir. Mais ses liqueurs étaient loin d'avoir le velouté et le chaud rayonnement de ses beaux yeux. A la guerre comme à la guerre, c'était négligeable.

Ce qui fixait l'attention du major c'est que Vincent était triste, interrogé à ce sujet, il répond que son frère, comme lui dans la guerilla, venait d'être tué il y avait trois jours, à quelques pas de la maison de la sentinelle perdue que le reporter avait visitée. Celui-ci heureux de faire quelque chose pour le brave adjudant lui demande quelques détails à ce sujet et séance tenante sur le coin de la table il écrit pour son frère un article nécrologique qui paraissait le soir même.

Voilà ce qu'on peut appeler du reportage de guerre pris sur le vif.

Et voilà comment, au lieu de jeter aux orties cette aventureuse plume de reporter qui lui faisait courir de si émouvants dangers, il s'acharna à continuer jusqu'à ce que la guerre civile ayant éclaté après la capitulation, il fut prit comme espion aux avant-postes de la Commune et aurait été traité comme tel s'il ne s'était évadé.

Mais je ne veux pas abuser de votre bienveillante attention et je termine avec l'espoir de vous avoir montré que non seulement le reporter de guerre est un intéressant correspondant de journal et à l'occasion un bon Samaritain, mais encore un entraîneur de soldats.

Et lui qui était peut être avant un boulevardier sceptique et blagueur traitant volontiers de *pompiers* les patriotes, quand il est entré en contact avec l'armée marchant à l'ennemi, quand, par contagion, il a lui aussi contracté la fièvre de la bataille, c'est alors que la patrie se révèle à lui avec toute l'intensité d'affection latente qu'a réveillé le grondement du canon et que sa plume vibrante signale les actions d'éclat, atténue les défaites, ranime l'espérance et inscrit glorieusement pour l'histoire le nom de ceux qui sont morts au champ d'honneur.

C'était un héroïque reporter, ce grec qui, pour apporter plus rapidement la nouvelle de la victoire de Marathon, donna un si violent effort qu'il expira aussitôt après. Depuis il a eu d'héroïques émules, et si tous ne meurent pas pour nous transmettre le plus tôt possible les nouvelles du champ de bataille, beaucoup n'en ont pas moins inscrit leur nom avec du sang, sur le drapeau du reportage, après avoir comme le poète Tyrté, encouragé, entraîné les combattants par leur prose brûlante, et fait de leurs plumes enthousiastes des palmes de laurier.

D^r PIERRE BOYER,
Membre de la Société des
Gens de Lettres.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 4 JUILLET 1912

PRÉSIDENCE DE M. ANTOINE JACOTIN.

Présents : MM. Andrieux, Barthélemy Braud, Dr Coiffier, Eynac, Hedde, Matte, Nicolas, Georges Paul, Picquet, Rioufol, Valicon et Vessereau.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Dans la correspondance figure une demande de médailles formulée par la mairie de Solignac-sur-Loire en vue du concours agricole cantonal. La Société décide d'accorder au concours une médaille d'argent et trois de bronze.

La Société d'Agriculture de la Nièvre adresse une série de vœux récemment adoptés par elle et auxquels elle demande de se rallier. La Société approuve les suivants :

Vœu que, conformément à une décision de sa commission, le Sénat repousse définitivement l'impôt sur les bénéfices agricoles, les traitements et les salaires ;

Qu'il écarte de tout projet les mesures ayant un caractère inquisitorial et vexatoire.

Vœu que les marchés fictifs sur les denrées alimentaires soient interdits, et qu'ainsi que pour les dettes de jeu, il ne puisse en résulter aucune action civile ou commerciale au bénéfice des traitants.

Vœu que des crédits suffisants soient mis par l'Etat à la disposition des professeurs des Ecoles vétérinaires pour la recherche et les applications des traitements à opposer aux maladies contagieuses des animaux domestiques.

M. Achille Montélhet fait hommage du tome premier du Catalogue du Médailler du Musée Crozatier dont il est l'auteur.

M. le président mentionne spécialement le dernier fascicule de la *Revue de la Haute-Auvergne* qui publie la fin d'un intéressant article de M. Marcellin Boudet sur *L'Ours et le gros gibier dans la Haute-Auvergne d'autrefois*. Nous y relevons (p. 71) la mention d'un loup qui, en 1763, terrorisait la paroisse de Julliangès. De plus (p. 76-78), M. M. Boudet veut montrer l'in vraisemblance de l'étude consacrée récemment à la Bête du Gévaudan par M. le Dr Puech, professeur à la faculté de médecine de Montpellier, qui n'a vu, au dire de M. Boudet, dans cet animal terrible et légendaire, qu'un homme « affublé d'une peau

de bête » et « dont les appétits et les goûts sanguinaires » provenaient d'un sadisme relevant de la psychiatrie. Peu importent les documents d'archives, les « dépositions des victimes elles-mêmes, les constatations matérielles ». M. le Dr Puech leur oppose l'infailibilité de la science moderne et, sous peine de passer pour un ignorant entêté, on est condamné à proclamer la faillite de l'histoire, au détriment de la vérité.

Cette critique de M. Boudet sera examinée à la séance d'octobre. La question de la Bête du Gévaudan a d'ailleurs fait déjà l'objet d'une communication à la séance du 9 novembre dernier. La thèse du professeur Puech y a été *complètement* exposée; elle n'a rien d'in vraisemblable et repose précisément sur des données historiques.

Le Petit Bon Dieu des Béguins (Suite). — M. Charles Andrieux reprend sa communication au sujet de Digonnet et indique dans quelles circonstances le petit bon Dieu fut interné, le 9 octobre 1832, à l'asile de Montredon près Le Puy. Il y mourut le 13 février 1837 des suites d'une gangrène sénile des membres inférieurs; il était le plus âgé des pensionnaires. On fit l'autopsie de son corps et on conserva son cœur et son cerveau dont un sculpteur du Puy fut autorisé à prendre des moulages, depuis vendus à un béguin de Paris.

M. Andrieux consacre une note spéciale aux « petits profits » de Digonnet et à son œuvre. Il existe encore en effet à St-Jean-Bonnefonds ou dans la région cinq ou six cents béguins, reconnaissables aux insignes qu'ils portent; ce sont d'ailleurs de fort braves gens, travailleurs et charitables, extrêmement sobres et élevant très bien leurs enfants.

Digonnet, leur patron, dont ils conservent de curieuses et rares statuettes en plomb, était-il fou ou était-ce un escroc? M. Andrieux pense qu'il fut un illuminé du même genre que ces prophètes cévenols qui inspiraient un courage surhumain aux soldats de Jean Cavalier.

Etat du diocèse du Puy en 1756. — Il existe dans le fonds Chaleyrier aux Archives de la Loire un manuscrit autographe de Jean-Georges le Franc de Pompignan fournissant quelques détails intéressants sur la situation du diocèse du Puy en 1756.

M. Barthélemy Braud communique ce texte à la Société. Il y est question des villes du Monastier, de Tence, Yssingeaux, Monistrol, Montfaucon, Craponne et Saint-Paulien, et cela surtout au point de vue de la nomination des curés et de la nécessité pour ces ecclésiastiques d'avoir ou non des grades.

Le document, déjà publié par M. Chaleyrier, dans les *Tablettes historiques du Velay* (tome VI, p. 167-173), est à rapprocher des rapports sur la situation économique du Velay rédigés à la même époque par les subdélégués de l'intendance Delafaye ou Delachadenède.

La famille de saint Jean-François Régis et les familles Régis et des Roys en Velay. — En offrant en hommage, au nom de M. l'abbé Jean Roger, curé de Fontcouverte, un exemplaire de son récent travail sur saint Jean-François Régis (réédition de la biographie de Labroue, revue et corrigée). M. Georges Paul indique qu'il est possible désormais de fixer l'origine bourgeoise de l'illustre jésuite, patron des dentellières du Velay.

Ses ancêtres étaient notaires à Lagrasse, près Fontcouverte (Aude). Antoine Régis, avocat, son grand-père, épousa vers 1550 Marie d'Esplas de Martrin. Ils eurent deux fils : Barthélemy et Jean, qui prirent la qualité de nobles et portèrent les armes comme capitaines sous la Ligue. Jean fut le père du saint. Sa mère fut Marguerite de Cucugnan et non Madeleine d'Arse, ainsi que l'affirme le P. Labroue.

Il n'y a d'autre part aucune communauté d'origine entre les Régis de Fontcouverte et les diverses familles Régis ou des Roys possessionnées en Velay ; Régis, de la Morlière, près Lapte ; des Roys ou Desroys, de Tiranges, puis de Montfaucon, ancêtres de la mère de Lamartine ; des Roys, du Brignon.

Ces précisions généalogiques dissiperont de nombreuses et regrettables confusions.

La grotte d'Orcier. — M. Matte donne quelques renseignements sur ses travaux à la grotte d'Orcier près Retournac.

Ses recherches lui ont permis de déterminer l'origine de la grotte qui est naturelle, c'est-à-dire due à la formation d'une bulle gazeuse dans l'épanchement basaltique, et d'attribuer sa constitution au Quaternaire moyen. Le plancher a été établi par la désagrégation lente du plafond sous l'action des infiltrations d'eau.

M. Matte n'a rencontré aucun débris humain à Orcier ni aucun élément permettant de croire que l'homme y a habité. Seuls des animaux carnivores semblent y avoir passé et séjourné. Ces animaux appartiennent tous à la faune froide ; deux espèces étaient jusqu'ici inconnues en Velay : le lemming et le cuon.

Elections. — Candidatures. — MM. Hippolyte Alirol, négociant au Puy, et François Surrel, à Craponne, présentés à la dernière séance, sont élus membres résidants.

MM. Andrieux et Paul présentent la candidature de M. Louis Mercier, attaché de banque au Puy.

La séance est levée à 4 heures. La session 1911-1912 est close.

Le secrétaire général,
ULYSSE ROUCHON.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

De la cité du Puys en Velay.

La cité du Puys est située en Velay entre Auvergne et Vivares, et est ancienne cité, laquelle a esté desdiee a l'honneur de la vierge marie. Et dit on que l'ymage a esté faict par monsieur saint Luc. En icelle cité de toute ancienneté le Jubilé est cõe (1) a rõe quant le jour du grât vendredy eschait la feste de l'annuciation nostre dame. La ou lõ coüient de tous les pays de la chrestienté. Auprès de cette cité est une noble maison que l'on dit Poliniat, et est visconte pour le present. Et fut le chasteau construit par Appollo, duquel a prins le non Poliniat, comme appert par ung sculpture et ymage, laquelle est encores grande a merveille audict chasteau, lequel est situé sus ung rocq et montaigne. De ceste maison de Poliniat sont yssus plusieurs nobles chevaliers alliés des plus grosses maisons de France (*fol. 48*).

De Clermon en Auvergne et de Saint Flor.

Clermon en Auvergne est la principale cité tres ancienne de laquelle fut evesque Sydonius Appolinaris lequel a cõposé plusieurs livres avecques grãde eloquẽce et doctrine. Et est Clermon située è la Limaigne de Auvergne pays moult fertile et habondant en bledz, vins, bestiaill et aultres choses necessaires a lhõme, et a plusieurs villes soubz elle comme Montferrât, Rion, Briodes, Ysoire, Billion et Tiairs : aupres d'icelle est ung lac dict Sarlieve, dõq̃l plusieurs bons poissons sortissent.

Saint Flor est une cité en Auvergne aux môtaignes située, laquelle anciennement se nõmoit Velanus et le pais Velaunii, et na pas long tẽps du tẽps de Joãnes Papa XXII, q̃lle fut erigée en evesché, parvant estoit abbaye de moines de saint Benoist (*fol. 50*).

(1) Comme à Rome.

De Nostre-Dame du Puis.

Nostre Dame de Puis est Velay en esglise moult belle la ou nostre dame faict plusieurs miracles et est le Jubile a la dicte esglise toutes les foys que nostre dame de mars est le vèdredi saict et alors de plusieurs regiôs viènèt au pais gaigner les pardons. La comme lon dict la circunsicion nostre Seigneur y est et la mittre de Aaron frère de Moyse (fol. 67).

(Gilles Corrozet parisien et Claude Champier lyonnais, *Le Cathalogue des Villes et cités assises es pays Gaules contenans les fondations et antiques erections dicelles : de nouveau reveu el additionné par l'auteur. Auquel livre a esté adjousté ung secôd livre des singularités des Gaules : et un traicté des fleuves et fontaines : Illustré de nouvelles figures. Avec privilege. Elles se vendent a Paris en la grande salle du Palais du costé de la chapelle de Messieurs, en la boutique de Gilles Corrozet*). Petit in-12. Paris, 1540.

Communication du Docteur Paul Olivier.

TABLE DES MATIÈRES

CONFÉRENCES ET ÉTUDES

	Pages.
FERDINAND FAURE. — Apollonie de la Rochelambert, Comtesse de Valon.	1
ULYSSE ROUCHON. — Charles Jacotin de Rosières (1875-1911).....	17
ANTONIN RAVOUX. — Psychologie criminelle. Impressions et Souvenirs..	30
PAUL LE BLANC. — Les Gentilshommes verriers de l'Élection de Brioude.	33
D ^r PIERRE BOYER. — Présentation d'une deuxième vipère aspic.....	56
C. FABRE. — A propos du <i>Pierre Cardinal</i> de M. Giorgio Dalmazzone....	60
E. GAUTHERON. — Un portrait du sculpteur Julien.....	65
D ^r PAUL OLIVIER. — Les Mercaux de Geoffroy de Pompadour, chanoine de Lyon et évêque du Puy.....	68
ULYSSE ROUCHON. — Les origines vellaves de Lamartine.....	72
PIERRE PAUL. — <i>Au flanc des monts</i> , poème.....	79
ANTOINE JACOTIN. — Alix de Tournon, femme de Lambert de Goudet, chevalier.....	82
D ^r PAUL OLIVIER. — Essai de répertoire des Ex-Libris et Fers de reliure des Bibliophiles du Velay et d'une partie de l'Auvergne (département de la Haute-Loire).....	138 et 181
ANTOINE JACOTIN. — Notice biographique du cardinal de Polignac.....	210
BARTHÉLEMY BRAUD. — Fuseaux vellaves.....	213
D ^r PIERRE BOYER. — Aventures de reporters de guerre, en particulier d'un reporter ponot.....	215

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Conférences du Vendredi.....	52
Le Monument Calémar de la Fayette. — Le Monument. — L'Inaugu- ration. — Le Déjeuner.....	97

PROCÈS-VERBAUX

<i>Séance du 5 octobre 1914.</i> — Charles Jacotin de Rosières; — Correspon- dance. Bibliographie; — Les tableaux de l'église de Brioude; — Sur une pierre armoriée; — Congrès des races humaines; — Archéolo- gie; — Election. Candidatures.....	41
--	----

<i>Séance du 9 novembre 1911.</i> — Bibliographie; — Le <i>Peire Cardenal</i> de M. Giorgio Dalmazzone; — La grotte d'Orcier; — A-t-il existé une « Bête » du Gévaudan?; — Le Baptistère Saint-Jean; — Elections et Candidature.....	45
<i>Séance du 7 décembre 1911.</i> — Correspondance et Ouvrages reçus; — Les Pénitents du Puy; — Saint-Privat, martyr, évêque du Gévaudan; — Election et Candidatures.....	48
<i>Séance du 11 janvier 1912.</i> — Correspondance; — Spéléologie. La grotte d'Orcier; — La famille Vaneau; — Lecture poétique; — Le vieux Puy; — Le trésor de l'étang de Lair; — Candidatures et élections.....	96
<i>Séance du 1^{er} février 1912.</i> — Bibliographie; — La famille de Pierre Cardinal; — Un document iconographique sur N.-D. du Puy; — L' <i>Histoire de La Chaize-Dieu</i> , de dom Gardon; — La grotte d'Orcier; — Elections.....	90
<i>Séance du 7 mars 1912.</i> — La sculpture sur bois en Velay avant le xvii ^e siècle; — L' <i>Histoire de La Chaize-Dieu</i> , de dom Gardon; — Candidatures.....	94
<i>Séance du 18 avril 1912.</i> — Bibliographie; — La famille de Pierre Cardinal; — La sculpture sur bois en Velay au xvii ^e siècle; — « A la jeunesse vellave »; — Le monument Jules Vallès; — Elections.....	170
<i>Séance du 9 mai 1912.</i> — Correspondance; — Bibliographie; — Le personnel des notaires au ressort de la sénéchaussée du Puy en 1679; — « Fuseaux vellaves » de B. Braud; — Inventaire des reliques et joyaux de la Cathédrale (1754); — Le cardinal de Polignac, poète français; — Concours spécial des Bizets de Chilhac.....	174
<i>Séance du 6 juin 1912.</i> — La fabrication des piques pendant la Révolution (Dépêche adressée au district de Monistrol); — Les débuts de Vaneau. Le monument de Sobiesky; — Le petit bon Dieu des Béguins; — La Vierge au manteau; — Le concours spécial de la race bovine au Mézenc; — Questions diverses; — Candidatures.....	177
<i>Séance du 6 juillet 1912.</i> — Le petit bon Dieu des Béguins (suite); — Etat du diocèse du Puy en 1756; — La famille saint Jean-François-Régis et les familles Régis et des Roys en Velay; — La grotte d'Orcier; — Elections.....	245

MÉLANGES ET DOCUMENTS

De la cité du Puys en Velay; De Clermon en Auvergne et de Saint Flor; De Nostre-Dame du Puis (Extrait du <i>Catalogue des Villes et Cités assises es pays Gaules</i> , de Gilles Corrozet et Claude Champier....	248
--	-----

Le Secrétaire général-gérant, ULYSSE ROUCHON.

LE PUY, IMP. R. MARCHESSOU,
PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESEURS.

154704

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

LIBRARY USE ONLY		
MAY 18 1989		
CIRCULATION DEPT.		
RECEIVED BY		
MAY 18 1989		
CIRCULATION DEPT.		
INTERLIBRARY LOAN		
JAN 17 1990		
UNIV. OF CALIF. BERK.		

FORM NO. DD6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
 BERKELEY, CA 94720



